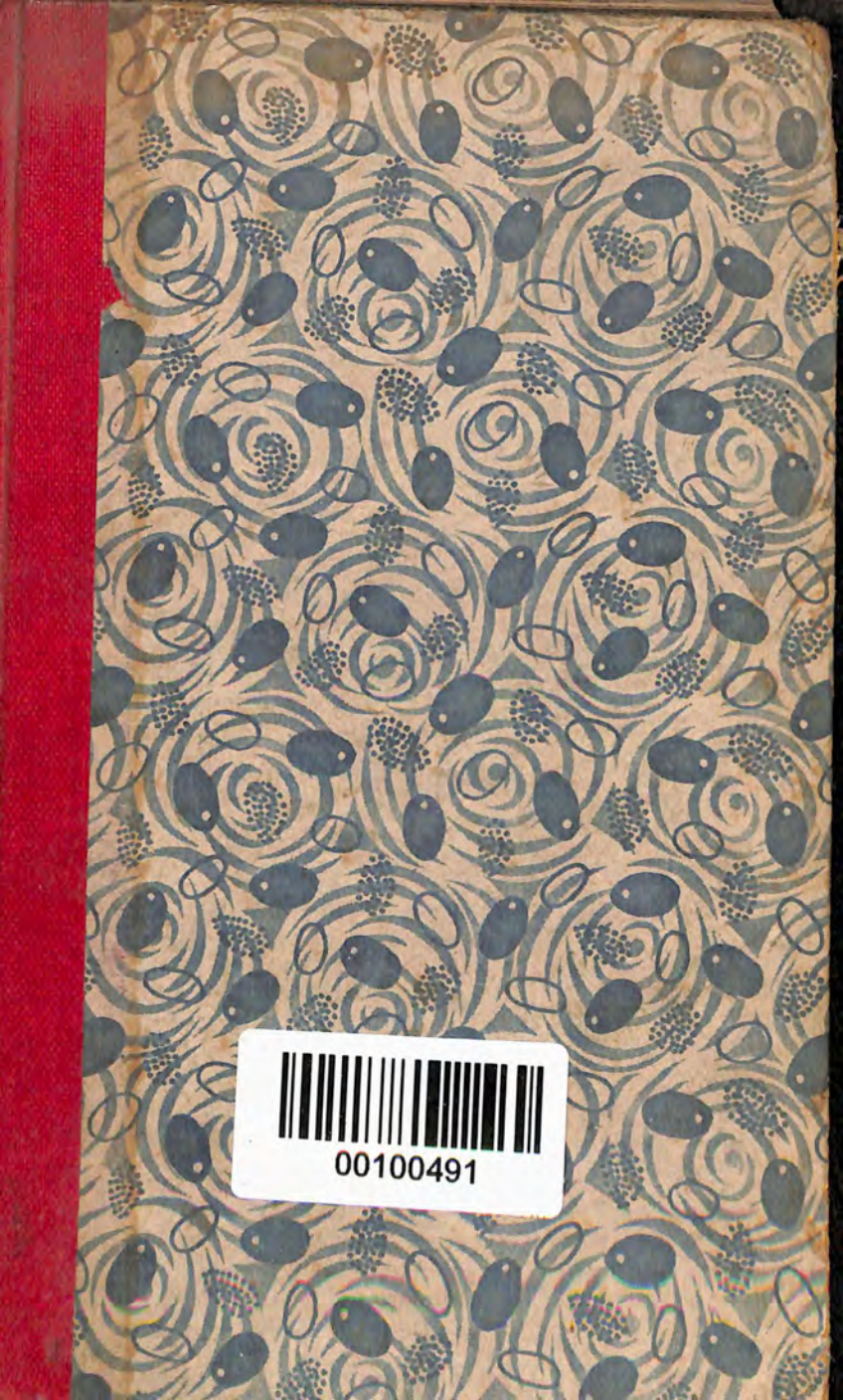
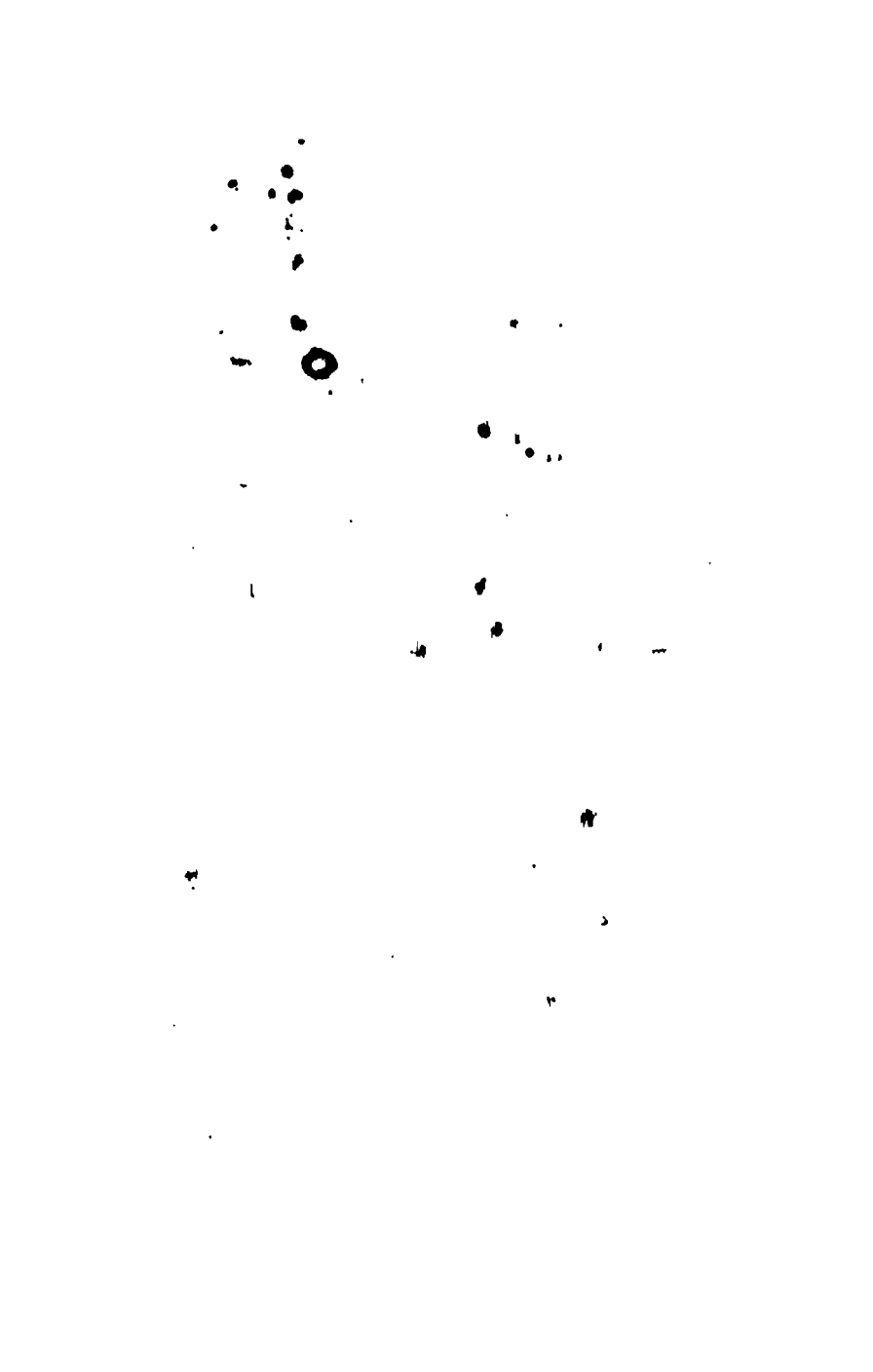
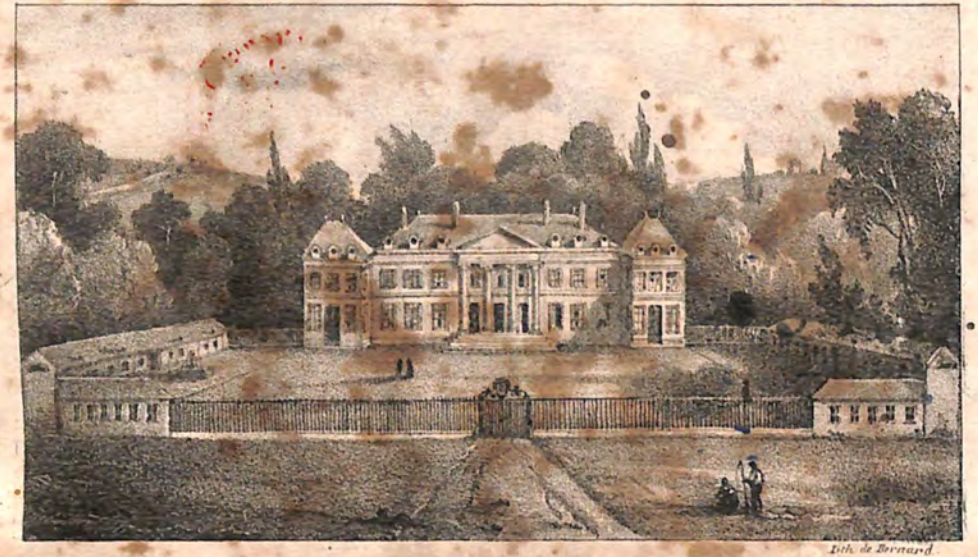

00100491

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 10 February, 2016



ROYAL ASIATIC SOCIETY
LIBRARY
OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE
ASIATIC



Lith. de Bernard

Château de Ste Aubin

LE DERNIER

VOYAGE DE NELGIS,

OU

MÉMOIRES D'UN VIEILLARD.

IP4001

DÉDIÉ

100491

A M. LE MARQUIS D'ALIGRE,

Par Mme la Comtesse de Genlis.

ORNÉ DE QUATRE GRAVURES.

OO
H
8

PARIS,

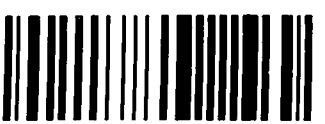
ROUX, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

PÉRISTYLE VALOIS, EN FACE LA GALERIE DES BONS-ENFANS, ci-devant galerie de bois ;

ET CHEZ { LEVAVASSEUR, succ. de Ponthieu, au Palais-Royal ;
DELAUNAY, libraire, au Palais-Royal ;
LECOINTE ET DUREY, quai des Augustins ;
ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille, n°. 23 ;
SCHUBART ET HEIDELOFF, quai Malaquais, n°. 1.

1828.

God
Fa843.8
Gen/Pet
100491



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

M. LE MARQUIS D'ALIGRE.

O c
H
8

Monsieur le Marquis,

Cet ouvrage vous appartient de droit ; le digne protecteur de mon cher Saint-Aubin méritoit bien cet hommage ! Combien il m'eût été plus doux encore de vous le rendre, si vous m'eussiez permis de dire tout ce que je savois avec certitude de vous, Monsieur, et de madame la marquise d'Aligre ! Votre modestie, à l'un et à l'autre, me prive d'un

grand plaisir, et elle ne peut ajouter à la haute estime que depuis long-temps vous m'inspirez tous les deux, puisque ce sentiment, qu'il est si rare d'éprouver à un tel degré, ne peut plus désormais s'accroître.

Puissiez-vous faire, pendant plus d'un demi-siècle encore, la félicité des bons habitans de l'heureuse terre dont vous êtes le possesseur : il est impossible de leur souhaiter plus de bonheur ; et mes souvenirs et ma reconnoissance ne sauroient désirer moins pour eux.

Agréez l'expression si vraie de tous les sentimens qui vous sont dus à tant de titres (dont vous seul pouvez connoître toute l'étendue), et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Marquis,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

DUCREST, Ctesse. DE GENLIS.

PRÉFACE.

On aime *les Méditations*, et c'est un goût que nous ne pouvons qu'approuver, car il est à la fois grave, solide et religieux : l'impie ne médite point, puisqu'il a, au contraire, besoin de s'étourdir ; tandis que la piété est l'âme de la méditation, qui demande surtout de l'élévation dans les idées et dans les sentimens : les lecteurs ne s'intéresseront jamais à des réflexions sur le néant. De jeunes auteurs * nous ont donné dernièrement de belles Méditations en vers et en prose, et qui ont obtenu les plus justes succès. Il m'a paru qu'il restoit encore à faire des Méditations en action. L'ouvrage que j'offre aujourd'hui au Public est un nouvel essai dans ce genre. Ce Voyage n'est qu'un cadre dans lequel on verra successivement se produire et se développer toutes les sensations que peut éprouver, dans la vieillesse, une âme pieuse et sensible : pour que ces impressions fussent toujours pures, il falloit les dégager de toutes les passions terrestres, et l'on devoit choisir un octogénaire pour le héros de cet ouvrage. Il n'y a pour lui d'heureux souvenirs que ceux de son enfance, et c'est pourquoi, je crois, les vieillards n'oublient jamais ce temps qui s'est écoulé pour eux avec tant de douceur, d'innocence et de rapidité.

* Mademoiselle Gai, M. Vergniaud et M. de Lamartine.

J'espère que cet essai sera lu avec fruit et avec plaisir par les vieillards et les malades; car la vieillesse et la maladie sont deux états toujours plus ou moins menacés de la mort. On y trouvera quelques idées neuves et consolantes; et l'auteur atteindra son but, si cette lecture peut fortifier des âmes abattues par des souffrances si passagères, ou par la vue d'une perspective qu'on n'envisage communément pas sans effroi

Quand cet ouvrage ne serviroit qu'à distraire un moment de ses peines un seul octogénaire de l'un ou l'autre sexe, et à lui mieux faire sentir le vide et la frivolité des vains plaisirs du monde, je me féliciterois de l'avoir écrit, malgré les chagrins et les contrariétés de tout genre que j'éprouve depuis quatre mois !...

DES COMMUNES DE PROVENCE EN 1788
DEUTERNEE PAR L'ASSEMBLEE

CH. DES GALOIS DE LA TOUR PR. PRESIDENT AU PARL. INTENDANT DE PROVENCE

LE DERNIER

VOYAGE DE NELGIS,

OU

MÉMOIRES D'UN VIEILLARD.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Projet du voyage. — Préparatifs. — Départ.

Laissons à la jeunesse les projets et les espérances de l'amour-propre et de l'ambition; on peut excuser les puérilités, les illusions, la confiance présomptueuse du premier âge de la vie, mais tous ces prestiges doivent s'évanouir avec le temps. Le comte de Nelgis avoit beaucoup aimé les voyages et parcouru, dans sa

jeunesse et son âge mûr, une grande partie de l'Europe; cependant l'émigration l'avoit depuis long-temps dégoûté des courses lointaines. On quittoit alors sa patrie, non pour apprendre, pour s'instruire, mais pour se soustraire à la proscription, à la mort; et l'on retrouvoit, dans les pays étrangers, des persécutions de tout genre, d'autant plus cruelles qu'elles étoient faites par des compatriotes envieux ou de partis différens qui, hors des révolutions, eussent été naturellement, dans une terre étrangère, des amis et des défenseurs. D'ailleurs, lorsqu'on n'est pas dans son pays, il n'y a plus de notoriété publique que l'on puisse opposer à la calomnie; ainsi, tous les libelles y sont toujours infiniment plus nuisibles, et par conséquent plus dangereux; car ceux même qui sont incapables d'en faire, le sont bien rarement de n'en pas profiter, du moins à quelques égards, lorsqu'ils attaquent les objets de leur haine.

Le comte de Nelgis avoit vécu à la cour et dans le plus grand monde, et dix ans de sa vie s'étoient écoulés, ou pour mieux dire perdus, dans l'émigration; c'est annoncer que dans une longue carrière, il avoit éprouvé beaucoup de méchancetés, de trahisons, de perfidies et d'ingratitude. Je suis, disoit-il, parvenu à cette époque de la vie où, ne pouvant plus causer le moindre ombrage, je n'ai plus rien à craindre

des autres. Pourquoi me haïroit-on quand il est impossible de m'envier? Achevons de perdre de tristes souvenirs; embellisons, par de douces impressions, les sombres avenues du tombeau; dans la vieillesse, les sensations les plus agréables ne viennent que des souvenirs! Ici, je n'en trouve que d'amers et de désolans; tout m'y retrace mes plus grandes fautes, mes plus grands malheurs, et les désastres de ma patrie!.... Allons chercher d'autres idées; je n'en trouverai de satisfaisantes qu'en me transportant, par l'imagination, à cet âge d'or de la vie, dont l'innocence fait le charme et toute la sûreté.

Le comte de Nelgis étoit octogénaire, et les heureux jours de son enfance s'étoient presque tous écoulés sur les bords charmans de la Loire : il étoit né dans une terre nommée Champcery, près d'Autun, ville fameuse par ses antiquités du temps des Romains; on prétend même que Champcery en est une; que son premier nom fut *Champ de Cérès*, et que c'est par corruption qu'on l'appela, depuis, Champcery. Nelgis n'avoit que dix-huit mois lorsque ses parens quittèrent et vendirent cette terre, pour aller s'établir à Cosne, dont Nelgis n'oublia jamais la magnifique terrasse, ombragée de marroniers, donnant sur la Loire, et l'immense et beau verger situé de l'autre

côté de la rue, en face de la maison; ses parens abandonnèrent encore cette ville pour aller s'établir dans la belle terre de St.-Aubin, qu'ils venoient d'acheter. Nelgis alors n'avoit que quatre ans; il quitta ce paisible et délicieux séjour à l'âge de onze ans et demi; il ne l'avoit pas revu depuis, et il avoit quatre-vingt-deux ans passés; il n'avoit aucune des infirmités de la vieillesse; il n'étoit point sourd, ses yeux étoient excellens et sa mémoire parfaite. Il se rappeloit non-seulement avec détail les environs de St.-Aubin, mais la petite ville de Bourbon-Lancy, où se trouvent des eaux si salutaires, situées à deux lieues de St.-Aubin, et dont son père étoit seigneur [1]. Il n'avoit oublié aucun des jeux de son enfance, ni même les noms des principales familles villageoises.

Le sort de cette terre a été singulièrement heureux depuis M. Legendre, l'un de ses possesseurs [2], homme d'un très-grand mérite et par conséquent bienfaisant, et qui laissa dans le pays le plus honorable sou-

[1] L'auteur de cet ouvrage, reçue dans son enfance, à six ans, chanoinesse du chapitre noble d'Alin, auprès de Lyon, a porté le nom de comtesse de Lancy, depuis cet instant jusqu'à son mariage; elle épousa, à seize ans et demi, le comte Brûlart de Genlis.

[2] Auteur d'un ouvrage très-curieux et plein d'excellentes recherches, intitulé *le Traité de l'opinion*. Cet ouvrage mérite d'être lu.

venir; mais après sa mort, la terre tomba en décret, et ce fut dans cet état que l'acheta le marquis Ducrest de Champcery, digne, par son esprit, son instruction et sa parfaite bonté, de succéder à M. Legendre. Il mit tout son bonheur à rendre ses vassaux heureux; mais sa fortune ne répondant pas à la générosité de son âme, il fut bientôt épuisé par la remise de toutes les *redevances* dans les mauvaises années, et par les dons particuliers qu'il ne cessa de faire tant qu'il posséda cette propriété, beaucoup plus belle et plus agréable par sa situation et ses droits, qu'elle n'étoit lucrative; au bout de douze ans, il fut obligé de l'abandonner et de la vendre; il la regretta amèrement, et surtout parce qu'il y étoit universellement chéri. Peu de temps après, M. de Latour, premier président du parlement d'Aix, en fit l'acquisition; juge intègre, éclairé, seigneur bienfaisant, il fit, par sa justice et sa bonté, le bonheur et les délices de ses vassaux. Les États de Provence lui offrirent solennellement l'hommage le plus flatteur, le plus honorable qu'un particulier puisse recevoir. Ils firent frapper une médaille avec son portrait d'un côté, et son éloge tracé de l'autre; éloge immortalisé par un tel honneur, et qui, à tous égards, fut bien digne de l'être. L'ingénieuse charité de M. de

Latour fonda plusieurs établissemens d'une admirable utilité; son petit-fils et son digne émule, M. le marquis D***, semble né pour consoler les heureux habitans de Saint-Aubin de la perte successive de tant de seigneurs bienfaisans, et sa première fondation établie à Chartres, avec une magnificence qui eût honoré un souverain, fût faite avec une modestie si rare et si touchante, qu'elle interdit ici tout détail et tout éloge; on dira seulement que le marquis d'A*** ne crut pas que cette belle fondation de Chartres le dispensât d'en faire d'autres en Bourgogne et à Saint-Aubin. Nelgis, qui avoit conservé un si tendre et si doux souvenir de Saint-Aubin, ne regarda point comme un étranger le bienfaiteur actuel de ce canton chéri; il voulut faire connoissance avec le marquis et sa vertueuse épouse, et il s'établit entre ces trois personnes une liaison si intime, que le marquis proposa au vieillard de faire un voyage à Saint-Aubin et de l'y mener; le vieillard accepta avec joie : il fut décidé qu'on feroit sous trois mois, au retour de la belle saison, cette course si intéressante.

CHAPITRE II.

Voyage à Saint-Aubin.

Nos voyageurs partirent en effet ensemble, dans les premiers jours du mois de juin; ils étoient quatre dans une berline: le marquis, la marquise, Nelgis et son secrétaire; on passa par la ville d'Orléans, qui rappela à Nelgis de récens et d'aimables souvenirs, et comme on y séjourna vingt-quatre heures, il fit une petite visite aux environs, dans un joli château appelé Rebréchien; il y trouva une charmante famille dont il fut parfaitement accueilli; la dame du château étoit aussi naturelle, aussi simple que si elle n'eût pas été également distinguée par sa beauté, ses talens, et, ce qui vaut mieux encore, par une conduite irréprochable à tous égards [1]. Il vit aussi dans cette

[1] Elle est auteur de plusieurs ouvrages estimables et pleins d'intérêt, entre autres, *les Lettres d'une dame grecque*, qui sont certainement ce que nous avons de mieux écrit et de plus curieux sur la Corse. Madame la baronne de B*** est aussi poète justement célèbre; ses vers sur la *Mélancolie* seront toujours cités comme un petit chef-d'œuvre de naturel,

même ville deux personnes bien intéressantes par leur esprit, leurs vertus, leur amabilité, madame la baronne d'A*** et son fils; il avoit fait connoissance avec eux dans le bel établissement de Tivoli, et il en avoit reçu de ces marques d'amitié qui ne s'oublient point.

On passa ensuite par des villes où Nelgis ne pouvoit plus se rappeler que les souvenirs de son enfance; *la Charité*, lieu fameux durant les guerres civiles; *Nevers*, où un accident arrivé à la voiture força de s'arrêter pendant plus de trois jours; Nelgis y retrouva avec un plaisir inexprimable toutes les marchandes de petits grains de verre et de verreries de toute espèce, qu'il y avoit vues plus d'un demi-siècle auparavant; elles entrèrent dans l'auberge que l'on choisit, et elles trouvèrent que Nelgis étoit le plus aimable vieillard qu'elles eussent jamais rencontré, parce que, loin d'être importuné de leurs poursuites et de l'étalage de leur marchandise, il les écoutoit avec délice et vouloit tout voir, afin de tout reconnoître; il leur acheta tout ce qu'elles voulurent vendre; elles emportèrent, en le quittant, une haute admiration de son bon goût et de sa libéralité.

de grâce, de sentiment et de poésie. Ceux que M. de La Harpe fit sur le même sujet, il y a plus de quarante-cinq ans (pour l'auteur de cet ouvrage), quoique fort agréables, leur sont bien inférieurs.

Comme le lendemain, il étoit impossible de se promener dans la ville, parce qu'il plut à verse toute la journée, on ne sut à quoi s'occuper; car aucun des voyageurs n'aimoit le jeu; alors Bléval, le secrétaire de Nelgis, parla de quelques nouvelles que ce vieillard avoit dans son portefeuille, entre autres, d'une imprimée depuis long-temps, et qui étoit intitulée : *une Femme seule*. On demanda le portefeuille, qui fut apporté sur-le-champ; le vieillard en tira un in-douze : il y a, dit-il, cinq ou six ans que je donnai cette nouvelle à un homme de lettres de beaucoup d'esprit, de ma connoissance; quelque temps après, il la mit dans un journal dont il étoit rédacteur, et qui avoit pour titre : *le petit Portefeuille des dames;* ce journal eut un moment de succès; mais il étoit hebdomadaire, et, comme on sait, les éphémères seules peuvent durer. En disant ces paroles, le vieillard prit le livre, l'ouvrit et lut ce qui suit.

UNE FEMME SEULE,

OU

LES HÉRITIERS MODERNES.

NOUVELLE.

En parlant des jeunes gens qui, pour rétablir leur fortune, épousent de vieilles femmes bien riches, La Bruyère a dit : *Il semble* à ces gens-là, qu'aussitôt qu'une vieille femme a fait cette folie, *elle n'a plus qu'à retenir sa respiration*, afin de mourir le plus promptement possible.

On peut dire aussi *qu'il semble* à de certains parens, qui doivent hériter d'une veuve riche et sans enfans, qu'elle est naturellement obligée de se réduire au plus strict nécessaire, et ils répètent sans cesse, *que faut-il à une femme seule?*...

La marquise de Lindsey, veuve d'un Irlandois qui s'étoit établi en France, avoit passé toute sa jeunesse dans un château aux environs de Rouen; son mari, avare et jaloux, l'avoit retenue là pendant près de vingt ans, sans lui permettre d'en sortir, quoiqu'il

fit de fréquens voyages à Paris. La marquise, très-négligée par sa famille jusqu'à son veuvage, retrouva des neveux fort tendres, à cette époque, car elle étoit riche; elle n'avoit point d'enfans ; elle possédoit vingt-cinq mille livres de rente, sans aucune dette. Ses neveux vinrent avec empressement dans son château, et lui firent mille protestations de tendresse et de dévouement : la marquise les crut. Elle avoit *trente-six* ans, mais elle étoit bonne, sans expérience, et par conséquent crédule. L'aîné de ses neveux, nommé Durtal, étoit aimable ; ayant toujours vécu à Paris, il avoit de l'usage du monde, un bon ton, des manières agréables; il plut particulièrement à la marquise, qui se promit de se laisser guider par lui ; elle avoit un désir passionné d'aller s'établir à Paris aussitôt que les six premiers mois de son veuvage seroient passés. Durtal combattit vivement ce dessein ; mais la marquise y persista avec fermeté; alors Durtal se chargea de lui louer un appartement et de le faire meubler. En effet, il partit, et, peu de temps après, il revint prendre sa tante et la conduisit à Paris, dans le logement qu'il lui avoit préparé. La marquise, en voyant ce logement, qui ne contenoit qu'une chambre à coucher dans un entresol, et trois autres

petites pièces, ne put s'empêcher de se récrier sur la mesquinerie de l'appartement et sur celle des meubles; à cette exclamation, son neveu lui répondit : que faut-il de plus à *une femme seule?*... malgré cette phrase, que la marquise avoit déjà entendu répéter souvent, elle fut toujours très-mécontente de ce premier établissement. Elle le fut bien davantage au bout de quinze jours; accoutumée aux plafonds élevés de son château, elle pouvoit à peine respirer dans cet entresol, et, en dépit de tout ce qu'on put lui dire, elle pensa qu'on n'est pas obligé d'étouffer, quoiqu'on soit *une femme seule :* elle voulut absolument changer de logement. Dartal lui en choisit un autre, mais au second, ce qui lui déplut encore, car elle étoit fort grasse et montoit difficilement deux étages; cependant comme l'appartement étoit assez spacieux, en comparaison de celui qu'elle venoit de quitter, pour cette fois elle s'en contenta. Ses neveux connoissoient parfaitement la cour et le grand monde; elle commença à se persuader, qu'à Paris surtout, par un raffinement estimable de bonnes mœurs, une veuve sans enfans, et par conséquent une *femme seule*, doit vivre avec une excessive modestie et n'être difficile en rien. Elle avoit amené de sa terre

trois chevaux de carrosse et un cocher qu'elle comptoit garder à Paris; mais ses parens lui représentèrent très - sérieusement qu'une telle dépense étoit bien inutile, et qu'elle devoit se borner à prendre des chevaux de remise, une ou deux fois par semaine; elle y consentit et elle fit venir un loueur de carrosse; mais elle voulut vainement, pour obtenir un meilleur marché, se prévaloir auprès de lui de son état de *femme seule*: le loueur de carrosse ne comprit point cette phrase et il ne rabattit rien du prix qu'il avoit demandé, ce qui parut fort injuste à la marquise; elle éprouva le même désagrément de tous les autres marchands, et elle fit à ce sujet de tristes réflexions sur la situation d'une *femme seule*. Elle avoit quelques bijoux et d'assez beaux diamans: on lui insinua que ces parures étoient des superfluités peu convenables dans sa position: elle se crut obligée d'en donner la plus grande partie à ses nièces. Pendant quelques mois, la société de la marquise ne fut composée que des personnes de sa famille; mais ensuite, plusieurs anciens amis de feu son mari vinrent la voir; elle distingua, dans ce nombre, le baron de Rostang: c'étoit un homme de quarante-deux ans, d'une belle figure et généralement estimé; il avoit, avec la poli-

tesse que donne l'habitude de vivre dans le grand monde, une sorte de brusquerie qui n'étoit en lui qu'une originalité piquante, parce qu'elle étoit jointe à beaucoup de bonhomie ; on la regardoit comme le gage d'une grande franchise, et l'on ne se trompoit point. Il étoit riche et n'avoit jamais voulu se marier. La marquise lui plut à tous égards, et surtout par une naïveté qu'on ne trouve jamais dans le monde aux femmes de son âge, et qui la rajeunissoit tellement, que le baron fut très-surpris lorsqu'elle l'assura qu'elle étoit dans sa trente-septième année; d'ailleurs, la vie paisible et réglée de château lui avoit conservé toute la fraîcheur de sa jeunesse. La confiance s'établit bientôt entre la marquise et le baron. Un jour, ce dernier lui demanda pourquoi, avec sa fortune, elle étoit si mal logée. Hélas! répondit tristement la marquise, vous le savez : c'est bien assez pour une *femme seule*. Oui, reprit le baron en souriant, je connois cette phrase d'héritier, mise à la mode depuis quelques années, et s'adressant toujours aux veuves riches, jeunes ou vieilles. J'ai une amie qui a près de quatre-vingt-six ans, à laquelle ses arrière-petits-enfans font entendre, de mille manières, qu'il ne faut presque plus rien à une femme de cet âge;

et c'est précisément tout le contraire, puisque l'extrême vieillesse amène indispensablement une infinité de dépenses nouvelles, et rend plus nécessaires encore les attentions et les soins affectueux et journaliers, de ce qu'on aime.

Cet entretien se renouvela souvent ; le baron, qui avoit pris d'abord l'extrême économie de la marquise pour de l'avarice, reconnut avec plaisir qu'il s'étoit trompé ; il admira sa candeur ; il vit qu'elle en étoit la victime, et que ceux qui l'entouroient en abusoient en toute occasion. Il ne trouva qu'un seul moyen de la soustraire à cette oppression ; et ce moyen devint promptement en lui le vœu le plus ardent de son cœur. Sans préparation, sans préambule, il lui dit un soir : Écoutez, madame, vous êtes la dupe d'une crédulité touchante : trouvez-vous l'état d'une *femme seule* bien agréable? — Mais, non, je vous l'avoue, et vous m'avez déjà fait entrevoir qu'on en exagère beaucoup l'austérité ; cependant, il me semble que cette opinion est mieux fondée pour les vieilles que pour celles qui sont encore jeunes ; en effet, que faut-il à une *vieille femme?* La parure est en elle un ridicule ; on ne lui prescrit même pas de suivre à peu près la mode ; elle est

naturellement en harmonie avec le gothique; on lui permet les étoffes solides, et de porter, d'une année à l'autre, la même robe. Voilà de beaux priviléges et qui dédommagent bien de toutes les privations. Je conviens que, pour avoir bon air, elle n'est pas forcée de choisir ses fleurs artificielles chez *Baton*, de se faire habiller par madame *Huchet*, de prendre des bijoux chez *Lecointre*, d'aller chercher de charmantes nouveautés dans la brillante boutique d'Alphonse *Giroux*, etc., etc. — Quand on est jeune et qu'on va à la cour et dans le grand monde, ces dépenses de luxe sont en quelque sorte nécessaires : la raison ne peut que les modérer : elle n'ordonne point de les retrancher entièrement; mais on en est quitte dans la vieillesse. Cependant, si nous supposons une vieille bienfaisante, (et quelle vieille femme pourroit ne pas l'être?) elle trouvera un plaisir inexprimable à expier les frivoles dépenses faites dans sa jeunesse par une charité active et constante : songeons toujours qu'à cet âge la bonté religieuse est plus dépensière que ne peut l'être le faste de vanité d'une jeune personne bien née. Enfin, si la vieille femme aime la bonne chère, pour elle et pour ses amis, lui interdira-t-on tout rapport avec *Thomas* et ma-

dame *Chevet?* Aura-t-on la cruauté de lui défendre les gaufres du Palais-Royal, le raisin de Fontainebleau et les biscotes de Bruxelles? Si elle n'est pas impotente, l'exercice en voiture n'est-il pas nécessaire à sa santé? Ajoutez à tout cela les bains d'eaux minérales de Tivoli, les drogues, les potions, les pharmaciens, les médecins, les chirurgiens, etc. — Je sens parfaitement à présent qu'à toutes les époques de la vie, c'est un triste rôle que celui d'une *femme seule.* — Je suis aussi ennuyé de celui d'un *homme seul,* quoiqu'on n'ait jamais osé dire aux célibataires : *que faut-il à un homme seul?* car on sait que leur réponse ne seroit pas satisfaisante. Enfin, madame, il ne tient qu'à vous de nous débarrasser de notre insipide *solitude!* Ainsi donc, madame, quand on vous fera cette étrange question : *que faut-il à une femme seule?* répondez : *un mari.* L'amour ne tourne plus la tête à mon âge; je suis inspiré par des sentimens mille fois préférables : l'estime et l'amitié. Je suis riche; ma naissance est égale à la vôtre; j'ose dire que j'ai toutes les qualités qui peuvent rendre une épouse heureuse..... voyez et décidez.....

A ces mots, la marquise émue, interdite, resta quelques instans sans répondre; en-

suite, reprenant la parole, elle dit, d'une voix tremblante, quelques phrases entrecoupées. Le baron repartit vivement, et le consentement fut accordé, à condition, ajouta la marquise, que vous ne me laisserez pas seule continuellement, pour aller passer la moitié des journées avec vos amis chez des restaurateurs..... Non, non, interrompit le baron, soyez certaine que je serai assidu dans mon ménage, puisque je vous y trouverai toujours, et je ne vous abandonnerai jamais pour *Robert* ou *Véry*.

La nouvelle du mariage de la marquise réussit fort mal dans sa famille; quand on lui montra à cet égard une surprise peu obligeante, elle répondit simplement : J'ai voulu reprendre une place dans la société; une *femme seule* est si peu de chose!....

Après avoir lu cette nouvelle, on plaignit les *femmes seules*, et l'on s'égaya un peu sur *les héritiers modernes*, en convenant cependant qu'il en existoit plusieurs qui n'étoient nullement *à la mode*, et qui pensoient très-noblement. On lut ensuite tout entier *le petit Portefeuille des dames*, que l'on trouva très-agréable : on y remarqua particulièrement

quatre vers anonymes qui mériteroient d'être plus connus; ils ont pour titre : *Peintures de la vie;* les voici :

Naître, c'est de la mer abandonner le bord;
Pour voguer sous un ciel où va gronder l'orage;
Vivre, c'est affronter sans cesse le naufrage;
Mourir, c'est arriver au port.

Ces vers sont beaux, dit le vieillard, parce que toutes les idées en sont parfaitement justes et vraies, et voilà, surtout à mon âge, l'effet qu'ils doivent produire! On a si souvent entendu gronder l'*orage*, on a éprouvé, ou du moins vu tant de *naufrages!* et l'on élève si naturellement ses regards vers cette patrie céleste et ce *port* immortel, où tous les désirs d'un octogénaire doivent aspirer! C'est là où l'on ne trouvera ni ennemis, ni persécuteurs, ni rivaux! C'est là où tous les intérêts de la vie, qui font faire tant de folies et tant de crimes, nous paroîtront aussi frivoles que méprisables! C'est là, que l'on ne verra, que la sottise la plus coupable dans la politique, qui n'aura pas pour but de rendre les gouvernemens plus tranquilles, plus stables, les hommes meilleurs, et par conséquent plus religieux! C'est là que la bonté sera toujours regardée comme inséparable de la grandeur,

que la guerre défensive sera la seule légitime [1], et que les conquêtes ne paroîtront que des brigandages! Et comment appellerons-nous alors, dit le marquis d'A***, le machiavélisme? — Ce qu'il y a de plus vil sur la terre. — Ah! que nous serons honteux et repentans de toute notre futilité durant cette courte vie ici-bas! de nos joies trompeuses, de nos vains projets renversés par la mort, et d'avoir pris sans cesse une incrédulité ridicule et des raisonnemens absurdes pour du génie. En effet, reprit le marquis, on a peine à concevoir la satisfaction avec laquelle *les esprits forts* répètent un argument qu'ils croyent *péremptoire*, et qui n'est au vrai qu'une franche bêtise: ils disent unanimement, et sans discontinuité, que *la raison ne nous a été donnée que pour juger et pour comprendre, et qu'ainsi tout ce qu'elle ne comprend pas est faux* (à l'exception pourtant du style romantique), *et que par conséquent il n'y a point de miracles.* — *Belle conclusion et digne de l'exorde!* En effet, la raison qui nous distingue des animaux ne nous est point donnée en vain; nous l'avons reçue pour juger tout ce qui a rapport à la

[1] L'un de nos plus belliqueux rois, notre grand et bon Henri IV, a dit ces paroles si remarquables, surtout dans sa bouche: *C'est une chose contre les lois du christianisme et de l'humanité, d'aimer la guerre pour la guerre.*

morale, et elle comprend et elle approuve toujours tous les divins commandemens auxquels nous devons obéir. Si nous pouvions, d'ailleurs, expliquer nettement tout ce qui nous est inutile en ce genre, nous ne serions plus des hommes; la foi de l'homme seroit forcée et sans mérite, son exil sur la terre n'auroit plus de motifs; mais cette foi, que la religion lui commande, est en même temps éprouvée, encouragée sans cesse. — Quelle sagesse admirable! — Les miracles l'environnent de toutes parts; l'homme ne peut en général que découvrir, il ne peut presque rien expliquer, pas même comment il se meut; enfin, chrétien, déïste, athée, il est invinciblement forcé de croire la chose la plus incompréhensible à l'intelligence humaine; s'il est assez absurde, assez aveugle pour refuser de croire à l'existence de Dieu, il faut qu'il admette que la matière est éternelle, c'est-à-dire, *qu'elle n'a jamais eu de commencement* et qu'elle n'aura jamais de fin : ce que notre orgueilleuse raison comprendra certainement beaucoup moins que les miracles qu'elle rejette avec le plus de dédain.

Cette conversation, dont le sujet est inépuisable, occupa nos pieux voyageurs tout le reste de la journée. Enfin ils se remirent en marche, et ils arrivèrent à Moulins, sans au-

cun accident ; ils y payèrent le tribut que tous les étrangers doivent à cette ville, célèbre par sa belle coutellerie : ils y achetèrent des couteaux, des ciseaux, des canifs, et Nelgis revit avec attendrissement le tombeau si fameux du malheureux duc de Montmorency, dans l'église du couvent des dames religieuses de la Visitation. Il alla se promener au cours de Bercy ; enfin on partit pour Saint-Aubin, qui n'est qu'à sept petites lieues de Moulins ; mais on n'y arriva que la nuit.

CHAPITRE III.

Arrivée à Saint-Aubin.

Le comte de Nelgis n'entra qu'en soupirant dans le nouveau château; il regrettoit le gothique où s'étoit écoulée son heureuse enfance: il étoit fatigué; il se hâta de se coucher. Son imagination rajeunie lui représenta, dans des songes heureux, tous les lieux qu'il s'étoit promis, en s'endormant, de parcourir le lendemain matin. Le charme de ses idées lui fit goûter le plus doux et le plus profond sommeil; mais il se réveilla aux premiers rayons du jour, et il se trouva si rafraîchi, si leste, en comparaison de ce qu'il étoit la veille; l'air qu'il respiroit lui parut si pur, qu'il crut avoir rétrogradé dans le chemin rocailleux de la vie: chemin plein d'épines et d'abîmes que nul mortel n'a parcouru deux fois.

Personne encore n'étoit levé dans le château; le vieillard n'appela point pour s'habiller, persuadé qu'un domestique, ne concevant pas les sensations qu'il éprouvoit, le retarderoit par son indifférence apathique. En effet, il ne rencontra en sortant que les servantes

les plus matinales du château, tenant leurs seaux et leurs cruches pour aller tirer ou puiser de l'eau. Nelgis éprouva un mouvement de joie impossible à décrire, après avoir franchi la grille du château; en se trouvant sur le pard [1], ah! s'écria le vieillard, le voilà bien ce pard, où, dans l'âge heureux de l'imprévoyance, s'écoulèrent les heures les plus délicieuses de ma vie; voilà bien à droite cette église et ce presbytère qui me paroissoient déjà si vénérables par leur destination et leur ancienneté, il y a plus de soixante et onze ans! En disant ces paroles, il s'avança vers l'église, il y entra; on venoit d'entonner matine; il se prosterna avec le sentiment de la plus profonde ferveur. Après avoir fini sa première prière, il entra dans une chapelle où jadis il entendoit toujours avec ses parens le service divin; les larmes lui vinrent aux yeux en y reconnoissant tous les ornemens qu'il y avoit laissés, les anges de plâtre coloriés, et tenant des grappes de raisin noir; il les trouva cependant beaucoup moins bien imitées, car elles ne lui inspiroient nullement le désir d'en manger. En sortant de l'église, il aperçut un vieil-

[1] On appelle ainsi, dans ce lieu, une longue pelouse sur le bord de la Loire, qui sert de promenade aux villageois, et sur laquelle, les jours de fête, les garçons et les jeunes filles dansent des *bourrées* et des *sauteuses*.

lard villageois qui le regardoit avec une attention respectueuse qui le frappa : on lui dit qu'il étoit le chef d'une des plus riches familles de *mariniers*, et qu'il s'appeloit Rochu : ce nom fit tressaillir Nelgis ; il se rappela à l'instant Nicolas Rochu, l'un des compagnons de son enfance qui, s'il vivoit, devoit avoir cet âge ; il s'approcha de lui, et, lui prenant affectueusement la main, il se félicita d'avoir rencontré un *Rochu*. A ces mots, le bon villageois ne put retenir les douces larmes qui baignèrent aussitôt son vénérable visage ; Nelgis lui offrit son bras ; tous deux sortirent de l'église et se retrouvèrent sur le pard. Trop émus pour se parler, ils gardoient le silence ; mais ils dirigèrent leurs pas vers l'orme protecteur de la gaieté du village ; le comte força le marinier de s'asseoir à ses côtés, sur le banc de bois circulaire placé autour du tronc de l'arbre, et Rochu, prenant la parole, apprit à Nelgis que son arrivée étoit depuis longtemps annoncée, que tous les paysans se faisoient une fête de revoir le fils de leur ancien et bon seigneur, et qu'ils s'étoient même proposé d'aller au-devant de lui jusqu'au port du Fourneau ; mais que, n'étant arrivé qu'après minuit, tout le village, alors, étoit couché et endormi ; cependant, qu'on avoit entendu le bruit des voitures, et que, dans ce moment,

tout le village étoit sur pieds; le marinier ajouta qu'en apercevant Nelgis dans l'église, il n'avoit pas douté qu'il ne jouît le premier du bonheur de le contempler. Nelgis alloit répondre et remercier Nicolas Rochu, lorsqu'on entendit le son des musettes; voilà, s'écria Rochu, voilà nos ménétriers qui accourent avec tous nos paysans pour vous fêter.... En effet, on vit s'approcher une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans, qui accouroient en sautant et chantant des chansons, dont ils avoient fait les paroles et même les airs, car nos Bourguignons sont tous naturellement poètes et musiciens [1], et toutes les bergères ont des voix charmantes, d'une hauteur prodigieuse. Nelgis les entendit avec une extrême émotion : il les reconnoissoient !

[1] Je me rappelle et je sais encore parfaitement deux vieilles romances que, dans mon enfance, j'ai entendu chanter à nos bergers, auteurs des paroles et de la musique, qui étoient fort agréables, quoique les règles de la poésie n'y fussent pas très-bien observées; le meilleur violon d'Autun, qui s'appeloit *Bruneval* (et qui venoit souvent au château de St.-Aubin), après me les avoir entendu chanter, en trouva les airs si jolis, qu'il en fit de charmantes variations.

Le langage des paysans de cette partie de la Bourgogne a une singularité très-remarquable: ces paysans, au lieu d'un jargon, parlent presque toujours l'ancien gaulois, et lorsqu'ils mêlent quelques mots étrangers à ce vieux langage, ce sont des mots du françois actuel et même très-rarement corrompus.

On l'entoura avec de bruyantes acclamations; les plus éloquens discours n'auroient pu mieux prouver leur vive reconnoissance. L'arrivée du marquis d'A*** interrompit ces joies si vraies et si naïves : il venoit chercher Nelgis pour le déjeuner; Nicolas Rochu l'invita de son côté à déjeuner pour le lendemain, en lui promettant de la *crême chauffée*, qu'il aimoit tant dans son enfance; le marquis d'A*** consentit avec plaisir à être de la partie.

Après le déjeuner, on parcourut le château; le marquis mena d'abord Nelgis à la tour que la reconnoissance et le sentiment rendoient si fameuse [1]. Je voudrois, dit Nelgis, que tous les ingrats qui sont en France (et j'espère que cette petite terrasse pourroit les contenir), je voudrois qu'ils fussent rassemblés tous auprès de cette tour; ils sentiroient combien est juste et charmante la définition qu'un muet célèbre [2] donna de la reconnoissance, en écrivant qu'*elle est la mémoire du cœur*. Ces bons paysans, au bout de soixante-dix ans, se rappeloient l'excellent seigneur qui, comme vous, monsieur, et votre digne grand-père, par les bienfaits et la bonté, les rendoit si heureux! Et ceux qui vous demandoient avec tant d'ins-

[1] Voyez les *Mémoires* de l'auteur où ce trait intéressant est conté avec détail.

[2] Massieu.

tance la conservation de cette tour, n'étoient que les enfans et les petits-enfans des paysans qui avoient recueilli les fruits de l'affection de leur ancien seigneur! — On déclame beaucoup depuis plusieurs années sur la *hauteur* et la *tyrannie* des anciens seigneurs; je crois néanmoins qu'il seroit difficile de citer de telles preuves d'attachement données par les paysans du nouveau régime. — L'affabilité des anciens seigneurs étoit telle, et ils avoient si peu de morgue, qu'ils ne manquoient jamais, lorsque leurs vassaux se marioient, d'aller dans leurs chaumières se mettre au nombre des convives de leurs festins de noce. — Il est singulier que, dans les pays dont le gouvernement est le plus despotique, on retrouve constamment cette même bonté : par exemple dans le Holstein, dépendant du Danemarck, les seigneurs et les dames de château invitent les nouveaux mariés, donnent le repas de noce, et se mettent à table avec eux; après le festin, ils les reconduisent chez eux, et leur font d'utiles et de beaux présens, communément en argenterie: ces mêmes paysans ont tous le droit de chasse sur leur territoire; aussi sont-ils très-riches et fort heureux. — Aimez-vous pour cela le despotisme? — Dieu n'a-t-il pas dit qu'il veut que sur la terre les rois soient son image; ainsi donc ils doivent

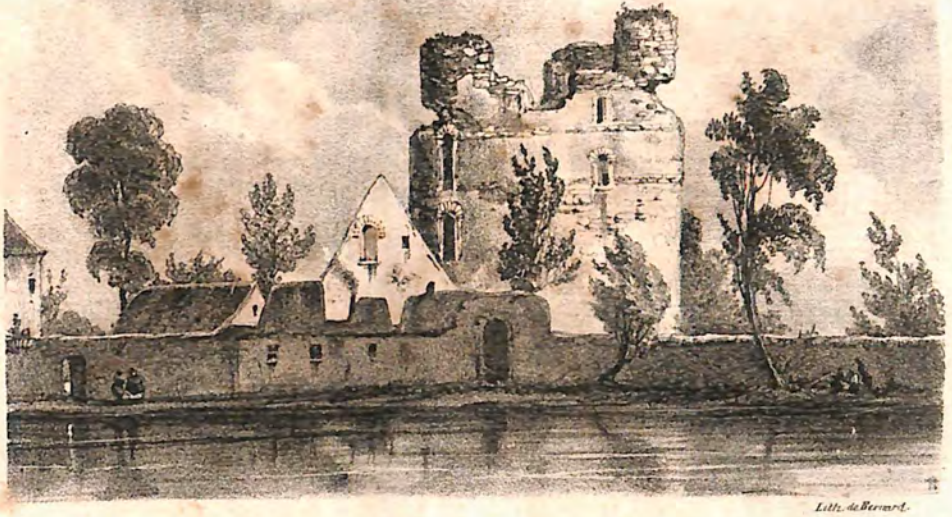
avoir un pouvoir absolu et suprême. — *Les partisans modérés* de la liberté veulent pourtant que les rois, eux-mêmes soient soumis à quelques lois, que leur volonté seule ne pourroit abroger. Le plus grand de nos orateurs chrétiens, Bossuet, en parlant du pardon des injures si expressément prescrit par l'évangile, dit que la vengeance n'appartient qu'à Dieu, *parce qu'il ne peut jamais faire ni trop, ni trop peu;* il semble qu'on pourroit dire la même chose du despotisme, qui est la puissance absolue sans borne et sans frein, et, par la même raison, parce que Dieu *ne peut jamais faire ni trop, ni trop peu.* — Cette réflexion sur le despotisme est très-spécieuse; je ne sais pas trop comment on pourroit la combattre. — On le peut très-facilement. La religion dit aussi qu'un souverain est le père de ses sujets, puisque Dieu l'est de toutes les créatures qu'il a formées, et qu'un monarque est sur la terre l'image de la divinité; or, des enfans peuvent-ils jamais, dans aucun cas, s'arroger la puissance d'abolir quelques-uns des droits de la paternité? — Non, sans doute, car les conséquences de ce pouvoir seroient épouvantables. Mais, si le roi étoit ouvertement impie et sanguinaire? — Il renonceroit publiquement au privilége unique et sublime de représenter Dieu sur la

terre : ce seroit abdiquer. — Et voilà ce que la royauté a de véritablement admirable ; c'est que plus le souverain est vertueux, et plus il affermit ses droits. — Oui, sa piété et son amour pour ses sujets rendent son trône inébranlable.

Après cet entretien, le marquis quitta Nelgis, qui resta seul en contemplation devant la vieille tour qui lui étoit si chère. La terrasse sur laquelle il étoit donnoit sur un immense étang, dont on n'étoit séparé que par un mur à hauteur d'appui du côté du château [1]. Entre la maison et l'étang étoit un petit chemin couvert de joncs et de roseaux, et c'étoit sur ce sentier que jadis quelques enfans des mariniers recevoient les leçons que leur donnoit, du haut du mur, la jeune chanoinesse, fille de l'ancien seigneur [2]. Tout à coup, Nelgis fut troublé dans sa rêverie par une voix tremblante et cassée, qui, du petit sentier de l'étang, lui crioit *me v'là;* il regarda, et il se mit à rire en apercevant le bon vieillard Nicolas Rochu, dont le costume enfantin étoit véritablement comique; au lieu d'un habit large et long, il n'avoit qu'une espèce de gilet très-court, et sur sa tête, un petit bonnet bleu remplaçoit son grand chapeau de paille;

[1] Voyez mes *Mémoires*.

[2] Voyez les *Mémoires* cités ci-dessus.



Lith. de Bernard.

Entre la maison et l'étang était un petit chemin couvert de jeunes arbres et de roseaux.

me v'là, répéta Rochu, en riant à son tour; je viens reprendre ma leçon après un *congé* de soixante-onze ans; mais aussi je sais bien les vers du père Buffier :

Mathusalem vécut le plus long-temps de tous.

Après s'être ainsi égayés pendant quelques minutes, Rochu s'en alla en suppliant Nelgis de ne pas oublier qu'il devoit le lendemain déjeuner chez lui, où il trouveroit toutes les *chateries* [1] qu'il pourroit désirer.

O reconnoissance! s'écria Nelgis, sentiment si grand, si beau, que, pour ôter toute excuse aux ingrats, le Créateur voulut que l'homme en trouva sans cesse des exemples dans les animaux, et même souvent parmi les plus féroces, tels que le tigre, le lion, qui, comme toutes les brutes, insensibles à la pitié, sont néanmoins susceptibles de reconnoissance! Et combien il est remarquable que tous les animaux rempans ou vils par leur nature, ne puissent jamais l'éprouver! Les reptiles, la vipère, les insectes, etc., afin de nous bien montrer que la reconnoissance ne peut s'allier avec la bassesse; que cette réflexion, que nous sommes forcés de faire à chaque pas, nous est

[1] On appelle ainsi en Bourgogne, les sucreries, les friandises, etc.

salutaire, puisqu'il n'en est point qui puisse mieux déshonorer l'ingratitude. Et cependant, il semble que la reconnoissance ait déserté les cours et les villes, pour se réfugier sous l'humble toit du laboureur; ainsi la véritable noblesse de sentimens est bien rare dans le grand monde, où l'ambition et la cupidité corrompent et, par conséquent, rabaissent presque toutes les âmes. Pourquoi le Créateur attache-t-il un si grand prix à la reconnoissance? C'est qu'il doit être l'objet de la plus exaltée de toutes, et que ce noble sentiment forme la plus grande partie de la félicité sublime des élus; car leur reconnoissance est toujours identifiée avec le plus ardent amour, comme la nôtre l'est avec l'attachement et l'amitié.

CHAPITRE IV.

Suite du précédent.

Le reste de la journée se passa en fêtes d'un nouveau genre, que le marquis d'A*** donna aux villageois en réjouissance de l'heureuse arrivée de Nelgis. La marquise d'A*** commença par faire une ample distribution de linge et de vêtemens aux habitans les plus pauvres; ensuite tous les jeunes garçons tirèrent à l'oie, ce qui fut suivi de plusieurs prix d'arquebuse donnés par le marquis; ces prix, au nombre de cinq, étoient deux montres, et trois tasses d'argent. A ces divertissemens succédèrent de grandes pêches sur les étangs du marquis: il en fit distribuer aux paysans tout le poisson qui lui appartenoit, et qui fut reçu avec autant de reconnoissance que de plaisir. La journée fut terminée par la plus belle des pêches qui, dans ce pays, est toujours sur la Loire et aux flambeaux [1]; pour que

[1] Ces flambeaux sont toujours, en Bourgogne, des torches de paille, mais longues, artistement tressées, éclairant fort bien

rien ne manquât à la joie de ce beau jour, on prit un saumon [1] (pesant vingt livres), de belles plies, des aloses, des perches, d'énormes brochets, etc. On alla se coucher en chantant: la prise d'un saumon est un triomphe et rend toujours une pêche brillante et glorieuse. Nelgis étoit un peu fatigué; cependant il dormit d'un sommeil doux et paisible: les plaisirs simples et champêtres font bien rarement mal.

Le lendemain matin, le marquis et Nelgis allèrent de bonne heure déjeuner chez Nicolas Rochu; ils y trouvèrent une nombreuse et joyeuse société; Rochu avoit invité tous ses proches parens et ses amis. Nelgis vit sur sa table, avec ravissement, l'inimitable pain de seigle de la Bourgogne, l'excellente *miaulée* [2], la délicieuse crème chaussée [3], des *tourteaux* [4], les *fantaisies* [5], et une *étuvée* (que nous appe-

et durant assez long-temps. Le poisson, attiré par la lumière, vient en abondance, et la pêche est toujours heureuse.

[1] On prend en effet souvent, dans cette belle partie de la Loire, des saumons et d'autres poissons de mer.

[2] C'est de la mie de pain rassis de seigle passée au tamis et mise dans de l'eau et du vin: ce mélange se mange à la cuillère; il est sain et de bon goût; souvent les enfans, au commencement de leur sevrage, n'ont pas d'autre nourriture.

[3] Laitage en effet délicieux, que je n'ai vu qu'en Bourgogne; j'en ai donné la recette dans ma maison rustique.

[4] Ce qui s'appelle en Bretagne des graipes.

[5] Espèce de pâtisserie.

lons matelote), et que les paysans bourguignons font si bien; la seule chose qui ne rappelât point à Nelgis un agréable souvenir, ce fut l'huile de noix, dont ces paysans se servent presqu'exclusivement. Mais la conversation fut extrêmement gaie; tous les traits de l'enfance de Nelgis y furent successivement retracés; il y avoit là, outre Rochu, deux ou trois vieillards, ses contemporains, qui lui rappelèrent que jadis ils avoient fait pour lui de jolis ouvrages en jonc, entre autres des paniers et de grands bonnets pointus. Sur la fin de ces récits, un gros chien entra dans la salle, ce qui fit tomber l'entretien sur ces animaux si capables d'attachement; le marquis demanda à Nelgis s'il avoit entendu parler du chien que la tradition rendoit si fameux dans la contrée, et comme Nelgis ignoroit entièrement cette histoire, le marquis prit la parole, et la conta en ces termes :

« Un marinier, nommé Bazile, vivoit dans » ces environs il y a un grand nombre d'an- » nées; dans la force de l'âge, habile pêcheur, » conduisant bien son *bachot* [1], ayant une » femme bonne et vigilante, il auroit été par- » faitement heureux dans son ménage sans une » seule chose qui paroît être de bien peu d'im-

[1] Bateau.

» portance, et qui pourtant en troubloit la » paix. Il avoit pour chien de garde un gros » et grand dogue, qui, par sa force, sa taille, » son courage et son audace, rendoit extrê- » mement sûre la cabane de Bazile; ce chien, » nommé *Carillon*, n'était que trop digne de » ce nom retentissant; il chérissoit son maître, » et lui obéissoit en tout; mais il ne connoïssoit » que lui, et, d'ailleurs, il étoit intraitable; on » l'entendoit toujours de tous les points de la » cabane, et même de beaucoup plus loin; nuit » et jour, il manifestoit sa redoutable existence » par des cris, ou des aboiemens, ou des hur- » lemens, car il ne dormoit presque jamais; » son sommeil étoit, pour la famille et pour les » voisins, une trève, un bienfait dont on jouis- » soit bien rarement. Quand il n'étoit pas à l'at- » tache, il effrayoit la femme du pêcheur, il » jetoit à terre les enfans, il mordoit les étran- » gers et souvent jusqu'au sang. Il avoit bien » d'autres inconvéniens, entre autres de don- » ner des millions de puces, de vomir dans les » petites chambres de la cabane, et d'y faire » bien pis encore; pour comble de disgrâce, » il eut le malheur de mordre grièvement une » vieille voisine, qui étoit justement la com- » mère la plus acariâtre du canton : c'étoit à » la jambe; elle contoit, et à tout le monde, » que la plaie étoit effroyable; elle boita pen-

» dant plus de six semaines, ce qui porta au
» comble le déchaînement général contre Ca-
» rillon. Enfin, il devint tellement insuppor-
» table à tout le monde, que Bazile résolut de
» s'en défaire ; ce sacrifice lui coûtoit, car na-
» turellement on aime qui nous aime, et Ba-
» zile ne pouvoit s'empêcher d'être touché de
» l'attachement exclusif que Carillon avoit pour
» lui ; mais, dans cette circonstance, il crut,
» être obligé de céder à la vindicte publique.
» En conséquence, Bazile promit formellement
» à sa femme et à ses amis, la mort prochaine
» du pauvre Carillon ; en effet, un jour, il se
» leva de très-grand matin dans l'intention de
» l'aller noyer ; Carillon témoigna une grande
» joie en voyant arriver son maître de si bonne
» heure pour détacher sa chaîne ; il remua la
» queue et fit mille caresses à Bazile, qui les
» reçut à contre-cœur. Cependant, il prit le
» bout de sa chaîne pour le conduire sur la
» Loire, et il sortit tristement avec lui ; pen-
» dant tout le trajet de la maison du pêcheur
» au bord de la rivière, l'infortuné dogue,
» condamné à son insu, ne fit que gambader
» et caresser son maître ; parvenus sur la rive,
» Bazile monta avec Carillon dans son bachot ;
» alors il attacha au col de Carillon une énorme
» pierre qu'il avoit apportée ; Carillon le laissa
» faire avec une parfaite docilité ; pendant ce

» temps, il lui léchoit les mains barbares qui » préparoient son supplice et sa mort. Cette » idée troubla Bazile, ses yeux se remplirent » de larmes, ses mains tremboïent; il ne » pouvoit venir à bout d'attacher solidement » la pierre fatale. Tout à coup le vent, qui » étoit déjà très-fort, s'éleva avec furie; Ba- » zile, occupé de son ouvrage, ne vit pas le » danger, ou le méprisa; sa barque chavira » subitement : il fut englouti dans les flots et » précipité au fond de la rivière. Il nageoit » très-mal; la surprise et l'effroi le rendoient » immobile : il alloit infailliblement périr; » mais, heureusement pour lui, qu'il n'avoit » pas eu le temps d'attacher au col de Carillon » la pierre fatale, et ce chien fidèle étoit là!.... » A l'instant, Carillon plonge avec impétuo- » sité, il cherche, trouve et saisit son maître; » il l'enlève, le porte sur le rivage, et lui » sauve ainsi la vie! Bazile prit son chien dans » ses bras, et, le serrant contre sa poitrine: » O généreux animal, s'écria-t-il, j'allois te » donner la mort, et tu me rends la vie en » exposant la tienne!..... En parlant ainsi, le » bon Bazile inondoit de pleurs le museau de » Carillon, qui ne cessoit de le lécher. La » reconnoissance de Bazile étoit fondée; son » chien venoit de montrer tout l'héroïsme que » l'instinct peut avoir : instinct qui, donné par

» le Créateur, vaut souvent mille fois mieux
» que la vertu raisonnée ou sentimentale de
» l'homme [1].

[1] Il y a toujours, dans toutes les affections humaines, quelque personnalité plus ou moins considérable, parce qu'elles sont produites par nos réflexions, nos sensations et la combinaison de nos intérêts particuliers éloignés ou prochains; la plus pure, la plus juste, la mieux fondée de toutes nos affections, l'amour divin, n'est point, sur la terre, entièrement dénuée de tout intérêt personnel, puisqu'on en attend une récompense immense, infinie et dans toute l'éternité! Il est vrai que le mérite d'une foi parfaite compense ce défaut d'un parfait désintéressement, et nous croyons aussi que les saints, dans ce monde, finissent par ne plus envisager dans le ciel que le bonheur qui l'emporte sur tous les autres, et qui vient du seul amour, celui de voir Dieu, de le posséder; et ces âmes privilégiées par la foi, les bonnes œuvres, l'exacte obéissance aux préceptes divins, se sont déjà placées dans le séjour éclatant d'une immortelle félicité, et avant la fin de leur exil, elles ne s'occupent plus (comme nous venons de le dire), des peines, des tourmens inséparables de la vie; elles ne peuvent plus que méditer sur le bien ineffable d'aimer éternellement sans mesure et sans inquiétude, tandis que pour les âmes pieuses, mais ordinaires, la conduite, selon l'Évangile, n'est jamais complétement désintéressée; mais l'affection de la brute l'est toujours : la poule qui couve et qui défend ses petits, la lionne qui s'expose à tout pour les garantir du danger, le pélican qui s'ouvre le sein pour les nourrir de son sang, etc., etc., ne prétendent nullement à leur gratitude, et cessent même de les reconnoître lorsqu'ils n'ont plus besoin de leurs secours; le chien qui vient de sauver la vie à son maître ne s'arroge aucun droit à sa reconnoissance; pourquoi cette différence énorme entre l'homme et les animaux? C'est que l'homme est doué d'une âme immortelle, et qu'il n'est jeté sur la terre que pour gagner le ciel, en expiant une grande faute et le crime affreux de l'or-

» Cependant on étoit, dans la cabane, très-
» inquiet de Bazile; l'orage avoit effrayé pour
» lui toute la famille; sa femme envoya l'aîné
» de ses garçons, âgé de douze ans, pour sa-
» voir de ses nouvelles; cinq ou six bons voi-
» sins voulurent l'accompagner; ils se diri-
» gèrent vers l'endroit où l'on savoit qu'étoit
» amarré son bachot. Le vent étoit apaisé et
» la Loire reprenoit sa majestueuse et paisible
» surface. La députation rustique trouva Ba-
» zile encore étendu sur le rivage, et cares-
» sant toujours Carillon; ils crurent d'abord
» qu'au moment où il avoit voulu le noyer, le
» dogue s'étoit révolté et l'avoit terrassé; cette
» pensée les enflamma de colère: ils se mirent à
» courir en levant leurs bâtons ferrés, avec l'in-
» tention d'assommer le chien libérateur, qui,
» en les apercevant, fit, suivant sa coutume,
» retentir les airs de ses abbiemens formi-
» dables, de sorte que son maître ne pouvoit
» se faire entendre en criant de toutes ses
» forces : *il m'a sauvé la vie! il m'a sauvé la*
» *vie!* Carillon, en reconnoissant le fils de son
» maître, cessa ses bruyantes clameurs, et

gueil et de l'ingratitude, par l'amour, l'humilité et la persévérance. Il falloit donc qu'il eût le pouvoir de s'égarer et qu'il eût la liberté de choisir; sans l'exercice du libre arbitre, ses actions étoient sans mérite ainsi que celles des animaux; n'auroit eu, comme eux, qu'un pur instinct, auquel il eût obéi aveuglément.

» Bazile parvint à se faire entendre des pay-
» sans, dont la fureur se changea en recon-
» noisance pour le généreux animal; Bazile
» leur conta, avec détail, son histoire, qui
» attendrit vivement tous les villageois. En-
» suite on se remit en marche pour retourner
» à la cabane, où le même récit causa le même
» attendrissement. Cette histoire intéressante
» se répandit dans le canton, et elle fit géné-
» ralement excuser les défauts de Carillon. On
» devint plus aimable pour lui, et il cessa
» d'être farouche; il prouva à ceux qui ne le
» savent pas, que l'on corrige beaucoup mieux
» les caractères par la douceur et les bons
» procédés, que par les brusqueries et la ru-
» desse. Le jeune André, fils aîné de Bazile,
» s'attachant passionnément au chien qui avoit
» sauvé la vie à son père, y portoit tous les
» jours quelques petites friandises qu'il se re-
» tranchoit sur ses repas, tantôt un petit gâ-
» teau, tantôt un morceau de brioche ou de fro-
» mage, etc.; il fut même grondé par sa mère
» pour avoir dérobé un colifichet tout entier,
» qu'elle avoit placé dans la cage de son serin,
» et qu'il alla jeter dans la loge de Carillon,
» qui n'en fit qu'une seule bouchée. La femme
» de Bazile, au lieu de l'accabler d'injures et
» de le repousser brutalement avec un pied
» chaussé, ou, pour mieux dire, armé d'un

» sabot pointu, l'appeloit, le caressoit, se lais-
» soit lécher par lui, et lui donnoit de temps
» en temps des petits restes de lait, de crême
» et de tourteaux. Les voisins, aussi, le trai-
» toient infiniment mieux, et souvent ils lui
» apportoient des présens solides du même
» genre. Carillon bien traité, caressé par tout
» le monde, chéri de son maître, qui ne sor-
» toit jamais sans l'emmener avec lui; Caril-
» lon, fameux dans toute la contrée, n'en
» devint pas plus propre, mais cessa totale-
» ment les aboiemens inutiles et de mordre
» dans le jour les amis de la maison. »

Ici le marquis d'A*** s'arrêta ; on donna de grands applaudissemens à cette histoire; plusieurs la savoient, d'autres n'en avoient entendu parler que confusément; Nelgis l'ignoroit; il en fut charmé; il trouva qu'elle mériteroit bien d'occuper une place distinguée dans l'ouvrage intitulé : *Histoire des chiens célèbres* [1].

[1] Ce fait est authentique; on le tient de M. le marquis d'A***, et, depuis plus d'un demi-siècle, la tradition à St.-Aubin en perpétue le souvenir.

CHAPITRE V.

Méditations sur des ruines.

En sortant de chez Rochu, le marquis et Nelgis retournèrent sur le pard; ils s'assirent l'un et l'autre sous l'ombrage épais de l'orme antique; ils se trouvèrent alors en face de l'ancienne abbaye de Septfonds, située sur le bord de l'autre côté de la rivière; le temps n'a point épargné ce lieu sanctifié par tant de pieux anachorètes; mais les paysans le respectèrent; à mesure que les pierres tomboient, ils en assuroient la solidité, afin qu'elles ne fussent point dispersées par les tempêtes, et ils alloient souvent prier sur ces ruines vénérables. Nelgis les contempla avec un profond sentiment de respect; c'étoit là, lui dit le marquis, que des hommes séparés pour jamais du monde, méprisant véritablement ses pompes, sa frivolité, ses vains plaisirs, toutes ses illusions, et même celles de la gloire humaine; c'étoit là que ces philosophes chrétiens, se refusant tout pour donner, accueilloient chaque jour le pauvre, en lui offrant

avec joie, la plus grande partie de leur nécessaire.

Parmi tous leurs statuts si saints et si touchans, ils en avoient un qui m'a toujours particulièrement frappé. A la réception de chaque religieux, il étoit convenu avec ses parens que si quelqu'un de sa famille mouroit, ce seroit à l'abbé que l'on apprendroit cette triste nouvelle, et que celui-ci assembleroit la communauté, et diroit seulement: Mes frères, je vous annonce que l'un de vous a perdu l'un de ses proches; ainsi priez tous pour le repos de son âme.

Ces paroles jetoient une grande inquiétude parmi tous les frères; mais, en même temps, elles laissoient à chacun l'espérance, et tous prioient avec ferveur. — Il y a certainement dans cette règle de louables intentions et de la charité. — Ils avoient toujours devant les yeux, et surtout au fond du cœur, ces paroles de l'apôtre: Quand j'aurois le don de prophétie et des miracles, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien qu'un airain sonnant ou une cymbale retentissante... Et ils étoient si bons pour les enfans!.... ils m'ont donné jadis tant d'images, de chapelets, de cuillers et de fourchettes de buis, le tout de leur ouvrage; plusieurs d'entre eux faisoient aussi des fleurs artificielles pour parer leur église. Presque tous

pansoient parfaitement des plaies et beaucoup savoient saigner; appelés sans cesse par les malades du lieu ou des environs, ils portoient à la fois, dans ces charitables visites, des secours spirituels et corporels; ils avoient une infinité de petites recettes pour toutes sortes de maux, et dont l'expérience avoit prouvé l'efficacité. Oui, c'étoit là qu'habitoient des sages mille fois au-dessus de tous ceux de l'antiquité, parce qu'ils avoient un but aussi touchant qu'élevé, et que leur morale étoit toujours pure, conséquente et sublime. — Il est certain que l'on trouve des erreurs monstrueuses dans tous les ouvrages des philosophes païens, sans en excepter ceux de Platon, de Marc-Aurèle, d'Épictète [1], si justement estimés à beaucoup d'égards. — La vérité divine est toujours fondamentale; elle n'a point d'écarts; ses préceptes ne varient point et s'étendent jusqu'aux détails les plus minutieux; par exemple, lorsqu'elle défend le mensonge

[1] Épictète fut, comme on sait, le plus parfait de tous; mais il vit le christianisme naissant, et l'on attribue sa supériorité morale aux maximes évangéliques dont il dut connoître quelques-unes, qu'un esprit tel que le sien ne pouvoit manquer de recueillir et d'adopter. Cependant, comme il n'embrassa point le christianisme, il n'est nullement exempt d'inconséquences et d'erreurs blâmables, comme lorsqu'il dit qu'il vaut mieux laisser son enfant devenir méchant et vicieux, que se tourmenter pour le corriger.

dans les choses importantes, elle interdit aussi les mensonges de vanité, de plaisanterie, et même le mensonge officieux, qui ne fait tort à personne; elle est absolue, afin d'extirper tous les germes du mal, d'affranchir nos voies de tout sujet de rechute, et d'ôter toute excuse à la désobéissance.

Ici, les deux amis réfléchirent en silence pendant quelques instans; ensuite Nelgis reprenant la parole, et regardant les débris de Septfonds : Voilà, dit-il, des ruines qui n'inspirent que de nobles pensées! et non celles qui ne rappellent que de vils gladiateurs ou de faux dieux. Quand j'ai admiré, sous le rapport de l'art, de magnifiques arènes, un temple de Jupiter, je ne puis me rappeler que les jeux sanguinaires des anciens, et les fictions, si souvent obscènes ou atroces, de la Mythologie, qui n'invitent pas à de douces et longues rêveries [1]. Mais ici, en contemplant ces res-

[1] Il est inconcevable, comme je l'ai dit ailleurs, qu'on se soit toujours accordé à joindre constamment au mot *Mythologie* une épithète qui lui convient si peu, celle de *riante*, et que tous les auteurs qui en ont parlé, soit en vers, soit en prose, ne se soient point lassés de répéter qu'elle répandoit sur les campagnes un charme inexprimable en les peuplant d'êtres fabuleux, et en y multipliant à chaque pas la représentation muette des plus grands souvenirs. C'est précisément tout le contraire, les champs n'étoient remplis que de monumens affreux et lugubres; les lacs retraçoient l'histoire la-

pectables ruines, je ne puis penser qu'aux nobles et touchans sacrifices de tous les intérêts de la terre pour le soulagement de l'humanité souffrante; je vois les ombres heureuses de ces pieux cénobites errer sur les bords de ce fleuve, qu'ils ont honoré par tant de bienfaits d'autant plus méritoires, qu'ils furent obscurs, et que la vanité, non-seulement ne les célébra point, mais ne les divulgua jamais, et que la reconnoissance, cette fille du ciel, en conserve seule le souvenir; car la renom-

mentable de jeunes amans immolés, dont le sang fut changé en lac; les montagnes et les rochers rappeloient encore de tristes métamorphoses; les grottes représentoient le sombre refuge des cruelles Lamies qui dévoroient tous les petits enfans. Dans les bois, on croyoit voir errer autour de soi les infâmes satyres poursuivant les jeunes bergères innocentes et pures; on rencontroit, de temps en temps, des statues d'un dieu si obscène, qu'il n'est pas permis d'en prononcer le nom. On pourroit multiplier à l'infini ces citations, qui s'étendroient aux objets les plus agréables de la nature, les arbres et les fleurs. Que seroit-ce si nous parlions de tous les monstres de la fable des Grecs; ces trois sœurs qui n'avoient à elles seules qu'un seul œil et qu'une seule dent; des cyclopes avec leur œil au milieu du front; des monstres marins; des gouffres de la mer, entre autres ceux de Carybde et Sylla; des fêtes païennes; les orgies, les bacchanales; les prêtres de Bellone, qui frappoient et même tuoient à coups de fouet ceux qu'ils rencontroient sur leur passage, sans en excepter les femmes enceintes, etc., etc.? Enfin, l'histoire des dieux du paganisme est remplie d'atrocités de tous genres, d'incestes, de cruautés et de meurtres, et voilà ce qu'on appelle la *riante Mythologie!*

mée, divinité païenne, ne répète point les discours ingénus et simples d'une touchante gratitude ; elle n'aime que l'éclat, elle ne publie que les actions brillantes, elle forme et répand la fausse gloire. Oui, je les vois les ombres resplandissantes de ces héros de la solitude et de la charité chrétienne, je les vois protéger encore cette belle contrée, qu'un oubli des révolutionnaires a préservée de toute persécution.

CHAPITRE VI.

Promenade dans les blés.

Les deux amis restèrent encore quelque temps sous l'ombrage de l'orme protecteur, et le marquis remarquant que l'heure du dîner approchoit, ils retournèrent au château, où Nelgis retrouva son secrétaire, nommé Bléval. Après le dîner, il se promena avec lui dans les cours du château, dans l'une desquelles Nelgis revit le beau canal qu'il avoit tant admiré dans son enfance, et les superbes ébéniers qui le bordent, et que tous les étrangers venoient contempler, parce qu'ils furent les premiers qu'on ait vus en France. Bléval avoit de l'esprit et de l'instruction; il étoit tendrement aimé de Nelgis, qui se plaisoit particulièrement dans son entretien et à lui rendre compte de toutes les impressions qu'il éprouvoit. Bléval, de son côté, chérissoit Nelgis, et, jeune encore, il tâchoit de profiter de son expérience; il ne se lassoit point de l'entendre conter les particularités de sa vie et les anecdotes du temps

passé. Et c'est ainsi que la jeunesse peut tirer une grande utilité de la société des vieillards. Qu'elle ne se plaigne donc point que la vieillesse est babillarde, qu'elle aime à conter et qu'elle *rabâche* souvent; c'est comme si elle trouvoit mauvais qu'un vieux livre instructif répétât toujours la même chose.

Après avoir parcouru les jardins du château, remplis de beaux ombrages, Nelgis et son secrétaire allèrent se promener dans les champs; le soleil n'avoit plus de force, ses derniers rayons sembloient s'éteindre dans la Loire; et Nelgis, en apercevant les grands seigles semés avec profusion dans la campagne, voilà, dit-il en les montrant à son secrétaire, voilà ce qui jadis étoit pour moi d'épaisses et de majestueuses forêts; mais j'aime toujours à me promener dans ces larges sillons, qui paroissent nous inviter à les parcourir..... En entrant dans ces jolis sentiers, que la verdure des seigles font paroître si propres et d'une si grande blancheur, je crois rajeunir, je me sens plus fort et plus léger, et j'ai presque envie de courir.....

Ces paroles firent sourire Bléval; combien sont tendres, reprit-il, les souvenirs de la première jeunesse! — Oui, parce que communément ils sont innocens et purs, et ceux-là seuls sont délicieux; il en est ainsi des ami-

tiés de collége, c'est-à-dire d'enfance, qui sont ordinairement durables, parce que l'ambition et l'intérêt ne les ont point formées : on aime à cet âge, comme disoit Montaigne de son affection pour la boëtie, *je l'aime, parce que je l'aime, parce que c'est lui, parce que c'est moi.* — Les gens du monde ne sentiroient guère le charme de cette définition. — Et, sans le nom de Montaigne, ils la trouveroient bien ridicule.

Il étoit sept heures du soir lorsque Nelgis et Bléval revinrent des champs; en passant devant l'église, ils s'y arrêtèrent un moment seulement pour y faire une prière; lorsqu'ils en sortirent, Bléval dit à Nelgis qu'il voudroit bien que l'on fît ôter de la chapelle, qu'on appeloit encore seigneuriale, une statue de plâtre coloriée, qui représentoit un ange tenant d'énormes grappes de raisin noir. — Je m'y opposerois. — Comment, Monsieur! vous qui dessinez et qui avez un goût si constant pour tout ce qui est naturel est vrai, vous aimez cette statue? — Je l'aimois, je trouvois le raisin si beau!..... — C'est en effet ce qu'il y a de mieux..... — L'ange me causoit de si douces émotions! je l'ai contemplé avec tant de ferveur et d'admiration, que je ne le regarderai jamais avec indifférence. Comme il disoit ces paroles, ils se trouvèrent en face de la belle

chapelle que le marquis d'A*** a fait bâtir depuis qu'il est possesseur de la terre de Saint-Aubin, n'ayant pas voulu faire abattre l'église, respectable de toute manière, et par sa vétusté même. Cet entretien amena bien naturellement l'éloge du seigneur actuel de cette heureuse terre, qui n'a jamais eu de magnificence que dans les choses où la bonté, la vertu, l'humanité doivent la placer; les fondations charitables, les monumens pieux et utiles, tels que les églises, les hospices, les hôpitaux, etc. Non-seulement il a honoré le territoire de Chartres d'un admirable établissement en ce genre, mais il a de même, en plus d'un lieu, sanctifié la Bourgogne [1].

On trouve ici, poursuivit Nelgis, une singularité très-remarquable; depuis la révolution, on a donné un maire à St.-Aubin, et ce

[1] Cependant je ne saurois m'empêcher d'accorder au moins un souvenir à sa noble et vertueuse compagne. En rappelant qu'après avoir été éprouvée par une longue adversité, elle a quitté la terre d'exil, pour rapporter le bonheur dans le sein de sa famille; qu'elle a considéré la fortune comme un don de la Providence, comme un moyen de répandre la félicité autour d'elle; qu'à son nom seul prononcé coulent des larmes d'attendrissement. En ajoutant qu'on ne peut la connoître sans éprouver pour elle les sentimens d'estime et de vénération que commande la bienveillance la plus active et la plus éclairée, jointe à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, je ne dirai que ce qui est su de tout le monde, et j'aurai peint madame la marquise d'A***.

maire est, je crois, le premier qui ait fait à ses frais élever un édifice, et c'est cette chapelle neuve que vous voyez, qui touche la vieille église et qui est située en face celle de M. le marquis d'A***. Une recherche curieuse à faire, seroit celle des fondations bienfaisantes faites sur la fin du siècle précédent et dans celui-ci; temps où l'impiété s'est montrée avec tant d'audace, et cependant où la religion a donné de si grands exemples! car toutes ses fondations sont son ouvrage. Dans cette consolante nomenclature, nos princes et MM. de Beaujon, de Mouthyon et d'Aligre occuperoient les premières places, et le bon maire de St.-Aubin en auroit une très-distinguée.

En retournant au château, Nelgis et Bléval passèrent devant le cimetière; là, Nelgis s'arrêta en se séparant de Bléval, qu'il pria de continuer son chemin, parce qu'il vouloit entrer seul dans cet asile de la mort.

CHAPITRE VII.

Réflexions dans un cimetière.

Nelgis, ralentissant naturellement son pas en entrant dans ce lieu solennel, alla s'asseoir sur une large pierre, posée vis-à-vis une multitude de tombeaux; ayant conservé son excellente vue, il pouvoit lire, sans lunette d'approche, toutes les épitaphes. Ses yeux tombèrent d'abord sur le nom d'une vieille demoiselle, maîtresse d'école, qui lui avoit jadis appris à lire, Mlle. d'Urgon, et une autre, la plus riche bourgeoise du village, Mlle. Burga, dont il avoit reçu d'innombrables cornets de pralines; il s'attendrit sérieusement sur la mort de ces deux personnes, qui auroient eu plus de cent vingt ans, s'il les eût trouvées vivantes. Ses yeux tombèrent ensuite sur des noms présens à sa mémoire, et qu'il reconnut parfaitement, par les prénoms et par les dates, pour des enfans, *ses disciples*, auxquels il avoit donné des leçons du haut de sa terrasse, et qui étoient morts à la fleur de leur âge. On doit

plus s'attendrir, dit-il, sur la fin prématurée des habitans de ce paisible séjour, que sur celle des hommes destinés à jouer un grand rôle dans le monde. Combien la mort épargne à ceux-là d'inquiétudes dévorantes, de mécomptes, et peut-être de crimes! Tandis que tout le malheur des villageois se borne à une récolte ou à une pêche plus ou moins bonne; le duel impie et farouche ne trouble point leur sérénité; les prétentions rivales ne divisent point les amis; l'amour, ici, n'est qu'une préférence et non une passion aveugle et violente; la sainteté du mariage est maintenue par les travaux champêtres et les soins du ménage; nul ici ne met sa gloire à séduire une femme. On y jouit sans effort, et presque sans combat, du plus précieux de tous les biens, la paix de l'âme. On y vit et l'on y meurt dans le calme le plus doux; d'éloquens orateurs n'ont point prononcé sur ces tombes d'éloges fastueux et mensongers; mais plus d'une fois des larmes sincères ont arrosé ces froids sépulcres! Ah! si je n'étois pas utile et même nécessaire à quelques individus dans les lieux que je viens de quitter, combien j'aimerois à me fixer dans cette province qui m'a vu naître! A mon âge, on n'a plus rien à craindre des séductions de la cour et de la ville; mais l'indignation qu'elles causent est un véritable tour-

ment. Cette inévitable misanthropie des bons cœurs détrompés est d'autant plus pénible, qu'il faut la cacher; elle deviendroit une satire sanglante, qui n'appartient qu'à la misanthropie de l'orgueil.

La nuit surprit Nelgis dans ces tristes réflexions; il étoit à deux pas du château, et il se hâta d'y rentrer.

CHAPITRE VIII.

Nouvelle visite à Nicolas Rochu, et son histoire contée par lui-même. — Anecdote singulière.

Le lendemain matin, après le déjeuner, Nelgis alla faire une nouvelle visite à son ami Nicolas Rochu, qu'il étoit sûr de trouver revenu de sa première pêche, car toutes les heures de la journée des paysans sont invariablement réglées; c'est pourquoi ils peuvent suffire à tout et ne s'ennuient jamais; la seule vue de Nelgis mit toute la petite maison en joie; André courut lui chercher la meilleure scabelle[1] du ménage, car il avoit déjà précédemment refusé le grand fauteuil de tapisserie. Il s'assit auprès de la fenêtre donnant sur la cour; Rochu se plaça vis-à-vis lui, et ils se mirent à causer; cet entretien fut très-long. Nelgis étoit naturellement questionneur comme le sont tous les observateurs; il voulut connoître les détails de la vie de Rochu; ce dernier se mit à rire de sa curiosité: notre histoire, dit-il, est la même à tous; si vous alliez faire les mêmes questions à mon voisin Grand-Pierre, il vous

[1] Chaise de bois.

feroit les mêmes réponses; il vous diroit que nous avons tous été élevés dans la crainte de Dieu et l'habitude du travail, quelques petites amourettes égayent notre jeunesse, et puis nous nous marions, et puis nous v'la devenus sages pour toujours; il n'y a d'ailleurs de différence qu'entre les paresseux, les ivrognes et ceux qui ne le sont pas; les uns tombent dans la misère et sont toujours malades; ils ne font jamais de vieux os; les autres sont heureux et riches et parviennent à une verte vieillesse, et grâce à Dieu, je suis de ce nombre; v'la toute mon histoire. Rochu cessa de parler, et Nelgis, poussant un profond soupir, s'écria: Il n'y a dans ce récit ni style romantique, ni crimes, ni péripéties, ni meurtres; mais quelle aimable simplicité! quelle heureuse monotonie!... Je vous félicite, mon cher Nicolas, de n'avoir jamais quitté les bords délicieux de la Loire, et d'être né dans une classe qui ne désire rien au-delà des biens réels offerts par la nature. Qu'auriez-vous vu dans les cours? des trahisons, des perfidies dont vous auriez été le complice ou la victime. Vous mourrez dans l'heureuse ignorance des passions factices et violentes inspirées par l'orgueil. Je suis revenu parmi vous pour oublier ces scènes désastreuses, et dans les derniers jours de ma vie, je ne veux plus me rappeler que les ta-

bleaux enchanteurs qui, à chaque pas, charment ici le cœur et les regards. Bléval arriva, sur la fin de cette conversation, dans la cabane du pêcheur ; on lui donna une escabelle et l'on continua de causer. Bléval conta que, né dans un village près de Paris, il avoit recueilli là, l'anecdote la plus surprenante. On le pria d'en faire le récit; il y consentit : toute la famille l'entoura; la femme de Rochu et les enfans firent un petit cercle autour de lui, et Bléval prévint son auditoire qu'il y avoit dans cette histoire quelque chose de très-fabuleux, ce qui ne fit que redoubler la curiosité des assistans; car la simplicité des mœurs champêtres donne à tous les villageois un grand goût pour le merveilleux, d'abord parce qu'ils ne manquent pas d'y croire; ensuite parce que ces aventures extraordinaires les frappent, les étonnent et les sortent des habitudes monotones de leur genre de vie. L'annonce de Bléval fut pour eux une promesse; à peine l'eût-il prononcée, que toutes les escabelles s'ébranlèrent avec fracas pour se rapprocher encore plus près de lui. On fit un grand silence, et Bléval prit gravement la parole en ces termes [1] :

Dans le petit village de Villebon, situé sur

[1] L'anecdote est en effet contée comme vraie dans un village nommé Villebon, à cinq lieues de Paris.

le penchant d'une montagne et dominé par le château seigneurial, se trouvoit jadis une petite maison de paysan, occupée par une famille qui n'étoit composée que du mari, de la femme et d'une fille, âgée de onze ans et demi; elle s'appeloit Séraphie; sa figure étoit gentille; mais ses parens, la traitant trop en fille unique, en avoit fait un enfant véritablement gâté. Elle étoit inégale, étourdie et célèbre déjà dans le village par ses espiégleries sans nombre, dont ses parens ne faisoient que rire et qu'ils auroient dû corriger; car ce caractère, dans l'enfance, devient, avec l'âge, de la malice et de la méchanceté. Séraphie ne marchoit point, elle couroit; jamais elle n'enjamboit un ruisseau, elle le sautoit; voyoit-elle tomber quelqu'un, elle rioit aux éclats; son seul plaisir étoit de faire des niches à ses petites compagnes, et dans ses grandes gaîtés, elle distribuoit, à droite et à gauche, des millions de tapes. Elle cassoit, brisoit tout. Tous les pots ébréchés de la maison l'étoient par elle, et, comme on n'avoit jamais la force de la gronder, tous ses défauts augmentoient et s'enracinoient chaque jour. On ne la désignoit jamais dans le pays que sous le nom de *l'espiègle*, et ses parens ainsi qu'elle, tiroient une grande vanité de ce surnom.

Un soir, un voyageur égaré, ne trouvant

point de gîte, vint frapper à la porte de la cabane et demander un asile, seulement pour la nuit; deux habitans du village l'accompagnoient, et ils assurèrent que sa voiture avoit versé à quelque distance du grand chemin, que ses gens étoient occupés à la relever, et qu'aucun des habitans de ce petit hameau n'avoient pu lui offrir un lit. Comme on savoit que les parens de Séraphie en avoient un de relai qu'ils donnoient souvent à un oncle qui venoit les voir, on l'avoit amené dans leur cabane, où on lui donna de très-bonne grâce l'hospitalité. C'étoit un peu avant l'heure du souper de la famille; on offrit à l'étranger des fruits et du laitage qu'il accepta : Séraphie se chargea de le servir, ce qu'elle fit avec ses gambades ordinaires, dans l'une desquelles le lait qu'elle portoit dans une écuelle fut à moitié répandu. En outre, en servant l'étranger, elle tira d'une main deux ou trois fois son catagan, en le pinçant de l'autre; toutes ces folies ne firent point rire le voyageur; mais il la regarda fixement d'un air grave et solennel et il poussa un profond soupir. Séraphie ne put jamais parvenir à l'égayer; au contraire, toutes les fois que ses yeux tomboient sur elle, il tressailloit et soupiroit; les parens de Séraphie lui demandèrent vainement raison de cette singularité; il alla se coucher sans leur répon-

dre. Le lendemain matin, il se leva au point du jour; on lui dit que sa voiture et ses gens l'attendoient au bas de la montagne. Séraphie lui apporta un frugal déjeuné et recommença ses *espiégleries* avec aussi peu de succès que la veille; elle n'obtint du voyageur, au lieu de sourires, que des tressaillemens. Il paya libéralement sa dépense, et, au moment de quitter la cabane, les villageois réitérèrent avec instances leurs questions sur Séraphie; le voyageur répondit enfin ces mémorables et terribles paroles : « Je gémis sur la destinée » de cette malheureuse enfant, dont la fin sera » aussi funeste qu'extraordinaire; elle sera à » la fois pendue, brûlée et noyée ». A ces mots, l'étranger quitta ses hôtes, descendit rapidement la montagne, monta dans sa chaise de poste et disparut, laissant les paysans dans un étonnement et dans un trouble que rien ne peut décrire! Séraphie n'étoit point là et n'entendit pas cette sinistre prédiction que l'on se garda bien de lui répéter. Ces bons paysans, dans ce premier moment, furent consternés, car ils imaginèrent que ce voyageur étoit un sorcier ou un magicien; ils en avoient eu d'abord quelques soupçons, puisque les gentillesses de Séraphie n'avoient pu le faire rire; mais, en y réfléchissant, ils pensèrent que sa funeste prophétie ne pouvoit s'accomplir,

puisqu'il étoit impossible de pouvoir être *à la fois pendue, brûlée et noyée.* Ils finirent par se rassurer et même par ne plus penser à cette désagréable aventure. Environ un mois après, les deux pâtres sortirent ensemble un matin, laissant Séraphie toute seule pour garder la maison, en lui recommandant d'être bien sage et de soigner le pot au feu. Séraphie, suivant sa coutume, ne fut ni *bien sage*, ni soigneuse; elle passa le temps à visiter l'armoire de sa mère, dont on avoit oublié d'emporter la clef; tous les vêtemens, si proprement arrangés, furent déployés, chiffonnés, et Séraphie, qui faisoit toutes ces choses en déjeunant, laissa tomber un morceau de beurre sur l'habit des dimanches de sa mère; elle ne s'en aperçut pas, et, en reployant cette belle robe, elle y enferma le morceau de beurre, ce qui acheva de la gâter et de la tacher entièrement; enfin, elle prit la quenouille neuve de sa mère, elle se mit à filer, elle laissa tomber le fuseau dans un sceau d'eau qui se trouvoit à côté d'elle, et, en voulant le ramasser, elle s'appuya sur le bâton de la quenouille qu'elle cassa; cet accident la mit tellement en colère, qu'elle jeta les deux morceaux de la quenouille dans le feu, ce qui lui apprit que le feu étoit entièrement éteint; alors elle prit une pêle pour en aller chercher chez les voisins. Comme elle n'étoit point aimée,

surtout près de sa maison, elle se rappela qu'elle avoit une amie dans un hameau voisin; elle y alla sans délai; elle y obtint en effet du feu, et elle se hâta de revenir, dans l'espoir de cacher à ses parens toutes ses balourdises, car elle n'en faisoit jamais un sincère aveu. On a remarqué que toutes les personnes inattentives, et par conséquent oublieuses, sont de plus très-menteuses; car, pour excuser leurs fautes continuelles, les mensonges ne leur coûtent rien. Séraphie, pressée de revenir, prit un chemin plus court; il falloit passer sur un vieux petit pont placé sur un étang, dont un des garde-fous, depuis quelques jours, tomboit en ruines; Séraphie couroit sans songer qu'elle portoit du feu; il avoit plu; elle fit une grande glissade et, malheureusement du côté où le garde-fou étoit brisé, elle tomba dans la brèche la tête la première; deux grands clous qui se trouvoient à vide de ce côté s'accrochèrent à ses jupes et la tinrent suspendue; mais sa tête renversée étoit enfoncée dans l'eau jusqu'aux épaules, et le feu qu'elle tenoit se répandit sur ses vêtemens et sur ses cheveux épars et les brûla. Dans cette cruelle situation, l'infortunée fut étouffée, brûlée, noyée et pendue en moins de quelques minutes, sans avoir pu jeter un seul cri: ainsi se trouva vérifiée l'épouvantable prophétie de l'inconnu..... C'étoit un

magicien, s'écrièrent à la fois Rochu, sa femme et ses enfans. Vous pouvez juger, poursuivit Bléval, de l'effroi, de la douleur que cette horrible catastrophe répandit dans la famille de la malheureuse Séraphie. Lorsque son père et sa mère rentrèrent, ne la trouvant point dans la cabane, ils allèrent la chercher, d'après les renseignemens que leur donnèrent les voisins; que devinrent-ils lorsqu'ils ne trouvèrent plus qu'un lambeau de jupon à moitié brûlé, mais qu'ils reconnurent avec horreur. Le feu en consumant Séraphie, en désunissant tous ses membres, qui successivement étaient tombés dans l'eau, ce feu d'autant plus destructeur qu'il s'étoit alimenté par un gros paquet d'allumettes que l'imprudente Séraphie venoit d'acheter comme pour le faire triompher de l'eau son ennemi; enfin, ce feu impitoyable avoit dévoré tous les vestiges de l'existence de sa victime! Tout à coup, sortit de dessous le pont une petite main dont le bout des doigts seulement perçoit l'eau et paraissoit nager. Le déplorable père de Séraphie ne put méconnoître cette main; un rayon d'espoir se glisse dans son âme déchirée; il se penche précipitamment, saisit la petite main glacée qui vient seule; il se relève avec une affreuse convulsion, et tombe évanoui dans les bras de sa femme.....

La petite main, recueillie et conservée par la mère inconsolable, fut enterrée quelques jours après dans le cimetière, et tous les ans, à l'anniversaire de cet événement désastreux, les parens et les jeunes filles du village alloient prier et pleurer sur cette petite tombe. On arrosoit le gazon qui la couvroit; on y posoit un cierge allumé et le lambeau du vêtement déchiré par les clous qui avoient suspendu la malheureuse Séraphie. On retiroit ensuite ce lambeau que l'on serroit tristement dans la cabane. C'est ainsi que se retrouvoient tous les ans, dans le cimetière, les lugubres emblèmes de cette fatale aventure.

La mort éteint toutes les inimitiés personnelles; les plaintes et la médisance sur la pierre des sépulcres seroient d'odieuses profanations. On oublia les étourderies, les inconséquences et les espiégleries de Séraphie; on ne se rappela que sa fin tragique qui fut universellement déplorée.

Bléval ayant ainsi terminé son effrayant récit, Nicolas Rochu prit la parole pour en faire sentir à ses enfans toute la moralité, dirigée contre les espiègles et les étourdis caractères qui, dans la première jeunesse, sont infiniment plus dangereux qu'on ne le croit communément.

CHAPITRE IX.

Excursion à Bourbon-Lancy.

Le lendemain de cette longue visite à Nicolas Rochu, Nelgis et le marquis d'A*** firent une petite course à Bourbon-Lancy, qui n'est qu'à deux lieues de Saint-Aubin. Bourbon-Lancy, si fameux par ses eaux minérales, est situé dans un fond; on y descend en venant de Saint-Aubin par une montagne escarpée et très-courte, qu'on appelle *la Grille*, parsemée de quelques petits rochers[1]. Nelgis, en descendant la montagne, reconnut avec plaisir à sa droite la maison de M. Lebègue, ami de son père, et celle de M. Tiquet, excellent chirurgien de ce temps, et mort depuis plus de quarante ans. M. Tiquet avoit distingué Nelgis enfant, parce que, dès lors, il montroit un grand désir de s'instruire; il s'étoit plu à lui donner quelques notions d'ostéologie et d'anatomie. Nelgis avoit tristement contemplé chez lui le premier squelette qu'il eût jamais vu.

[1] J'ignore l'étymologie du nom de *Grille*, donné à cette descente très-rapide, qu'on a trouvé le moyen d'aplanir.

Lorsqu'on est parvenu au bas de la montagne, on entre dans une place assez vaste, où se trouvent l'église paroissiale, le presbytère et un cimetière, qui bien rarement a reçu les dépouilles mortelles des buveurs d'eaux minérales, qui presque tous partent entièrement guéris de Bourbon-Lancy. En passant devant le presbytère, Nelgis s'arrêta en disant : C'étoit là que demeuroit ma première amie, la belle Azerote, nièce du bon curé; elle étoit alors âgée de vingt-deux ans; elle avoit une figure charmante, et elle étoit aussi bonne que jolie; cette aimable personne s'étoit vivement intéressée à Nelgis dès sa plus tendre enfance; elle étoit parente de la maîtresse d'école de St.-Aubin, Mlle. d'Urgon, qui lui avoit souvent parlé de Nelgis, son meilleur écolier, qui apprit parfaitement à lire en moins de sept mois. Lorsque Nelgis quitta la Bourgogne, Azerote fondit en larmes en lui disant adieu; de son côté, Nelgis versa un déluge de pleurs, et il n'oublia jamais cette première amie, qui n'existoit plus depuis cinquante ans; sa mort fut aussi intéressante que sa vie avoit été pure. Étant sincèrement attachée au bon curé son oncle, elle ne voulut jamais quitter ce digne ecclésiastique, qui eut à quatre-vingts ans une grande maladie; mais grâce à l'habileté des médecins de Bourbon-Lancy, et aux soins d'Azerote,

qui le veilla dix nuits de suite, il en réchappa. A peine étoit-il convalescent, qu'Azerote elle-même tomba malade; elle fut, en peu de jours, réduite à la dernière extrémité. Son oncle, qui la chérissoit, fut d'autant plus inconsolable, qu'il se regardoit avec raison comme la cause de sa mort prématurée. Il voulut l'administrer; la dignité de son saint ministère lui en donna le courage et celui de réciter tout haut les prières des agonisans. Quand il la vit expirer, il vit aussi, par les yeux de la foi, cette âme angélique entrer en possession de sa véritable patrie, et son premier mouvement en fut un de joie et d'extase; mais ensuite il ne fut plus frappé que de sa pâleur, de son immobilité, et il s'évanouit..... Ce digne pasteur ne put supporter à son âge une telle révolution; on le mit au lit, et il mourut saintement au bout de quelques jours.

Après avoir fait cette petite pause devant la maison du curé, le marquis et Nelgis allèrent visiter les bains et les fontaines d'eau minérale situés sur la même place. Nelgis se sentit renaître en les voyant tels qu'il les avoit laissés; la grande chambre remplie d'eau faite pour s'y baigner et pour y plonger; la vaste cour où se trouvoient toutes les fontaines; le grand bassin rond, entouré d'une balustrade de fer, contenant une eau toujours bouillante et que l'air

n'a jamais refroidie; les petites fontaines carrées dispersées dans la cour avec un entourage de pierre un peu élevé, afin de préserver les promeneurs d'y tomber: ces fontaines offrent une singularité très-remarquable; il en est une froide comme la glace qui se trouve à quelques pas d'une autre excessivement chaude, sans que les siècles aient jamais établi la moindre communication entre elles. Enfin Nelgis reconnut la longue halle, un toit soutenu par des poteaux de bois formant une galerie sous laquelle se promenoient les malades; comme elle étoit remplie de bancs, Nelgis voulut s'y asseoir; le marquis, ayant quelques visites à faire dans Bourbon-Lancy, l'y laissa, en lui promettant de venir le reprendre dans deux heures. Lorsque Nelgis fut seul, il oublia toutes les fontaines qui l'entouroient, pour ne se rappeler que le presbytère et la tendre amitié qu'il avoit eue pour l'aimable Azerote. Oh! oui, se disoit-il, ces premières amitiés de l'enfance laissent des traces ineffaçables; elles ne sont formées que par la sympathie ou la douce reconnoissance; l'intérêt personnel et la vanité ne s'y mêlent jamais; dans un âge plus avancé, on veut former des liaisons utiles et brillantes; ce n'est point le cœur qui reçoit un ami comme un bienfait de la nature, c'est l'amour-propre qui le cherche et qui le choisit; et même, si

l'on trouve les qualités de l'esprit et du cœur, c'est surtout la vanité qui les apprécie, puisqu'elle concourt à rendre plus éclatante la réputation de l'objet auquel on veut s'attacher; enfin, pour les gens du monde, l'amitié ainsi que l'amour, n'est qu'une conquête; elle est bien rarement un sentiment pur et véritable. Il est vrai que, dans ces lieux solitaires, la dangereuse renommée, qui, dans les grandes villes, produit tant de bruit et d'intrigues, ne peut ni s'étendre ni causer tout ce fracas; mais elle a toujours quelqu'influence, et c'est beaucoup trop en amitié. Cet attrait mutuel qui attire un objet vers l'autre, n'est dépouillé de toute personnalité que dans l'enfance où l'on n'a rien calculé, où l'on n'a même pas d'idée des intérêts divers de la société, et moins encore de l'ambition. Quand j'apportois à ma chère Azerote quelques petits colifichets de nos foires champêtres, je trouvois du plaisir à lui faire un sacrifice, et je n'avois nullement l'intention de la gagner, de la subjuguer, ou même de l'étonner. Je me rapelle qu'une fois je lui donnai une chose qui ne pouvoit servir qu'à un homme; elle me refusa en m'en expliquant la raison; je n'en fus ni choqué ni honteux; je lui dis seulement : *une autre fois j'y prendrai garde;* et j'en conservai si peu de rancune que, lorsqu'elle me donnoit des joujoux que je

trouvois au-dessous de mon âge, mon amour-propre n'en étoit point révolté; je les recevois avec plaisir, parce qu'ils venoient d'elle! instinct précieux du cœur que rien encore n'a pu corrompre; oh combien l'orgueil vous remplace mal! Sans doute je ne vous ai jamais complètement perdu; j'ai su aimer, même à la cour et à Paris. Jamais l'ambition ni la cupidité ne se mêlèrent à mes sentimens; mais combien de fois des illusions étrangères à l'amitié m'ont égaré dans mes choix, et m'ont fait pousser la constance jusqu'à la duperie!.... Combien de fois le respect humain, le désir de me singulariser, de surprendre et d'être admiré m'ont fait faire des actions qui, au lieu d'être héroïques, n'étoient qu'extravagantes; elles n'ont, en général, été payées que d'ingratitude; mais celles qu'on fait pour sa conscience et pour Dieu méritent seules d'inspirer de la reconnoissance.

Ces réflexions occupèrent Nelgis jusqu'au moment où le marquis vint le retrouver. Avant de quitter Bourbon-Lancy, ils allèrent à l'église, et ensuite ils firent ensemble une visite au médecin des eaux, M. Verchères, digne descendant d'un excellent médecin de ce nom, que Nelgis avoit vu autrefois.

En retournant à St.-Aubin, Nelgis se promit de revenir à Bourbon-Lancy, lorsque son

jeune ami et son compatriote, Jules Pinot, fixé à Dijon, viendroit, suivant sa promesse, lui faire une visite. Ce jeune homme étoit arrière-petit-fils et portoit le même nom qu'un des plus célèbres médecins de la contrée [1].

[1] M. Tronchin a eu une grande réputation générale, et particulièrement pour le traitement de la petite vérole; mais il étoit pourtant, à cet égard, bien inférieur à l'ancien médecin dont il est ici question. J'ai vu dans mon enfance le docteur Pinot, dans une épidémie de petite vérole, à St.-Aubin et à Bourbon-Lancy, guérir tous les malades qu'il traitoit, et de plus, par un traitement particulier qui ne demandoit de sa part que de la patience, les empêcher tous d'avoir la moindre marque d'une petite vérole d'une affreuse qualité et toujours confluente. Je fus atteinte de ce mal affreux et traitée par lui, sans qu'il en restât la moindre trace. Je n'ai point oublié ce remède merveilleux, et j'en donnerai le détail dans une nouvelle édition des *Veillées de la chaumière*.

CHAPITRE X.

Excursion à Autun.

Nelgis n'attendit pas long-temps le jeune Jules Pinot; il vint invité par le marquis d'A***. Il passa un jour plein à St.-Aubin, ensuite Nelgis se chargea de le conduire à Autun avec Bléval, son secrétaire; ils partirent tous les trois à huit heures du matin, et arrivèrent à deux heures après midi à Autun, où le marquis alla les rejoindre. Nelgis se rappeloit parfaitement les antiquités de cette ville, mais il les admiroit pour la première fois; ce genre de beautés ne touche point, ne frappe point dans l'enfance; il demande des connoissances qu'on n'a point à cet âge. Mais quand on a vu les autres antiquités de notre France si riche en ce genre, par exemple, la maison Carrée et les arènes de Nîmes, et qu'on a fait le voyage d'Italie, on a plus d'un objet de comparaison, et l'on peut apprécier, à leur juste valeur, tous les monumens antiques. La porte d'*Aroux* surtout frappa beaucoup Nelgis; il voulut aller voir la montagne pittoresque qui conduit à Châlons et qui descend à Autun. Elle est toute

couverte de rochers sur lesquels, dans les premiers temps de la révolution, les enthousiastes de ce nouvel ordre de choses avoient gravé cette inscription extravagante : *Tremblez, aristocrates, la liberté ou la mort.* Cette jolie manière d'annoncer la liberté n'étoit pas séduisante ; cependant beaucoup de gens alors la trouvèrent sublime. Napoléon fit effacer ces paroles énergiques ; il ne reste plus de vestiges de cette folie. Rentrés à l'auberge, comme il étoit de bonne heure, Nelgis et son jeune ami eurent une longue conversation avant le souper. Vous êtes encore dans la première jeunesse, lui dit Nelgis ; vous avez toute l'activité de votre âge et le goût de la lecture que donnent l'esprit, l'imagination et le désir de s'instruire. Vous livrer à des études de cabinet pourroit nuire au développement entier de vos forces physiques ; la dissipation du monde, les courses dans une grande ville, les visites et les soirées dans des assemblées nombreuses ne formeroient ni votre raison ni votre caractère. Je vous conseille de voyager et de faire un journal bien exact et bien détaillé de tout ce que vous verrez. Je ne demande pas mieux, reprit Jules ; mais par où commencerai-je ? — Par notre Bourgogne, qui mérite bien d'être parfaitement connue ; je n'en connois point de voyage complet, ou qui, du moins, soit écrit

avec agrément.—Mais pourrois-je me flatter de réussir en ce genre?...—Oui, en consultant votre charmante tante [1], qui obtient comme auteur des succès si mérités. Enfin, mon ami, ne soyez point comme la plupart des jeunes gens qui sortent de leur pays sans le connoître; faites, à cet égard, votre apprentissage dans le nôtre; il en vaut la peine. Vous y prendrez l'utile habitude de bien observer, de bien peindre et d'écrire avec facilité. Il faut qu'un voyageur se fasse aimer dans les pays étrangers, et, pour y parvenir, qu'il soit simple, modeste et naturel; qu'il ne soit ni questionneur intrépide, ni bavard; qu'il ne paroisse jamais étonné des usages différens des nôtres, car il seroit beaucoup plus surprenant qu'ils fussent entièrement semblables à ceux de notre patrie. Il doit écouter beaucoup; par conséquent parler peu. Je vous recommande particulièrement de ne jamais juger par induction, [2] et

[1] Madame Pinot, établie à Dijon.

[2] Défaut qui gâte absolument les voyages d'un auteur très-spirituel et même instruit, M. de Volney, qui juge du caractère et des mœurs d'un homme qu'il ne connoît pas du tout, uniquement sur le choix de sa bibliothèque, sur ses ameublemens, etc. Qui jugeroit des mœurs du grand Frédéric, roi de Prusse, sur ses ameublemens, précieusement conservés dans ses appartemens; porteroit des jugemens bien faux. Il n'imagineroit jamais que dans son lit, orné de draperies couleurs de rose et argent, couchoit un prince belliqueux et vigilant, qui ne dormoit jamais que presque tout habillé et

d'avoir sur vous un petit calepin sur lequel vous inscrirez à mesure sur les lieux, seulement en indiquant les choses que vous verrez. Sans cette précaution, vous ferez, non des mensonges, mais des confusions inévitables, comme l'abbé Richard, dans son voyage d'Italie, et beaucoup d'autres en ont tant fait, se fiant trop à leur mémoire et n'écrivant que dans leur journal le soir en se couchant; et voilà pourquoi les voyageurs, en général, ont la mauvaise réputation de faire beaucoup de mensonges. Mais quand l'abbé Richard, par exemple, dit qu'une statue est de basalte, lorsqu'elle est de marbre blanc, il est évident que c'est là une méprise et non un mensonge. Je ne vous exhorte point à faire respecter dans les pays étrangers, autant qu'il sera en vous, le nom français; vos nobles sentimens et l'éducation que vous avez reçue vous instruiront à cet égard beaucoup mieux que moi; vous ne verrez donc que bonne compagnie; vous cultiverez surtout les gens de lettres et les savans estimables; et ne quittez

avec des bottes. Toutes les pièces de son logement sont décorées de même, de tentures en soie et en moëre couleurs de rose, lilas et argent; les cheminées et les tables chargées de tous les colifichets que l'on peut rassembler, etc., etc. J'ai parlé ailleurs d'une méprise de cette espèce, que j'ai faite de bien bonne foi, sur les églises protestantes; mais du moins il étoit difficile de ne pas la faire, et j'ai eu le temps de m'en apercevoir et de la rayer sur mon journal.

jamais un lieu sans avoir vu les personnes célèbres qui s'y trouvent; enfin, mon ami, préparez-vous à voyager, redoublez d'activité pour l'étude, acquérez au moins une notion des langues des pays que vous devez parcourir; faites des cours de chimie, de physique et d'histoire naturelle, sciences que vous perfectionnerez facilement en voyageant, car, en réfléchissant sur tous les objets qui passeront successivement sous vos yeux, vous en recevrez chaque jour, même en voiture, des *leçons expérimentales*. Si l'on vous a donné quelques leçons de dessin, remettez-vous à cet art charmant, en l'appliquant seulement aux fleurs et aux paysages. Vous trouverez à Paris d'excellens maîtres qui, en peu de mois, vous mettront en état de rapporter de vos voyages de jolis points de vue et un herbier de plantes exotiques. Je suivrai tous vos conseils, repartit Jules, parce que j'ai une confiance entière en vous, et d'autant plus parfaite, que naturellement la seule expérience m'en inspire beaucoup. —C'est dans la jeunesse une marque certaine d'un excellent caractère et le gage assuré pour l'avenir de la modestie, de l'instruction et d'une solide considération. — Eh! comment peut-on l'obtenir lorsque aujourd'hui tant de personnes rejettent avec mépris la religion (unique source de la raison véritable),

et lorsqu'on appelle tous les gens pieux de faux dévots ou des *jésuites,* ce qui, pour eux, est devenu le synonyme d'*ambitieux*, de *séditieux* et d'*hypocrites*?— C'est-à-dire, d'excellens prêtres, et prêchant sans cesse la légitimité... Je vous disois tout à l'heure que le respect pour l'expérience conduit à la religion, et cela est tout simple, car on ne peut avoir ce respect que lorsqu'on possède une grande modestie; et c'est toujours l'orgueil qui mène à l'impiété, comme le dit la Sainte-Écriture : *c'est par l'orgueil que tous les maux ont commencé.*—Oui, puisque ce furent des anges même qui se révoltèrent. Les anciens païens ressembloient aux anges rebelles; c'est l'orgueil qui toujours les égaroit; l'humilité manquoit à leurs sages : la seule religion chrétienne en a fait une vertu. —Et vertu si bien appropriée à la misère humaine et à la profonde ignorance sur tant de points importans de l'homme le plus instruit selon nous; ce qui fait le plus de tort au perfectionnement de toutes les sciences et même aux arts d'industrie, c'est l'esprit novateur; on change pour offrir du nouveau, et non pour perfectionner. Les esprits inventeurs et les novateurs sont très-différens; les premiers appartiennent aux hommes de génie [1], les se-

[1] Le génie créateur, et par conséquent inventeur, n'est jamais celui de l'homme (comme je crois l'avoir prouvé ailleurs):

conds sont le partage des hommes médiocres et désœuvrés. Les novateurs ordinaires veulent de la nouveauté dans tout ce qui est frivole, et ce sont les moins dangereux; d'autres, plus difficiles à sortir de leur apathie naturelle, veulent du nouveau en toutes choses; ils cherchent à tout prix à se désennuyer; ils bouleverseroient le monde entier pour en changer la surface, car, incapables de former une bonne combinaison, ils le sont aussi de toute prévoyance. L'esprit novateur s'est tellement propagé parmi nous, que nous le voyons en tout dominer aujourd'hui. Si je vais dans une boutique de pharmacien, j'y trouve presque toutes mes vieilles drogues réformées : quand

cet esprit, qui demande de la profondeur et un grand talent d'observation, n'est jamais que le résultat de la réflexion qui fait découvrir des idées ou des choses nouvelles, avec les moyens de les appliquer utilement, mais qui toutes sont prises dans la nature; car tout ce qui est pris hors de cette source inépuisable, est faux ou nuisible, et souvent tous les deux ensemble. Ce que nous appelons le *génie* ne peut être contesté dans les sciences, parce qu'il est prouvé par des expériences qu'il est impossible de le révoquer en doute. Il est bien remarquable que ces expériences, qui en général tournent au profit de la société, laissent toujours à la nature (c'est-à-dire au Créateur), tous les secrets impénétrables, et que le plus présomptueux des êtres, l'homme, malgré ses talens, ses efforts et ses travaux, se trouve toujours, depuis le commencement du monde, entouré des mêmes prodiges; il peut maîtriser les substances, en publier des effets merveilleux; mais ses plus heureux efforts ne parviendront jamais à nous expliquer nettement toutes ses découvertes.

je demande pour quoi, on me répond avec dédain qu'elles sont gothiques, comme si ce n'étoit pas un mérite pour des drogues, puisque le temps seul peut en prouver l'efficacité; telles que les poudres de Carignan [1], la mousse de Corse [2], les pastilles de Bouvard [3], l'eau fraîche d'Euphraise [4], la toile de mai [5], le lait, qui vaut tous les cosmétiques nouveaux pour le visage et pour les mains, etc., etc. Au lieu de tout cela, on veut me donner de nouveaux médicamens, qui sont pour la plupart des poisons mitigés. Je ne nie pas les effets merveilleux qu'on m'en raconte, mais je veux qu'une longue expérience ait démontré leur bonté et la justice de la préférence qu'on leur accorde sur les anciens. De là, si je vais chez un orfèvre, j'ai bien autre sujet d'étonnement; là, les femmes à la mode, les jeunes gens ne viennent chercher que du *gothique;* tous leurs bijoux sont montés dans ce genre, et les ornemens grecs, si remplis d'élégance, paroissent abandonnés sans retour. Enfin, l'extravagance des modes efface le ridicule des antiques paniers,

[1] Les poudres de Carignan, pour les dents des enfans et leurs convulsions.

[2] La mousse de Corse, contre les vers.

[3] Les pastilles de Bouvard, pour le rhume.

[4] L'eau simple distilée d'Euphraise, quand elle est fraîchement faite, est admirable pour les yeux.

[5] La toile de mai bien faite pour les coupures et les plaies.

qui du moins avoient de la noblesse et de la décence : tels sont les ouvrages de mauvais goût et souvent malfaisans de l'esprit novateur. —Et vous avez la modération de ne point parler du *style romantique ?* —Vous connoissez la charmante épître en vers de M. Briffaut, offrant un dialogue si brillant entre lord Byron et M. Fontanes ? —Assurément. — Eh bien ! pour notre consolation, souvenons-nous que cette critique si juste et si piquante finit ainsi :

LORD BYRON.

« Le monde est sous nos lois.

M. FONTANES.

Il n'y restera pas. — »

Quel est donc le malheureux auteur qui, dans notre langue, nous a le premier donné l'idée de cette absurde manière d'écrire de ce monstrueux mélange de tous les genres, du noble et même de l'emphatique (qui n'est bon nulle part), *du sentimental,* du burlesque et du tragique, du licencieux, de la raison et de l'extravagance ? —Je crois que c'est Rabelais ; aussi a-t-on voulu le ressusciter de nos jours ; mais ces entreprises trop marquées n'ont pas réussi, et l'on peut espérer que le public réduira ces auteurs à n'employer désormais, dans la composition de leurs ouvrages, que leurs talens et

leur génie.—Voilà donc des novateurs qui ont du génie? — Je ne parlois tout à l'heure qu'en général; il faut toujours admettre quelques exceptions; d'ailleurs, les auteurs que je viens de citer sont plutôt imitateurs que novateurs, et, avec un peu de paresse et beaucoup d'esprit, il est prouvé que l'on peut fort bien être plagiaire. Quant à l'extravagance et à l'obscurité, les philosophes modernes ont, dans ce genre, surpassé Rabelais et tous ceux qui les ont précédés. — J'espère que vous en exceptez Voltaire, auquel on n'a jamais reproché de galimathias? — Assurément, et souvent même il a eu beaucoup trop de *clarté*. J'ai souvent pensé que s'il n'eût pas été le chef du parti encyclopédique, il auroit fait de bien jolies moqueries du style amphigourique de Diderot, de d'Alembert, d'Helvétius, du baron d'Holbach [1], etc., etc.

[1] Auteur du *Système de la nature*.

CHAPITRE XI.

Retour à Saint-Aubin.

Le lendemain de cette conversation entre Nelgis et son jeune ami, ce dernier prit congé du marquis d'A*** et repartit pour Dijon. Deux jours après, le marquis et Nelgis retournèrent à Saint-Aubin. Nelgis, un matin, voulut aller visiter les ruines de Septfonds; il sortit du château au lever de l'aurore; il alla d'abord chez son vieil ami Rochu, qui le conduisit au bord de la rivière, le prit dans son bachot, traversa la Loire avec lui et le conduisit parmi ces vénérables pierres, muettes comme leurs anciens possesseurs, mais qui cependant parlaient sans cesse aux yeux de leurs vertus et de leurs charités sans bornes. En avançant au milieu de ces ruines, Nelgis aperçut avec émotion un vieillard de son âge, entouré de sa jeune famille et à genoux dans un des cloîtres antiques qui, comme dans tous les couvens, étoient remplis de tombeaux.

Nelgis respecta son silence et sa piété; il s'agenouilla derrière lui. Au bout d'un quart d'heure, le vieillard octogénaire, qui étoit un paysan et l'un des plus riches de Saint-Aubin, se releva; il parut surpris en voyant Nelgis. Un devoir qui m'est cher, lui dit-il, m'amène tous les matins ici; je n'y trouve ordinairement personne, et j'y donne à mes arrière-petits-enfans une utile leçon, celle de la reconnoissance la mieux fondée. Dans ma première jeunesse, le feu du ciel brûla les granges de mes parens et celles des vertueux pères de Septfonds; c'étoit perdre à la fois notre bien et nos ressources; car, lorsque nous manquions de nourriture, nous étions sûrs d'en trouver chez eux : notre seigneur étoit absent et notre famille nombreuse. Le malheur étoit arrivé dans la nuit, et nous avions besoin des plus prompts secours!... Dans cette extrémité, certains d'obtenir au moins à Septfonds des prières pour nous, j'allai trouver le saint abbé et lui fis part de notre situation. Oui, me dit-il, nous avons perdu tous nos grains; mais nos granges seules sont brûlées; il nous reste encore à l'abbaye des provisions de pain, de pommes et de riz; venez, je vais vous en donner pour trois ou quatre jours. Jugez de ma surprise; et il ajouta à ce bienfait le don de douze cents francs qu'il remit à mon père que

j'allai chercher aussitôt [1]. Depuis ce temps, tout nous a prospéré, et notre famille, aujourd'hui, est une des plus riches et des plus heureuses du village.

Après cette conversation, les deux vieillards causèrent encore ensemble quelques instans; ensuite ils se séparèrent : le paysan retourna dans sa maison, et Nelgis entra dans l'abbaye. C'est ici, dit-il, qu'il faut chercher des souvenirs; ceux-là ne périront point; ils sont inscrits pour l'éternité dans le livre de vie; rien ne restera dans ce livre divin que le détail des

[1] Ce fait est exactement vrai dans tous les détails; j'en ai été le témoin dans mon enfance; j'avois dix ans, et le vieillard, que je suppose existant cette année, en avoit quatorze. On a vu mille fois ces religieux, qui ne vivoient plus que pour le ciel, partager ainsi avec les infortunés tout ce qu'ils possédoient; aussi, rien ne peut exprimer l'attachement qu'on avoit pour eux et l'admiration que l'on conserve pour leur mémoire. On est persuadé, dans le pays, que tout le bonheur dont jouit cette heureuse contrée est dû à leurs prières. M. le comte de Chastenay, un de mes plus anciens amis, remarquoit, en parlant d'eux dernièrement, que cet esprit, d'une si touchante charité, s'est perpétué dans leur ordre. Un assez grand nombre de ces religieux s'est réfugié dans un lieu voisin d'une de ses terres pendant la révolution, et M. de Chastenay me contoit d'eux des traits véritablement admirables. Les pères de la Trappe et les Chartreux ont constamment montré les mêmes vertus; on a remarqué de tout temps que les ordres les plus austères ont toujours été les plus édifians, et cela est tout simple, ce sont ceux qui ont le plus méprisé le monde, ses petites ambitions du moment, ses vains plaisirs et ses passions.

actions qui auront honoré Dieu; les conquêtes d'Alexandre-le-Grand n'ont pu que lui déplaire; elles tomberont dans un éternel oubli ainsi que nos modes les plus futiles; rien n'est grand, aux yeux de la divinité, que ce qui est bienfaisant!... Combien donc nous sommes insensés quand nous prétendons acquérir une gloire immortelle par des actions coupables!... Que de livres brûlés, dévorés par les flammes de de l'enfer!... Hélas! quel est l'auteur qui, ayant beaucoup écrit, peut se flatter d'échapper à cette redoutable censure!.. Murs sacrés, retraite sublime, avec quelle vénération je vous contemple! Jamais les chastes échos de ces voûtes solitaires n'ont répété les plaintes de l'ambition et de la cupidité, ni les regrets amers de l'amour-propre déçu!... Et quand on est environné d'hommes qui marchent dans la même route religieuse, qui par conséquent visent au même but, on ne rencontre jamais un seul rival. Le plus vertueux habitant des villes et des cours pourroit-il en dire autant? Ces ruines déjà m'ont inspiré une foule de réflexions; je ne les verrai jamais de sang-froid : c'est réfléchir sur le passage d'un instant rapide et douloureux et sur l'éternité!...

CHAPITRE XII.

Bibliothèque du château.

Nelgis, en sortant de Septfonds, retourna sans délai au château; il alla d'abord à l'appartement du marquis, où ses gens lui apprirent qu'il étoit levé et dans sa bibliothèque. Nelgis s'y rendit aussitôt; il l'y trouva en effet avec son secrétaire Bléval : ce dernier venoit d'y entrer presque à l'instant même; sa main tomboit en ce moment sur un petit in-folio, relié en maroquin rouge, ayant ce titre : *Vues de Provins, dessinées et lithographiées, en* 1822, *par plusieurs artistes, avec un texte par M. D.* Nelgis, en apprenant que ce livre contenoit l'éloge de la vertueuse famille du marquis d'A***, voulut entendre la lecture de quelques morceaux. Bléval se chargea de les lire; il fut convenu qu'on resteroit là jusqu'au déjeuné, et le marquis d'A*** consentit, non sans quelque résistance, à être de la partie, car il savoit que cette lecture finiroit par son éloge, donné à la vérité d'une manière mystérieuse,

mais à laquelle il étoit impossible de se méprendre ; et l'homme qui toute sa vie avoit évité les louanges les plus honorables avec autant de soin que les autres en mettent à les obtenir, ne pouvoit s'établir là sans une espèce de violence. Enfin, on s'assit; Bléval prit le livre qu'un ami du marquis avoit déjà parcouru et auquel il avoit laissé quelques marques qui indiquoient les passages suivans :

« .... Le respectable abbé François d'Aligre » a éternisé son nom dans la même ville (Provins). Les nombreux services rendus par cet » homme inépuisable en bienfaits, motivent » la notice détaillée que nous lui consacrons, » comme à un des plus beaux caractères connus, et pour suppléer au silence des biographies, qui, en général, ne consacrent que » les célébrités d'ostentation. »

« . . . . . »

» fils d'Étienne II, chancelier de France, l'abbé d'Aligre, né en 1620, fut installé comme » abbé de Saint-Jacques, en 1644. Satisfait » de ce poste qui, en ouvrant une large carrière à sa bienfaisance, lui permettoit en » même temps de suivre la vie austère qu'il » s'étoit prescrite, il refusa, en 1669, l'évêché d'Avranche, auquel il avoit été nommé. » Son premier soin, en prenant possession de » cette abbaye, fut d'y compléter la réforme

» qu'un de ses frères, qui l'y avoit précédé, » avoit commencée, pour mettre un terme au » relâchement qui s'étoit introduit dans cette » congrégation.

» Obligé, vers 1674, de se rendre à la cour » pour aider son père, alors chancelier, dans » la direction des affaires de l'État, il s'y con- » duisit de manière à mériter la haine des in- » trigans, et à se concilier la haute estime » des gens de bien. Entre autres exemples, » on cite de lui cette réponse à M. de Harlay, » archevêque de Paris, qui, se plaignant d'un » de ses refus, lui disoit que le cloître lui » avoit gâté l'esprit : *l'air de la cour, du » moins*, lui répondit-il, *ne m'a pas corrom- » pu le cœur.*

» Depuis 1677, époque de la mort de son » père, jusqu'en 1712, terme d'une existence » si glorieusement remplie, l'abbé d'Aligre » séjourna constamment à Provins, qu'il ne » quittoit que pour aller quelquefois visiter à » la Trappe son ami l'abbé de Rancé; ce qui » fit dire, à propos d'un de ses voyages, qu'il » entreprit au mois d'avril, que l'abbé d'Aligre » *alloit faire son carnaval à la Trappe.*

» Sa vie habituelle fut, pendant ces trente- » trois années surtout, aussi austère que celle » des Trappistes; sa nourriture ne se compo- » soit que de pain, de fruits et de salade sans

» huile ni sel. Couvert d'un cilice, qu'il ne » quittoit jamais, il couchoit sur une paillasse, » n'ayant pour chevet qu'une pierre de taille [1].

» Loin d'exiger des autres une semblable » austérité, il recevoit très-agréablement les » étrangers, qu'il charmoit par un accueil plein » de grâce et par l'attrait de sa conversation.

» Ses largesses étoient si remarquables et si » multipliées, qu'on auroit cru que sa fortune » s'accroissoit en raison de l'honorable em- » ploi qu'il en faisoit : comment concevoir, » en effet, qu'un simple particulier ait pu » subvenir à toutes les dépenses dans les- » quelles sa bienfaisance, ses sentimens reli- » gieux et sa générosité philanthropique, l'en- » traînèrent. Indépendamment des immenses » travaux d'utilité et d'agrément qu'il fit exé- » cuter à ses frais dans la ville basse, pour les » promenades, les fontaines, et autres em- » bellissemens, et sans parler de ses aumônes » continuelles, il fonda à Provins un cours de » théologie pour les jeunes clercs pauvres, » une communauté d'orphelins, avec une dot » de cent mille francs pour l'entretien de » trente jeunes filles, un bureau de secours, » de prévoyance et de répression contre la

[1] Toutes ces mortifications, inutiles au prochain, étoient expressément défendues à la Trappe, mais l'abbé d'Aligre n'étoit point trappiste.

» fainéantise et le vagabondage, et un grand
» nombre d'autres institutions utiles et agréa-
» bles, telle que l'arquebuse, qu'il protégeoit
» spécialement comme offrant un délassement
» licite à la classe industrieuse, dont il étoit
» le médiateur et le conseil dans toutes les
» contestations. Aussi, peut-on dire de lui
» qu'il ne fit jamais de tort qu'aux suppôts de
» la chicane, dont il paralysoit l'action par sa
» médiation toujours efficace. Ami des lettres
» et des sciences, c'est par ses soins, et de ses
» deniers, que fut formée la belle bibliothèque
» de Saint-Jacques, composée de plus de dix
» mille volumes et de manuscrits rares, dont
» la ville hérita, et qui furent entièrement
» consumés dans le déplorable incendie du
» mois de janvier 1821. Cette perte, du moins,
» est à la rigueur réparable, mais ce qui ne
» l'est pas, c'est la perte de son portrait qu'il
» avoit donné à la ville, et qui se trouvoit
» placé dans une des salles où le feu n'épargna
» rien.

» Conciliant ses devoirs religieux et ses fré-
» quentes retraites avec la vie la plus active,
» il étoit le premier au rendez-vous des ou-
» vriers qu'il employoit pour l'exécution des
» plans qu'il concevoit avec une grande viva-
» cité d'imagination, et dont l'accomplissement
» ne souffroit point de retard; il animoit les tra-

» vailleurs par ses paroles et par son exemple,
» partageoit leurs travaux les plus pénibles;
» assistoit, couché sur le gazon, à leur mo-
» deste repas, et n'y restoit pas toujours
» étranger.

» Plein de bonté et d'indulgence pour qui
» lui en sembloit digne, il étoit inexorable
» pour les intrigans et les ambitieux.

» La seule occasion où il ne maîtrisoit point
» son caractère, naturellement vif et même
» emporté, étoit l'annonce d'un malheur qu'on
» ne lui avoit pas fourni les moyens de pré-
» venir; aussi rendoit-il les curés, dont il em-
» ployoit toujours l'intermédiaire pour ses au-
» mônes, responsables devant Dieu, si, faute
» de recourir à lui, quelqu'un manquoit du
» nécessaire.

» La prolongation de son existence jusqu'à
» l'âge de quatre-vingt-douze ans, fut une fa-
» veur de la Providence pour la ville de Pro-
» vins, où la sérénité de ce digne prélat à ses
» derniers momens, ajouta encore aux senti-
» mens qu'inspiroient à chaque habitant ses
» vertus et ses bienfaits. L'exemple de l'abbé
» d'Aligre, à qui l'abbaye de Saint-Jacques
» étoit redevables de nombreux embellisse-
» mens et de dons très-précieux, fut suivi de
» nos jours par le dernier prieur de Saint-
» Jacques, M. Guignace, homme très-recom-

» mandable, qui, après avoir consacré ses
» soins et sa fortune à ajouter de nouvelles
» constructions à ce couvent, s'en vit chassé
» en 1792 par les *hommes libres*, et succom-
» ba, il y a peu de temps, sous le poids des
» années, des fatigues et des chagrins que lui
» causèrent les malheurs de son pays et de ses
» coreligieux, et la conversion en ruines des
» constructions qu'il venoit d'élever dans l'es-
» poir d'un plus long avenir. . . . . .
» . . . . . .

» L'ancienne route de Troyes, qui a été
» abandonnée pour celle qu'on suit aujour-
» d'hui, commençoit à cette porte (la porte
» de Troyes) par une chaussée presque impra-
» ticable, lorsqu'en 1680 l'abbé d'Aligre y fit
» conduire, à ses frais, plus de deux mille
» voitures de pierres. La plantation des rem-
» parts de la butte, des grandes planches et
» de la porte neuve, dont les arbres ont été
» abattus en 1757, et replantés quelques an-
» nées plus tard, date à peu près de la même
» époque. Ce généreux prélat, à qui l'autorité
» municipale avoit, pour ainsi dire, délégué ses
» fonctions, et principalement ses charges,
» dirigea toutes ces plantations en personne,
» après avoir, au préalable, remis la ville en
» possession des terrains que l'insouciance de
» l'autorité avait laissé usurper. La pioche en

» main ou la hotte sur le dos, à la fois ouvrier » et directeur des travaux, il centuploit, par » son exemple, le zèle et l'activité des journa- » liers.

» La nomenclature de tous les travaux aux- » quels s'attache le nom de l'abbé d'Aligre, » rempliroit à elle seule un ouvrage plus éten- » du que le nôtre. Déjà nous en avons énu- » méré un grand nombre; contentons-nous » d'ajouter ici la construction du chemin de » la porte Cul-Oison à l'ermitage [1]; la fon- » taine du quartier Changy, aussi intarrissable » que la bienfaisance de son créateur, dont elle » porte aujourd'hui le nom; le rétablissement » à grands frais des fontaines de la rue aux » Juifs, des Jacobins, de l'Hôtel-Dieu, de St.- » Ayoul, de la Boucherie, du Val-des-Corde- » liers, de la rue aux Aulx, etc.; dépenses » qui n'empêchoient pas l'abbé d'Aligre de dis- » tribuer chaque année près de dix mille francs » aux nécessiteux, indépendamment des cas » fortuits et des dépenses particulières.

» Malgré sa constante sollicitude pour les » intérêts de la ville et pour les habitans, et

[1] Cette petite maison de plaisance, qui étoit autrefois l'hôtel des Templiers, après avoir servi de résidence au commandeur de Giresme, puis, vers 1780, de retraite à un ermite nommé frère Hilarion, est aujourd'hui, grâce à l'urbanité de son propriétaire, M. Opoix, le tivoli de Provins.

» malgré sa vie austère, entièrement consa-
» crée au bien et au soulagement de l'infor-
» tune, l'abbé d'Aligre ne fut pas à l'abri de
» la calomnie. Son inflexibilité à l'égard de
» quelques mauvais sujets, et quelques me-
» sures rigoureuses rendues indispensables,
» lui suscitèrent des ennemis ; mais les traits
» lancés contre lui s'émoussèrent sur cette âme
» pure et inaccessible aux menaces, ainsi qu'à
» la séduction . . . . . .
» . . . . . .

» Provins n'étoit que le séjour accidentel et la
» patrie d'adoption de l'abbé d'Aligre, qui s'é-
» toit d'abord exercé dans la carrière des belles
» actions en comblant de largesses le pays de
» Chartres, berceau de sa famille. Cette der-
» nière ville, plus heureuse que ne l'a été Pro-
» vins depuis la mort de ce prélat, n'est pas
» restée déshéritée par la perte de tous autres
» témoignages d'affection et de générosité.
» Elle a trouvé dans les neveux et arrière-ne-
» veux de l'abbé d'Aligre, des continuateurs
» de ses exemples, et presque des commenta-
» teurs de ses œuvres : heureuse famille que
» celle où la bienfaisance est héréditaire et se
» transmet surtout avec la fortune !

» . . . . . .
» Ce fut fortuitement que nous nous trou-
» vâmes informés que ce bienfaiteur de l'hu-

» manité (l'abbé d'Aligre) revivoit tout entier
» pour la ville de Chartres et pour plusieurs
» communes environnantes, dans un héritier
» du même nom et des mêmes vertus, et que
» ce nom, illustré à la fois par les souvenirs
» historiques, et, dans ce moment, par les
» hautes fonctions de la pairie, recevoit dans
» ce pays un nouvel éclat de l'obscurité même
» dont le continuateur [1] de son grand-oncle
» cherchoit à environner un grand nombre
» d'actes de bienfaisance, de fondations d'hos-
» pices, etc. Nous sommes sans mission pour
» soulever ce voile à peine transparent, même
» pour les malheureux qui participent à ces
» bienfaits; mais, convaincus des avantages
» de la publicité des bonnes œuvres sur des
» cœurs engourdis, qui souvent n'attendent
» qu'une direction; sachant qu'il est du devoir
» de l'obligé, ou de son confident, de parler
» lorsque le bienfaiteur se tait, nous accep-
» tons de grand cœur la responsabilité de l'in-

[1] Continuant, son grand-oncle, sous un autre rapport, M. le marquis d'Aligre, qui n'est, « dit-on, rien moins qu'é-
» tranger aux arts, s'est acquis des droits à la reconnoissance
» des amateurs et des artistes, et a donné, aux rejetons actuels
» des grandes familles, un exemple qui aura sans doute des
» imitateurs. Nous voulons parler de la restauration, faite à
» ses frais, du monument funèbre de la famille, dans une des
» chapelles de l'église St.-Germain-l'Auxerrois, et notamment
» de la statue en marbre du chancelier Étienne II, que l'abbé
» d'Aligre fit élever à son père ».

» discrétion, bien préférable à celle de l'in-
» gratitude, certains, d'ailleurs, que mille
» voix comprimées jusqu'ici par des considé-
» rations, dont nous avons le courage de nous
» affranchir, sont prêtes à s'élever pour ap-
» puyer notre témoignage.

» Si l'on pensoit qu'il pût être contredit,
» qu'on s'adresse aux autorités de Chartres, et
» particulièrement aux pauvres habitans des
» communes de Beville-le-Comte, de Voux,
» d'Archevilliers, etc., où les sœurs de la
» charité de Sainte-Camille, instrumens si do-
» ciles de toutes les volontés généreuses, dis-
» pensent, sous ses auspices, l'éducation à
» l'enfance, des soins à la vieillesse, et des
» secours et des consolations au malheur et
» à la souffrance.

» Riches de la terre, prodigues qui cher-
» chez, mais vainement, dans l'étalage du faste
» et des largesses d'ostentation un remède aux
» ennuis causés par la surabondance de tous
» biens; âmes débonnaires, mais qui, plon-
» gées dans la torpeur de l'indifférence, aimez
» à présumer qu'il n'existe pas d'autres besoins
» que les vôtres; et vous-mêmes, éloquens
» apôtres de la bienfaisance, qui vous croyez
» quittent et même *en avance* envers l'huma-
» nité, pour avoir honoré de votre haut patro-
» nage quelque théorie philanthropique inexé-

» cutable, ou quelque système d'économiste
» incompréhensible, descendez un instant dans
» les asiles incessamment visités par ces sœurs
» de Sainte-Camille; voyez ces anges de cha-
» rité exercer leur triple ministère avec une
» austérité que n'altèrent aucune difficulté, au-
» cun rebut, aucune répugnance; mais qu'aug-
» mentent les bénédictions des malheureux,
» qu'en dépositaires fidèles, elles reportent
» entières au bienfaiteur : voyez ce que coû-
» tent ces bienfaits, ces bénédictions, de quelle
» foible portion ils réduiroient ce superflu,
» dont la source, souvent impure, s'ennobli-
» roit par un pareil emploi. Essayez une fois,
» une seule fois, de ce remède contre l'ennui;
» les confiances trompées, les ambitions dé-
» çues, et bientôt vous savourerez et vous ap-
» précierez le vrai sens de ce mot de l'abbé
» d'Aligre, si bien compris par son neveu :
» *que la fortune n'est bonne que pour vivre et*
» *non pour mourir* [1]. »

Le déjeuné interrompit cette intéressante lecture; mais, en sortant de table, on revint dans la bibliothèque, pour y revoir avec détail les lithographies de cet ouvrage, qui méritent

[1] Naïveté philanthropique et pieuse que n'entendroient certainement pas les gens riches du monde, qui trouvent que dépenser avec ostentation, en fêtes, en spectacles, en superfluités de tous genres, beaucoup d'argent, c'est très-bien vivre.

en effet, par leur beauté, un examen attentif; ensuite on causa et on parla particulièrement sur la duperie de la vanité qui se flatte surtout d'obtenir un grand nombre d'admirateurs et qui ne parvient qu'à se couvrir d'une foule de ridicules, à s'attirer l'envie des sots, la froide pitié des gens raisonnables et le blâme fondé de tous les êtres pensans. Comment concevoir qu'un homme possesseur d'une fortune immense puisse convenir qu'il s'ennuie? Quoi! lorsqu'il peut aller porter le bonheur dans une famille désolée, lorsqu'il peut retirer des prisons, des cachots, une multitude d'infortunés détenus pour dettes et souvent sans qu'il y ait de leur faute; lorsqu'il peut rendre un père, une mère à de jeunes enfans sans appui, sans moyens, sans ressource; lorsqu'il peut préserver l'innocence de l'affreuse séduction du vice; il s'ennuie!... Il ne cherche à sortir de sa honteuse apathie qu'en donnant des bals et qu'en faisant des dépenses inutiles ou même criminelles. Ah! veut-il se ranimer? qu'il ait recours aux généreuses émotions du cœur; on ne se blase point sur celles-là; et même seulement, comme actions de vanité, ne vaut-il pas mieux se faire louer par des infortunés, ou fonder des hôpitaux, des hospices, des maisons d'éducation gratuite, protéger les arts, illustrer son siècle en donnant des prix à tous les artistes

distingués, en commandant des tableaux d'un grand genre [1], en favorisant les sciences, l'industrie, en relevant un grand talent abattu, découragé par l'envie et la calomnie, etc. ?

Oui, comme le dit si bien l'auteur de l'ouvrage que nous venons de citer, que les riches désœuvrés essaient *une fois, une seule fois*, de cette manière de passer le temps, et ils n'en regretteront point la perte. En un mot, pour l'homme qui possède un grand revenu, l'ennui, la consomption, le spleen, sont des maux véritablement ignominieux.

Telles furent les réflexions des deux amis et de Bléval joignons à tout cela, ajouta le marquis, la coupable insouciance de ceux qui, sans avoir un véritable crédit, pourroient cependant obtenir souvent des places subalternes qui commenceroient honorablement des carrières de jeunes gens qui, faute de protecteurs,

[1] Et par conséquent jamais à des sujets ignobles, moins encore licencieux; les tabagies, les cuisines, les cabarets, quelque bien faites que puissent être ces représentations, lorsqu'elles forment un genre exclusif et dominant, c'est-à-dire universellement préféré à tout autre, ne peuvent qu'abaisser une nation et gâter son goût. On ne doit aimer à fixer que ce qui a de la noblesse, de la grandeur ou de la grâce, comme, par exemple, les sujets champêtres; car dans ces sujets même, quand on a du génie, on peut mettre du *grandiose* (comme par exemple le Poussin). La musique, la littérature, tous les arts enfin, bien dirigés, méritent une protection éclatante, puisque, suivant leur usage, il est impossible de leur refuser une vive admiration.

100491

ne peuvent développer des talens utiles, et qui souvent, loin de servir à la patrie, restent enfouis ou deviennent nuisibles et dangereux. Cette espèce de patronage, qui n'a rien de brillant, demande néanmoins une grande prudence : il faut d'abord se faire la loi, en sollitant une de ces petites places, de ne porter préjudice à aucun droit légitime ; ensuite, de connoître parfaitement le caractère et la moralité du sujet qu'on propose : la personne la mieux intentionnée peut facilement se tromper à cet égard ; les meilleurs principes n'empêchent pas d'être la dupe d'un aventurier, surtout quand on n'en a jamais rencontré, ce qui peut arriver ; enfin, il faut que le protecteur soit parfaitement en état de juger des talens et des dispositions de celui qui sollicite son appui. —Il est encore une chose bienfaisante dont nous n'avons point parlé et que les gens du monde pourroient souvent faire : ce seroit de profiter de leur éducation, en donnant des leçons à des personnes parfaitement honnêtes, hors d'état de prendre des maîtres ; on pourroit sans bruit et sans ostentation, donner des rendez-vous utiles dans lesquels on enseigneroit les langues, la botanique, l'orthographe, l'art de lire tout haut, les règles de la versification, indispensables pour cet art, car il est impossible de bien lire tout haut des vers si l'on n'en

connoît pas la mesure ; en perfectionnant des talens ébauchés, la musique, les instrumens, l'histoire, la mythologie, la géographie, le dessin, etc. Les jeunes femmes même qui n'ont que de petits talens frivoles qui consistent dans l'adresse des doigts, qui ne savent faire que des fleurs artificielles, des broderies, des bourses, etc., pourroient ennoblir et sanctifier ces agrémens de société en les donnant à de jeunes personnes qui en tireroient un parti solide pour leur existence. — Vous avez commencé par dire *sans bruit et sans ostentation*, ce qui me plaisoit beaucoup ; mais il me semble que cela est impossible. — Je vous assure que rien n'est plus facile..... — Je crois pourtant que l'on se formeroit ainsi une *clientelle* à l'instar de celle des anciens Romains, qui, certainement, faisoit beaucoup de bruit. — Oui, parce que les *patrons* le vouloient ; ils se faisoient une foule de clients et bornoient leur patronage à défendre publiquement leurs intérêts : c'étoit pour eux une affaire d'amour-propre et non des actes de bonté. Ce que je propose est tout-à-fait différent ; on ne confie à personne ses petits secrets du cœur ; on donne ses leçons tête-à-tête, à des heures où on ne peut être interrompu par des visites.... — Mais la reconnoissance est babillarde. — Oui, quand elle est exaltée par la publicité ; sans

cela et sans aucun fond d'ingratitude, elle se tait et oublie. Vous devez, M. le marquis, le savoir mieux qu'un autre. — Je n'avois point vu mes obligés ; je ne leur avois point donné de soins personnels. — Donner de l'argent, et de si grandes sommes, paroît être encore bien plus méritoire ; enfin, soyez bien certain que le bienfaiteur dont on n'entend plus parler, que tout le monde ignore, et dont rien ne vous rappelle personnellement le souvenir, est bientôt complètement oublié. — La tour conservée du vieux château de Saint-Aubin prouve le contraire. — Ces bons paysans n'ont jamais connu le monde.

CHAPITRE XIII.

Suite du précédent.

Avant de quitter la bibliothèque pour la seconde fois du jour, le marquis dit à Nelgis qu'il vouloit lui montrer un petit manuscrit très-précieux, qui contenoit des historiettes et des nouvelles qui n'avoient jamais été imprimées et qui toutes avoient un but moral; si vous voulez, ajouta-t-il, je vous le prêterai; vous le parcourerez à vos momens perdus, et je crois qu'il vous intéressera. Ne le perdez pas; vous me le rendrez dans une quinzaine de jours. Nelgis accepta cette offre avec plaisir, et, dès le lendemain même, il parcourut avec Bléval ce petit recueil, et s'arrêtant à une de ces historiettes qui avoit pour titre *Tout sentiment*, il la choisit, croyant qu'il alloit trouver un récit très-touchant d'un bout à l'autre. Bléval se chargea de la lecture, et, prenant le manuscrit, il lut ce qui suit.

TOUT SENTIMENT.

NOUVELLE

« Sans sentiment, (*bis.*)
» Comment veux-tu donc que l'on prouve
» Que l'on possède un cœur aimant?
» Malheur à qui me désapprouve;
» Un homme est mort lorsqu'il se trouve
» Sans sentiment. » (*bis.*)

L'aimable et jeune Aurélie étoit à vingt ans une des plus charmantes personnes de Paris; elle venoit de se marier; elle avoit épousé le comte Horace de Saint-Brice, jeune homme de vingt-six ans, d'une jolie figure et d'un caractère plein d'une franchise qui dégénéroit quelquefois en brusquerie; mais cet excès de sincérité, trop souvent fâcheux dans le grand monde, étoit racheté par tant d'excellentes qualités, qu'on vouloit bien ne l'appeler que *du naturel*. Aurélie étoit bien loin de ce défaut; elle avoit même une nuance délicate d'affectation et pour ainsi dire à son insu, car il venoit beaucoup moins d'une fausseté de caractère que du désir extrême qu'elle avoit en toute

occasion de briller et d'être remarquée ; elle commençoit par s'abuser elle-même et par éprouver ce qu'elle vouloit persuader aux autres ; elle exagéroit toujours de bonne foi. Comme vers la fin du dernier siècle, la *sensibilité* devenoit chaque jour plus à la mode, Aurélie ne manqua pas d'en montrer une qui effaça toutes les autres. Elle avoit des principes, un grand fond d'honnêteté ; elle se promit d'avoir une conduite exemplaire ; pour la rendre plus intéressante, elle se persuada qu'elle avoit une passion démesurée pour son mari. Lui-même, après lui avoir reproché plusieurs fois de ridicules exagérations, le crut aussi ; il en fut touché, et on les citoit l'un et l'autre comme des modèles parfaits de l'affection conjugale.

Cependant Aurélie, remplie d'amour-propre et de vanité, étoit extrêmement mondaine ; voulant obtenir tous les genres d'éloge, elle remplissoit avec exactitude les principaux devoirs de la religion. Pendant la semaine sainte, on la voyoit régulièrement à Longchamps, n'ayant alors ni plumes ni fleurs, et portant une coiffe noire, mais dans une calèche élégante, attelée de six beaux chevaux, et, pendant ces sept jours solennels, faisant exactement fermer sa porte ; et lorsqu'après Pâques, ses amis lui reprochoient agréablement de

s'être ainsi séquestrée, elle répondoit que sans le comte Horace, elle auroit bien mieux fait, car elle se seroit enfermée dans un couvent pendant toute cette semaine entière [1]. D'ailleurs, elle aimoit les spectacles, les bals parés et même le bal de l'Opéra ; mais elle n'y alloit et n'avoit des loges que par *complaisance* pour son mari. Sa *sensibilité* s'étendoit à tout, aux animaux ainsi qu'aux personnes; elle avoit une petite chienne et un serin qui, plus d'une fois, lui firent verser des larmes. Jamais on ne conta devant elle un trait touchant sans lui en faire répandre.

Au bout d'un an de mariage, elle devint grosse, et neuf mois après elle accoucha d'un beau garçon, s'étonnant, disoit-elle, que sa sensibilité eût pu lui permettre de le porter à terme!... Elle avoit assuré, pendant presque tout le temps de sa grossesse, qu'elle nourriroit son enfant; cependant, durant les deux derniers mois, elle se plaignit d'une telle foiblesse, que tout ce qui l'entouroit jugea bien

[1] Ce qui, à cette époque, n'eût pas été fort extraordinaire; car beaucoup de femmes alors, les unes par dévotion, les autres par décence, passoient toute cette semaine dans des cloîtres, et même, dévotes ou non, toutes les femmes sans exception, qui avoient été élevées dans des couvens, y gardoient toujours à ce dessein, en se mariant, un petit logement, afin d'y faire dans le carême *une retraite* plus ou moins longue.

qu'une semblable entreprise étoit au-dessus de ses forces, et l'on chercha une nourrice.

Lorsque Aurélie fut accouchée, le comte Horace lui annonça avec ménagement (car il croyoit lui faire beaucoup de peine) qu'il ne vouloit pas qu'elle nourrît son enfant; elle se plaignit avec une extrême douceur de *ce cruel despotisme;* mais elle céda en épouse tendre et *soumise;* elle garda la nourrice chez elle, et, dans les commencemens de la nourriture, elle fit plusieurs scènes de sentiment. La première fois qu'elle vit la nourrice avec son enfant, elle *s'évanouit;* on en fut quitte ensuite pour quelques légères convulsions; enfin, elle s'y accoutuma. On s'attend bien qu'elle devint par la suite une mère passionnée; elle n'eut pas d'autre enfant; mais elle fit plusieurs fausses couches, qu'elle attribua toutes à des révolutions causées par le sentiment. Le comte Horace finit par s'ennuyer de cet excès de sensibilité; il s'éloigna d'elle peu à peu; elle répandit des torrens de pleurs qui ne servirent qu'à faire blâmer universellement, surtout par les femmes, la conduite du comte Horace. La douce indulgence et le silence valent mieux que tous ces éclats pour ramener un époux qui s'égare; mais ces paisibles moyens, inspirés par une véritable tendresse et par la religion, produisent peu d'effet dans le monde. On n'a

rien à citer, on n'en parle point; c'est une mauvaise route à suivre pour une femme qui veut sans cesse occuper d'elle.

Le temps s'écouloit; Aurélie, depuis plusieurs années, avoit sevré son enfant. Elle voulut absolument qu'il fût élevé chez elle; Horace, décidé à prendre un gouverneur, y consentit. L'enfant étoit charmant; Aurélie ne pouvoit s'en séparer; elle exagéroit beaucoup moins à cet égard qu'à tout autre. Pour se distraire de ses chagrins domestiques, elle le menoit presque partout avec elle, aux promenades, à la campagne, aux spectacles, dès qu'il eut atteint l'âge de six ou sept ans. Cet enfant avoit reçu au baptême les noms peu harmonieux de Jean-Pierre; mais sa mère ne put jamais se résoudre à le lui voir porter; elle lui donna le nom chevaleresque de Tancrède, ce qui déplut un peu au comte Horace; mais on n'a rien à refuser à une mère jeune et jolie et dont on est amoureux; et il l'étoit encore.

Tancrède, à huit ans, quoiqu'il eût déjà des maîtres, étoit tellement volontaire et gâté, que son père se hâta de lui chercher un gouverneur. Il eut le bonheur d'en trouver un instruit, pieux, doux et patient; aussitôt il se hâta de l'installer chez lui, et de remettre entre ses mains le jeune Tancrède. Le pauvre gouverneur fut bientôt dégoûté de son élève

et de son emploi; Tancrède n'avoit ni docilité, ni application, ni obéissance; toutes les fois que son gouverneur le grondoit, il alloit se plaindre à sa mère, et toujours en exagérant beaucoup ce qu'il appeloit sa dureté; la sensible Aurélie, de son côté, se plaignoit avec amertume à son mari, et pour donner plus de poids à ces accusations, elle prétendoit qu'elle avoit été témoin de tout ce qu'elle racontoit, et elle ne croyoit pas mentir du moins dans les faits, car elle ne mettoit pas en doute la parfaite candeur de son fils.

Le comte, trop dissipé, trop occupé du soin d'aller faire sa cour et de cultiver les ministres, pour se mêler des affaires de son intérieur, ne prenoit nulle part à l'éducation de son fils, et comme il est beaucoup plus court de croire que de vérifier, il grondoit le gouverneur sans aucun examen, et, par cette conduite, il le força de se retirer au bout de six mois. Les gens sages, vertueux et paisibles sont souvent taxés très-injustement de légèreté, et précisément parce qu'ils font leur devoir, en quittant des places où on les empêche d'effectuer le bien qu'ils pourroient faire.

On prit un autre gouverneur d'un caractère tout différent: celui-ci étoit souple, insinuant, flatteur, uniquement occupé de ses intérêts personnels; il se garda bien de contrarier son

disciple; il venta ses dispositions, il prédit que lorsque la vivacité de l'âge seroit passée, il étonneroit par ses progrès; il louoit en toute occasion l'incomparable sensibilité d'Aurélie; il causoit avec le comte de la cour et des ministres, et du nouveau contrôleur-général que l'on désignoit dans le public [1], et il ne manquoit pas de nommer surtout les amis d'Horace, et de faire leur éloge. Avec cette conduite, il plut à tout le monde, il se maintint dans sa place; mais son disciple fut très-mal élevé, et devint par la suite un fort mauvais sujet; ainsi que toutes les personnes astucieuses et fausses, qui comptent à peu près leur devoir pour rien, il se félicita beaucoup d'une duplicité qui n'étoit à ses yeux qu'une finesse pleine de génie, parce qu'il la croyoit utile à ses intérêts; mais, comme le dit un proverbe rempli de sens : *en toutes choses il faut prévoir la fin;* et il est bien vrai que, du moins matériellement, toutes les mauvaises routes con-

[1] Plusieurs années avant la révolution, nul contrôleur-général ne pouvoit rester en place; à peine étoient-ils entrés dans le ministère, qu'on en nommoit successivement beaucoup d'autres; ils se succédoient avec une effrayante rapidité; ce qui prouvoit un grand désordre dans les finances, et en général c'est toujours par là que commencent toutes les révolutions. Il est remarquable que le dernier contrôleur-général (homme parfaitement honnête et vertueux, qui n'entra dans aucune conspiration), fut à la fois un *protestant* et le citoyen d'une *république*.

duisent à des abîmes ; le plus sûr est donc de ne s'engager moralement et physiquement que dans les bonnes. D'ailleurs, si par hasard un malhonnête homme paroît prospérer, et si nous le croyons heureux, c'est une illusion : *point de paix pour le méchant*, dit l'Écriture ; et sans la paix de l'âme, quel bien peut-on goûter sur la terre?..... Quand on prend l'habitude de manquer à ses devoirs journaliers, on se place volontairement dans un chemin plein d'épines et de boue, c'est-à-dire, rempli d'impostures et de mensonges, et l'on arrive ainsi très-naturellement à la scélératesse.

Cependant le comte Horace de Saint-Brice, poursuivant sa carrière d'ambition, obtint, après douze ans passés de mariage, la place de gouverneur d'une de nos îles ; c'étoit un moyen certain de s'enrichir en quelques années, et c'est ce qu'il cherchoit beaucoup plus que la gloire : il avoit fait quelques folies ; sa fortune étoit dérangée ; c'étoit un moyen de la rétablir ; il le saisit avidement. Aurélie, d'abord, annonça qu'elle le suivroit ; mais il en fut de ce nouveau projet comme de la nourriture de son enfant ; elle auroit pu quitter Paris et la cour, pour aller en Italie passer quelques mois ; mais abandonner l'Europe pour un temps illimité, étoit un projet qu'elle ne forma jamais sérieusement ; si elle avoit pu s'y

résoudre ; elle s'y seroit certainement décidée lorsque le comte déclara positivement qu'il vouloit emmener son fils, âgé alors de douze ans. Ce n'est pas qu'il eût le dessein de se charger de finir son éducation, mais il s'étoit attaché sérieusement à son gouverneur, c'est-à-dire qu'il avoit besoin de ses flatteries : il pensoit qu'elles le feroit valoir dans une terre étrangère, et, sans avoir une véritable amitié pour lui, il lui fit un très-beau sort, afin de le déterminer à le suivre. Aurélie jeta les hauts cris ; elle auroit voulu sincèrement retenir son fils, pour lequel elle avoit une tendresse aveugle, mais qui n'alloit pourtant pas jusqu'à s'expatrier. Cette douloureuse contrariété la rendit réellement malade ; elle en profita du moins pour s'exempter du voyage d'outre-mer, sans nuire à la réputation de sa sensibilité ; elle se mit au lit ; son docteur lui prescrivit d'y rester. Les médecins étoient, surtout alors, très-complaisans pour les maladies sentimentales, et sans aucune connivence avec les malades, il leur suffisoit, pour les favoriser dans ce genre, de jouer, de leur côté, une crédulité complète. Le comte Horace, qui depuis plusieurs années étoit tombé dans un excès opposé, n'admettoit même pas, très-injustement, qu'Aurélie fût affligée : il le lui fit entendre plus d'une fois avec sa brusquerie or-

dinaire, qu'il appeloit de la franchise et qui souvent n'étoit que de la grossièreté. Enfin, une nuit, pendant le sommeil d'Aurélie, il partit avec son fils et M. Joubert, gouverneur de cet enfant. Aurélie, à son réveil, fit éclater le désespoir le plus extravagant; on la plaignit, car on la croyoit mourante; elle devint l'objet des plus tendres soins de sa famille et de ses nombreux amis. On appela plusieurs médecins pour une consultation; ils se taisoient, mais ils avoient des figures consternées: il y eut un déchaînement presque général contre le comte Horace. Aurélie, tout à coup, parut perdre la tête, mais seulement par accès; tout ce qui la connoissoit assura dans tous les cercles de Paris que la douleur l'avoit rendue folle, et qu'on lui donnoit en pilules les remèdes les plus violens. Elle prenoit, dans le jour, plus de quarante pilules; son docteur particulier les lui conseilla dans un de ses momens lucides; comme elle savoit parfaitement qu'elle n'étoit ni folle, ni à l'extrémité, elle fit quelque opposition: le docteur sourit en lui disant qu'elle devoit être tranquille, et qu'un enfant d'un an pourroit prendre ce remède sans aucune espèce de danger; il ajouta que c'étoit surtout pour tranquilliser ses amis, qui s'inquiétoient vivement de ne lui point voir prendre de drogues. De ce moment, elle prit au-

tant de pilules qu'on voulut lui en donner, et toujours en présence de témoins. Ainsi, le médecin, sans trahir les exagérations de la malade, et sans se compromettre, favorisoit parfaitement ses exagérations. Si elle eût conté ce qu'il lui avoit dit sur les pilules (ce qu'elle n'étoit nullement tentée de faire), il auroit soutenu qu'il n'avoit parlé ainsi que pour ne pas l'effrayer, et peut-être, après tout, que s'il n'eût pas secondé sa manie, elle seroit devenue véritablement malade, puisqu'elle avoit un fond de chagrin réel, qu'une forte contrariété auroit pu rendre très-dangereux, au lieu qu'elle étoit distraite de sa peine par la satisfaction d'être admirée comme la victime la plus intéressante, et peut-être encore par le plaisir secret d'en imposer à tant de personnes et de les tromper toutes. On lui permettoit de prendre la nuit quelques consommés, des gelées et un peu de poulet : elle se gardoit bien d'en parler à ses visites; elle vécut ainsi plus de trois semaines. Les médecins lui permirent enfin de se lever; ils eurent un visage moins sinistre, et convinrent qu'ils avoient beaucoup d'espérances; alors on chanta victoire, et cette cure fit un honneur infini à son médecin particulier et à tous ceux qui ne l'avoient vue qu'en passant. Au bout de huit ou dix jours, elle convint elle-même qu'elle re-

prenoit des forces : les médecins annoncèrent avec emphase qu'elle n'avoit plus de fièvre; on modéra infiniment l'usage des pilules, on ne lui prescrivoit plus que des bains et des promenades en voiture. Un de ses amis, le chevalier de Bourmont, qui étoit fort spirituel et très-grand chimiste, fut très-frappé du succès des merveilleuses pilules; il voulut avec certitude en connoître la composition; il venoit tous les jours chez Aurélie, et souvent il l'accompagnoit dans ses promenades. Un jour, en la quittant, il déroba adroitement trois ou quatre pilules, qui, bien argentées, étoient déposées dans des petites boîtes de carton. Dès le lendemain, le chevalier les décomposa, et il connut, avec une surprise inexprimable, qu'elles étoient uniquement faites avec de la mie de pain [1]. Enchanté de cette découverte, il retourna chez Aurélie pour lui en faire part, en ajoutant que la charlatannerie des médecins lui avoit persuadé qu'elle avoit été à la mort, et que c'étoit une insigne

[1] Ceci n'est point une invention; tout ce qui a connu le docteur Tronchin sait que, non pour les maladies sentimentales, qui de son temps n'étoient point encore à la mode, mais que pour les maladies imaginaires des deux sexes, il faisoit composer cette sorte de pilules, dont il ne faisoit point un mystère, et qui produisoit un effet étonnant sur l'imagination. C'est ce que l'auteur de cet ouvrage lui a entendu raconter plus d'une fois.

fausseté. La frayeur qu'il vous ont causée, poursuivit-il, vous a fait perdre la tête; il faut dévoiler ces gens-là, et, si vous le permettez, comme je l'espère, j'y parviendrai facilement; j'ai gardé deux pilules à cette intention; je les porterai chez le physicien Lafond, qui, dans ce moment, fait un cours appliqué aux arts, et nous les décomposeront en présence de nombreux témoins. Ce discours déplut beaucoup à Aurélie; son médecin n'étoit qu'un discret complice; toute la véritable charlatannerie venoit d'elle, et c'étoit pour se justifier, ce qu'il n'auroit pas manqué de dire. Elle prit donc vivement le parti de son docteur. Elle prétendit, et elle assura que les pilules de mie de pain n'étoient nullement celles qu'elle avoit prises dans sa maladie, parce qu'ayant absolument voulu continuer à en prendre, il les avoit sans doute ainsi composées, seulement pour la contenter. Le chevalier, qui avoit déjà des doutes sur l'extrême sensibilité d'Aurélie, ne crut pas un mot de cette petite histoire; il feignit néanmoins d'y ajouter foi, mais il se dédommagea de cette politesse avec ses amis intimes, et pendant long-temps on parla dans la société des pilules de mie de pain.

Aurélie eut encore un autre chagrin, et celui-là ne fut pas le moins sensible. Le comte,

en partant, avoit donné des ordres sévères pour la dépense à un intendant inflexible, qui les exécuta strictement. Au lieu d'un état de maison de plus de cinquante mille francs, Aurélie n'en avoit plus qu'un de vingt-cinq tout au plus. Elle ne pouvoit plus offrir de grands soupers et des bals d'enfans, qui lui eussent *déchiré le cœur* en pensant à son fils, mais qu'elle eût donnés par complaisance pour ses amies. Elle étoit dans l'impossibilité de garder ses loges à l'Opéra et à la Comédie française; enfin, mademoiselle Bertin [1] et Léonard [2] perdoient en elle une de leurs meilleures pratiques, et la réforme de son écurie acheva de l'accabler. Elle fit honneur à son caractère et à sa douleur de tous ces retranchemens. Je suis naturellement sauvage, disoit-elle; la dissipation et les fêtes n'ont jamais eu d'attraits pour moi; je n'ai vécu jusqu'ici que pour les objets qui me sont chers; maintenant je ne veux exister que pour me livrer sans distraction à mes regrets. L'air de mélancolie répandu très-naturellement sur toute sa personne, soutenoit parfaitement de semblables discours.

Cependant les maisons de princes lui ren-

[1] Fameuse marchande de modes de ce temps.

[2] Premier coiffeur de femmes de ce temps.

dirent un peu de gaîté; là, en y passant un peu de temps de suite, ce qu'elle ne manquoit pas de faire, elle ne dépensoit presque rien; au contraire, elle amassoit de quoi offrir deux ou trois grands soupers pour l'hiver, et elle assuroit que ces soupers étoient pour elle une sorte d'obligation et un devoir. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi; Aurélie achevoit de se consoler en apprenant qu'Horace accumuloit aux Indes une grande fortune. Elle s'occupoit déjà du soin de chercher une épouse à son fils, qui venoit d'entrer dans sa dix-septième année; et comme l'ambition et la vanité dirigeoient toutes ses démarches, tous ses choix conditionnels ne tomboient que sur les plus riches héritières de la cour. Elle faisoit à cet égard tant de brillans châteaux en Espagne, que chaque jour lui faisoit désirer, avec plus de passion, le retour de son mari. Elle vantoit avec emphase à tout le monde la constance de sa douleur: je puis la dissimuler, disoit-elle, mais il m'est impossible de la cacher; mon visage me trahit; j'ai déjà perdu une partie de la fraîcheur que jadis on louoit tant en moi; je suis déjà bien changée; que sera-ce dans cinq ou six ans? Elle oublioit qu'elle avoit trente-neuf ans, et que, par conséquent, elle vieillissoit. Mais, s'abusant sur ce malheur inévitable, elle aimoit mieux l'attribuer au

sentiment, d'autant plus qu'elle se rajeunissoit, ne se donnant que trente-quatre ans. Elle atteignit ainsi l'âge de quarante-deux ans. Pendant ces dix ou douze ans, elle avoit vieilli sans chagrin; cependant elle s'enorgueillissoit de son changement, et elle pensoit de bonne foi que son mari et son fils en seroient vivement touchés. Voyez, s'écrioit-elle, si j'exagérois quand je disois que ma douleur détruiroit presque entièrement ma santé; voyez ce que je suis devenue! J'ai perdu mon embonpoint, mes belles couleurs; je suis à peine reconnoissable! Quel attendrissement éprouvera le comte Horace en jetant les yeux sur moi! Que notre première entrevue sera touchante! Les hommes sans doute sont moins sensibles que nous, mais je suis sûre d'avance qu'il ne pourra retenir ses pleurs!.....

L'époque de ce retour, si ardemment désirée, arrive enfin : un matin, on annonce à Aurélie que les voyageurs ne doivent plus être qu'à douze ou quinze lieues de Paris. Elle étoit encore dans son lit; elle se lève avec transport, elle s'habille à la hâte, une de ses femmes, surtout, l'impatiente par les soins qu'elle veut donner à sa toilette dans ce jour solennel : elle la repoussoit, et elle étoit tentée de lui dire, comme Bérénice :

Laisse, laisse, Phénice; il verra son ouvrage.

Tout à coup on entend une grande rumeur; on se précipite aux fenêtres en criant de tous côtés : C'est lui, c'est monsieur le comte...., et monsieur le vicomte Tancrède est avec lui. Oh! comme il est grandi! Aurélie voudroit voler au-devant d'eux, mais ses jambes ne peuvent la soutenir : elle tombe presque évanouie dans un fauteuil. La porte s'ouvre avec fracas, et l'on voit entrer successivement le comte, Tancrède et M. Joubert. Aurélie ne peut ni se mouvoir, ni parler : elle respiroit des sels..... Son fils va se jeter dans ses bras; alors elle le serre contre son sein, elle fond en larmes, elle n'affecte plus rien, elle est mère..... Elle ne jouoit plus rien; elle arracha des larmes sincères au comte Horace, et même à M. Joubert. Mais, au bout de quelques minutes, elle redevint une épouse passionnée, et, se tournant vers le comte, dont les yeux étoient remplis de pleurs, je l'avois prévu, lui dit-elle, que vous seriez profondément attendri en me revoyant; je n'ai pas besoin de vous détailler tout ce que votre absence m'a fait souffrir, toutes mes peines sont tracées sur mon visage. Quel changement! Quelque surprise qu'il puisse vous causer, dites-moi que vous le concevez. Le comte, qui ne pouvoit comprendre un tel langage, ne répondit rien, et sa femme reprenant la parole : Con-

solez-vous, dit-elle, maintenant je reprendrai bientôt ma brillante santé..... Que voulez-vous donc dire? interrompit le comte d'un ton brusque: vous n'êtes point malade; ainsi que moi, vous avez vieilli: voilà tout. Ces paroles déconcertèrent prodigieusement Aurélie : elle baissa les yeux, soupira, au fond de l'âme elle accusa son mari d'ingratitude et d'insensibilité. Elle eut le courage de se résigner à ce malheur inattendu; mais elle étoit si violemment blessée dans ses plus chères prétentions, qu'elle ne put s'empêcher de confier à deux ou trois amies, sans rien détailler, que son mari n'avoit pas répondu à l'idée qu'elle s'étoit faite des transports de sa joie et de sa reconnoissance, pour toutes les preuves de tendresse qu'elle lui avoit données depuis douze ans. Ces confidences finirent par une satire très-amère sur les hommes, et sur leur peu de délicatesse et de sensibilité.

Aurélie, qui constamment donnoit à sa figure le nom de *sa santé*, prétendit qu'elle ne pouvoit la reprendre avec ces nouveaux tourmens. Le jeune Tancrède devint pour elle la plus douce et la plus véritable consolation. Il avoit vingt-un ans, une jolie figure, un bon langage; de la politesse et des manières agréables : Aurélie n'en demandoit pas davantage. Elle trouva que M. Joubert avoit fait en lui un

chef-d'œuvre d'éducation; d'ailleurs, il avoit vécu aux Indes; il avoit vu des plantations de café, d'indigo et des cannes à sucre; il savoit les noms d'une quantité de lieux inconnus dans le grand monde; son père rapportoit d'immenses richesses; c'en étoit assez pour lui assurer une haute considération à Versailles et à Paris. M. Joubert fut prié de rester à jamais dans la maison, comme l'ami le plus cher de toute la famille, et, de plus, le comte lui promit de lui assurer, en rente viagère, les appointemens de huit mille francs, qu'il lui donnoit depuis six ans; en outre, on lui fit don d'un charmant appartement dans le magnifique hôtel où logeoit la famille, et l'on mit à sa disposition absolue un bon cabriolet avec un excellent cheval, entretenus aux dépens d'Horace. Ces bienfaits étoient motivés par tout ce qu'on vient de dire, et par le compte particulier que M. Joubert avoit rendu de ses travaux auprès de son élève. Il prétendoit qu'il avoit fait de très-bonnes études, qu'il savoit parfaitement l'histoire, la mythologie, la géographie, etc., choses dont ses parens étoient absolument incapables de juger. Avec un si heureux résultat pour si peu de peine, M. Joubert ne manqua pas de se dire : Voilà comme on fait fortune, en flattant tous ceux dont on a besoin; sans s'inquiéter de ce que

les sots et les gens sans expérience appellent leur devoir. Mais son élève ne lui donna que trop tôt sujet de se repentir amèrement de n'avoir pas rempli le sien.

Tancrède se précipita avec ardeur dans le grand monde; il avoit une passion effrénée pour le jeu; son gouverneur, de concert avec lui, avoit trouvé le moyen de cacher à son père qu'étant aux Indes, il avoit gagné dans une seule séance, à un jeune Européen, quatre-vingt mille francs, qu'il avoit secrètement dépensés en trois jours avec une bayadère [1]. Mais Horace, peu de jours après son arrivée à Paris, découvrit avec certitude cette anecdote, qui lui fut contée par le père même du jeune homme qu'il connoissoit particulièrement. Ce jeune homme, profitant de l'occasion d'un vaisseau qui mit à la voile peu de jours après sa perte au jeu, manda sur-le-champ cette aventure à son père, et surtout parce que celui-ci lui avoit expressément ordonné de se lier intimement avec le jeune Tancrède.

Le comte, indigné et de la chose et du mystère qu'on lui en avoit fait, interrogea son fils, qui ne fit aucune difficulté de révéler tout le mystère de la conduite coupable de son

[1] Danseuse et courtisane des Indes.

gouverneur. M. Joubert fut appelé, interrogé, confondu, convaincu sur ce point (sur beaucoup d'autres), et chassé à l'heure même. Couvert de honte, ayant perdu sans retour le sort le plus honorable et le plus heureux, M. Joubert connut enfin, mais trop tard, que la route la meilleure et la plus sûre est toujours celle du devoir.

Cette fâcheuse découverte rendit très-suspecte aux yeux d'Horace la conduite de son fils; il la fit épier soigneusement, et il découvrit qu'elle étoit très-mauvaise, qu'il alloit souvent chez des courtisanes et même dans des maisons de jeu: il lui fit, à ce sujet, des reproches sévères et de grandes menaces. Tancrède rejeta tout sur l'indigne caractère de son gouverneur, qui ne lui avoit jamais dit un seul mot de religion et de morale, que parfois dans le salon, en présence de nombreux témoins. Eh bien! reprit le comte, je me charge de terminer votre éducation, et si vous ne vous conduisez pas à mon gré, je vous la ferai finir au château fort de Saumur.

Ces divers événemens causèrent à Aurélie de telles douleurs; mais la Providence lui en préparoit de plus cruelles encore. On venoit d'arranger pour Tancrède le mariage le plus brillant, le plus avantageux, et même, ce qui est plus rare, le plus raisonnable. Il

trouvoit la jeune personne ce qu'elle étoit en effet, également charmante par le caractère, les talens et la figure; enfin, elle avoit de la fortune, un beau nom, la famille la plus vertueuse et à laquelle il étoit le plus désirable de s'allier. Le comte assura toute sa fortune à son fils; Aurélie fit mille fois son éloge à sa future belle-mère : il avoit un extérieur agréable; il n'étoit point encore connu; il étoit le jeune homme de la cour le plus riche. On fut bientôt d'accord. Il fut convenu que, le dernier jour de la semaine, les articles du contrat de mariage seroient signés, suivant l'usage, chez les parens de la jeune personne. En effet, les deux familles s'y trouvèrent rassemblées à sept heures du soir. On signa, on fit un peu de musique, on dansa, on soupa et ensuite on s'établit autour d'une grande table ronde de jeu. Le futur beau-père de Tancrède, que la goutte tourmentoit un peu, alla se coucher; le comte imita son exemple, ainsi que toutes les personnes raisonnables qui n'avoient pas la passion du jeu, et de ce nombre furent la mère et la future belle-mère de Tancrède. On pense bien que la jeune personne qu'il devoit épouser ne resta pas dans le salon. Avant de se séparer, on se donna rendez-vous pour le lendemain à midi, où l'on devoit se rendre à l'église

pour la célébration du mariage, car c'étoit le jour désigné pour la noce.

Alors affranchi des surveillans qui le gênoient, Tancrède se livra sans réserve à sa passion pour le jeu. Il trouva un jeune homme possédé de la même manie, qui s'engagea avec lui dans une partie de trente et quarante. Tancrède avoit eu aux Indes un grand succès au jeu, qu'il avoit bien payé depuis son retour à Paris; mais, durant cette nuit, à la fin de laquelle devoit briller l'aurore d'un bonheur plus durable et plus doux, il fut encore, comme joueur, beaucoup plus heureux : il gagna trois cent mille francs. Son adversaire, au désespoir, le retint jusqu'à quatre heures et demie du matin; il fallut enfin se séparer. Tancrède demanda le secret au peu de spectateurs témoins de sa bonne fortune; on le lui promit. Il y compta; il alla prendre quelque repos, persuadé qu'il étoit le plus fortuné de tous les mortels. L'idée ravissante qu'il se faisoit de la sensation délicieuse qu'il éprouveroit, sous peu d'heures, à son réveil, l'empêcha long-temps de s'endormir; il se représentoit avec transport qu'à midi de ce même jour il alloit recevoir la main d'une personne charmante, dont il se croyoit aimé. Loin d'avoir de l'inquiétude sur le gain prodigieux qu'il venoit

de faire, ce n'étoit pour lui qu'un surcroît de joie; d'abord il pensoit que ce fait seroit ignoré, ou que du moins on ne l'apprendroit que long-temps après son mariage; alors il seroit son maître, et son sort seroit assuré. Il se faisoit une fête de donner à sa future une quantité de beaux présens inattendus, et de se passer à lui-même mille fantaisies qu'il avoit confusément dans la tête; et seulement en pensant à la toilette qu'il alloit faire, il éprouvoit un nouveau sujet de joie; car son habit de noce étoit magnifiquement brodé sur toutes les tailles; sa mère lui avoit donné de superbes boucles en pierreries, dont il devoit orner ses souliers en ce jour solennel; et Tancrède étoit un jeune homme aussi vain, aussi frivole, que fougueux et emporté. Il étoit bien loin d'imaginer que ces pensées enivrantes qui l'empêchoient de s'endormir, étoient les rêves les plus illusoires qu'il eût faits de sa vie.

D'un autre côté, quelle fut la douloureuse surprise du comte de Saint-Brice, lorsqu'à son réveil, à sept heures un quart, on lui annonça que le baron de ***, futur beau-père de son fils, demandoit à lui parler, et qu'il avoit l'air et la contenance d'un homme accablé de chagrin. Horace, qui venoit de sortir de son lit, ordonne avec inquiétude

qu'on le fasse entrer ; on obéit, et on les laisse tête-à-tête. Tout est rompu, s'écrie aussitôt le baron; je viens vous rendre votre parole. — Comment ? — Jamais je ne donnerai ma fille à un joueur....

A ces mots, le comte crut d'abord que le baron lui parloit du gain des quatre-vingt mille francs au jeu fait aux Indes. Il alloit protester que son fils étoit parfaitement corrigé; le baron l'interrompant à son tour : Voilà, dit-il, un nouveau trait que vous m'apprenez, mais qui n'est rien auprès de ce que j'ai à vous dire : votre fils, cette nuit même et chez moi, a gagné trois cent mille francs au jeune Blondel. Ce dernier, la mort et la rage dans le cœur, est rentré chez lui à six heures et demie ce matin, et, cédant à son désespoir, il s'est tiré un coup de pistolet et s'est tué.... — Oh ciel! mais êtes-vous bien sûr ?.... — Avant de commettre ce suicide, il a écrit deux lignes de sa main, qui constatent, par sa signature, ce déplorable événement. Victime d'un point d'honneur sanguinaire, il ne pouvoit, dans les vingt-quatre heures, payer cette dette prétendue sacrée; il a préféré la mort à ce malheur. Son oncle et son tuteur sort de chez moi; il est venu m'apporter le billet de son infortuné neveu; le voici, lisez.... Horace, d'une main trem-

blante, saisit ce fatal écrit, il le lut, et, d'une voix terrible, il s'écria : Nous serons tous vengés !.....

Horace, avant de prendre aucun parti, voulut s'assurer de la parfaite vérité de ce récit; il se rendit avec le baron chez le malheureux jeune homme; il vit son cadavre déjà examiné par d'habiles chirurgiens. Il commença par faire une visite à l'oncle de l'infortuné Blondel, en l'assurant qu'il renonçoit pour jamais à cette somme fatale, exécrable à ses yeux : il en donna par écrit son désistement. Ensuite il vole à Versailles, se rend chez le ministre, dont il obtient une lettre de cachet, pour faire enfermer son fils au château de Saumur. Le comte, en quittant son hôtel, avoit ordonné qu'on laissât dormir son fils jusqu'au moment où il sonneroit. La jeunesse, la sécurité, et même la joie de l'imprudent Tancrède, prolongèrent son sommeil jusqu'à dix heures trois quarts. Il gronda violemment ses gens de ne l'avoir pas réveillé plus tôt. Ne concevant pas comment son père avoit pu le laisser dormir aussi tard, on lui répondit, d'un air consterné, que *monsieur le comte* lui-même l'avoit défendu, et on lui remit le fatal billet qu'il avoit laissé en partant pour Versailles. Tancrède, avec un saisissement qu'on ne peut décrire, y lut ce qui suit :

« Misérable, joueur incorrigible, je viens » de donner quittance de la somme que vous » avez gagnée cette nuit ; l'infortuné jeune » homme que vous avez eu l'inhumanité et la » folie de ruiner, s'est brûlé la cervelle et » n'existe plus!.... Votre mariage est rompu, » votre nom déshonoré, car cette funeste » aventure va faire le plus grand bruit; tels » sont les fruits du manque de parole et » de la mauvaise conduite. Je ne vous donne » point ma malédiction, je me contente de » vous punir : vous avez empoisonné mes » jours et flétri les vôtres. Adieu, pour long- » temps ».

Pour toujours! s'écria l'impétueux Tancrède, et au même instant il s'immola comme l'infortuné Blondel. On accourut sur-le-champ au bruit que fit l'explosion du pistolet. La surprise et la désolation furent extrêmes en apercevant Tancrède étendu sans mouvement sur le parquet et baigné dans son sang.

Pendant ce temps, sa malheureuse mère finissoit une brillante toilette, et se disposoit à partir pour l'église de Saint-Eustache; elle s'étonnoit même qu'on ne fût pas déjà venu la prendre; toute parée, couverte d'or et de pierreries, elle attendit encore plus d'une demi-heure; au bout de ce temps, ne pouvant plus résister à son impatience, elle

envoya chez son mari, et son inquiétude fut au comble en apprenant qu'il étoit sorti; elle voulut alors aller elle-même chez son fils; on l'en empêcha sous différens prétextes; et son inquiétude prit un caractère beaucoup plus alarmant, en remarquant la consternation qui se peignoit sur tous les visages, car on savoit l'horrible catastrophe qui venoit de terminer l'existence de son fils: elle questionna en frémissant; on ne répondit que par des pleurs; mon fils, mon fils, s'écria-t-elle: les pleurs redoublèrent. L'infortunée n'osa poursuivre; pâle, tremblante, glacée, elle retomba dans son fauteuil; le ciel, comme pour la punir de tant d'évanouissemens joués, lui conserva la connoissance; elle cessa de parler, mais elle ne put s'empêcher d'observer, d'écouter: elle connut bientôt qu'elle n'avoit plus de fils!.... Elle demeura dans une si effrayante immobilité, que ses femmes la mirent sur son lit sans la déshabiller; elle y resta jusqu'au soir sans dire un seul mot et sans vouloir prendre de nourriture.

Le comte Horace ne revint de Versailles qu'à six heures du soir; il parut être pétrifié, ainsi que l'avait été sa femme, en apprenant la mort du malheureux Tancrède. Ensuite, pensant tout à coup que sans doute le dernier billet qu'il avoit adressé à Tancrède, l'avoit

porté à cet acte de fureur, sans espérance, il tomba dans le plus violent désespoir; il envoya chercher les deux chirurgiens les plus célèbres de Paris; en les attendant, il alloit et venoit dans sa chambre comme un insensé, s'arrêtant de temps en temps avec la plus terrible expression du saisissement et de l'épouvante!.... Il éprouvoit, pour la première fois de sa vie, une douleur véhémente; ses organes étoient inexperts à cette situation aussi étrange qu'accablante pour lui!....

Cependant, les personnes invitées à la noce, n'ayant pas eu le temps d'être contremandées, s'étoient présentées, du moins en grande partie, à l'hôtel du comte Horace; le suisse n'ayant point reçu d'ordre positif, mais craignant d'expliquer ce qu'il ne savoit que très-imparfaitement, en avoit brusquement congédié plusieurs, tandis que d'autres, par intérêt ou par curiosité, étoient entrés malgré lui; les domestiques leur avoient positivement refusé de les annoncer à la maîtresse de la maison, ainsi que de répondre à leurs questions réitérées. On les établit dans un vaste salon; ils firent d'abord entre eux beaucoup de conjectures, mais sans jamais deviner l'affreuse vérité; ils comprirent seulement que le mariage étoit rompu. L'heure du dîner étant passée depuis

long-temps [1], ils s'en allèrent presque tous; il ne resta que trois proches parens, amis intimes des maîtres de la maison, connoissant particulièrement deux domestiques de confiance; ils en obtinrent quelques éclaircissemens qui leur firent entrevoir avec horreur une partie de cette cruelle aventure; ils se firent conduire chez le comte qu'ils trouvèrent dans l'état le plus effrayant; il étoit entouré des chirurgiens qui venoient de lui confirmer le fait trop réel de la mort tragique, autant qu'imprévue, de son fils unique. Quand il vit ses amis, il leur dit d'un air égaré, qui les fit tressaillir : Eh bien! j'ai tué mon fils!... oui, je l'ai tué en lui écrivant une lettre trop dure, une lettre barbare!..... j'ai tué mon unique enfant, le dernier de son nom!..... je suis un monstre!..... Que ferai-je de cette grande fortune, acquise par onze ans d'expatriation; qu'en ferai-je? j'ai tué mon fils!..... A ces mots, il s'arrêta; une affreuse convulsion lui coupa la parole, ses yeux se tournèrent; on s'aperçut qu'il écumoit : il tomba dans un violent accès d'épilepsie; les chirurgiens lui administrèrent les secours nécessaires et le mirent au lit, tandis que ses amis fondoient en larmes. La chambre dans

[1] On dînoit alors à deux heures.

laquelle on étoit donnoit sur la rue; on entendit tout à coup les sons joyeux d'une musique bruyante; c'étoient les musiciens appelés pour la fête qui avoit dû terminer ce jour de noce, de joie et de réjouissance!.....

Dans ce moment, la porte de la chambre se rouvrit, et l'on vit s'avancer lentement la malheureuse Aurélie, toujours toute parée pour la noce, toute éclatante de dorure, de paillons et de diamans; elle étoit appuyée sur une de ses femmes, car elle ne pouvoit véritablement se soutenir sur ses jambes; elle recula d'horreur à l'aspect hideux de son époux, toujours dans les convulsions d'un mal affreux qu'il éprouvoit pour la première fois de sa vie; Aurélie pousse un cri douloureux, et, s'adressant aux témoins de cette scène désastreuse : Grand Dieu! s'écrie-t-elle, entendez-vous cette musique brillante, qui devoit, dans cet instant même, célébrer notre félicité? Quel épouvantable contraste!.. En prononçant ces paroles, l'infortunée, sans rien affecter, s'évanouit!..... Tous les soins furent prodigués à ces deux époux si dignes de compassion. Horace reprit le premier ses sens et sa connoissance; en rouvrant les yeux, il répéta d'une voix sépulcrale : J'ai tué mon fils!..... Ce malheureux avoit absolument perdu la tête; lorsqu'il

aperçut sa femme, il ne la reconnut point, il ne remarqua même pas qu'elle étoit évanouie; il ne fut frappé que de sa parure, il crut que c'étoit une dame qui venoit pour la noce, et il répétoit : Allez vous-en, j'ai tué mon fils!.... *.

On emporta Aurélie dans son appartement; elle reprit sa connoissance; elle étoit aussi sincèrement affligée que son mari; mais ayant plus de religion, et plus familiarisée que lui avec l'idée des peines de l'âme, elle les supportoit mieux; elle n'avoit point de fièvre; son mari en avoit une très-violente, avec un délire affreux qui ne le quitta plus; il demanda plus d'une fois son fils, dont il vouloit voir le cadavre, car il conserva toujours le souvenir de son malheur. Aurélie, débarrassée enfin de sa parure, revint chez Horace pour le garder et le veiller; ce fut précisément le jour où le criminel et malheureux Tancrède fut porté en terre, et sa déplorable mère, par la maladresse et l'inadvertance de ses gens, rencontra le cercueil; baignée de larmes, elle s'arrêta, se jeta à genoux, et retrouva un peu de force et de courage en priant pendant plus d'un quart d'heure.

Ne pouvant se dissimuler qu'Horace étoit

dans un état tout-à-fait désespéré, elle proposa au malade d'envoyer chercher un prêtre, en ajoutant, de tels maux sont au-dessus de toutes consolations humaines; ayons donc recours à Dieu ; si c'est avec une entière confiance, il nous soutiendra, et je l'éprouve. Elle avoit choisi pour parler ainsi un des nombreux momens de lucidité que le comte avoit toujours dans la journée; il l'écouta, la regarda fixement, et consentit sans difficulté à ce qu'elle demandoit : il avoit toujours été beaucoup plus occupé de sa fortune que de son salut, mais du moins il n'étoit point impie. Il ne s'étoit jamais fait une morale indépendante de la religion ; morale qui, dans ce cas, est toujours variable, inconséquente et fausse, parce qu'elle s'allie comme on veut avec toutes les passions, et qu'elle n'a d'autre but que celui de plaire et de réussir dans le monde, dans ce passage rapide d'un trajet orageux.

Le comte, trois jours après, reçut tous les sacremens. Il eut à la fois une fièvre nerveuse et putride, et il expira dans un accès d'épilepsie. Sa veuve, véritablement inconsolable de toute manière, renonça au monde, à la grandeur, à la vanité, pour se jeter sans réserve dans les bras de la religion.

Elle employa toute sa fortune à faire des fondations pieuses et bienfaisantes ; elle se retira dans un couvent, et, au bout de l'année de son veuvage, elle prit le voile et se fit religieuse.

CHAPITRE XIV.

Petit voyage dans les environs. — Action héroïque.

Nelgis et son secrétaire furent contens de la moralité de cette nouvelle. Ils trouvèrent de l'originalité dans l'idée de porter au comble du désespoir, avec vraisemblance, un joueur qui, au lieu de perdre, avoit fait un gain très-considérable. Il remit le manuscrit dans la bibliothèque, se promettant de le reprendre, pour y lire encore quelque nouvelle, lorsqu'il seroit revenu de plusieurs petits voyages qu'il devoit faire aux environs de St.-Aubin avec son secrétaire. En effet, il prit congé du marquis d'A*** pour dix ou douze jours, et partit avec Bléval. Ils allèrent d'abord à Luzi, jolie petite ville; ils furent parfaitement accueillis par l'arrière-petite-fille d'une femme, Mme. Mérat, qui avoit cent cinq ans lorsque Nelgis quitta la Bourgogne, et qui vécut encore plusieurs années après. Cette femme étoit un véritable phénomène; elle conserva toutes ses facultés physiques et morales

jusqu'à la fin de sa longue carrière. Elle avoit de l'esprit, une mémoire prodigieuse, un caractère plein de douceur et de bonté; le ciel l'avoit affranchie de toutes les infirmités de la vieillesse; elle étoit l'honneur et la gloire de la ville de Luzi, dont, depuis plus de quatre-vingts ans, elle faisoit parfaitement les honneurs à tous les voyageurs et les étrangers; et voilà ce qu'on a trouvé bien rarement dans les cours, et ce que les campagnes de tous les pays offrent assez fréquemment. Il est bien difficile d'atteindre ces dernières limites de la vie, c'est-à-dire de passer cent ans. Une forte constitution, un air pur et de l'aisance ne suffisent pas pour y parvenir; il faut y joindre la sagesse en tout genre, la modération et la tempérance. On doit s'étonner que tant de philanthropes chrétiens, qui ont fondé des prix pour les classes indigentes, n'aient pas eu l'idée d'en offrir un aux pauvres centenaires; ce seroit aussi, en général, l'instituer pour la vertu persévérante.

De Luzi, nos voyageurs allèrent à Gilly, à Ganat, à Parey, etc., etc., ensuite ils retournèrent à St.-Aubin; ils y trouvèrent le marquis d'A*** occupé à lire un papier imprimé qu'il venoit de recevoir de Paris, et qui avoit pour titre : l'*Héroïsme d'un François, en janvier* 1793. Comme c'étoit un trait

inconnu à Nelgis, après les premiers complimens d'arrivée et de retour, il questionna son ami à ce sujet; car il pensoit, avec raison, qu'un *trait héroïque*, dont on n'a point parlé, mérite surtout qu'on le fasse connoître, et que le publier est une bonne action. Le marquis, reprenant le papier imprimé, pria Nelgis et Bléval de l'écouter, et leur lut tout haut ce qui suit:

« . . . . . .

» Les pages sanglantes de notre histoire, depuis les massacres de septembre jusqu'à la » mort de Robespierre, inspireroient un véritable dégoût, si l'âme n'étoit soulagée par » quelques traits d'un généreux dévouement, » tel que celui que nous allons retracer.

» Les hommes qui s'étoient emparés du pouvoir avoient attiré à Paris une foule de brigands, ramassés dans tous les coins de la » France. Sans y être autorisés par leurs » mandats, ils avoient osé mettre en jugement » le vertueux Louis XVI. Une sombre terreur régnoit dans la capitale. Malesherbes » et de Sèze avoient obtenu de défendre leur » souverain; mais que pouvoient leurs éloquens plaidoyers sur des tigres altérés de » sang?

» Cependant on ne désespéroit point encore » de sauver le roi; un grand nombre de ses

» serviteurs s'indignoient de ne pouvoir rien
» faire pour lui. Un des plus zélés, M. Beau-
» geard, apprend la mise en accusation; aus-
» sitôt il s'établit en face du Temple, pour
» veiller sans relâche sur le sort de son maî-
» tre. Il avoit des amis; mais il n'existoit au-
» cun moyen pour forcer la prison du roi. Il
» faut attendre, leur dit-il, le jour où la vic-
» time sortira du Temple; et ils jurèrent
» mutuellement de recruter, chacun dans leur
» section, un nombre de vrais François.

» Beaugeard savoit que la section des Filles
» St.-Thomas étoit la mieux disposée pour
» l'infortuné monarque; il s'enrôle dans cette
» section, et le 21 janvier, il pouvoit compter
» sur son dévouement. La nuit du 20 au 21,
» Beaugeard la passa dans le quartier du Tem-
» ple, et suivit l'escorte qui accompagnoit la
» victime, dans l'espoir de rallier les François
» fidèles et de sauver son roi. Mais le crime
» veilloit; on se défioit du royalisme de quel-
» ques sections, et des brigands armés, étran-
» gers à la population, suivoient le cortége.
» Arrivé à la Madelaine, voyant une partie
» des gardes nationaux répandre des larmes,
» il crut que c'étoit le moment de déployer son
» courage. Le sabre à la main, il s'élance au mi-
» lieu de soixante mille baïonnettes; il s'écrie :
» François, mes concitoyens, souffrirez-vous

» que l'on répande le sang du juste? marchons
» et sauvons-le!... Un grand nombre de voix
» lui répondirent, et peut-être il eût sauvé le
» roi, sans un groupe de brigands étrangers
» qui l'entourèrent tout à coup, l'entraînèrent
» au loin, et le laissèrent mourant sur le pavé.

» Les gendarmes d'escorte s'en emparèrent,
» le transportèrent à la section de la place
» Vendôme. Revenu à lui, et interrogé sur la
» conduite qu'il venoit de tenir, il confirme
» les paroles qu'il avoit prononcées....

» Il fut transféré à la Conciergerie; là, les
» barbares qui dominoient la France, crai-
» gnant de le faire juger publiquement, ima-
» ginèrent de le faire mourir de faim. Il resta
» quatre jours sans alimens. Un de ses pa-
» rens parvint, à force d'or, à pénétrer dans
» sa prison; il le trouve expirant de douleur
» et de foiblesse... On fit passer Beaugeard
» pour un insensé, et il fut renvoyé dans le
» domaine de son parent, en Bretagne; mais
» tous ses biens furent confisqués.

» A peine remis de ses blessures et de ses
» souffrances, Beaugeard ne crut pas avoir
» assez fait pour ses maîtres. L'armée royale
» se formoit en Bretagne, sous le commande-
» ment du marquis de la Boessière; il voulut
» en faire partie. Il y fut reçu aux acclama-
» tions générales; il obtint un grade supé-

» rieur [1], et fut traité avec le respect dû à son » courage et à sa vertu, comme on le voit par » les lettres du marquis de la Boessière.

» A l'époque de la restauration, il fut réin- » tégré dans sa place auprès de S. A. R. ma- » dame la Dauphine ; mais aussi modeste que » brave, il ne parla jamais de lui, croyant n'a- » voir fait que son devoir. Il ne reçut ni la » croix d'honneur, ni même le brevet de re-

[1] Voici le brevet si remarquable qui lui fut donné, à cette occasion, par le marquis de la Boessière :

ARMÉE ROYALE DE BRETAGNE.

AU NOM DU ROI.

Nous, maréchal-des-camps, chef de l'état-major des armées royales, commissaire extraordinaire du roi, adjoint pour le département de la Bretagne, en l'absence de M. le comte de Marigny, lieutenant-général, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, premier commissaire extraordinaire du roi,

Prenant en considération la valeur, la bonne conduite et le dévouement au roi, de M. Beaugeard, secrétaire des commandemens de S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, notamment le courage héroïque qu'il déploya en se présentant seul, le sabre à la main, aux troupes qui conduisoient Louis XVI à l'échafaud, et les appelant à le seconder pour l'arracher à ses bourreaux : trait admirable dont aucun François ne peut offrir l'équivalent, et qui rend M. Beaugeard l'objet d'un juste respect de la part de tous les royalistes, l'avons nommé capitaine attaché à l'état-major-général, avec faculté d'en exercer les fonctions dans toute la Bretagne.

Ordonnons à toutes les autorités militaires de le reconnoître et de le faire reconnoître en ladite qualité.

Signé le marquis de la Boessière.

» tenue que Louis XVI lui avoit promis pour » la finance de sa place, sur laquelle le do- » maine de son épouse étoit hypothéqué.

» M. Beaugeard succomba, depuis, au dé- » labrement de sa santé et à ses souffrances, » causés par ses blessures. Il mourut en héros » chrétien, trouvant dans son cœur et dans » la religion la récompense de son admirable » dévouement. *Jamais il n'en obtint d'autre!..*»

. . . Est-il concevable, s'écrièrent à la fois Nelgis et Bléval, qu'un tel héros n'ait pas même obtenu la croix d'honneur? et que sa famille et son épouse n'aient pas eu part aux indemnités!... Mais, reprit le marquis, on vous en dit la raison : *il ne parla jamais de lui.* — Ce qui, sans doute, vous paroît tout simple, à vous, M. le marquis, qui avez caché pendant tant d'années de si belles actions!... — Quel mérite a-t-on à donner de l'argent quand on en a de reste? — On sait que vous comptez pour rien le mérite immense de se faire accuser d'avarice, pendant un grand nombre d'années, au lieu de recevoir un juste tribut d'éloges; on sait que vous avez même été très-fâché en apprenant que, malgré le secret que vous aviez exigé, on eut à la fin divulgué ces nobles actions. — Ces actions ne demandent pour confident que le seul témoin suprême qui les prescrit et qui les récompense, et je n'en

aurois point eu d'autre, si j'avois pu faire tout seul ce que je méditois. — Vous nous avez parfaitement prouvé la sincérité de ce désir; vous conviendrez néanmoins qu'il y a beaucoup de gens qui, avec l'approbation de leur conscience, souhaitent aussi celle du public. — C'est qu'ils ne connoissent pas le charme et la douceur que l'on trouve à s'en passer. Il faut les plaindre. Mais revenons à l'héroïque Beaugeard.

« La renommée a publié avec raison le dé-
» vouement de Malesherbes, qui, dans son
» éloquent plaidoyer, a montré sa belle âme
» et s'est acquis une gloire immortelle. On a
» vanté aussi le zèle de quelques personnes
» qui ont exposé leur vie par des voyages
» périlleux, ou pour opérer une révolution
» en faveur de la maison de Bourbon; au mi-
» lieu des dangers qu'ils couroient, ils avoient
» des chances de salut; mais Beaugeard n'en
» avoit point, puisque, pour sauver les jours de
» son roi, il s'exposoit à une mort presque cer-
» taine. Il n'envisageoit d'ailleurs aucune es-
» pèce de vue d'intérêt; c'est ce que sa conduite
» a prouvé jusqu'à son dernier soupir. S'il eût
» publié cette action héroïque, si le monarque
» avoit su que la fortune de ce digne serviteur
» avoit été anéantie par le fait de son dévoue-
» ment, sans doute les titres, les dignités lui

» eussent été prodigués; car Beaugeard mé-
» ritoit tout. »

Assurément, dit Nelgis, *il méritoit tout.* — Il faut qu'il y ait quelque chose de bien touchant dans l'attachement et la fidélité des sujets pour leurs souverains, des serviteurs et même des esclaves pour leurs maîtres, puisque, dans tous les temps et dans tous les pays, ce genre de dévouement a toujours été particulièrement admiré. — Il doit l'être surtout dans la religion catholique, qui prescrit si formellement l'obéissance et la soumission; aussi, de notre temps, l'irréligion précède-t-elle les révolutions. — Et c'est cet esprit d'indépendance qui a produit les prétendues réformes, c'est-à-dire toutes les hérésies. — Conçoit-on que les novateurs aient donné à ces hérésies l'austère nom de *réforme?* — L'inconséquence est toujours le triste apanage de l'erreur; en effet, il est étrange qu'en retranchant de la religion tout ce qu'elle a de gênant, tout ce qui peut blesser notre amour-propre (qui mérite tant d'être combattu), l'abstinence, les vœux religieux par lesquels on renonce entièrement au monde et au mariage, la confession, le maigre, le jeûne; qu'enfin, en établissant le mariage des prêtres et le divorce, on ait appelé toutes ces choses une *réforme.*

Cette conversation se prolongea long-temps encore : on parla des deux chefs des hérétiques, et l'on convint sans peine qu'il faut être bien aveugle ou bien indifférent à toute religion, pour préférer aux successeurs des apôtres, le sanguinaire Calvin et le licencieux Luther [1].

[1] Calvin, tout puissant à Genève, ne sachant comment se débarrasser de son ennemi Servet, qui combattoit avec succès, par écrit, ses pernicieuses erreurs, l'attira à Genève, sur la foi d'un sauf-conduit, et l'y fit brûler vif. Luther corrompit une religieuse (nommée *Bore*), l'enleva, l'épousa, devint apostat, et de là s'établit le mariage des prêtres!...

CHAPITRE XV.

Conversation. — Rencontre touchante.

On retourna dans la bibliothèque, et l'on s'entretint fort naturellement de la lecture et des auteurs célèbres : c'est un plaisir, dit Bléval, de feuilleter dans cette bibliothèque; on est sûr d'y trouver tous nos chefs-d'œuvre, et de n'y pas rencontrer un mauvais livre. Pardonnez-moi, reprit le marquis; il n'y a point d'infamies, mais j'y ai placé trois ou quatre ouvrages qui contiennent des idées dangereuses, qui sont réfutées dans des notes écrites en marge à la main : j'ai conservé ces livres, parce qu'il s'y trouve de belles et bonnes choses; j'en ai réfuté les erreurs, parce que ce travail ne demande que du bon sens; et vous mon ami, interrompit Nelgis, en s'adressant à Bléval, qu'appelez-vous en littérature nos chefs-d'œuvre? — J'appelle ainsi, répondit Bléval, des ouvrages bien écrits (c'est-à-dire avec correction, précision, clarté, harmonie), et qui, contenant des idées neuves, utiles, morales et

religieuses, sont exempts d'ailleurs de plagiats et d'inconséquences. — On peut adopter cette définition. — Il est certain que l'inconséquence gâte tout, et qu'elle ne peut jamais s'allier avec la vérité.....—Que même elle est la marque distinctive d'un esprit errant dans le vague, qui s'y perd, s'y oublie, parce qu'il n'a rien d'arrêté dans ses principes et dans ses croyances; quant aux plagiaires, il me paroît impossible qu'ils aient du génie, car on n'en a point sans invention, par conséquent sans imagination.—Vous n'appelez point *piller*, enrichir notre littérature des idées nouvelles écrites dans une autre langue? — Non, pourvu que l'ouvrage original soit toujours cité, sans quoi l'auteur françois n'est qu'un imposteur qui veut s'attribuer les pensées d'un autre, du moins auprès de beaucoup de personnes qui ne connoissent pas les anciens, ni les langues modernes étrangères. — Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de personnes qui ne connoissent pas les grands auteurs païens? Homère, Platon, Sophocle, Euripide, Virgile, Horace, Cicéron, Sénèque, etc.?—Oui et même parmi ceux qui ont fait des études et qui, faute de mémoire ou d'attention, ont totalement oublié tous ces auteurs. Je ne sais pas pourquoi on s'est plu à décrier la mémoire en prétendant qu'elle nuit à l'esprit; elle ne nuit même pas à l'esprit des

paresseux ; on n'a jamais une grande mémoire avec de la paresse ; il faut comprendre et s'appliquer pour retenir ; rappelez-vous le peu de gens cités dans la société pour leur grande mémoire ; vous trouverez qu'ils ont tous infiniment d'esprit, de facilité à comprendre les choses les plus abstraites, à saisir les rapports les plus éloignés et les plus délicats ; enfin, qu'ils ont encore une aptitude particulière pour les études utiles et sérieuses. — Tous ceux qui connoissent M. le comte de R*** D***, seront assurément de cet avis. — D'où viennent donc ces continuelles déclamations et ces calomnies absurdes sur l'une de nos plus belles facultés, la mémoire? Premièrement, des sots qui font foule partout et qui, en toute occasion, par esprit de corps, se déchaînent avec tant *de zèle* contre tout ce qui est distingué ; secondement, tous les gens qui haïssent l'instruction et l'étude et qui croient non *bonnement*, mais *méchamment*, qu'il suffit de lire quelques journaux suivant son opinion, de savoir avec ses variantes, l'histoire scandaleuse du jour, fausse ou vraie, et qu'une instruction plus étendue n'est que du pédantisme. On en étoit là de cette entretien lorsque la marquise entra ; elle venoit avertir que les chevaux étoient mis à la calèche, et qu'on devoit faire une longue promenade dans le village, pour y voir deux personnes

qui étoient absentes lorsque Nelgis avoit fait ses premières visites aux familles dont il n'avoit point oublié les noms. On alla d'abord dans les maisons de mesdemoiselles Urgon et Burga, qui n'existoient plus depuis près d'un demi-siècle, mais dont les logemens étoient encore occupés par des parens. En sortant de la dernière de ces visites, comme Nelgis montoit en calèche, un pauvre vieillard l'aborda et lui demanda l'aumône, Nelgis le regarda, et il lui parut qu'il avoit au moins cent ans (il n'en avoit que quatre-vingt-six). Vous ne me reconnoissez pas, lui dit le pauvre? Non, mon ami, répondit Nelgis. Pourtant, jadis dans une fête, reprit le pauvre en pleurant, vous faisiez l'*Amour* et je faisois le *Plaisir*. A ces mots, Nelgis, malgré le ridicule du fait qui étoit vrai et qu'il se rappela parfaitement, ne put retenir ses larmes. Cette rencontre le toucha d'autant plus, que c'étoit la première fois qu'il voyoit un de ses anciens camarades tombé dans la misère. Il s'empressa de lui donner tout ce qu'il avoit sur lui, et le pria de venir le lendemain matin le trouver au château. Le pauvre qui ne l'avoit reconnu que par ce qu'il l'avoit entendu nommer, et qui, mendiant dans les environs, n'étoit revenu à Saint-Aubin que le jour même, fut très-exact au rendez-vous; mais, dans l'intervalle, le marquis d'A*** dé-

clara à Nelgis qu'il vouloit se charger du sort de cet homme. C'est, lui dit-il, le premier pauvre que vous ayez vu à Saint-Aubin. J'ai pris toutes les précautions possibles pour qu'il n'y en ait point; aussi le très-petit nombre de ceux qu'une extrême paresse a fait tomber dans l'indigence, s'en sont-ils éloignés. En faveur de son grand âge et de votre ancienne connoissance, je veux bien oublier qu'il a passé toute sa jeunesse dans les cabarets, chez notre ami Poucet, où il a bu et mangé tout l'héritage de son père, et que sa vieillesse s'est écoulée dans la mendicité, sans avoir jamais cherché des ressources plus honorables. — Il n'en pourroit plus trouver à présent. — Pardonnez-moi, il en trouveroit ici, car j'ai des petits travaux pour tous les âges, afin de pouvoir dire, avec vérité, que je ne fais l'aumône à personne; mais lorsqu'on a mendié pendant quarante ans, je sais bien que l'on ne quitte point ce genre de vie, du moins entièrement, à quatre-vingt-six ans. Et pour ne pas donner ici un mauvais exemple, en lui assurant une petite pension, qui lui donnera une véritable aisance, j'exigerai qu'il me garde un profond secret, et je l'enverrai dans une terre d'un de mes voisins, avec défense expresse de revenir dans la mienne. Là, il pourra mendier tant qu'il voudra sans contrevenir à mes

ordres. Il n'en prendra qu'à son aise, et sera très-heureux. Les choses ainsi convenues, le pauvre vieillard, possédant en outre cent écus que lui avoit donnés Nelgis, se trouva, en effet, le plus fortuné de tous les mendians, car il n'étoit plus obligé de demander l'aumône par les temps d'orages, de neiges et de pluies; il promit tout avec transport et tint parole.

CHAPITRE XVI.

Réflexions sur la paresse.

Exécrable paresse, s'écria Nelgis, lorsqu'il se retrouva seul avec Bléval, son plus intime confident. — Dans quel profond abaissement tu peux plonger la nature humaine ! L'homme est condamné au travail; c'est un arrêt du ciel ! Nous devons l'accomplir, alors même que nous pouvons, pour vivre, nous passer de travail; car l'oracle divin n'admet point d'exception, ni de situation, ni de sexe, ni d'âge. Il faut travailler jusqu'au tombeau. — Aussi n'est-il point de proverbe plus juste que celui-ci : *L'oisiveté est la mère de tous les vices.* — Oui, elle les engendre tous quand elle est volontaire et qu'elle devient un goût; elle fait tomber les esprits supérieurs dans des écarts énormes et monstrueux, et les médiocres dans l'imbécillité, quand elle ne leur donne pas le spleen. — Vous ne faites donc aucun cas du *farniente* des Italiens ? — Les anciens Romains

ne l'ont point vanté; s'ils y eussent trouvé du charme, ils ne seroient jamais parvenus à ce point de grandeur qu'on admiroit en eux; sans doute leur gloire ne fût pas sans alliage; mais ils étoient païens, et la paresse est plus honteuse encore à des chrétiens qui ne peuvent s'y livrer sans manquer à l'un des préceptes les plus formels de la religion. Les Romains avoient une déesse de la paresse; mais ils ne lui élevèrent point d'autels. Examinez attentivement tous les gens spirituels; vous n'en trouverez point de véritablement paresseux: ils sont actifs, agissans, questionneurs, ne perdent pas une occasion de s'instruire; ou bien ils font en silence et dans la retraite des lectures prodigieuses et des études particulières. Un homme possédé de cette noble passion, croit pouvoir suffire à tout; il n'a qu'un écueil à craindre, c'est d'embrasser trop de choses à la fois, et de se charger de travaux au-dessus de ses forces. La paresse, de concert avec la cupidité, a fondé les loteries et les maisons de jeu; c'est elle qui produit l'ivrognerie et tous les excès de la table, et qui conduit et ruine le peuple dans les estaminets et dans les cabarets. Remarquons que l'homme laborieux n'est jamais souillé par les vices qui entraînent dans ces désordres, et que, quel qu'il soit, ni lui ni ses enfans ne sont

réduits à la mendicité. Avec quel sens profond et sublime l'Écriture Sainte dit :

« Les pensées d'un homme fort et laborieux » produisent l'abondance ; mais tout paresseux » est toujours pauvre. (*Proverbes, ch.* 21.) » J'ai passé par le champ du paresseux, et par » la vigne de l'insensé, et j'ai trouvé que tout » étoit plein d'orties, que les épines en cou- » vroient toute la surface, et que les murs » étoient abattus ; en voyant cela, j'ai fait mes » réflexions, et je me suis instruit par cet » exemple. (*Proverbes, ch.* 24.) » Et ces autres passages : « Le paresseux n'a pas voulu labou- » rer à cause du froid ; il mendiera pendant » l'été, et on ne lui donnera rien. (*Prov.*, » *ch.* 20.) . . . . . .

. . . . . .

» Allez à la fourmi, considérez sa conduite, » et apprenez à devenir sage, puisque n'ayant » ni chef, ni maître, ni prince, elle fait néan- » moins sa provision durant l'été, et amasse, » pendant la moisson, de quoi se nourrir. Jus- » ques à quand dormirez-vous, paresseux ? » Quand vous réveillerez-vous de votre som- » meil ? (*Prov., ch.* 6.)

» N'aimez point le sommeil, de peur que » vous ne tombiez dans l'indigence ; soyez vi- » gilant, et vous serez dans l'abondance. Les » désirs tuent les paresseux, car ses mains ne

» veulent rien faire ; il passe sa vie à former » des souhaits. (*Prov.*) »

Tout cela est admirable, et quelle finesse d'observation dans ces paroles, pour le paresseux !... *Il passe sa vie à former des souhaits ;* comme cela est vrai !..... — C'est qu'on peut former tous les souhaits les plus ambitieux, étendu mollement dans le duvet d'un bon fauteuil, les jambes allongées, la tête et le corps appuyés ; on peut ainsi, sans agir, se faire empereur de la Chine.....—Cela est commode. Connoissez-vous le beau sermon de l'abbé Poule *sur les devoirs de la vie civile ?* —Non, j'en ai entendu parler, mais je ne le connois pas. —Je le sais par cœur ; je vais vous en dire un fragment sur la paresse, qui entroit naturellement dans son sujet ; écoutez, le voici :

« . . . . . .

» Lisez attentivement les divines écritures, » vous y verrez partout l'oisiveté en exé- » cration, le travail expressément recom- » mandé à tous, sans distinction de rang ni » de sexe. L'arbre stérile, coupé et livré aux » flammes, le serviteur négligent précipité » dans les ténèbres extérieures, et toujours la » paresse punie avec autant de sévérité que » l'infidélité. La politique humaine entend-elle » aussi bien les intérêts de la société ? S'arme-

» t-elle d'autant de rigueurs contre les spec-
» tateurs indifférens qui moissonnent large-
» ment dans un champ où ils n'ont point semé?
» A peine a-t-elle des punitions pour les scé-
» lérats ; comment en auroit-elle pour les pa-
» resseux ? Ils sont souvent les mieux récom-
» pensés ; aussi, sûr de l'impunité, on em-
» brasse un état, on se charge d'un emploi,
» et on néglige sans crainte d'en remplir les
» obligations. Ils ont suivi les déréglemens de
» leur cœur, dit le prophète ; voilà la source
» du mal, et dès lors ils ont mis les plaisirs à
» la place des devoirs, les amusemens à la
» place des occupations ; ils se sont rendus
» inutiles : la conséquence est juste ; pour vous
» en convaincre, jetez les yeux sur la scène
» du monde, tout s'y passe en représentations,
» presque rien ne s'y passe en réalité ; tous les
» postes sont occupés en apparence, et cepen-
» dant, à le prendre à la rigueur, que de
» postes vacans, que de titres sans fonctions,
» que de ressorts qui n'agissent point, que de
» principaux mobiles qui s'arrêtent !..... Di-
» vinités inférieures de la terre, nobles, grands,
» puissans du siècle, souffrez que nous vous
» interrogions : tout s'agite, tout est en mou-
» vement autour de vous ; pourquoi seuls crou-
» pissez-vous dans l'oisiveté ? N'êtes-vous pas
» pêcheurs, et le joug n'a-t-il pas été imposé

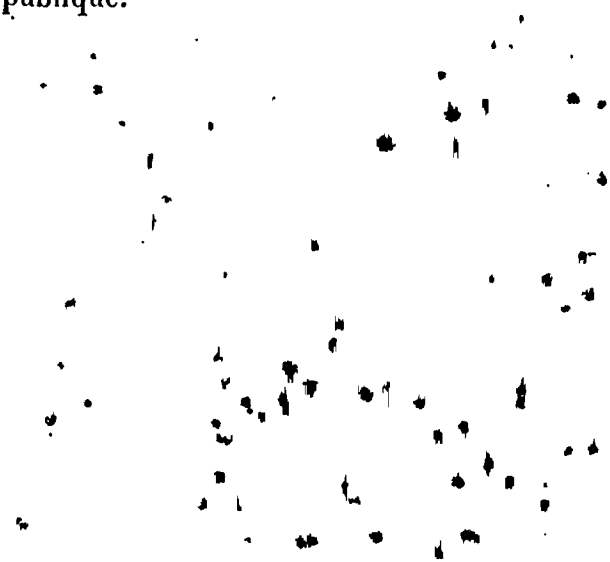
» à tous les enfans d'Adam, comme la péni-
» tence de leur prévarication ? N'êtes-vous pas
» citoyens ? Est-il juste que vous dévoriez tout
» le fruit des travaux des autres, et que vous
» ne preniez nulle part à ces mêmes travaux ?
» Avec tant d'orgueil, vous croyez-vous si peu
» nécessaire à la société, qu'elle ne souffre au-
» cun dommage de votre inaction ?..... Non,
» vous n'êtes plus grands ; votre seule inutilité
» vous dégrade, et Dieu ne vous distinguera de
» la foule que vous méprisez, que par les châti-
» mens qu'il prépare à votre indolence. . . . .
» . . . . . »

Voilà, en effet, un excellent morceau, et qu'il seroit bien désirable que tous les jeunes gens, ainsi que vous, monsieur, sussent par cœur. — Assurément ; mais en général les gens du monde ont une si fausse idée des livres de piété, et particulièrement des sermons anciens et modernes..... — Le nom seul les en éloigne. — Ce qui n'a pas de sens commun : tout discours moral n'est-il pas un sermon ? Il est vrai sans autorité, quand il n'est pas appuyé, soutenu par la religion. — C'est justement ce que veulent les gens que nous appelons ironiquement *des esprits forts*[1]. — Il y a de tout dans cet excellent morceau ; un tableau vrai et frap-

[1] C'est notre La Bruyère qui, le premier, les a nommés ainsi pour se moquer d'eux.

pant, de l'énergie, du naturel, une utile et noble hardiesse dans la manière de parler aux puissances de la terre, et qui seroit très-déplacée dans la bouche des plus vertueux courtisans, même *députés*. Pour peu qu'on ait dans l'âme quelques sentimens de bien public, on trouvera bon qu'il y ait dans un pays une classe respectable, nombreuse, répandue, d'hommes qui, par leur état, ont le droit de tenir publiquement un pareil langage, et de dire de telles vérités. Sans inviter les peuples à la révolte, sans les rendre séditieux, et tout au contraire en leur prêchant, en même temps, l'obéissance et la soumission, peut-on comprendre l'effronterie des philosophistes modernes, qui prétendent que les grands prédicateurs des deux derniers siècles ont eu la lâcheté de n'oser parler ni contre les conquêtes, ni contre les vices des princes et des grands! Comment! Mascaron, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, le prédicateur que vous venez de citer, et tant d'autres, ou pour mieux dire, tous les autres, n'ont osé parler contre les conquêtes et contre les désordres des cours et des grands? En tout, on doit rendre cette justice à Louis XIV, qui n'a jamais voulu retenir captive une vérité utile et religieuse, alors même qu'elle le condamnoit; comme on peut s'en convaincre par des éditions de Boileau, qui a tant déclamé

contre les conquêtes et les conquérans, à commencer par Alexandre, qu'il appelle *un brigand;* ce qui n'a pas empêché Louis XIV, venant de faire la conquête de la Franche-Comté, de donner à Boileau un privilége pour ses œuvres, rempli des plus grandes louanges sur son mérite personnel et littéraire, et sur tous ses ouvrages. — On n'avoit point alors d'arrière-pensées, et les souverains n'ont jamais d'intérêt à s'opposer aux progrès de la morale publique.



CHAPITRE XVII.

Voyage en Auvergne.

Plusieurs personnes de la connoissance de M. le marquis d'A***, vinrent de Dijon et d'Autun passer quelques jours à Saint-Aubin : on parla de l'Auvergne, qui se trouve à peu près de ce côté, sur les frontières de la Bourgogne. Le marquis proposa à Nelgis d'y faire un petit voyage ; il connoissoit déjà cette province, mais ses connoissances, surtout en voyages, étoient si anciennes, qu'il pouvoit les renouveler sans ennui ; cependant son grand âge l'arrêtoit. On lui représenta que l'air natal, en rendant sa santé parfaite, le rajeunissoit, et qu'il devoit en profiter pour revoir un pays qu'il avoit tant admiré jadis. On le pressa tant, qu'il consentit enfin à être de la partie avec Bléval, dont il ne se séparoit jamais, qui s'étoit fait aimer du marquis et de la marquise d'A***, et de tout le monde. On se mit en route vers le 15 d'août. Nelgis étoit dans une voiture fermée, et comme en

arrivant à Saint-Aubin, avec le marquis, la marquise et Bléval; trois amis du marquis dans une calèche découverte les suivoient. Ils voyageoient à très-petites journées, par égard pour Nelgis, et c'étoit en même temps la manière la plus profitable de voyager; car en courant la poste nuit et jour, on ne peut que *cheminer*. On alla droit à Clermont; on revit avec joie la belle grotte de Royat. Cette grotte est unique, du moins à ma connoissance, dit Nelgis; au lieu de descendre pour y pénétrer, il faut gravir une haute montagne; on la trouve remplie de superbes cascades dont l'eau en tombant et se réunissant, produit dans son milieu un large ruisseau qui s'écoule ensuite par sa porte toujours toute grande ouverte, et formant une superbe arcade. Cette eau tombe et s'échappe en torrent sur la montagne, va fertiliser des prés et des prairies charmantes, dont elle entretient la verdure. Mais Nelgis s'affligea vivement de ne plus retrouver les *Pinons* aussi heureux, sur le sommet de leur montagne[1]. Il avoit vu autrefois ces paysans privilégiés, riches, pieux, charitables,

[1] Les Pinons composoient, de temps immémorial, une espèce de communauté, dont le chef et le souverain étoit le grand-père le plus âgé. Leur habitation étoit immense, parce qu'elle contenoit toutes les branches de cette famille. Dans les successions, les enfans partageoient également, à l'exception des filles, que l'on élevoit jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, et qu'on marioit ensuite *hors de la montagne* (comme ils di-

bons pères de famille, exerçant la plus généreuse hospitalité envers les pauvres et les étrangers ; ils avoient toujours dans leur famille un prêtre qui, lorsqu'il étoit vieux et infirme, venoit se réfugier chez eux, où le presbytère le plus champêtre lui étoit préparé, avec une jolie petite chapelle. Là, ce bon prêtre, soigné avec un profond respect, par ses neveux et petits-neveux, leur donnoit des instructions religieuses, leur disoit la messe tous les jours, et les conduisoit au ciel en leur faisant aimer la vertu, en redoublant en eux le goût du travail, et en bénissant leurs travaux rustiques. Cet établissement, qui duroit depuis des siècles (ainsi que beaucoup d'autres de ce genre formés en Bourgogne), faisoit la félicité de ces vénérables laboureurs, l'édification du pays et l'admiration des étrangers. Mais un beau matin, la révolution vint leur apprendre que leurs lois particulières étoient *injustes*, qu'ils étoient très-malheureux, que tous les prêtres

soient); on se contentoit de leur donner un petit trousseau, et pour dot une somme modique, une fois payée, à moins qu'elles ne voulussent être sœurs de charité, ce qui arrivoit souvent. D'ailleurs, la pureté de leurs mœurs, leur bonne éducation, les faisoient rechercher par tous les paysans les plus riches de la *vallée*. Au reste, comme ils ne se marioient communément qu'entre eux, on en gardoit toujours un certain nombre; ce n'étoit que la surabondance de celles-là qui s'établissoit ailleurs.

sont des hypocrites, ainsi que les sœurs de charité, et que *l'Être Suprême* ne veut ni église, ni culte, etc. En conséquence, on chassa leur grand-oncle, on démolit le presbytère et la chapelle. La plus grande partie des enfans de ces agriculteurs se corrompit, abandonna la montagne; leurs infortunés parens manquant de bras, furent dans l'impossibilité de cultiver leurs terres et d'accorder l'hospitalité, ce qui mit le comble à leurs chagrins et à leurs regrets; la plupart moururent de douleur; ceux qui survécurent eurent une vieillesse déplorable; tous les jeunes, hommes et femmes, finirent par déserter. Nelgis voulut revoir cette montagne qu'il avoit tant admirée, qu'il avoit vue si peuplée, si riche et si florissante. Il n'y trouva plus que trois ou quatre vieillards, dont l'un fixa sur lui toute son attention, parce que, malgré sa maigreur et son air souffrant, il avoit une physionomie intéressante, et paroissoit beaucoup moins vieux que les autres. Nelgis lui demanda son nom; il répondit qu'il s'appeloit Étienne. C'étoit le nom de baptême de Nelgis. Il se rappela tout à coup que, lorsqu'autrefois il fut accueilli par les habitans de la montagne, il vit parmi eux une femme grosse, près d'accoucher, et que le chef, son grand-père, lui demanda d'être le parrain de l'enfant qu'elle mettroit incessamment au jour. Nelgis

y consentit, ce qu'on inscrivit au moment même sur le registre de famille. Alors Nelgis demande à Étienne son âge. Étienne répond, à son grand étonnement, qu'il n'a que trente-huit ans; c'étoit en effet son filleul. Nelgis l'embrassa tendrement, et son attendrissement fut vivement partagé... Quoi! lui dit-il, vous n'avez que trente-huit ans? Oui, répondit Etienne; mais dès mon enfance, j'ai vu autour de moi tout changer, tout périr; j'ai vu mourir mon père, ma mère, mon grand-père, mes frères; j'ai vu chasser mon vénérable oncle, qui étoit prêtre; j'ai vu démolir son logement et abattre notre jolie chapelle; j'ai été forcé de refuser l'aumône à des pauvres: n'est-ce pas être bien vieux?..... — Il manque quelque chose à cette vieillesse anticipée; vous n'avez pas vu égorger sur l'échafaud des êtres chéris!... Ah! poursuivit Nelgis, que ces lieux sont changés depuis le temps heureux encore où je les vis pour la première fois! C'étoit un lundi; je m'en souviens comme d'hier; le respectable chef de la famille me fit entrer avec mes compagnons de voyage dans une belle et grande cuisine, qui lui servoit de salon et de salle à manger; nous étions aux derniers jours de l'automne; il faisoit froid; le chef de la communauté nous demanda pardon de ne pas nous donner auprès du feu, *le grand fauteuil* et ce qu'il appeloit *la place d'honneur;* elle

étoit occupée par un jeune mendiant de quatorze ou quinze ans, qui avoit la fièvre; il habitoit cette montagne hospitalière depuis cinq jours, et grâce aux soins de toute la peuplade, il étoit presqu'entièrement guéri, mais nous ne *le lâcherons*, me dit-on, que dans *la huitaine*. — Donner à un jeune mendiant malade la place d'honneur, de préférence à un étranger d'un nom connu, ayant le titre de comte, arrivant dans une belle voiture, voilà ce que c'est qu'une *démocratie* religieuse, la seule raisonnable, parce qu'elle ne dit point que *tous les hommes sont égaux*, ce qui est dire à la fois une bêtise et une fausseté [1]. — Cette *démocratie* n'a rien de séditieux, puisqu'elle est toujours autorisée par le gouvernement, quel qu'il soit, et qu'elle le fut dans tous les temps; car depuis notre Seigneur, depuis cette morale divine, tous les gens pénétrés

[1] Puisque l'organisation et l'éducation établissent entre eux d'énormes différences, il n'y a pas de parfaite égalité dans la même classe; la preuve en est que les uns en sortent pour s'élever, et que les autres y restent. L'*égalité*, comme l'entendoient les révolutionnaires de 1792, ne peut se trouver que parmi les animaux; ils ont comme nous une organisation plus ou moins bonne, mais ils n'ont point d'âme; de leur organisation dépendent par conséquent toute leur intelligence et leur vie, et lorsqu'elle est vicieuse, ils languissent et ils meurent, sans pouvoir rien produire, tandis que l'homme, comme Pascal et tant d'autres, peut joindre une suprême intelligence à une mauvaise organisation,

de l'Évangile, et tous les ordres religieux, ont constamment adopté et pratiqué cette sublime *démocratie*.

Ici, Étienne reprit la parole. Vous prétendez, dit-il, M. le comte, qu'il manque un malheur à ma vieillesse anticipée; hélas! il n'y manque rien, et si vous vouliez écouter mon histoire... — Je vous demande avec instance de me la conter... — Venez, ayez la bonté de me suivre. En prononçant ces paroles, Étienne, donnant la main à Nelgis et à Bléval, les conduisit dans ce qu'il nommoit sa *petite chambre;* c'étoit une espèce de salle, sans autres meubles qu'une grande table de bois de chêne, deux escabelles de bois, une vieille paillasse honorée du nom de lit, au-dessus de laquelle étoit suspendu un vieux crucifix de plâtre, cloué sur une muraille effrayante par la quantité de trous et de lézardes qui la couvroient presque entièrement. Étienne fit asseoir ses deux hôtes sur les escabelles; il s'établit sur la paillasse, et leur conta l'histoire suivante.

« J'avois quatre ans et demi; les révolution-
» naires, protecteurs des paysans impies et
» insolens, oublioient quelquefois ceux qui
» étoient religieux et paisibles; l'amitié qu'on
» nous portoit dans le pays, la solitude dans
» laquelle nous vivions et notre profond si-
» lence nous garantirent, pendant long-temps,

» de la fureur des factions qui n'ont jamais été
» aussi envenimées dans notre province, qu'elles
» le furent dans quelques autres et à Paris ;
» mais enfin, deux ou trois scélérats désœu-
» vrés nous dénoncèrent, et commencèrent
» alors la persécution et notre ruine. On si-
» gnifia d'abord à notre vénérable prêtre octo-
» génaire de quitter son habit, d'abjurer son
» ministère et d'abandonner la montagne ; on
» détruisit sa petite chapelle et son logement.
» On abrogea nos lois sur les successions : les
» petits enfans, privés d'instructions morales
» et religieuses, devinrent, par la suite,
» de mauvais sujets ; ils se livrèrent à la
» paresse, à l'ivrognerie, au libertinage ; ils
» ne vinrent plus sur la montagne que pour y
» demander de l'argent, y donner de mauvais
» exemples, et y exercer plusieurs violences.
» Le comble, pour nous, de la misère fut
» d'être forcés de refuser l'hospitalité aux pau-
» vres voyageurs et à d'infortunés mendians ;
» ma mère, petite-nièce de notre prêtre, ne
» put se résoudre à le condamner à une vie
» errante, qu'à son âge il n'auroit pu suppor-
» ter ; elle le déguisa, le cacha dans son pro-
» pre logement et le nourrit en secret ; mais il
» succomba, peu de mois après, à cette persé-
» cution inattendue. Mon père l'enterra sur le
» terrain ; et au milieu des ruines de la chapel-

» le qu'on avoit abattue; j'avois alors cinq
» ans; mon père tomba dans une maladie de
» langueur dont il mourut au bout d'un an. Il
» ne s'abusa point sur son danger, le croyant,
» avec raison, proportionné à sa douleur.
» Huit jours avant sa mort, il fit chercher à
» Clermont et dans les environs, un prêtre
» qui put l'assister à ses derniers momens; il
» eut le bonheur d'en trouver un, mais il fal-
» loit l'aller chercher; il s'y décida; il alla le
» joindre dans un village voisin où, pendant
» la nuit, il reçut tous les sacremens, et quel-
» ques heures après, il expira. Ma mère con-
» serva une liaison secrète avec l'ecclésiastique
» qui l'avoit assisté, et par la suite il me fit
» faire ma première communion; mais jeune
» témoin de tous les désastres de notre com-
» munauté et de la triste dispersion, je pris
» insensiblement un caractère sombre, mélan-
» colique et contemplatif, que j'ai toujours
» gardé. Notre montagne entière, faute de
» bras, fut long-temps sans culture. Nous
» étions réduits à une douzaine d'habitans,
» parmi lesquels se trouvoient sept vieillards,
» trois femmes, dont ma mère étoit la moins
» âgée, et deux hommes, ses frères aînés, et
» par conséquent, mes oncles qui n'avoient
» pu se résoudre à nous quitter, et qui vivent
» encore. Ils cultivoient quelques légumes et

» quelques fruits pour notre nourriture. Leur
» conversation m'attristoit profondément; ils
» me parloient du temps passé dont ils regret-
» toient l'opulence, la liberté, les bonnes
» mœurs, la possibilité de faire sans cesse le
» bien, de secourir les malheureux, et enfin
» l'union, la paix et la nombreuse société:
» j'avais un goût naturel et très-vif pour la
» lecture; ma mère, par son ami l'ecclésias-
» tique, me procuroit de bons livres que je
» dévorois. Nous vîmes enfin renaître des jours
» moins orageux; mais j'éprouvai alors un mal-
» heur au-dessus de tous les autres; je perdis
» la plus vertueuse et la plus tendre des mères:
» on ne persécutoit plus pour la religion; il
» lui fut permis de ne point se cacher pour
» mourir avec tranquillité, et je plaçai sa dé-
» pouille mortelle dans les ruines de la petite
» chapelle, à côté de mon père. Je fis vœu sur
» sa tombe de ne point quitter la montagne,
» d'y vivre à jamais en solitaire, et voilà pour-
» quoi vous m'y retrouvez encore. J'y soigne
» mes deux oncles; c'est une consolation pour
» moi; je les aide dans leurs petits travaux
» champêtres, et je les remplace quand leur
» santé les empêche de s'y livrer. Nourri du-
» rant toute ma jeunesse d'idées tristes et lugu-
» bres, inconnu à la joie, je n'ai jamais éprou-
» vé que des peines déchirantes, et le plus

» accablant de tous les chagrins, celui de voir » expirer les objets de mon affection. Je ne » possède plus rien sur la terre que deux tom- » bes sur lesquelles je vais méditer tous les » jours!..... On m'a conté tant de traits de bar- » barie et de perversité, que les pensées douces » qui pourroient occuper mon imagination ne » sont que des regrets amers du temps passé. » Ici le malheureux solitaire s'arrêta; il poussa un morne soupir, baissa les yeux et garda un profond silence, qu'une espèce de saisisse- ment empêchoit Nelgis de rompre.

Au bout de quelques minutes, Nelgis et Bléval cherchèrent à ranimer l'entretien; mais Étienne ne les écoutoit plus; tout entier à ses souvenirs et à ses douleurs, il n'étoit plus en état d'entendre et de répondre. Nelgis se leva, et le prenant par le bras, il l'entraîna hors de cette petite chambre où rien ne pouvoit dissi- per des idées noires; en effet, lorsqu'Étienne respira l'air pur de la montagne, il se ranima; alors Nelgis lui serrant affectueusement la main: Mon ami, lui dit-il, que du moins le bonheur du temps actuel adoucisse pour vous *l'amer- tume et l'horreur* de vos cuisans souvenirs. Songez que la monarchie légitime est rétablie, et que nous avons un roi religieux et par con- séquent rempli d'indulgence et de bonté.— Mais on dit qu'on a des craintes, et je suis ac-

coutumié à les prendre toutes ; j'en ai tant vu de vérifiées ! — Celles-ci seront chimériques ; après une funeste expérience, un roi chéri et digne de l'être, une famille royale tout entière, offrant le plus parfait modèle de toutes les vertus, une cour où l'on ne souffriroit pas le plus léger scandale, toutes ces choses réunies préservent de tout. Il y a des temps, dit Blé-val, où l'expérience est un grand préservatif; ce sont ceux où la vieillesse est honorée, consultée; mais lorsque sans cesse on se moque d'elle, de son costume et même de ses infirmités [1], on méprise l'expérience qui, réunie à la vertu, peut seule ainsi donner de l'autorité à la vieillesse. Mon cher filleul, poursuivit Nelgis, en s'adressant toujours à Étienne, je me suis flatté que vous accepteriez et même avec plaisir, un foible témoignage de mon es-

[1] Comme lorsque dans quelques écrits on représente un malheureux émigré, arrivant à une audience de ministre de la guerre, pouvant à peine se traîner avec des béquilles, en disant : Monseigneur, je viens vous demander une justice : c'est de me mettre en *activité*.

Quelles moqueries n'a-t-on pas faites sur les émigrés qui n'ont pas pris les costumes nouveaux : les habits tout ouverts par devant, avec des vestes aussi courtes que les anciens gilets; les coiffures en *coups de vent*, auxquelles on doit sans cesse porter la main, afin de les maintenir dans cette charmante situation *orageuse*, et des bijoux dont tous les ornemens soient gothiques; car, nous autres vieillards, nous avions autrefois la simplicité de leur préférer les ornemens grecs.

time et de mon amitié pour vous ; car je sais d'avance l'usage que vous en ferez ; en disant ces mots, Nelgis tira de sa poche sa bourse qu'il présenta à Étienne.—Oui je l'accepte avec reconnoissance, et je ferois une bien mauvaise action en la refusant : serez-vous encore ici dans deux ou trois jours ? — Certainement.— Eh bien, mon cher parrain, je prends la liberté de vous supplier de revenir ici, lundi, à l'heure du dîner. —Je m'y engage, et je n'y manquerai pas.

CHAPITRE XVIII.

Suite du précédent.

Nelgis, fidèle à sa parole, se trouva, avec Bléval, sur la montagne à deux heures; car, dans beaucoup de provinces, on n'a point encore pris *l'habitude angloise* de dîner à six ou sept heures. Étienne attendoit les voyageurs avec impatience; et, s'adressant à Nelgis, vous allez tout retrouver, lui dit-il, excepté la grande société de famille, qui n'existe plus; mais vous reverrez un dîner à peu près semblable à celui que vous avez fait dans le même lieu, il y a un si grand nombre d'années. En parlant ainsi, il le conduisit dans la vieille grande cuisine, où Nelgis ne retrouva ni cette foule de paysans, ni les meubles qui la remplissoient; mais il y vit avec attendrissement, auprès d'un bon feu, deux pauvres, une mère aveugle et son enfant malade, âgé de dix-huit ans, occupant *la place d'honneur* dans l'antique fauteuil tout déchiré, et dont le crin sor-

toit de toutes parts. La pauvre aveugle dit plusieurs mots qui firent connoître à Nelgis qu'elle avoit été invitée à se rendre en ce lieu avec son enfant, et qu'elle s'y trouvoit avec suprise et une espèce d'embarras, qui excita la curiosité des deux voyageurs; cependant ils n'osèrent questionner Étienne, qui avoit à cet égard un air mystérieux qui les frappa. Ils se mirent à table; on leur servit un dîner frugal, mais très-bon dans son genre. Après le dîner, ils virent Étienne parler tout bas à l'aveugle, en lui donnant la bourse tout entière qu'il avoit reçue de Nelgis; l'aveugle versa beaucoup de larmes en la recevant, et tous ses traits, qui étoient beaux encore, exprimoient autant de confusion et d'étonnement que de reconnoissance; Étienne lui-même paroissoit très-ému. Il laissa ces mystérieux pauvres sous la garde de ses deux compagnons, qui avoient partagé la joie du premier dîner qu'ils avoient vu donner depuis plus de vingt-cinq ans sur la montagne. Étienne, retournant à ses hôtes, les conduisit à la promenade autour des bâtimens; là, Bléval hasarda quelques questions sur les pauvres inconnus; Étienne répondit simplement pour remercier Nelgis, dans les termes les plus affectueux, de lui avoir procuré le bonheur de faire l'aumône à des personnes bien infortunées; il ajouta

qu'il n'avoit réservé de l'argent qu'il avoit reçu, que ce qu'il falloit pour les défrayer pendant quelques jours, et de quoi acheter deux bouteilles de bon vin qu'il avoit données à dîner. Je vois à présent, dit Bléval, pourquoi vous n'avez pas voulu en boire; non, repartit Étienne, c'est que jamais je ne bois de vin. Après avoir dit ces paroles, d'un ton assez sec, il se hâta de changer d'entretien; on respecta sa modestie, et l'on ne parla plus de pauvres ni de rien. Nelgis, en le quittant pour retourner à Clermont, lui annonça qu'aussitôt qu'il seroit de retour à Paris, il lui enverroit, pour lui, quelques comestibles, du sucre, des confitures, du chocolat et un peu d'argent pour ses aumônes.

Lorsque Nelgis fut arrivé à Clermont, il chargea Bléval de chercher le prêtre, ami d'Étienne, pour l'interroger sur cette aventure; il ne pouvoit mieux s'adresser pour en connoître les détails; car c'étoit lui qu'Étienne avoit prié de lui envoyer cette aveugle et son fils, dont il lui conta l'histoire. Cette aveugle, de l'âge d'Étienne, étoit née, comme lui, sur la montagne; Étienne l'avoit aimée dès sa première jeunesse, et dès lors leur mariage avoit été arrêté entre les deux familles; mais la jeune personne, nommée Louise, séduite par

les idées nouvelles, avoit, à dix-sept ans, abandonné sa famille, son amant et la montagne. Ce parjure fut suivi de mille folies coupables; elle étoit belle; un Jacobin en devint amoureux, l'épousa et en eut un enfant imbécile; ses dérèglemens le ruinèrent et le conduisirent au tombeau; sa malheureuse veuve, accablée d'infirmités prématurées, devint aveugle et fut réduite à l'état de mendicité; son enfant, incapable d'apprendre aucune espèce de métier, n'étoit en état que de lui servir de guide et d'augmenter en sa faveur la compassion des passans. Elle ne s'en sépara point, et continua toujours ce triste métier. Étienne, qui avoit pris des informations sur elle, et dont l'âme étoit véritablement généreuse, regrettoit avec amertume de ne pouvoir lui offrir un asile et des soins. Aussitôt que la libéralité de Nelgis lui eut donné la possibilité d'améliorer son sort, il lui fit dire, par le digne ecclésiastique son ami, qu'il les recevroit l'un et l'autre sur la montagne, tant que son fils seroit malade: c'étoit rendre la vie à tous les deux, car n'ayant plus de guide, elle ne pouvoit obtenir de secours. Lorsque le prêtre alla chercher cette infortunée, il la trouva avec son fils sur un banc de pierre, dans une rue déserte; elle étoit là depuis quarante-huit heures; plusieurs

passans charitables lui avoient offert quelques pièces de monnoie; elle les avoit conjurés de lui donner un pain et une cruche d'eau, et l'un d'eux, plus compatissant que les autres, y avoit joint une douzaine de gâteaux, qu'elle avoit sacrifiés à son enfant, pour apaiser ses cris et tarir ses pleurs. Sa surprise fut extrême en apprenant que l'amant qu'elle avoit trahi devenoit son protecteur; le prêtre, qui lui offrit de la conduire sur la montagne, lui fit aisément comprendre, dans ce moment, combien la religion qu'elle avoit abandonnée, et qui avoit toujours dirigé toutes les actions d'Étienne, étoit secourable et bienfaisante; car c'est elle seule, ajouta le prêtre, qui vous appelle et qui va vous recueillir. Ce récit de Bléval toucha sensiblement Nelgis; j'espère, dit-il, que la conversion de cette infortunée sera la première récompense d'Étienne; mais je veux contribuer à lui en assurer une plus durable encore. Bléval devina sur-le-champ qu'il feroit recevoir la mère et l'enfant dans un des hospices fondés par le marquis d'A***, qui, saisissant avec transport tous les moyens de faire des actions vertueuses, établit ces deux infortunées créatures dans des hospices, dans lesquels la mère et l'enfant trouvèrent tous les secours spirituels et temporels

dont ils avoient besoin; ce qui combla de joie le vertueux Étienne.

Avant de quitter Clermont, Nelgis envoya à Étienne beaucoup de présens utiles : du linge, des vêtemens et des meubles commodes, et il retourna à St.-Aubin, enrichi des bénédictions du juste.

CHAPITRE XIX.

Curiosités de l'Auvergne. — Conversations.

Avant de partir, le marquis et Nelgis allèrent voir le pont de pétrification et la fontaine qui pétrifie en si peu de temps tout ce qu'on y met [1]. Hélas! dit Nelgis, ces phénomènes matériels n'ont point changé, et cette communauté si respectable, formée par des hommes si sages, si laborieux, établis sur le sommet de la montagne, à laquelle ils transmirent leur nom, cette association heureuse de tous les individus de la famille des Pinons, n'existe plus!... — Je suis étonné que les révolutionnaires n'aient pas protégé cet

[1] La pétrification n'est d'abord qu'un enduit blanc comme le sucre que l'on met sur les cerises et sur les groseilles, que l'on appelle *bottés*, et auxquelles ces jolies pétrifications ressemblent parfaitement. Avec le temps, elles se durcissent comme de la pierre; M. Denon en avoit dans son cabinet, depuis vingt ans, un assez grand panier rempli de châtaignes; la pétrification du panier et des châtaignes, de même date et toujours aussi blanche que dans les premiers jours, avoit exactement acquis le degré de dureté du marbre.

établissement, car il ressembloit à une république. — Mais une république sans factions, sans ambition, consacrée à la retraite, au travail, à la religion; car, outre le prêtre qu'ils recueilloient parmi eux, ils descendoient la montagne à toutes les fêtes solennelles pour aller entendre le service divin, non dans leur petite chapelle, mais dans les églises paroissiales. — En effet, on pouvoit encore, avant la révolution, appeler (à certains égards) les religieux de Septfonds, les Trappistes et les communautés religieuses, des républiques; mais elles étoient soumises au souverain pontife, avec l'assentiment du roi, pour lequel elles adressoient, chaque jour au ciel, de ferventes prières. A propos de Trappistes, j'ai oublié de vous conter un trait véritablement curieux. Je savois bien que les gens sans religion accusent d'hypocrisie tous ceux qui en ont, quelque réguliers, paisibles, solitaires et dépouillés d'amour-propre qu'ils puissent être; mais je ne m'attendois pas que cette accusation pût atteindre les moines de la Trappe. Eh bien, j'ai lu ces jours-ci, dans un petit journal nouveau, que ces pères si austères, si désabusés du monde, si entièrement consacrés à la solitude et à l'oubli, ne sont au vrai que des hypocrites, et voici comme on le *prouve*. 1°. Ils avoient des revenus *immenses*.....—

Cela est faux; ils n'avoient pas quarante mille livres de rente; j'ai passé cinq jours chez eux jadis, et j'en puis parler savamment; ils ne pouvoient autant donner que parce qu'ils se refusoient tout; les mortifications qui n'étoient pas prescrites par l'Église et les commandemens de Dieu, étoient défendues par leur institut, telles que les cilices, la discipline, etc.—Mais ils couchoient sur la dure? —Oui parce qu'une paillasse est moins chère et d'un moindre entretien que des matelas; par la même raison, ils couchoient tout habillés, pour se passer de draps et de couvertures; mais de grâce, détaillez-nous tous les traits de leur *hypocrisie*.—2°. Ils ne se relevoient pas la nuit pour aller prier Dieu, mais uniquement pour faire d'excellens repas, pour prendre de bons consommés, et de succulentes viandes; et lorsque des étrangers entroient dans la maison, on s'enfermoit dans de petites chambres particulières, où l'on mangeoit toutes ces bonnes choses, et les étrangers ne pénétroient jamais dans ces asiles mystérieux. — Cela est faux, car les étrangers admis dans l'intérieur, entroient partout sans aucune difficulté. M. le duc de Penthièvre y faisoit, tous les ans, des retraites de six semaines ou de deux mois, et plusieurs particuliers en faisoient aussi à différentes époques de l'année. Com-

ment n'auroit-on pas découvert dans ce temps de telles supercheries?—C'est qu'on n'y prenoit pas garde; et puis ils faisoient promettre le secret à tous les pères...—Il n'y eut pas un seul indiscret parmi deux cents religieux?—Pas un seul; car on ne les accusoit alors que d'exagérations toutes contraires, comme, par exemple, de porter sur leur cœur une pelote remplie de piquans de fer, c'est-à-dire de grosses épingles dont la pointe posée à nu sur la peau, leur causoit des blessures dont le sang perçoit souvent leurs habits, chose qu'ils n'ont jamais faite; ainsi que de creuser tous les jours leur sépulture, quoiqu'en ait dit l'auteur du *comte de Comminges*... Il étoit réservé à la *perfectibilité* que nous avons atteinte, et au progrès de nos lumières, de découvrir tout à coup, plus d'un siècle et demi après la réforme de M. de Rancé, et près d'un demi-siècle depuis l'expulsion de ces pères, que tous ces gens-là n'étoient que des paresseux et des hypocrites. —Des paresseux!... Et ils n'avoient point de clôture fermée, afin de travailler à la terre sans payer d'ouvriers, et afin de pouvoir aller avec leur chirurgien secourir et soigner de pauvres malades. Il ne leur étoit permis de sortir du couvent que pour ces deux choses : quant à l'accusation d'hypocrisie, elle est tout aussi extravagante. Des gens qui ne refusoient ni

l'aumône, ni l'hospitalité, qui, pour être en état d'accorder l'un et l'autre, se passoient de toute espèce d'ouvriers, n'avoient aucuns domestiques, c'est-à-dire point de frères convers, faisoient eux-mêmes leurs robes, leurs sandales, apprenoient au noviciat plusieurs métiers, afin d'être en état de tourner des chaises grossières, de raccommoder leurs serrures et leurs horloges, qui ne portoient point de linge, qui apprenoient assez de jardinage pour cultiver les légumes à l'eau dont ils se nourrissoient, et leurs fraises et leurs groseilles [1], qui tous enfin savoient panser des plaies, pour panser celles des pauvres, quand le chirurgien étoit appelé aux environs, ou bien pour l'aider dans ces saintes fonctions. Des *hypocrites!* lorsque l'abnégation de soi-même et le renoncement à tout éloge étoient les premières lois imposées dans ce monastère; puisque M. de Rancé, par ses nouveaux statuts, défendoit aux religieux, toute espèce de lecture profane, même celle des meilleurs livres qui ne contiennent rien d'irréligieux ni contre la morale, et que, de plus, ces mêmes statuts interdisoient à tous les Trappistes de se faire imprimer, même en ne faisant que des ouvrages de piété et n'y met-

[1] Seuls comestibles dans lesquels on leur permettoit de mettre un peu de sucre en poudre.

tant point leur nom, afin de se préserver sûrement de la séduction, de l'approbation publique et des louanges. Enfin, des *hypocrites!* qui, n'entrant là que pour se consacrer à Dieu, et pour se vouer à l'oubli, quittoient tous leur nom de famille, que l'abbé seul connoissoit, pour ne garder qu'un nom de baptême! —Mon ami, il est des calomnies si ridicules, si dépourvues de vraisemblance, et l'on peut dire si visibles, qu'elles ne méritent même pas d'être réfutées, et celle-là est assurément de ce nombre.—Il faut passer un peu de bavardage aux premiers mouvemens réunis de la surprise et de l'indignation; mais nous ne reviendrons plus sur ce sujet..... Alors, permettez-moi, interrompit Bléval, de vous conter un fait dont j'ai été témoin, il y a à peu près un an. Ce fut dans ma province, en Normandie, M. le préfet, rempli de mérite et de bonnes intentions, établit des prix industriels; quelque temps auparavant, plusieurs anciens Trappistes et quelques nouveaux, vinrent chercher un asile à la Meilleraie; on les y reçut, et presque toute la population désapprouva cet acte de charité, comme si les Trappistes dépouillés de tout, n'étoient pas des hommes: on s'écrioit de toutes parts, à quoi bon recevoir ces paresseux qui seront toujours pour ce canton des individus inutiles, et une véritable charge?

On sait que, dans cette partie de la Normandie, l'agriculture, faute d'engrais, étoit fort-négligée. On n'avoit rien imaginé de plus ingénieux que de semer avec profusion une mauvaise plante qui n'étoit absolument bonne à rien, ensuite de la faire brûler au four, et puis de la réduire en poussière, et enfin, en pourriture en l'exposant à l'air et à la pluie, afin d'en former un engrais.....—Il est réellement *très-ingénieux* ou pour mieux dire très-neuf, d'employer les terres qui doivent servir à notre subsistance, à fair des engrais, et d'autant plus que, par ce moyen, on diminue considérablement la dose d'engrais dont on peut avoir besoin...—Semer de l'engrais! cela est charmant; je m'en souviendrai. —Les bons Trappistes trouvèrent une manière de donner de l'engrais beaucoup plus simple, plus facile et moins dispendieuse ; ils firent ramasser toutes les feuilles sèches tombées dans les champs, ils en jonchèrent toutes les routes; les charrettes, les voitures, les pieds d'hommes, de chevaux, les triturèrent, ce qui joint à la rosée, à la pluie, à la poussière, en firent bientôt un véritable engrais, et qui enrichit ce canton.—Que dirent alors les habitans qui avoient prétendu que ces *fainéans ne seroient bons à rien?* —Comme il n'y avoit que du bien à en dire, ils gardèrent le silence. Ce n'est pas tout, le

préfet, ainsi que je l'ai dit, avoit institué des prix industriels; on désigna de grandes galeries pour les expositions : vous ne devineriez jamais qui gagna tous les prix; ce furent uniquement les pères de la Trappe...—Quoi! ces paresseux, ces *fainéans!* il fallut encore à leur égard, dans cette occasion, garder le silence? —Point du tout, car alors, par leur industrie et leur adresse, ils inspirèrent une grande jalousie, et l'envie n'est jamais muette. On profita de leurs inventions, mais on critiqua très-injustement leurs ouvrages, ce qui ne les empêcha nullement d'en produire de nouveaux: lorsqu'on ne travaille que pour tâcher d'être utile, rien ne peut décourager, et l'on pourroit même, ajouta Nelgis, travailler constamment ainsi durant le cours d'une longue carrière (du moins dans sa patrie), sans avoir jamais ni reçu ni sollicité un seul prix. — Dites-moi, je vous prie, une chose que je n'ai jamais pu parfaitement éclaircir; je vous croirai, parce que je sais que vous êtes incapable de faire un mensonge avec connoissance de cause; dites-moi donc si, dans le siècle dont vous avez vu le temps le plus brillant durant votre jeunesse, il y avoit plus de religion que dans celui-ci? —Plus de religion, je n'oserois l'affirmer; mais il y avoit certainement beaucoup plus de respect religieux; personne n'eût

osé à cette époque parler avec le mépris le plus ridicule des monastères et des ordres religieux les plus respectables ; personne, pas même les restes et les élèves de la société épicurienne de M. le régent et de Ninon l'Enclos, n'eût eu l'extravagance de calomnier les pères de la Trappe, et le gouvernement n'auroit pas souffert que les prêtres fussent insultés dans les rues, et que le peuple eût fait entrer de force dans les cimetières et dans les églises, les cercueils des suicides, des duellistes bien avérés, et des comédiens qui avoient à la mort refusé de se réconcilier avec l'Église.....— Mais le clergé étoit-il aussi édifiant que le nôtre ?...—L'ordre entier des curés, des villes, et des campagnes, étoit parfait, ainsi que tout leur clergé ; nous avions aussi parmi eux comme aujourd'hui, d'excellens prédicateurs, les abbés Poule, L'Enfant et d'autres bons écrivains, entr'autres l'abbé Guénée, auquel on peut associer l'auteur des lettres *helviennes*, et parmi les évêques, ceux de Lescar, du Puy ; et cependant il y eut successivement dans le haut clergé, quatre *princes de l'église* qui n'eurent point de conduite exemplaire, qu'offroient tous les autres. Mais ils furent très-calomniés par les ennemis de la religion, déjà fort nombreux.—Nos évêques, aujourd'hui par leur conduite irréprochable et leur charité sans bornes, sont au-dessus de

toute espèce de calomnie.—Néanmoins, tant qu'on permettra à de certains petits journaux qui se trouvent dans tous les estaminets de se moquer de la religion et des prêtres, ces derniers seront insultés par le peuple qui croit en général que tout ce qu'il a eu *l'honneur* de lire *imprimé* dans ces petites feuilles périodiques, est toujours à la fois profond, juste et plaisant. —Mais le grand, le pieux, l'éloquent, l'ingénieux Pascal ne s'est-il pas outrageusement moqué des jésuites dans ce livre si piquant, où il épuisa toutes les figures et tout le sel de l'ironie, les lettres *provinciales?*—Cet ouvrage contient une ravissante critique d'un très-mauvais livre, ce qui est toujours utile; mais Pascal n'a certainement pas compté faire une satire sur un ordre entier; il avoit trop d'esprit de justice et de talent pour juger ainsi; il est impossible que, dans une société très-nombreuse, il ne se trouve pas deux ou trois individus pensant mal; et si ces gens là ont la manie d'écrire, ils feront de très-mauvais ouvrages, car on n'en peut faire d'excellens qu'avec de bons principes; mais malgré mon admiration pour l'auteur des *pensées sublimes,* qui ne périront jamais, j'avoue que les *provinciales* sont encore aujourd'hui bien nuisibles aux jésuites, du moins auprès des gens irréfléchis, et qui malheureusement forment toujours partout le plus

grand nombre; ainsi Pascal a mal fait de les publier; la seule sainteté du fondateur auroit dû l'empêcher; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut refuser aux jésuites un talent tout particulier pour l'éducation de la jeunesse; aussi tous les hommes véritablement remarquables du dernier siècle furent élevés chez eux; le maréchal d'Estrée, M. le marquis de Puisieux, et parmi les gens de lettres, Crébillon et même M. de Voltaire, qui n'en a pas été plus reconnoissant, quoiqu'il ait écrit qu'*il faut être un monstre pour ne pas aimer ceux qui nous ont donné de l'éducation;* néanmoins, on voit dans ses lettres au roi de Prusse, qu'il a fait tous ses efforts non-seulement pour empêcher ce souverain de les accueillir, mais encore de les recevoir dans ses États et dans un temps où ces infortunés et savans religieux étoient persécutés pour des crimes auxquels ils étoient tout-à-fait étrangers, et qui n'avoient été commis que par deux ou trois mauvais sujets de leur compagnie. Aussi le grand Frédéric, prince protestant, écrivoit-il à Voltaire : Quoique vous en disiez, je ne chasserai point mes bons *ignatiens;* je les établirai en Silésie, province catholique; et d'ici à vingt-cinq ou trente ans, tous les savans distingués de mes États sortiront de leurs écoles. Ce qui a été exactement vrai. Au reste, dans cette

correspondance du roi de Prusse et de Voltaire; le monarque a toujours été bien au-dessus du *philosophe*, et ces lettres sont bien authentiques, car ce sont les amis même de Voltaire qui nous les ont données.—Cela est étonnant; quel intérêt avoient-ils à cela? — Un intérêt que ni vous ni moi ne pourront comprendre, mais qui, pour certaines personnes, est le plus puissant de tous. — Lequel donc? — Celui de gagner de l'argent. — Il paroît aussi que Voltaire avoit une véritable antipathie contre tous les illustres fugitifs: que n'a-t-il pas fait contre ce pauvre J.-J. Rousseau, lorsqu'il fut chassé de sa patrie!—Oui la guerre de Genève ne fait honneur ni à son cœur, ni à son esprit. — Et quelle idée baroque et de mauvais goût, de vouloir mettre de la gaieté et même de la bouffonnerie dans un tel sujet! Tandis qu'un peu de compassion et de sensibilité auroient pu rendre ce poëme si intéressant! Il persécuta aussi le grand Rousseau.....—Pourquoi Jean-Baptiste Rousseau faisoit-il de si belles odes?— Quant aux jésuites, M. de Voltaire leur a rendu justice en parlant du temps de leur bonheur et de leur gloire; il a écrit qu'ils offroient au Paraguay le modèle du plus parfait de tous les gouvernemens; parce que ce gouvernement, gage certain de la tranquillité et des bonnes mœurs, fut fondé sur la haute piété. — Et quelle obli-

gation n'avons-nous pas aux jésuites qui civilisèrent si parfaitement ces pays barbares, et qui nous en apportèrent tant de richesses utiles ?

CHAPITRE XX.

Retour à Saint-Aubin. — Conversations.

Nos voyageurs, en retournant à Saint-Aubin, passèrent devant quelques volcans éteints; ils s'arrêtèrent pour descendre dans ces profondes cavités, afin d'y voir les couches de laves qu'on y distingue encore; ensuite ils remontèrent en voiture et continuèrent leur voyage. Nelgis avoit été la veille faire ses adieux à son filleul, et comme celui-ci s'étonnoit de ses bontés pour lui et de toutes ses attentions : Ne suis-je pas, lui dit-il, votre père spirituel? En général, ajouta-t-il, on ne pense point assez aux devoirs qu'imposent les titres sacrés de parrain, de marraine et de filleul, en présentant ces enfans à l'autel, pour que Dieu daigne en faire des chrétiens, afin de les admettre un jour dans le ciel. N'a-t-on pas pris avec Dieu même l'engagement de veiller à jamais sur eux, de les aider, de les secourir en toute chose? — Et quand les parrains sont vertueux, les filleuls leur doivent une vive reconnoissance et un profond attachement. En disant ces paroles, Étienne prit la main de son protecteur pour

la baiser, mais Nelgis l'embrassa tendrement en le serrant dans ses bras; adieu, mon enfant, adieu, mon fils, lui dit-il; aussitôt que je serai de retour à Paris, je vous donnerai de mes nouvelles, et je vous enverrai une caisse remplie de toutes les choses que je sais qui pourront vous être agréables et utiles.

Le lendemain de cette conversation, les deux amis partirent pour Saint-Aubin; en y retournant, ils passèrent dans la belle terre de Rendan, possédée aujourd'hui par son altesse royale mademoiselle d'Orléans; et Nelgis recueillit, avec un plaisir inexprimable, les louanges unanimes et touchantes que tous les habitans donnoient à sa bienfaisance, à celle du prince son frère, et à la constante bonté de toutes les personnes de son auguste et charmante famille; ils allèrent aussi dans les jardins et dans le château, dont ils admirèrent l'agrément et le bon goût. Les deux voyageurs se rendirent au Mont-d'Or, une des plus étonnantes curiosités de l'Auvergne, et même de la France (1).

Après cette course, qui les retint près de trois jours, parce qu'il fallut laisser reposer Nelgis, qui étoit très-fatigué; quoiqu'il eût une force et une santé extraordinaires pour son âge, dont il attribuoit l'espèce de renouvellement à l'air natal qu'il venoit de respirer

avec tant de plaisir !..... Pendant leur repos de quarante-huit heures, les entretiens intéressans que fournissent toujours les voyages, leur firent passer le temps très-agréablement; le marquis demanda à Nelgis pourquoi, avec un souvenir si tendre de Saint-Aubin, ayant fait, près de quarante années plutôt, un voyage en Auvergne, et se trouvant si près du lieu de sa naissance, il n'avoit pas été tenté de le revoir. J'en avois bien le désir et le projet, répondit Nelgis, mais tant que les hommes de la société peuvent avoir besoin de nous, si nous avons un caractère doux et facile, nous sommes leurs esclaves, jusqu'à la caducité. Je reçus un courrier de Paris; il me remit des lettres qui me pressoient fortement de revenir sans délai, parce que, dans ce moment, je pouvois être utile à quelques-uns de mes amis. Je n'hésitai point; je fis le double sacrifice d'un vrai sentiment et d'une extrême curiosité; je volai à Paris sans me détourner et par le chemin le plus court. — Vos amis furent bien reconnoissans? — Point du tout; ils ne me remercièrent même pas; il ne tint qu'à moi de croire que je n'avois fait que mon devoir; enfin la vieillesse arriva; peu à peu, je me trouvai quitte de plusieurs assujétissemens dont on voulut bien me dispenser; je fus charmé surtout d'être à jamais débarrassé des visites et des soirées.....

— Beaucoup de vieillards font des visites, et j'en vois-souvent à des soirées..... — Ils sont bien extravagans de ne pas profiter du plus commode privilége de leur âge..... — Mais si cela les amuse? — Tant pis pour eux s'ils s'amusent d'une fatigue et d'un ridicule; le vieillard le plus robuste et le plus sain, lorsqu'il s'anime et qu'il parle vivement, a toujours quelques accès de toux catarrhale : n'est-ce pas là une jolie interruption à un discours sur la politique ou sur la littérature, ou mieux encore, au milieu d'une lecture tout haut, faite dans une grande assemblée et qui intéresse tout le monde ? N'est-ce pas là une agréable manière de fixer sur soi l'attention générale? Non, non ; il faut se rendre justice et la rendre enfin aux autres ; quand on est blasé sur la frivolité, la médisance, que l'on sait tous les lieux communs possibles sur la politique, sur les genres classiques et romantiques, que l'on ne peut que troubler l'amusement des autres sans y ajouter, il faut renoncer au grand monde, et ne plus vivre que pour sa famille et ses amis. — Vous dites sans doute la même chose des vieilles femmes? — Je vous le demande, qu'est-ce qu'une femme maigre, pâle, sans gentillesse, sans grâce, sans à propos, sans légèreté, affaissée dans un grand fauteuil, voyant à peine, n'entendant presque plus, et faisant répéter

des bons mots, qui, pour la plupart, ne sont remarquables que par la vivacité de la repartie? Quel maintien aura-t-elle dans un cercle nombreux? Combien elle y sera déplacée! Tandis qu'elle seroit si bien chez elle, avec cinq ou six amis, jeunes et vieux; elle écoute les uns, elle adoucit l'esprit et le caractère des autres, sans prendre le rôle ennuyeux de *sermoneuse;* son doux langage, simple et sans affectation, porte toujours à l'indulgence; on sait tant de gré à la vieillesse de n'avoir ni aigreur ni misanthropie! Elle a éprouvé tant d'ingratitude et de noirceur; elle a vu faire tant de mauvaises actions, elle ne peut mieux se louer elle-même qu'en se montrant constamment bonne, douce, compatissante et tolérante. Il est vrai que la pitié, ce sentiment céleste, est si sublime, qu'au lieu de s'affoiblir peu à peu, il s'accroît avec l'âge, et avec de la religion, il doit finir par détruire et déraciner tous les mouvemens malicieux de l'amour-propre, et d'une contagion mondaine. — Vous venez de dire qu'une femme n'est rien sans gentillesse et sans grâce; cela est bien rigoureux pour les laides et pour les bossues..... — Nullement; car, dès qu'une femme a de la douceur, elle est du moins intéressante; et quelque disgraciée qu'elle puisse être de la nature, si elle a de l'esprit, elle a certainement de la grâce.

CHAPITRE XXI.

Course à Mâcon. — Conversations.

Une petite affaire appelant le marquis à Mâcon [1], il proposa à Nelgis et à Bléval d'y aller d'abord avant de se rendre à Saint-Aubin, ce qui fut accepté. La ville de Mâcon est très-ancienne; elle fut ruinée, à plus d'une reprise, par les incursions des barbares, et surtout d'Attila, et par les guerres des Bourguignons et des Huguenots (2). Mâcon est particulièrement estimé pour ses vins et pour son raisinet, que les gens du pays appellent le *cotignac* [2] de Mâcon.

On trouva dans l'auberge plusieurs journaux que les deux voyageurs lurent avec plaisir, entre autres la *Gazette* et la *Quotidienne*, dont ils faisoient un cas particulier, quoiqu'ils en critiquassent souvent quelques articles; mais en littérature, on ne critique sérieusement que ce qu'on estime. Ils tombèrent sur un article très-spiri-

[1] Mâcon (Saône-et-Loire), chef-lieu de département, sur le penchant d'une colline, près de la Saône, contient onze mille habitans.

[2] Le cotignac est fait avec du coing; le meilleur se trouve à Orléans. Le raisinet est fait avec du raisin.

tuel qui parloit des *fausses positions :* je n'aime pas cette expression, dit Nelgis ; c'est peut-être parce qu'elle est nouvelle ; mais il me semble qu'elle n'est pas heureuse et qu'elle n'exprime rien de particulier, car on entend toujours par *fausses positions*, une situation dont les vices de la personne ont fait ou font le malheur ; par exemple : la *Gazette*, que je viens de parcourir, cite, comme une *fausse position*, celle d'une jeune fille qui se laisse corrompre, et qui, pour suivre son séducteur, s'échappa de la maison paternelle, chargée de la malédiction de ses parens : cette fille se trouveroit alors dans une situation déplorable, affreuse, ce qui est bien pire qu'une *fausse position*. Voici encore, reprit le marquis d'A***, qui tenoit la *Gazette*, voici encore une citation du même article ; écoutez, et il lut tout haut ce qui suit :

« Un jeune homme, d'une naissance abjecte[1], » reçoit une brillante éducation ; ce jeune » homme, en entrant dans le monde, se trouve » dans une fausse position ; sa famille, qui de- » voit être pour lui un sujet de vénération et » d'amour, en devient un d'éloignement et de » mépris ; la reconnoissance qu'il doit aux au- » teurs de ses jours est une charge insuppor- » table à son orgueil ; tous les rapports de pa- » renté froissent et importunent son âme. »

[1] Dont les parens ont fait fortune, comme on en a tant vu.

Son âme, reprit Nelgis, n'est ni *froissée*, ni *importunée*, s'il pense bien; ainsi, une belle âme est presque toujours le préservatif certain de ce que les modernes appellent une *fausse position*, que nous nommions communément jadis une *situation embarrassante*. Ceci me fait ressouvenir, poursuivit Nelgis, d'une scène bien frappante dont j'ai été témoin dans ma première enfance: c'étoit dans le château d'un de nos voisins, M. le marquis de M***, homme d'une des plus anciennes familles de la province, et qui s'étoit étrangement mésallié, non en choisissant une roturière (ce qui a toujours été fort commun en France), mais en épousant la fille unique d'une très-riche fermière, qui, devenue veuve, n'avoit jamais voulu quitter son état et ses habits de paysanne; elle avoit fait élever sa fille dans un couvent d'Urselines, et lorsque celle-ci eut dix-sept ou dix-huit ans, comme elle avoit une bonne éducation et une jolie figure, sa mère, qui n'avoit de vanité que pour elle, voulut la marier à un gentilhomme; elle fit choix de M. le marquis de M***, en lui disant qu'elle resteroit dans sa ferme; que sa fille, *dame de château*, viendroit l'y voir quand elle voudroit, et que pour elle, jamais elle ne lui rendroit ses visites que lorsqu'elle seroit sûre de n'y point trouver d'étrangers. Le marquis reçut avec joie la main

de cette jeune personne, qui lui apporta une dot de 130 mille francs et un beau trousseau.

En effet, la bonne paysanne alla si rarement au château de sa fille, qu'elle passa une fois deux ans et demi sans y mettre le pied, quoique sa ferme n'en fût qu'à deux lieues. Mais sa fille, remplissant parfaitement tous ses devoirs de fille, d'épouse et de mère, alloit la voir souvent; elle en étoit reçue avec la plus vive affection, et sa fille parloit d'elle avec autant de respect et de vénération que si elle eût été la plus grande dame de la cour. Cette conduite, au fond très-simple, lui faisoit néanmoins beaucoup d'honneur, et personne, parmi nos bons Bourguignons, n'eût assez mauvais goût pour en paroître étonné, ou pour dire que la jeune marquise fût dans une *situation embarrassante.*

Un jour, un peu avant l'heure du dîner, plusieurs nouveaux domestiques étoient rassemblés à la grille du château, lorsque la fermière, mère de la marquise, arriva tout à coup sur son âne, et toute seule. Les domestiques, qui ne la connoissoient pas, l'apercevant, trouvèrent sa figure ridicule, et firent de grands éclats de rire, en la montrant au doigt, ce qui ne l'émut point du tout; elle fouetta son âne pour le forcer d'avancer, et voyant la grille entr'ouverte, elle alloit entrer; mais les domestiques

la repoussèrent en redoublant leurs rires insultans et leurs moqueries ; l'âne devint rétif, et la pauvre femme ne savoit plus quel parti prendre. Dans ce moment, une fenêtre du salon au rez-de-chaussée s'ouvre précipitamment avec bruit ; on se retourne, et les domestiques reconnoissent, avec une surprise inexprimable, la dame du château qui s'écrie, en leur adressant la parole : *Finissez, insolens, c'est ma mère!*..... — Ainsi, elle se sortit elle-même d'une *fausse position*. — Comme on en sortira toujours en faisant son devoir. Aussi ne faut-il pas dire que les *fausses positions* causent tous les malheurs de la société ; il faudroit dire que ce qui les cause véritablement, ce sont les vices, la turbulence, le sot orgueil, la coupable, la puérile ambition, le mauvais cœur et la lâcheté de certains individus. — Et de bien mauvais, de bien faux calculs ; l'amour-propre, qui rend les enfans ingrats et dénaturés, les conseille bien mal ; s'il entendoit mieux ses intérêts, il pourroit leur prescrire une conduite toute opposée ; par exemple, je suis sûr que la marquise de M*** gagna, par la sienne, l'estime universelle? — Oui, assurément. Sa belle âme la guidant toujours ainsi, elle fit, tant qu'elle vécut, le bonheur de sa mère et de son mari ; elle fut bonne mère, amie fidèle ; elle trouva, dans sa conscience, dans

la reconnoissance, l'affection des siens, et dans l'admiration générale, la récompense de ses vertus et de sa conduite exemplaire.

Après cet entretien, le marquis quitta ses compagnons de voyage, pour aller vaquer à ses affaires. Il revint au bout de deux heures; on se mit à table, et, quoique dans un cabaret, on but d'excellent vin *du cru* (3).

Avant de quitter Mâcon, on trouva encore dans la *Gazette* un article dont on fut véritablement enchanté; c'étoit à l'article Angleterre. Il existe à Londres un établissement qui ne se trouve que là, et qui fait le plus grand honneur à cette nation hospitalière; c'est une association formée l'année passée pour donner des secours aux étrangers malheureux qui en ont besoin. Le marquis connoissoit cette touchante institution; mais Nelgis, qui lisoit rarement des journaux, n'en avoit jamais entendu parler, et il fut charmé, en feuilletant de vieilles gazettes, d'y lire les détails suivans:

« Cette bienfaisante association, qui doit inspirer tant de reconnoissance à tous les étrangers, a célébré, le 3 mai dernier, l'anniversaire de son établissement par un grand dîner, auquel ont été invités tous les ambassadeurs et ministres particuliers des puissances étrangères, et beaucoup d'autres personnes de distinction.

» S. A. R. le duc de Clarence, frère du roi

et son héritier présomptif, a présidé le dîné. Après avoir proposé la santé du roi d'Angleterre, qu'on a portée au milieu des plus vifs applaudissemens, S. A. R. a lu une lettre qu'il avoit reçue la veille du prince de Polignac, dans laquelle S. Exc. annonce qu'il a reçu l'ordre de son souverain de faire placer son nom parmi les protecteurs de l'association, et de verser dans la caisse la somme de cent liv. st. (2,500 fr.), comme sa souscription annuelle. S. A. R. a pris cette occasion pour parler du roi de France dans les termes les plus flatteurs pour les Français présens. S. A. R. a dit qu'elle pouvoit, avec d'autant plus de raison, parler ainsi de S. M. T. C., qu'elle a eu l'honneur de la connoître personnellement pendant son séjour en Angleterre. Ce roi est maintenant rétabli sur le trône de ses ancêtres, a dit le prince, et je désire et je pense que tous les Anglais désirent, comme moi, que les Bourbons puissent régner à jamais en France. S. A. R. a proposé alors que le roi de France soit élu un des protecteurs de l'association. Tout le monde s'est levé aussitôt, et la proposition a été adoptée au milieu des acclamations de toutes les personnes présentes.

» Lorsque la santé des ambassadeurs a été bue, le prince de Polignac s'est levé, et a parlé de la manière suivante en anglais.

« Messieurs, je demande la permission de » vous offrir les sincères remercîmens de mes » collègues et les miens, pour l'honneur que » vous venez de nous faire. Quant à moi, mes- » sieurs, plus je connois les vues et le but de » cette association vraiment chrétienne, plus » je me trouve heureux d'en faire partie. Ah! » qu'il seroit à désirer que les sentimens qui » unissent les membres de cette association, » pussent se répandre sur toute la commu- » nauté européenne, de manière que les na- » tions de l'Europe, rivales uniquement dans » leurs efforts pour avancer les intérêts et le » bonheur du genre humain, ne vinssent plus » à déployer leurs bannières les unes contre » les autres.

» Oui, messieurs, puissent les aigles des » nations septentrionales et occidentales, puis- » sent le lion de la vieille Angleterre et le » drapeau sans tache de la noble France ne » se rencontrer jamais que sur le terrain de » l'amitié ; et puisse la devise suivante, qui » s'accorde si bien avec le but de cette asso- » ciation, devenir la devise du monde entier : » *Paix au monde et bonheur aux pauvres!* »

» Le discours du prince a été interrompu à plusieurs reprises par les applaudissemens unanimes de la compagnie.... »

Voilà, s'écria Nelgis, avec transport, voilà

une véritable civilisation! — Oui, une civilisation selon l'Évangile... — La seule bonne, car les arts et l'industrie n'y seroient alors que des accessoires, des ornemens et des moyens, puisqu'ils fourniroient de grandes ressources aux pauvres; on les protégeroit alors par goût et par devoir, et la guerre ne seroit plus regardée que comme un horrible fléau! Le génie des enfers, l'art de faire du mal, de répandre le sang, de dévaster la terre, et d'être en grand, avec impunité, spoliateur, voleur, assassin, meurtrier; cet art exécrable qui a fait couler tant de larmes, qui a coûté la vie à tant de milliers d'innocentes créatures; loin de produire la gloire, ne seroit plus employé qu'en gémissant, et seulement contre un petit nombre de brigands insensés. — Mais, parmi ce petit nombre d'individus, ne pensez-vous pas qu'il pourroit s'en trouver quelques-uns d'assez extravagans pour regretter cette guerre impie et sanguinaire, malgré ses cruautés, ses mutilations, malgré la réprobation de l'Évangile et les spectacles affreux et dégoûtans qu'elle offre toujours? — Oui, sans doute; mais l'étonnement et le mépris général leur ôteroient bientôt ces étranges regrets. Ah! puisse le vœu du prince de Polignac se réaliser!..... Ce seroit alors que la religion chrétienne deviendroit universelle!.... Nos actions,

d'accord avec ses préceptes, l'élèveroient mille fois au-dessus des autres; il suffiroit de dire des chrétiens : ils ont horreur des dissensions, de la haine, des révoltes, de la guerre, de tout ce qui trouble la paix; quel est le souverain qui ne voudroit pas, avec un peu de réflexion, que tous ses sujets adoptassent une semblable croyance? Quel est l'homme sensible qui ne désireroit pas entrer dans cette communauté bienfaisante, évidemment formée par des lois divines? Peut-on se figurer ce que, dans cette supposition, deviendroit l'univers, en extirpant, non pas tous les défauts et tous les vices du cœur humain (car la religion elle-même nous dit que le plus juste pêche souvent par jour), mais en retranchant seulement les vices les plus contraires au bien public, l'insatiable esprit des conquêtes, la barbarie envers nos semblables, et l'odieuse vanité qui fait aimer la guerre, et qui s'enorgueillit des désastres qu'elle entraîne [1]? Mais revenons à l'Angleterre. Combien l'action de notre roi en souscrivant à cette bienfaisante association formée à Londres en faveur des malheureux

[1] Le plus belliqueux de nos rois (Henri IV), disait : *C'est une chose contre la religion et l'humanité, d'aimer la guerre pour la guerre.* J'ai déjà cité ce mot, qui est d'une si grande autorité dans la bouche d'un si grand guerrier, et l'on ne pourroit trop le répéter aux jeunes princes faits pour régner.

étrangers, combien cette touchante action est en harmonie avec le caractère noble, loyal, plein de franchise et d'équité qu'il a toujours montré dans toutes les circonstances de sa vie! — En effet, il fut lui-même errant et privé de sa patrie; il reçut en Angleterre un honorable asile. — Il y a de tout dans cette action, de la religion, de l'humanité, de la reconnoissance, le plus noble souvenir et le mieux exprimé; enfin, il y a même une sorte de désintéressement et de grandeur d'âme qui a quelque chose de sublime; car, dans ces temps de troubles et de divisions, il est bien vraisemblable que, par la suite, la souscription annuelle du roi pourra contribuer au soulagement de quelques-uns de ses ennemis, ce qui certainement, pour un cœur tel que le sien, seroit une jouissance de plus.

Oh! qu'ils ont peu connu les plus douces et en même temps les plus fortes émotions de l'âme, ceux qui, entre Dieu et leur conscience, n'ont jamais goûté la joie ineffable de rendre le bien pour le mal !.... A quel point nous devons admirer la religion, puisque l'observance de ses préceptes les plus sévères, produit toujours notre satisfaction intérieure avec la gloire, même suivant le monde, et la seule qui soit récompensée dans l'autre! Quelle preuve irrécusable de sa divinité !.....

CHAPITRE XXII.

Retour à Saint-Aubin. — Maladie de Nelgis.

On retourna à Saint-Aubin; et Nelgis, fatigué de tant de courses, eut un accès de fièvre le lendemain; on s'en inquiéta, car à son âge, le moindre dérangement est un avertissement de mort : on mit à sa prière un lit de sangle dans la tour gothique; c'est là, dit-il, que je voudrois mourir; il s'y fit porter et s'y coucha; et là, repassant dans son cœur toutes les années de sa longue vie, il fut plus convaincu que jamais que tout sur la terre n'est qu'illusion, épreuve ou folie..... Rien n'est solide et vrai qu'adorer son Créateur et le servir, et ce seroit en même temps servir toutes les créatures, et faire servir à leur bonheur, à leur aisance, toutes les sciences, les nouvelles découvertes, les arts et l'industrie humaine.

Cependant on vit accourir de Bourbon-Lancy le médecin des eaux, M. Verchères, qui vint prodiguer les secours de son art au malade, qui intéressoit tout le monde; pendant ce temps, la vieille église du village ne désemplissoit pas; les paysans s'y rendoient en foule pour y in-

voquer Dieu en faveur de Nelgis, ce qu'ils avoient fait jadis dans son enfance, lorsqu'il eut une affreuse petite vérole confluente, dont grâce à l'extrême habileté du docteur Pinot, il ne conserva pas une seule marque [1].

Bléval, pour désennuyer Nelgis, lui proposa de demander le manuscrit de la bibliothèque, afin d'y chercher une petite nouvelle agréable et courte, dont il put lui faire la lecture. Nelgis accepta avec grand plaisir cette proposition; le marquis prêta de nouveau le manuscrit; il voulut même, ainsi que la marquise, assister à la lecture qui eut lieu le soir même. L'un et l'autre se rendirent chez Nelgis, qui reçut avec autant de joie que de reconnoissance la visite de la marquise, qu'il trouvoit, avec raison, aussi aimable qu'elle est spirituelle et touchante par son extrême bonté. On feuilleta le manuscrit, et la marquise conseilla la nouvelle intitulée : *l'Auteur octogénaire*. Comment! dit Nelgis en souriant, de la *personnalité*; car il semble que cette

[1] Ce grand médecin avoit trouvé un moyen très-sûr, fort simple et qui n'est pas assez connu, de préserver des ravages épouvantables de cette maladie : c'étoit de piquer avec une aiguille, lorsqu'ils étoient mûrs, tous les boutons du visage, afin d'en faire sortir et d'en étancher toute la matière qu'ils contenoient; parce que c'est le séjour de cette matière dans les boutons qui creuse et qui marque. Ce détail n'a point *d'élégance*; mais il peut être utile, et l'auteur n'a pu se le refuser.

nouvelle soit faite pour moi. Je l'ai lue, reprit la marquise, et je ne la propose que parce que j'en ai porté le même jugement, et c'est ce qui la rend digne d'être préférée. Alors, repartit Nelgis, je suis sûr d'avance que l'indulgence de madame la marquise lui a fait trouver des rapports obligeans pour moi, qui n'existent pas. Ces rapports, dit la marquise, nous frapperont également tous les trois, et nous vous pardonnerons de ne pas les admettre. A ces mots, elle donna le manuscrit à Bléval, qui le déploya aussitôt, et qui, pressé de commencer, fit à haute voix la lecture suivante :

L'AUTEUR OCTOGÉNAIRE.

NOUVELLE.

Ariste avoit travaillé toute sa vie, et dès sa première jeunesse il avoit eu un goût passionné pour la lecture, pour l'étude et pour les arts; doué d'une belle mémoire, d'une bonne santé et d'heureuses dispositions pour tous les arts, il sut profiter de ces bienfaits de la nature. Il pensoit qu'il y a de l'ingratitude envers le Bienfaiteur suprême, à négliger des dons qui tous viennent de lui. La musique et la peinture ne sont point des arts frivoles, puisqu'on peut les consacrer à de nobles usages : ainsi que la majestueuse architecture, ils furent employés

avec une distinction particulière, au temple somptueux que Salomon fit élever à la gloire du Très-Haut [1]. Enfin David chanta sur la harpe les louanges du Seigneur; il ne dédaigna même pas la danse, car il dansa devant l'arche sainte [2]. Non-seulement Ariste n'eût pas la sottise de mépriser un seul des beaux-arts, mais il ne perdit jamais l'occasion d'apprendre et de cultiver un art industriel; nulle révolution ne pouvoit le réduire au désespoir ou à la mendicité; il pouvoit dire beaucoup mieux que Bias: *Je porte tous mes biens avec moi*, car il portoit aussi les biens moraux, si préférables à tous les autres, le courage chrétien, la patience, la parfaite résignation. Il avoit

[1] La musique est dans la nature : notre célèbre Rameau découvrit qu'un coup donné sur tout corps sonore produit, par une seule émission de son, l'accord de trois notes; que de tout temps, par une sorte d'instinct prophétique, on avoit toujours nommé *l'accord parfait*, ce que Rameau appeloit ingénieusement *la trinité musicale*. Ainsi, la musique n'est point une invention de l'homme, non plus que la peinture et la gravure, dont l'ombre a donné l'idée. L'auteur de cet ouvrage a eu raison de dire ailleurs que l'homme n'est jamais créateur, et que lorsqu'il paroît l'être, il a seulement découvert une loi inconnue et nouvelle, prise dans la nature.

[2] Quand la danse ne seroit bonne qu'à donner plus d'agilité et cette *bonne grâce* dont nous venons de parler, elle auroit encore une estimable utilité. Il y avoit jadis, dans un temps qui n'est pas fort loin de nous, en Portugal, des danses sacrées dans les processions, surtout quand les vaisseaux arrivoient dans le port : des prêtres alloient les chercher avec des musiciens et des danseurs; ces derniers dansoient des danses graves composées pour ces solennités.

dans les mains une extrême adresse, parce qu'il l'avoit toujours exercée; un jour qu'on s'étonnoit de lui voir faire un petit panier d'osier, il répondit : Tous les hommes sont frères, quelle que soit la distance des rangs qui les sépare; le prince et le savetier sont frères, puisqu'ils sont hommes : il en est de même des arts, de ceux qu'on désigne sous le nom de *beaux*, et de ceux qu'on appelle *industriels*. Michel-Ange et un vannier étoient frères, et rien n'est plus vrai.

Ariste cultiva de très-bonne heure la littérature, et lorsqu'on paroissoit surpris du nombre de volumes qu'il donnoit chaque année, il disoit simplement : Tout auteur, sans se répéter, pourroit en faire autant avec un peu de talent et d'imagination, si comme moi il lisoit et il écrivoit tous les jours; car il faut beaucoup lire quand on écrit, afin de savoir, du moins à peu près, ce qu'on a dit de plus remarquable; ce n'est qu'ainsi que l'on peut éviter l'odieuse réputation de plagiaire, qu'on a bien souvent injustement, et seulement par ignorance, parce qu'on n'a fait que se rencontrer avec un auteur qu'on ne connoissoit pas. Et quand dès sa plus tendre jeunesse on a pris l'habitude de lire constamment tous les jours, on lit avec une vitesse qui produit, au bout d'un an, un nombre inconcevable de volumes : ainsi s'écoulèrent les beaux jours d'Ariste; ils

furent *beaux* en effet, car la religion et l'étude les rendent délicieux.

Ariste fut auteur, et les premiers essais de sa jeunesse eurent un succès complet : son premier ouvrage fut universellement applaudi ; il n'avoit point encore d'envieux, et par conséquent point d'ennemis ; il trouva ce début charmant, et l'état d'homme de lettres lui parut le plus agréable que l'on pût choisir. Il donna promptement un second ouvrage, qui fut accueilli de même par le public, mais que plusieurs journaux déchirèrent impitoyablement, et qu'aucun n'osa louer. Ariste avoit un caractère si calme et si doux, que ce qui auroit profondément irrité tout autre, ne fut pour lui qu'une consolation : ces critiques, dont chaque ligne décéloient toute l'animosité de la haine, ne tomboient qu'en général sur l'ouvrage, mais sans aucun détail et même sans citation ; on se contentoit de faire quelques mensonges grossiers sur le plan et sur les caractères, mais on se permettoit d'insultantes personnalités sur l'auteur..... Qu'ai-je donc fait à ces gens-là ? disoit Ariste ; je ne les connois pas ; je n'ai pu les offenser ; cela est inconcevable..... Mais du moins mon ouvrage n'est pas mauvais, puisqu'ils n'en citent rien de condamnable ou de ridicule.

Cet ouvrage d'Ariste déplaisoit mortellement à de certaines gens, parce que l'auteur

y combattoit avec force des maximes corruptrices. Ariste poursuivit sa carrière littéraire avec un courage qui ne se démentit jamais; il en eut besoin, car il découvrit promptement la cause honorable de la haine qu'on lui portoit, ce qui ne l'empêcha pas de continuer avec la même constance. La révolution vint : Ariste n'en sentit pas d'abord toutes les conséquences; il applaudit de bonne foi à l'abolition des lettres de cachet, et il conserva jusqu'à la mort cette opinion, fondée sur les sentimens les plus naturels et sur l'amour de la justice [1]. On sait à quels excès révoltans se sont portés de certains ministres à cet égard, et combien ils en ont cruellement abusé!.... Lorsque l'impiété commença à se manifester, Ariste soutint toujours avec fermeté la cause sacrée de

[1] Il est sans doute des circonstances où, pour la sûreté de l'État, le souverain est obligé de faire arrêter sur-le-champ un individu, sans aucune forme judiciaire; mais au moins faut-il que l'homme incarcéré sache la faute ou le crime qu'on lui impute, afin qu'il puisse se défendre et se justifier, s'il est possible; ce qui n'étoit point alors. On sait que M. le régent, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, voulut connoître l'état des prisonniers de la Bastille, et qu'il y en eut plusieurs dont on ne trouva que les noms sur les registres; l'un d'eux, entre autres, étoit enfermé depuis trente ans sans savoir pourquoi, et personne employé dans les bureaux ne put le dire. M. le régent offrit à ce prisonnier la liberté, qu'il refusa en disant qu'il profiteroit seulement de cette permission pour faire de temps en temps quelques promenades; mais que d'ailleurs la Bastille étoit devenue sa patrie, qu'il vouloit y rester et y finir ses jours.

la religion; il écrivit avec force en faveur des couvens et de tout le clergé; il s'éleva contre le divorce, et ensuite il émigra; il passa plusieurs années dans les pays étrangers; enfin il revint en France; il ne se mêla jamais de politique, mais il défendit toujours la religion sous toutes les formes et avec une infatigable persévérance; il parvint ainsi à la vieillesse, et il devint plus qu'octogénaire, toujours en écrivant. Il étoit encouragé par de grands exemples : il se rappeloit qu'il avoit lu qu'Homère, aussi vieux que lui, et de plus aveugle, avoit fait *l'Iliade et l'Odyssée;* que Sophocle avoit fait à ce même âge *OEdipe,* sa plus belle pièce, Théophraste, ses *Caractères,* son meilleur ouvrage; l'auteur avoit quatre-vingt-dix-neuf ans, et non-seulement tous les octogénaires célèbres, Newton, Leibnitz, Mairan, Saint-Aulaire, Maucroix, revenoient à l'esprit d'Ariste, mais il se rappeloit aussi tous les centenaires illustrés par leurs talens, Fontenelle, le savant Morin, et tant d'autres. Il pensoit que lorsque l'âge n'ôte aucune des facultés intellectuelles, il les augmente, parce qu'on a vu, on a observé tant de choses, surtout après une grande révolution !..... Une si longue expérience ajoute nécessairement à l'instruction et à l'esprit; elle produit sur l'intelligence l'effet de l'exercice sur le corps, qui le fortifie quand cet exercice est constant et régulier.

Ariste avoit de jeunes amis qu'il appeloit ses disciples; il distinguoit surtout l'aimable et brillant Lucien, âgé de dix-neuf ans, plein d'ardeur et de zèle pour la religion, mais sans aucun fanatisme, tolérant comme l'Évangile, et se disposant à pouvoir dire un jour avec l'apôtre :

Je me fais à tous pour les gagner tous.

ST.-PAUL.

Lucien, qui rencontroit souvent Philéas, étoit lié avec son fils, qu'il voyoit souvent à plusieurs séances d'un cours d'histoire naturelle. Ce jeune homme, de l'âge de Lucien, s'appeloit Stanislas; il devint éperduement amoureux d'une jeune et charmante veuve, qui d'ailleurs étoit un fort bon parti; il lui plut extrêmement, mais elle ne vouloit pas l'épouser, parce qu'elle le trouvoit beaucoup trop jeune; ils étoient absolument l'un et l'autre du même âge. Sylvanire (c'étoit le nom de la jeune veuve) fut si frappée de ce manque de convenance, que, malgré son penchant secret, elle rompit entièrement avec Stanislas, et lui fit fermer sa porte. Stanislas, au désespoir, partit aussitôt pour la Hollande. Tandis que Stanislas alloit chercher des distractions mélancoliques dans les brouillards de la Hollande, Sylvanire, de son côté, essaya de se distraire par la frivolité de la coquetterie; elle apprit qu'un grand seigneur vouloit donner un bal masqué, et elle se promit bien d'y aller.

Lucien avoit reçu avec intérêt toutes les confidences de Stanislas sur cette malheureuse intrigue, et lorsqu'il apprit que Sylvanire alloit au bal du prince de ***, il conçut, pour servir son ami, une idée singulière dont il ne différa point l'exécution : il alla bien déguisé au bal où il étoit sûr de la trouver; elle ne le connoissoit point, mais Stanislas la lui avoit fait remarquer plusieurs fois aux promenades et à des concerts publics. Il n'eut pas de peine à la trouver; elle n'étoit point masquée; elle portoit son masque à son bras; elle étoit conduite par un homme en domino noir, qui paroissoit l'ennuyer beaucoup. Lucien jugea le moment favorable; il s'approcha d'elle, et lui dit tout bas qu'il avoit quelque chose d'important à lui communiquer; aussitôt elle congédia le domino noir. Lucien s'empara de son bras, et il la conduisit rapidement à une banquette dans un coin écarté de la salle, à l'abri de la foule; ils s'assirent l'un et l'autre et gardèrent un moment le silence. Lucien avoit excité déjà la curiosité de Sylvanire; c'étoit un commencement de succès; son projet étoit de se faire passer pour Stanislas; il étoit de la même taille, et comme il parloit tout bas, le son de sa voix ne pouvoit le trahir. En prenant la parole, il déclara bien bas qu'il étoit Stanislas, car au bal on ment sans scrupule, on trompe sans remords, Sylvanire tressaille et paroît douter;

elle savoit que Stanislas étoit parti pour la Hollande; Lucien avoit reçu les adieux de Stanislas, qui l'avoit assuré, dans cette dernière entrevue, qu'il étoit entièrement guéri de son amour, et pour le lui prouver, il lui fit présent d'une bague faite de cheveux dérobés à Sylvanire, et sur laquelle étoit son chiffre en petits brillans. Lucien ne vit avec raison, dans cette action, que la marque d'un violent dépit; mais il accepta le sacrifice. Et tirant de son doigt cette bague, il la montra à Sylvanire, qui la connoissoit parfaitement; elle se troubla et poussa un profond soupir; alors Lucien lui conta, toujours à l'oreille, qu'il avoit fait semblant de partir, afin de se séparer entièrement du monde et de se consacrer à une retraite absolue; mais qu'il n'avoit pu résister au désir de lui parler encore une fois. Ce langage ne fit que trop d'impression sur le cœur de Syvanire; elle ne répondit que par monosyllabes et avec une émotion visible. Plusieurs masques vinrent interrompre cet entretien; Lucien se levant, quitta Sylvanire et le bal, très-satisfait de cette première tentative. Le lendemain, il mit Ariste dans la confidence de ce stratagème; car il ne lui cachoit rien. Je vous connois trop de loyauté, lui dit Ariste, pour vous soupçonner d'avoir en tout ceci quelqu'arrière-pensée; certainement vous ne voudriez pour rien au monde supplanter ce pauvre Stanislas. Ah! monsieur,

repartit Lucien; je ne me suis permis de tels artifices que pour servir l'amitié, et je ne puis vous en donner une meilleure preuve qu'en vous suppliant de me seconder. — Que puis-je faire? — J'ai composé le plan d'un petit roman en lettres, que je veux envoyer à Sylvanire, et pour que mes idées soient bien exprimées, je vous demande en grâce, mon respectable ami, de les écrire à mesure. — Vous me proposez d'écrire un roman? — Il n'y aura point de fadeur; il sera si court, le sujet est si neuf; c'est un amant qu'on ne veut pas épouser, parce qu'on le trouve trop jeune; il plaide lui-même sa cause, en écrivant tous les deux jours une petite lettre. — J'entends; vous enverrez ces lettres de la part de Stanislas; mais il faudroit qu'elles fussent de son écriture: comment ferez-vous pour vous en passer? — Très-naturellement; je suppose, ce que je ne crois pas du tout, que la seule antipathie a fait renvoyer ce malheureux amant, et je dirai dans un petit préambule, que j'imagine bien que la seule vue de mon écriture lui seroit odieuse, et que pour éviter à la lecture de mon ouvrage cette défaveur machinale, je l'ai fait copier par une main étrangère; elle ne pourra me répondre, puisqu'elle ignorera l'adresse, ce qui me donnera le temps d'écrire à Stanislas, pour le faire revenir en secret; et dans ma dernière lettre, je donnerai l'adresse de Stanislas, en

sollicitant un mot de réponse, pour savoir seulement si on a lu le roman avec quelqu'intérêt.—Mon jeune ami, j'y consens, et je désire un succès parfait à cette jolie tromperie; il seroit drôle que j'eusse contribué, très-volontairement, au mariage, au bonheur et à la fortune du fils unique et chéri d'un de mes ennemis. — C'est une action bien digne de vous, comme il l'étoit de ne pas trouver mauvais que je fusse lié avec Stanislas. — Il est affreux de vouloir perpétuer les inimitiés dans les familles; mais venez dans mon cabinet, vous me lirez votre plan, et nous commencerons la première lettre.

En effet, cette lettre fut écrite et envoyée le jour même, ce qui fut régulièrement continué. Lucien s'empressa d'écrire à Stanislas, qui accourut sur-le-champ. Lucien lui avoit préparé un petit logement solitaire où il le cacha. Stanislas, qui croyoit véritablement que Sylvanire le haïssoit, n'attendit là qu'un triste dénouement. Enfin, la dernière missive fut envoyée avec le billet convenu, écrit par Stanislas; une heure après, il reçut la réponse suivante, de la main de Sylvanire : *Venez me voir aujourd'hui, le plus tôt possible; je vous répondrai de vive voix.*

Il étoit évident que cette réponse de *vive voix* seroit favorable, et que le petit roman avoit produit tout l'effet qu'on pouvoit désirer.

Stanislas fut au comble de ses vœux; il embrassa avec transport son ami, et se hâta de le quitter pour se rendre chez Sylvanire. Il entra chez elle bien décidé à soutenir la feinte de Lucien. Il la trouva seule, et aussitôt qu'elle l'aperçut : Je ne puis résister, lui dit-elle, à des raisonnemens exprimés avec tant de charme et même d'éloquence; je ne vous croyois pas autant d'esprit et de talens; venez, mon cher Stanislas, venez, la main de Sylvanire est à vous!..... Ces paroles frappèrent douloureusement le cœur généreux de Stanislas; il pâlit et s'avança lentement d'un air consterné, qui surprit étrangement Sylvanire; et elle lui dit tout ce qu'un attachement sincère peut inspirer de plus tendre, et comme il s'obstinoit à ne pas répondre, elle ne put retenir ses larmes, et mettant ses deux mains sur son visage : Grand Dieu! s'écria-t-elle, ces lettres charmantes n'étoient-elles qu'une vengeance de mes premiers refus?.... A ces mots, Stanislas, baigné de pleurs, tombe à ses genoux : Non, dit-il, ces lettres exprimoient tout ce que je sentois;.... mais, pour l'intérêt même du bonheur de ma vie, je ne puis vous tromper; ces lettres, dont le style vous a séduite, ne sont pas de moi; je n'en réclame que les sentimens; tout le reste, le charme, l'esprit, le talent, ne m'appartient pas!

Cet aveu n'excita d'abord en Sylvanire qu'une

espèce de stupeur qui la rendit immobile : tandis qu'elle le regardoit attentivement en silence, Stanislas lui fit avec une extrême candeur un simple et rapide récit de la pure vérité; ensuite se relevant : Adieu, madame, lui dit-il; je ne devois vos bontés qu'à une erreur; je les perds en vous éclairant; mais en vous revoyant, j'ai senti que je ne pourrois jouir d'une félicité qui ne seroit due qu'à l'imposture..... Arrêtez! arrêtez! s'écria Sylvanire; vous me prouvez, cher Stanislas, que vous possédez une délicatesse et des vertus mille fois préférables à des talens qui peuvent s'acquérir à nos âges, et l'on n'acquiert point une âme délicate, noble, généreuse et sensible; ainsi, je suis toujours à vous, et vous ne me quitterez point que nous n'ayons fixé le jour de notre mariage. Rien ne peut exprimer la joie passionnée que causa cette assurance à Stanislas : on jouit doublement de son bonheur quand on le doit à une bonne action, et surtout lorsqu'on n'attendoit de cette action qu'un effet tout contraire, et qu'on avoit ainsi le mérite d'un grand sacrifice. Les cœurs sensibles devineront facilement combien fut touchant le reste de cet entretien; je n'écris que pour eux; ainsi je passerai ce détail sous silence. Sylvanire et Stanislas se séparèrent également heureux l'un par l'autre; et Stanislas courut aussitôt chez son ami, pour lui faire part de son bonheur, en ajoutant qu'il

le lui devoit toujours, puisque sans ces ingénieuses lettres, il n'auroit pas eu l'occasion de faire un sacrifice d'amour-propre et de sentiment qui avoit si vivement touché Sylvanire. Eh bien ! repartit Lucien, je vais faire aussi un sacrifice d'amour-propre, en vous avouant que *ces ingénieuses lettres* ne sont pas de moi. — Comment ! et de qui donc sont-elles ? — D'un homme dont vous avez entendu dire beaucoup de mal, d'un auteur octogénaire, dont je vous ai parlé quelquefois, sans vous cacher l'attachement et la vénération qu'il m'inspire.....— Un auteur octogénaire ! quoi d'Ariste ? — Justement ; il savoit qu'il travailloit pour assurer le bonheur du fils unique d'un de ses ennemis, et il croit que ce secret restera toujours entre nous deux ; mais dès le premier moment, je m'étois bien promis de vous dévoiler un mystère qui lui fait tant d'honneur. Ah ! s'écria Stanislas, il faut qu'il vienne à ma noce et que mon père obtienne son amitié !.....

Ce souhait fut exaucé ; Stanislas charma son père par le récit de toute cette aventure. Ariste reçut le même soir une lettre charmante de Philéas ; il y répondit avec effusion de cœur, que cette lettre valoit infiniment mieux que toutes celles qu'il avoit écrites sur le plan du petit roman tracé par Lucien.

L'heureux Stanislas épousa Sylvanire. Ariste fut invité à la noce ; il ne manqua pas d'y aller ;

à l'exception de cinq ou six personnes, il n'y trouva que des ennemis; mais sa bonhomie gagna les uns, ferma la bouche aux autres; la sincère affection de Lucien, de Philéas et de son fils, le bonheur et la reconnoissance des deux époux, le touchèrent sensiblement, et cette journée fut une des plus agréables de sa vie.

Ariste ne fut pas si heureux avec ses libraires : il en avoit vu mourir un jeune encore, et qu'il avoit toujours regardé comme un véritable ami, et c'est ce qu'un auteur devenu octogénaire ne remplace que bien difficilement, car en général les libraires ne font aucun cas de cet âge, et cela se conçoit; car comment compter sur un auteur octogénaire ? Les uns ne veulent se charger que d'ouvrages entièrement finis, dans la crainte que l'auteur n'ait pas le temps de les terminer; les autres, sachant que les ouvrages posthumes d'un auteur célèbre sont toujours recherchés avec avidité, font des spéculations sur sa mort, et tous lui causent un nombre infini de contrariétés : cependant Ariste eut le rare bonheur de trouver enfin un libraire qui lui convint, et il oublia sans peine et sans rancune tous les autres. Il eut le chagrin plus sensible de voir ses amis, tous plus jeunes que lui de quinze, vingt, trente, quarante ans, se refroidir pour lui, à mesure que s'approchoit le moment fatal d'une éternelle séparation.

En conservant toute sa mémoire pour toutes les choses intéressantes, comme il en manquoit plus que jamais pour les minuties, on croyoit presque qu'il radotoit : on ne le consultoit plus avec la même confiance ; et ses continuels oublis de puérilités le faisoient regarder, par les gens d'affaires, comme un homme tombé en enfance. D'un autre côté, les gens du monde lui savoient mauvais gré de ne pas admirer, comme eux, toutes les modes nouvelles et *les étonnans progrès de la civilisation* : on répétoit qu'il étoit bien *gothique*.

En conséquence, ses domestiques devenoient impertinens, surtout les femmes vulgairement appelées *les bonnes*, et qui, dans ce genre, surpassent communément les hommes ; enfin, il trouvoit que c'est un triste métier que celui d'auteur, quand on est octogénaire ; il n'étoit satisfait que de ses disciples ; il remercioit tous les jours le ciel de lui avoir donné un dédommagement qui le consoloit de tout, et d'autant mieux qu'il n'écrivoit point par amour-propre et pour briller, mais qu'il pensoit que l'on doit prolonger sa carrière littéraire, tant que l'on croit avoir des idées utiles aux mœurs, et il écrivit jusqu'au tombeau.

Sa mort ne fut pas seulement douce et paisible ; elle fut délicieuse. Il se rappeloit avec un charme impossible à décrire la pureté de

ses intentions, son impartialité dans sa critique et ses actions généreuses avec ses ennemis : ce qui n'avoit jamais été pour lui jusqu'alors qu'une simple satisfaction intérieure, devenoit, dans ces momens solennels, le sujet naturel de la joie la plus vive et des plus hautes espérances ; et, dédaignant tous les lauriers périssables, toutes les louanges trompeuses, toutes les illusions passagères de la vie, son cœur et ses désirs s'élançoient avec transport vers cette palme triomphante, immortelle, que la clémence divine destine au bon usage de ses propres dons ou à la fragilité repentante..... Combien Ariste bénissoit sincèrement l'envie, la haine, les persécutions, l'injustice, la calomnie, qu'il avoit supportées avec tant de courage et de persévérance, et qui lui procuroient de telles jouissances ! Combien il étoit heureux de ne trouver au fond de son âme, ni désir de vengeance, ni le plus léger ressentiment ! Avec quelle douce, quelle heureuse confiance, il adressoit à Dieu ces paroles sublimes : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,* et il expira en les prononçant !.....

CHAPITRE XXIII.

Suite de la maladie de Nelgis.

Le docteur Verchères passa plus de huit jours à Saint-Aubin, pendant lesquels il ne fit que de très-petites courses à Bourbon-Lancy. Nelgis fut un jour si mal, que l'on désespéra de sa vie; cependant il conserva toujours toute sa tête; il traça quelques lignes de testament, par lesquelles il demandoit à être enterré sans aucune espèce de pompe[1], et dans le cimetière du village, au milieu

[1] *Pompe funèbre!* Une *pompe* est toujours une réjouissance. Quel contre-sens dans ces deux mots! surtout dans la bouche des parens et amis du défunt! L'Église, quand nous naissons, ordonne à nos parrains et marraines de renoncer, pour nous, aux pompes de la terre, qu'elle appelle *pompes de Satan;* ces pompes, en quittant la vie, doivent paraître encore bien plus méprisables. La seule pompe qui puisse s'accorder avec la mort est, non dans la clarté lugubre des cierges, ni dans l'envahissement des tentures, mais dans le grand nombre des pauvres et des aumônes. La pompe des épitaphes est très-souvent plus scandaleuse, quand, par

des bons paysans qui lui avoient donné tant de preuves d'affection, et qu'il avoit tant aimés!...

..... Le lendemain, le docteur Verchères annonça, avec une grande satisfaction, que le malade étoit hors de danger. Je n'aurai donc eu, dit Nelgis, que l'*avant-goût* de la mort!... Cette expression d'*avant-goût* fit sourire Bléval. Et nous, reprit-il, nous n'en aurons eu que la frayeur. Comment, repartit Nelgis, avec de la foi, la mort à tout âge, mais surtout au mien, peut-elle paroître effrayante, puisqu'elle satisfait également le cœur, l'esprit, l'imagination et cette insatiable curiosité qui nous a poursuivis pendant tout notre exil? Nous éprouverons le seul sentiment qui puisse nous satisfaire, et toutes les énigmes de la nature nous seront dévoilées; nous saurons tout, nous connaîtrons tout, et nous verrons que la raison même, cette précieuse raison qui nous distingue des animaux, devoit, pendant la vie, nous donner la profonde humilité prescrite par

exemple, elle contient d'orgueilleux mensonges. Aussi est-ce avec raison que le poète Feutry, dans ses *Tombeaux*, supposant un voyageur entrant dans une église, et lisant l'épitaphe remplie de pompeux éloges d'un grand seigneur très-vicieux qu'il a connu, s'écrie avec indignation :

. . . . . Taisez-vous, imposteurs!
Eh quoi! des os en poudre ont encor des flatteurs!....

l'Evangile, puisqu'elle ne peut nous expliquer cette foule de mystères qui nous environnent à chaque pas, et nous sortir d'une ignorance invincible. Les animaux, guidés par le seul instinct, ne peuvent gémir de celle à laquelle ils sont condamnés, quoiqu'elle soit infiniment plus grande que la nôtre : ils ne la connoissent point, ne la sentent jamais ; ils ne sauroient éprouver le désir de la vaincre et le besoin de s'instruire. Il semble que, dans tout ce qui n'a point de rapport avec les préceptes divins, l'obéissance qui leur est due, c'est-à-dire la conduite morale de l'homme, la raison ne lui soit donnée que pour l'humilier ici-bas, puisqu'en toute chose, excepté relativement à ses devoirs, elle est insuffisante pour lui expliquer une infinité de choses. O quels seront les transports de notre joie lorsque, prêts à paroître devant Dieu, notre âme brisera les liens qui l'attachent à la terre, pour s'élancer aux pieds de son Créateur ! Quelle éclatante et divine lumière viendra l'éclairer de toutes parts ! Quelque peu de renommée qu'elle ait eue dans le monde, que seront auprès d'elle *les plus grands génies* qu'elle y laisse ! Quel ravissement inexprimable lui causera l'harmonie céleste, et cet *accord parfait* moral, composé de l'amour, de la reconnoissance et de l'admiration, pour la première fois parfaitement fon-

dés, et au plus haut degré d'exaltation!... — Quoi! pas un seul regard accordé à la terre en faveur de l'amitié gémissante? — L'amitié! ce jour sera son triomphe! Qui pourra s'effrayer d'une si courte absence en découvrant l'éternité? et c'est alors qu'on pourra servir ses amis en implorant pour eux la miséricorde suprême. Rien n'est plus vrai, dit Bléval : votre juste croyance et les heureux sentimens qu'elle produit répondent à tout!...

CHAPITRE XXIV.

Départ de Saint-Aubin. — Petits voyages en Bourgogne.

La santé de Nelgis se rétablit avec une promptitude qu'on étoit loin d'attendre de son grand âge. Le jour qu'il fut en état de sortir et d'aller faire un tour de promenade, il vit entrer dans sa tour une visite qui lui fit grand plaisir, en lui rappelant un temps toujours cher à son souvenir; c'étoit une bande de petits garçons villageois, dont le plus âgé n'avoit pas douze ans : ils portoient de petits ouvrages de jonc vert, de grands bonnets pointus, en outre des corbeilles et des paniers de toutes grandeurs, offrandes innocentes comme leurs mœurs, et absolument semblables à celles que leurs arrière-grands-pères avoient jadis, à leur âge, offertes à Nelgis durant son enfance; deux jolies petites filles fermoient la marche, et présentèrent au convalescent octogénaire, de la part de leurs mères, deux excellens petits fromages de *crême chauffée*. Comme Nelgis n'avoit jamais donné de leçons qu'aux petits

garçons, l'un d'eux (le *Talma* du village) prit la parole, et, pour lui prouver que ses soins avoient fructifié, il lui *déclama* une vingtaine de vers de mademoiselle Barbier, dont on avoit précieusement conservé la tradition dans sa chaumière, et que de père en fils on y faisoit répéter aux enfans, avec les vers historiques du P. Buffier. Un autre petit garçon récita du jésuite les vers sur l'Age des Patriarches, qui finissent ainsi :

Mathusalem vécut le plus long-temps de tous.

Cette déclamation égaya Bléval et attendrit profondément Nelgis. Tandis que Bléval cherchoit à cacher le rire moqueur qu'excitoit en lui cette scène, de délicieuses larmes couloient doucement sur les joues vénérables de Nelgis.

C'est ainsi que si souvent les mêmes tableaux excitent des sensations si opposées, suivant les différens individus, et souvent aussi on s'accuse mutuellement et à tort de mauvaise foi; car un de nos travers est de vouloir et même de croire que chacun pense et sent comme nous.

Grâce à l'habileté et à l'humanité particulières du savant et bon docteur Verchères, Nelgis, qu'il avoit consolé du chagrin de mourir, privé des soins affectueux et si utiles de son ancien ami le docteur Alibert, Nelgis, enfin,

recouvrant inopinément les forces et la santé, et attribuant quelque chose de ce miracle au chocolat analeptique [1], recommença de plus longues courses à pied et en voiture, et il se trouva prêt à partir, sans inconvénient, dans le cours du mois de septembre. On convint d'avance que l'on feroit quelques petits détours, pour voir plusieurs choses de la Bourgogne, qui ne se trouvoient point sur leur route, et que l'on ne connoissoit pas. A la prière de Nelgis, on s'arrêta dans la jolie ville d'Avallon (4); ce fut un respect filial qui fit désirer à Nelgis d'y séjourner : sa mère y étoit née.

Nos voyageurs ne purent loger tous ensemble. Ne trouvant qu'un bon appartement dans une auberge, Nelgis alla s'établir avec son secrétaire chez un ancien ami, qui fut charmé de le garder deux ou trois jours. Cet ami, qui se nommoit Durandel, étoit un savant très-distingué, âgé d'environ cinquante-cinq ans, qui avoit passé une partie de sa vie à Paris, et qui, depuis deux ans seulement, s'étoit retiré dans sa ville natale, pour s'y livrer en paix aux charmes de l'étude et de la méditation. Nelgis lui reprochant amicalement d'avoir quitté Paris sans retour : Oui, mon ami, répondit Durandel; j'étois excédé de cette éter-

[1] Des frères Laurent, rue Traversière-St.-Honoré, nº. 26.

nelle division de principes, d'opinions importantes et frivoles, de cet esprit de parti qui s'étend à tout et qui gâte tout, même alors qu'il est bien dirigé, car, dans ce cas, il donne toujours une partialité révoltante. — *Toujours;* c'est trop dire... — Eh bien! *presque* toujours. — L'homme juste est toujours impartial : certainement, vous croyez l'être? — Je m'en pique, du moins. — Pensez-vous donc être unique sur la terre? — Pas tout-à-fait; mais, à cet égard, peu s'en faut. Par exemple, que sont maintenant tous les journaux? — Il est certain qu'il seroit difficile de les louer sur l'impartialité de leurs éloges et de leurs critiques. — Il n'est plus question de juger et d'apprécier un ouvrage; il s'agit seulement de savoir le nom de l'auteur, et en conséquence de louer ou de décrier à outrance. Depuis quinze ans, les libéraux et de certains journalistes nous appellent des *éteignoirs;* pour moi, je suis persuadé que les véritables *éteignoirs* sont nos accusateurs. Je ne sais pas si leurs sarcasmes amèneront, comme jadis, le renversement des autels et du trône, mais je suis sûr qu'ils préparent la décadence de la littérature. — Néanmoins, dans les journaux même qui n'ont aucun rapport avec nos idées, nos sentimens et nos opinions, on trouve souvent (quand les rédacteurs ont de l'esprit) de très-bons ar-

ticles. En voici un que j'ai retenu, parce qu'il est de ce genre; c'est un abonné qui écrit au rédacteur :

« Monsieur le Rédacteur,

» Un jour de la semaine dernière, en pas-
» sant devant la pointe Saint-Eustache, je fus
» renversé, par un brancard de voiture,
» sur une sentinelle, qui me renversa sur
» le pavé. L'honnête marchand de comesti-
» bles, qui accourut pour me relever, m'as-
» sura que cette pointe étoit aussi dangereuse
» à doubler que le cap de Bonne-Espérance. Il
» me fit entrer dans sa boutique, et me raconta
» l'histoire de tous les piétons naufragés de-
» vant l'angle de sa paroisse; cette nomencla-
» ture alloit à l'infini. Comme je m'en étonnai,
» le bon marchand me dit que ces mauvaises
» aventures étoient inévitables dans les quar-
» tiers populeux, mais qu'il y avoit une provi-
» dence pour les piétons, puisque chaque jour
» la moitié de Paris n'écrasoit pas l'autre. Je
» lui promis de faire, à ce sujet, une pétition
» à la Chambre, dès que la blessure de mon
» bras droit me le permettroit; et, après l'a-
» voir affectueusement remercié, je montai
» dans un fiacre qui se précipita dans la rue
» Montorgueil, et me rendit chez moi. Pour
» charmer les ennuis de ma convalescence, je

» ne vis rien de mieux à faire que de calculer,
» d'après des données certaines, le nombre
» d'individus qui avoient été renversés, bles-
» sés ou frappés à mort dans les rues popu-
» leuses de Paris depuis dix ans. . . . . .
» . . . . . .
» On m'envoya du cabinet littéraire voisin la
» collection complète du *Journal de Paris*,
» qui contenoit le procès-verbal quotidien de
» toutes les catastrophes contemporaines : à
» chaque page, je frémissois comme à une tra-
» gédie angloise ; je levois les mains aux cieux ;
» je disois des *à parte* classiques, des *grands*
» *dieux!* des *ciel!* tout le vocabulaire, enfin,
» des cris de surprise et d'interrogation. Ce
» qui m'étonnoit d'abord, c'est que les *événe-*
» *mens malheureux* se passoient presque tou-
» jours sur les mêmes théâtres ; c'étoit tou-
» jours dans cette partie de Paris où tombent
» les diligences, les malle-postes, les roulages
» accélérés, la marée et les huîtres ; on auroit
» dit que les cochers de fiacres ou de cabrio-
» lets avoient soin de respecter, dans leurs
» tragédies, l'unité de lieu, et qu'ils ne se
» permettoient d'écraser les piétons que dans
» un cercle convenu. . . . . .
» . . . . . .
» . . . . . .
» Ne pourroit-on pas provoquer de notre pré-

» fet de police une ordonnance qui enjoindroit
» à tout conducteur de ne jamais faire galoper
» ses chevaux sur le théâtre ordinaire des ca-
» tastrophes, c'est-à-dire dans les rues Mont-
» martre, Montorgueil, Saint-Martin, Saint-
» Denis, et autres quartiers populeux, qui, à
» certaines heures du jour, semblent le rendez-
» vous général de toutes les routes de l'uni-
» vers? Ce sont de véritables champs de ba-
» taille où les boulets sont représentés par des
» essieux; et le piéton, qui s'y trouve malheu-
» reusement engagé, aimeroit mieux souvent
» traverser l'Espagne, en temps de guerre,
» de Barcelone à Cadix. . . . . .
» . . . . . »

— Quelle mémoire vous avez à votre âge!... — Ma mémoire est un éloge, car je ne retiens jamais que ce qui a du naturel, de la clarté, et ce qui me paroît ingénieux et spirituel... — D'ailleurs, il y a de la philanthropie dans ce morceau. Il seroit, en effet, bien à désirer que cette pétition fût portée aux Chambres. — Espérons qu'elle le sera; alors les piétons auront une grande obligation à ce journal.

CHAPITRE XXV.

Suite du voyage. — Vermanton et Grottes d'Arcis (5), Ancy-le-Franc, Montbard.

Nos voyageurs continuèrent leur route, et toujours en faisant plusieurs détours, afin de ne rien passer d'intéressant et de curieux; ils allèrent visiter la belle terre d'Ancy-le-Franc [1]. On pense bien qu'ils n'oublièrent pas Montbard, rendu si célèbre par le plus grand écrivain du dix-huitième siècle (6).

Nelgis, que M. de Buffon avoit honoré de la plus tendre amitié, ne vit pas Montbard sans une vive émotion. Il le parcourt d'un bout à l'autre avec un sensible intérêt; il y cherchoit des traces des études et des travaux du Pline français. Quel dommage, dit il, que cet auteur, si justement célèbre, qui possédoit avec une égale supériorité tous les genres d'écrire [2],

[1] (Yonne.) Bourg situé sur l'Armançon, près du canal de Bourgogne. On y remarque un magnifique château et une manufacture de faïence.

[2] Comme il l'a prouvé par ses descriptions si parfaites et si

quel dommage qu'il n'ait pas toujours fait l'histoire naturelle avec des vues religieuses !... — Néanmoins, il n'étoit pas philosophe. — Non, assurément ; il méprisoit même beaucoup leurs croyances et leurs desseins. Loin d'être impie, il avoit un grand respect pour la religion. — Il a déclaré formellement, dans son ouvrage, qu'il étoit impossible de nier le déluge universel, et en même temps de pouvoir l'expliquer ; d'où il en concluoit qu'on étoit inévitablement forcé d'y croire. M.r de Voltaire voulut combattre cet article, et pour cette fois, *les rieurs* ne furent pas de son côté, tandis que M. de Buffon, qui plaisantoit bien

diverses du massif, lourd et monstrueux éléphant, du délicat et brillant colibri, de l'élégante gazelle, du léger chevreuil et du bœuf indolent et pesant, du noble coursier et de l'ignoble ânon, du chien sensible et fidèle, du tigre inhumain et féroce, du lion redoutable, mais reconnoissant et généreux, de la tendre tourterelle et du vautour insatiable et barbare, de la cantatrice charmante des bois, la fauvette, et du sombre oiseau des déserts de l'Amérique, le kamichi, etc., etc. : c'est cette dernière description qui peut véritablement faire juger du mérite incomparable, comme écrivain, de M. de Buffon. On conçoit qu'avec infiniment moins de talent qu'il n'en avoit, on puisse faire de beaux articles du cheval, du lion, du cerf, du cygne, de l'aigle, etc. ; mais voici ce qu'il avoit à dire du kamichi : Un oiseau des déserts de l'Amérique, planant toujours sur des marais fangeux, remplis de crapauds et de grenouilles. Il est incompréhensible que, sur un tel sujet, on puisse faire un chef-d'œuvre, et cependant cet article en est un.

rarement, les eût tous du sien [1]. Je pense comme vous, que si M. de Buffon eût été religieux, son livre y eût prodigieusement gagné. — On n'étudiera jamais bien la nature sans rendre un culte assidu à son Créateur; on n'en expliquera jamais les principaux phénomènes sans l'étude des livres saints. L'histoire naturelle, écrite en chrétien avec une semblable plume, eût été immortelle, et elle est à refaire, du moins en grande partie. On sera forcé de prendre presque toutes les descriptions, mais il faudra supprimer une énorme quantité de réflexions, de raisonnemens, d'explications, et cependant cet ouvrage sera toujours la meilleure poétique française. On y trouvera éternellement des modèles de tous les genres de supériorité dans l'art d'écrire : la prose de M. de Buffon est aussi curieuse qu'utile à étudier. Cette étude fera connoître qu'il est impossible d'en déplacer ou d'en supprimer un seul mot.

[1] M. de Voltaire n'eût pas honte d'écrire que les coquilles qui se trouvent sur le sommet des plus hautes montagnes sont les restes du déjeuné de quelques pélerins. Quels repas que ceux de ces pélerins! puisque *leurs restes* forment des millions de couches de coquillages dans l'intérieur de ces montagnes et toutes les autres grandes montagnes du globe. Aussi M. de Buffon ne prit-il pas la peine de répondre sérieusement; il ne dit qu'un seul petit mot dans lequel il eut l'air de croire que son antagoniste étoit un petit écolier de douze ou treize ans.

Je puis parler savamment de cet exercice, car, dans ma jeunesse, je l'ai fait pendant bien longtemps. — Quel fruit en avez-vous tiré? — En lisant tout haut, de sentir parfaitement l'agrément et le mérite d'une prose harmonieuse; et comment parvient-on à l'obtenir telle? en évitant les défauts, les négligences qui peuvent y nuire. Pendant treize ans, surtout, que j'ai joui de l'intimité de M. de Buffon, je l'ai beaucoup questionné; il répondoit avec une extrême bonhomie. Je me souviens, entre autres, de quelques préceptes qui me frappèrent tellement, qu'ils se sont ineffaçablement gravés dans ma tête. M. de Buffon détestoit les *verbiages*. Si les répétitions de mots, disoit-il, sont désagréables, les répétitions de *choses* le sont mille fois davantage. On veut avancer en lisant, comme en marchant on veut cheminer: la promenade dans un labyrinte est mortellement ennuyeuse, parce que sans cesse on y revient sur ses pas; de même quand la lecture n'a pas un but vers lequel on marche incessamment, elle devient insupportable. Il faut, pour atteindre ce but, choisir toujours la route la plus agréable, et ne s'y arrêter ou même ne s'y ralentir que pour y cueillir quelques fleurs nouvelles; mais, pour cela, il faut avoir réfléchi à l'avance, c'est-à-dire, avoir fait un plan, car il en faut un pour donner de la suite et de l'ordre aux idées, ainsi que pour

bien enchaîner les événemens d'invention. On croit trop que l'on n'a besoin de plan que pour narrer, et que l'imagination ne consiste qu'à peindre des passions, à créer des caractères et des incidens; mais des pensées neuves, justes, brillantes, lorsqu'elles s'accordent parfaitement avec la morale, qu'elles n'offrent ni inconséquences, ni galimathias, et qu'elles sont exprimées dans un langage noble, pur, harmonieux, ou assorti au sujet que l'on traite, de semblables pensées sont aussi d'heureux fruits de l'imagination. — Quelle étoit la manière d'étudier de M. de Buffon?— Il ne méditoit qu'en plein air et en se promenant; ensuite il dictoit, même long-temps avant d'être devenu presque aveugle; et lorsqu'il devoit faire la description d'un animal, s'il l'avoit vivant au Jardin des Plantes, il l'étudioit soigneusement, afin de dépeindre avec vérité ses inclinations, ses habitudes, ses tics, son instinct. Il n'aimoit pas les lectures *consultatives;* il n'en faisoit presque jamais; il disoit que la politesse répand toujours dans ces lectures de la contrainte et de l'exagération. Je lui demandois un jour de quelle manière on doit étudier le françois. Voici, dit-il, ma première règle, c'est de ne jamais *mettre le nez* dans une grammaire, à moins d'apprendre une langue étrangère; pour la sienne, il suffit de lire les

bons auteurs avec attention, sans aller se fatiguer la tête par des mots barbares et des règles communément très-mal faites; il est certain que si chacun étudioit sa langue à sa manière, cette étude seroit beaucoup plus profitable; on découvriroit que ceux qui ont formé cette langue, ont eu, dans une infinité de choses, une finesse et une délicatesse, dont ordinairement on ne se doute pas, et qu'on ne regarde que comme des bizarreries; par exemple, j'ai entendu mille fois reprocher à notre langue, comme une inconséquence ridicule, d'admetre, dans les ouvrages du plus grand genre, les mots *boue* et *fange*, quoiqu'ils expriment ce qu'il y a de plus vil et qu'ils ne soient nullement harmonieux, tandis qu'il n'est pas permis de placer dans ces mêmes ouvrages les mots qui n'ont rien de dégoûtant, au contraire, tels que les mots citron, persil, cerfeuil; c'est que ces plantes rappellent naturellement l'ignoble idée de la cuisine, voilà pourquoi la nomenclature des légumes est exclue de la haute poésie; quand à la *fange* et à la *boue*, c'est une idée très-morale qui les a fait admettre; on les conserve afin de mieux déshonorer, par d'odieuses comparaisons, tout ce qui est vil et bas. On pourrait ainsi, en cherchant bien, justifier notre langue de beaucoup d'autres prétendues im-

perfections. — Et même ce pourrait être le sujet d'un fort joli petit ouvrage. — Qui vaudroit bien une nouvelle grammaire.—D'abord parce qu'il seroit infiniment plus amusant, et puis parce qu'il donneroit à la jeunesse une finesse, une délicatesse dont nécessairement ses écrits se ressentiroient. — Encore un mot sur M. de Buffon; on veut tout savoir sur un homme qui avoit un semblable talent. Comment est-il mort? — En chrétien catholique. — L'homme qui a tant médité sur les merveilles de la nature devoit mourir ainsi.

CHAPITRE XXVI.

Dijon (7).

Les voyageurs retrouvèrent encore M. de Buffon à Dijon, car ils voulurent loger dans la rue qui porte son nom.

On parla naturellement des grands hommes qui ont illustré Dijon : Bossuet, le savant président Des Brosses, Mme. de Sévigné, Crébillon, Longepierre, Piron, Larcher, Morveaux, chimiste, Daubenton, Soufflot, Huguesambin, architecte, Florian, Rameau, toujours célèbre, malgré cette foule *de princes des musiciens*[1].

[1] Expression de l'Écriture Sainte (qui se trouve dans la description du temple de Salomon) et ce que les amateurs de musique ne doivent pas laisser oublier.

Rameau fit plusieurs découvertes musicales, entre autres celles de la basse *fondamentale* et de l'*accord parfait majeur*, qui est dans la nature et que rend tout corps sonore par une seule émission de son; ce que Rameau appeloit ingénieusement *la trinité musicale;* et, comme je l'ai dit ailleurs (dans l'*emploi du temps*), il est remarquable que ce soit l'homme qui, dans son triste exil, ait inventé le lugubre ton mineur. Sans parler de ses découvertes, Rameau, comme compositeur, eut les plus éclatans succès et les mérita tous. Sa musi-

si justement renommés que nous avons vus depuis : Monsigny, Duny, Grétry, Hayden, Gluck, Piccini, Chérubini, Le Sueur, Rossini, etc., etc.

Tandis que le marquis recevoit quelques visites, Nelgis en alla faire une à la tante de son jeune ami, Jules Pinot, qu'il trouva chez elle. Mme. Pinot étoit une des muses de la Bourgogne; elle écrivoit avec infiniment d'agrément en vers et en prose, et ses qualités sociales étoient aussi attachantes que ses talens étoient distingués. Comme Nelgis lui exprimoit le désir de voir avec elle toutes les beautés de Dijon : Jules et moi, reprit-elle, nous aurons un grand plaisir à vous les faire parcourir; mais, poursuivit-elle, vous êtes mal entré dans la ville; c'est par la porte qui se trouve du côté

que vocale avoit le premier de tous les mérites, surtout dans le grand genre, celui d'exprimer parfaitement les paroles. Après avoir entendu chanter à l'Opéra ce morceau du *Pygmalion* de Rameau :

Fatal amour, cruel vainqueur,
Quels traits as-tu choisi pour me percer le cœur?.....

Le Kain s'écria : Si l'on me forçoit de déclamer ce monologue, je serois obligé de prendre tous ces tons-là. Dans le genre naïf et villageois, J.-J. Rousseau a eu supérieurement aussi le même mérite, qui se retrouve encore, mais avec une noblesse admirable, dans ce bel air de *Castor et Pollux* :

Tristes apprêts, pâles flambeaux,
Jours plus affreux que les ténèbres,
Astres lugubres des tombeaux.....

de Paris qu'il faut y arriver. Lorsqu'en revenant de Paris on parvient au sommet de la dernière hauteur qui domine Dijon, on est étonné de la majesté frappante du tableau qui se présente à la vue enchantée; et à l'aspect nouveau du pays, on s'aperçoit que l'on vient de franchir la grande chaîne de montagnes qui établit de ce côté une division naturelle du sol. En avant, s'ouvre une plaine immense qui se perd dans les montagnes bleuâtres du Jura et de la Suisse. Quelquefois même, ajouta le jeune Pinot, quand le ciel est bien pur, le Mont-Blanc apparoît aux dernières limites de l'horizon, semblable, par l'éclat de ses neiges, à un énorme et beau nuage de couleur argentée. On côtoie à la gauche les montagnes d'où la Seine tire son origine; à la droite, ces mêmes montagnes se prolongent, s'amoncèlent encore, et portent le Mont-Afrique, qui les surmonte toutes et les couronne de son sommet large et tronqué; puis la vue descend sur cette longue côte, revêtue de vignobles précieux et parsemée de beaux villages, qui porte le nom brillant de Côte-d'Or (8), et qui produit des vins exquis. Mais l'œil a peine à suivre dans le lointain la trace heureuse de cette côte célèbre qui paroît s'incliner, et qui, peu à peu, s'efface et disparoît.

Après cette explication préliminaire, Nelgis

et ses amis remontèrent en voiture; ils traversèrent la ville, en sortirent pour y rentrer aussitôt par la porte indiquée : là, Dijon paroît s'élancer du milieu d'un bouquet de feuillage, tant est large, épaisse et d'une éblouissante fraîcheur, la ceinture à la fois riche, champêtre, éclatante, que lui forment les arbres de ces nombreuses promenades. En effet, de tous côtés, les avenues, les chemins qui l'environnent, sont garnis de hautes plantations, et l'on croiroit, par la manière dont ils sont entretenus, qu'ils ne composent qu'un vaste et magnifique jardin. Deux rivières, celles de l'Ouche et de Suzon, parcourent ces délicieux alentours, et viennent quelquefois baigner le pied des remparts, dont les murs grisâtres ont soutenu jadis des siéges redoutables, mais qui, maintenant, recouverts de lierre et de giroflée, ne sont plus que le théâtre des jeux des enfans, dont ils ont autrefois défendu les ancêtres. Les promeneurs qui les aiment, voient avec plaisir leur respectable et paisible vieillesse décorée d'une longue guirlande de tilleul, formée par une avenue de ces arbres, qui semblent rassemblés là pour leur faire honneur, et fixer sur eux l'attention et la vue des voyageurs et des passans.

L'intérieur de la ville n'est pas moins élégant que l'extérieur : on y trouve des rues

larges, aérées, des maisons bien bâties, des places spacieuses et de fort beaux monumens; le principal quartier, surtout, est presque entièrement composé des richesses de l'architecture : la place Royale, l'ancien palais des États, la haute tour de l'observatoire qui domine toute la ville, la façade majestueuse de l'église de Saint-Michel, l'ancienne cathédrale, le musée, la belle salle de spectacle que l'on vient de construire, tous ces édifices, placés en regard les uns des autres, forment un ensemble aussi noble, aussi imposant qu'agréable. On admire encore l'église de Saint-Bénigne (patron de la ville), dont le vaisseau est magnifique, et dont la flèche, entièrement construite en charpente et recouverte d'ardoises, s'élève à une hauteur prodigieuse. Rien n'est plus joli, plus léger que l'église de Notre-Dame. Le Nôtre disoit d'elle, *qu'il ne lui manquoit qu'un étui*. En effet, ses mille colonnes, ses ogives, ses vitraux, sont si singulièrement délicats, que l'on craindroit presque de les briser en les touchant, tant ils paroissent fragiles. Dijon renferme encore plusieurs édifices remarquables; mais, outre ces grands traits qui la distinguent, on peut ajouter que les habitations des particuliers contribuent aussi à l'agrément de son intérieur : on y voit beaucoup d'hôtels et de maisons bourgeoises qui

annoncent l'aisance, et cette propreté recherchée de la Hollande qui, presque toujours, en est inséparable; mais il y a peu d'ateliers dans Dijon, peu de boutiques et de bruit, et très-peu de misère, qui, communément, n'est extrême qu'avec le vacarme, les dissentions, et par conséquent le désordre. Cette ancienne ville, capitale de la Bourgogne, résidence des ducs et des parlemens de cette contrée, conserve l'empreinte de son antique noblesse, et chose qui provient, sans doute en grande partie, de ce que son commerce (excepté celui des vins), ne dépassant guère les besoins locaux, ne peut jeter de troubles dans l'État, les rangs et les fortunes, ni exciter cette noire envie qui finit par désunir les citoyens et par les révolter les uns contre les autres [1]: tel est le caractère de

[1] Cela est si vrai, que les grandes propriétés territoriales enorgueillissent les Dijonois même qui n'en ont jamais possédé, parce que ces belles terres font toute la splendeur de la province; et c'est pourquoi on n'y hait point les nobles. Cette espèce d'esprit national se retrouvoit en Angleterre, il y a trente-cinq ans, pour son commerce exclusif du *porter*, et ses manufactures d'acier poli perfectionné, de perles fausses, de papelines et de moires d'Irlande, de boutons d'habits d'homme de toute espèce, etc., etc. Depuis que nous avons imité et au moins égalé, dans ce genre, l'industrie angloise, l'esprit national de ces ingénieux et braves insulaires n'est plus le même, et la paix intérieure de cette sage nation s'altère tous les jours.

Peut-être faudroit-il que les nations, pour leur commerce

Dijon (et de quelques autres villes de la Bourgogne), qui tirent tout leur lustre des grandes fortunes territoriales. Les relations de familles entre elles datent de loin, et se transmettent sans tumulte de père en fils; ainsi, il est plusieurs familles qui, par la longue suite de leurs services et de leur influence, font partie, en quelque sorte, du sol et du caractère dijonois. Ces lois héréditaires pour la conscience des citoyens, offrent de précieuses garanties dans les temps de troubles, et M. le duc Charles de Damas en est une preuve; portant un nom aimé et respecté de tout le pays, il fut, à la restauration, élevé aux postes difficiles du gouverneur de la province, et par sa loyauté et la grâce conciliante de ses manières, il eut l'art estimable autant qu'heureux d'y conserver une paix et une concorde inaltérables [1].

Les voyageurs passèrent une huitaine de

particulier, se contentassent des bienfaits de leur sol et de leurs propres inventions, et qu'elles ne cherchassent point à dérober à leurs voisins les découvertes de cette espèce, à l'exception de celles qui se rapportent aux sciences, à la pharmacie, à la chirurgie et à la médecine. Il est fort bien fait d'enlever, quand on le peut, un secret utile ou agréable à une autre partie du monde; mais il semble que ce même procédé, parmi les nations européennes, n'est pas sans inconvénient, surtout *entre voisins*, et qu'il participe un peu de l'esprit destructeur des conquêtes.

[1] Cette description de Dijon est presque entièrement de M. Jules Pinot.

jours à Dijon, ensuite ils en partirent pour se rendre, sans s'arrêter, à Paris, où diverses affaires les rappeloient. Nelgis regrettoit de n'avoir pas vu plusieurs curiosités intéressantes de la Bourgogne, ou voisines de cette province, entre autres les grottes de la Balme (9), qu'il auroit pu voir, car dans ses différentes petites courses, il s'en étoit trouvé plus d'une fois très-rapproché. Comme ni la marquise, ni lui, ne connoissoient, avec détail, Sens, il fut convenu que l'on s'y arrêteroit quarante-huit heures (10), ce que l'on fit en effet. La marquise d'A*** étoit si frappée de l'esprit, du langage et des bonnes manières de l'hôtesse de l'auberge que l'on avoit choisie, qu'elle en parla pendant plus d'un quart d'heure à ses compagnons de voyage, ce qui amena une assez longue conversation sur l'éducation des femmes. Certainement, dit la marquise, si l'on eût donné une bonne éducation à notre hôtesse, elle seroit une personne extrêmement distinguée; oui, repartit en souriant le marquis, mais elle ne nous auroit pas fait le bon souper qu'on vient de nous servir. — Cela est probable, car il l'est aussi qu'elle ne seroit pas aubergiste; mais ajoutons, cependant, que la bonne éducation ne dédaigne rien de ce qui est utile, et j'ai connu des femmes d'une classe très-élevée, qui savoient très-bien

faire la cuisine [1]. Dans les lettres sur l'éducation, intitulées *Adèle et Théodore*, et qui parurent il y a près d'un demi-siècle, on se récria beaucoup sur l'usage universel alors de ne donner à ses filles, pour gouvernantes, que de vieilles femmes de chambre qui ne sont plus assez lestes pour servir avec promptitude, et cette agilité qui rend leurs soins agréables. Et, en même temps, on donnoit à ses garçons *des gouverneurs* parfaitement bien élevés, ayant fait de bonnes études, traités par des pères et mères comme ils le sont aujourd'hui, c'est-à-dire, avec tous les égards de l'amitié, par conséquent mangeant à leur table, tandis que *les gouvernantes* mangeoient toujours à l'office : voilà d'odieuses injustices, et de grandes inconséquences, — Le livre que je viens de citer a corrigé cet abus; mais il en existe encore beaucoup d'autres qu'il faudroit réformer. Une dame angloise, madame Emma Willard, a fait, il y a quelques années, un très-petit livre sur l'*éducation des femmes* : j'ignore s'il a été traduit en françois, mais je l'ai lu et l'on y trouve de fort bonnes choses. L'auteur voudroit qu'on établît des colléges pour les femmes, tenus par des femmes, et

[1] Particulièrement, à Bruxelles, la charmante duchesse d'Ursel, et, en France, une nièce de l'auteur de cet ouvrage, madame la baronne de F***.

dans lesquels on apprit tout ce qu'on enseigne aux hommes.....—*Tout*, c'est peut-être un peu trop dire.—Oui, car il est des choses qui leur sont propres et auxquelles jamais elles ne doivent renoncer; tous les utiles et jolis ouvrages de leur sexe, les broderies, presque tous les ouvrages à l'aiguille, les filatures au rouet et à la quenouille.—Il est certain qu'une femme, usurpatrice de nos talens, de nos occupations et même de nos droits, peut prétendre à une gloire au-dessus de la nôtre, parce que l'étonnement et la rareté y ajoutent encore. Tandis qu'un homme brodant, ou filant dans le dernier degré de perfection, seroit un être bien ridicule à tous les yeux.—Vous figurez-vous un homme, au coin d'une haie, chantant, avec une grosse voix, une romance champêtre, et filant à la quenouille?—J'ai vu, dans les environs de Berlin, des bergers tricotant en gardant leurs troupeaux; mais la quenouille seroit encore pire; c'est apparemment pourquoi les anciens l'ont placée entre les mains d'Hercule, afin de mieux faire sentir les dangers de l'amour.—Cela est, en effet, très-moral; cependant si cette passion n'avoit jamais produit de plus grands désastres, on pourroit bien ne pas la trouver très-effrayante.—Quoi! dans les environs de Berlin, chez une nation si belli-

queuse, des bergers tricotoient dans les champs ? — Oui, et le grand Frédéric le trouvoit bon ; néanmoins, un grand nombre de métiers étant absolument interdits aux femmes, et par la décence ou le manque de force [1], j'ai toujours désiré et je voudrois encore que beaucoup de jolis petits métiers fussent interdits aux hommes. J'ai été témoin d'une de leurs usurpations, dans ce genre, il y a plus de quarante ans, et ce ne fut point un fruit de la révolution : quand j'entrai dans le monde, il n'y avoit pas une seule femme qui eût osé se faire coiffer par un homme ; toutes les femmes, jeunes ou vieilles, avoient des coiffeuses. *Léonard* fut le premier audacieux qui s'empara du vaste empire de la toilette, empire qui devint despotique entre ses mains. Il me semble aussi qu'il seroit à désirer, quand ce ne seroit que pour la décence, que les hommes laissassent aux femmes le soin de faire les corsets baleinés. — Il est sûr que, dans un temps où l'on

[1] Les métiers de brasseur, de maçon, de couvreur, de serrurier, de forgeron, de charpentier, de ramoneur, de carrossier, de maréchal-ferrant, etc., etc. Les femmes ne peuvent, sans exciter un scandale universel, faire des habits d'homme, puisqu'il faut prendre des mesures ; elles ne peuvent coiffer des hommes, puisqu'il faut assister à leur toilette ; il seroit donc bien juste qu'une loi interdît aux hommes un certain nombre de métiers, par exemple celui de coiffeur de femmes, que nul n'exerçoit il y a quarante-cinq ans.

a mis tant de machines à la place des bras, et où tant de vieilles villageoises et de petites filles manquent de pain, faute d'ouvrage, il seroit bon de rendre, au sexe le plus foible, quelques moyens de subsistance.

L'auteur d'*Adèle et Théodore* a bien pensé, dans cet ouvrage, à faire entrer dans l'éducation des deux sexes la gymnastique [1], l'enseignement des langues vivantes, par l'habitude, et de rendre toutes les récréations instructives [2], J.-J. Rousseau, qui semble s'être réservé le privilége exclusif, sinon des inconséquences, du moins des plus inconcevables, J.-J. Rousseau veut bien qu'on enrichisse la promenade par l'étude de la botanique, mais il limite ridiculement cette étude, en disant qu'il suffit de bien connaître *sa botte de foin*; et, de plus, il défend la connoissance des propriétés, qui, selon lui, ôte tout le charme de la botanique, lors qu'au contraire elle seule y donne un véritable prix! Il est très-nécessaire qu'une maîtresse de maison, une mère de famille connoisse les propriétés de tout ce qui se mange; il seroit même fort utile qu'elle eût une idée un peu approfondie de toutes les plantes usitées en médecine [3]. — Voilà une

[1] On en voit le détail dans mon *Journal d'éducation*.

[2] *Voyez* le même ouvrage.

[3] Ce qu'on pourroit apprendre d'une manière très-amu-

très-bonne idée; espérons qu'elle prendra. — C'est ce qui arrive, tôt ou tard, aux choses utiles; il n'y a pas de cabales permanentes contre ce qui est bon; elles ne peuvent que se renouveler; elles ne se perpétuent jamais. Approuvez-vous, dit le marquis à Nelgis, qu'on établisse des écoles de natation pour les femmes? Oui, répondit Nelgis, car, puisque les femmes vont sur les fleuves et sur les mers, je ne vois pas pourquoi on leur interdiroit un moyen de se sauver en cas de naufrage. — Il est vrai que le malheur d'une femme qui se noye, faute de savoir nager, est un crime de l'éducation. — Et que de crimes de ce genre l'éducation n'a-t-elle pas commis depuis le commencement du monde! Quand l'art de nager ne serviroit qu'une seule fois, dans une longue vie, à sauver celle d'un autre, ne se-

sante, en apprenant en même temps à faire des fleurs artificielles, ouvrage fort à la mode aujourd'hui, et que l'on pourroit rendre aussi bienfaisant qu'il est frivole. Mademoiselle Labblée est une jeune personne très-intéressante, que des malheurs bien indépendans de sa conduite et de celle de ses parens ont réduite à la nécessité de se faire des ressources de ses talens et de son adresse, qui est extrême; elle fait surtout des fleurs artificielles avec une perfection rare; elle a reçu une bonne éducation : elle aime la botanique; elle en a lu avec fruit beaucoup de livres; on lui a donné l'idée de l'appliquer à la botanique de *plantes usuelles*, ce qui ne rendroit pas les leçons plus longues, et ce qui, sans doute, y ajouteroit un grand intérêt de plus.

roit-ce pas un motif bien raisonnable de s'applaudir de l'avoir acquis [1] ? Enfin, j'ai toujours cru qu'on ne devoit jamais négliger, dans le cours de l'éducation, d'apprendre, quand l'occasion s'en trouvoit, les choses même qui paroissent avoir le moins de rapport avec notre rang et notre situation. C'est ainsi que, par la suite, on se rend utile aux autres dans mille circonstances, et d'une manière d'autant plus agréable, qu'elle est presque toujours inattendue. — Il va sans dire que vous voulez encore que l'on apprenne aux femmes à monter à cheval? — Et même à conduire un cabriolet, pourvu qu'elles sachent, en même temps, qu'il est très-dangereux de se faire mener dans une voiture à deux roues, ou de la conduire soi-même [2]. — Approuvez-vous que les femmes apprennent le latin? — Oui, puisqu'il

[1] Pour le commerce et la sûreté de la vie, l'éducation doit encore enseigner beaucoup d'autres choses, et même, aux deux sexes, à panser des plaies, à poser des sangsues, à saigner; et c'est ce que savoient faire les augustes princes élevés à Belle-Chasse et à Saint-Leu.

Une dame de la cour, madame la comtesse de Mont-Barey, étant dans un château avec son mari, éloignés de tout secours, eut la douleur de le voir tout à coup tomber à ses côtés, frappé d'un coup de sang. En le saignant aussitôt, elle lui sauva la vie. M. de Mont-Barey a survécu plus de trente années à cet accident.

[2] Voyez l'*Emploi du temps* et le *La Bruyère des domestiques*, chapitre *des cochers*.

seroit bon qu'elles entendissent parfaitement les prières de l'église. Et c'est ce qu'on exigeoit jadis, très-raisonnablement, de toutes les religieuses; dans ma jeunesse encore, cette coutume s'étoit conservée dans le couvent des filles Sainte-Marie. Madame de Lamoignon, qui en étoit supérieure, étoit véritablement savante: il en résultoit que ce monastère jouissoit, parmi les gens du monde, d'une considération que n'avoient point les autres, et qu'il en est sorti des personnes très-distinguées par leur esprit, leur conduite et leur instruction. — Si les religieuses savoient le latin, leurs maisons deviendroient des *colléges* naturels, et les plus convenables des jeunes personnes qui auroient le goût de l'étude. — Par conséquent l'éducation des femmes seroit entièrement semblable à celle des hommes? — Non, car il faudra toujours en exclure l'escrime, l'équitation ou manége, la guerre; les jeux violens, tels que la paume, le ballon, le battoir.... — Je demande grâce pour le billard. — Je l'accorde, mais c'est une grâce; on doit encore leur interdire, à jamais, toutes les chaires de professeurs; elles perdent leur plus grand charme, celui de la modestie, en se mettant en scène; des places dans les académies et des bonnets de docteurs ne leur conviendront jamais; elles ne doivent s'ins-

truire que pour seconder leurs maris dans leurs occupations particulières, ou pour diriger leurs enfans dans l'intérieur de leur famille et les empêcher de perdre leur temps lorsqu'ils sont en vacance. Elles ne doivent point s'élever jusqu'aux sciences, pour rivaliser avec les hommes : cette prétention ridicule, jointe à celle de la littérature, qu'on leur permet, nuiroit à la simplicité de leurs devoirs domestiques. Après avoir fait de beaux vers, si la nature leur en a donné le talent, de jolis contes moraux; après avoir tracé quelques pages sur la religion, base de tout, la morale, l'éducation, elles peuvent très-bien, suivant le conseil de J.-J. Rousseau, faire des entremets, des compotes, des sirops et de charmantes broderies, etc., etc.; mais ces choses s'allieroient fort mal avec les hautes et graves combinaisons de la géométrie, de l'astronomie, de la physique et des autres sciences abstraites. — On a pourtant vu des femmes s'occuper, avec succès des sciences et même remplir parfaitement bien des chaires de professeurs. — J'en conviens volontiers et, de plus, je reconnois, avec plaisir, qu'elles en avoient le talent et l'intelligence; mais leur sexe leur interdit ce genre d'occupation; dépositaires des enfans, elles sont évidemment attachées, par la nature même, à l'intérieur de la maison. Figu-

rez-vous une femme grosse, tenant dans ses bras un maillot qu'elle allaite, figurez-vous cette femme assise dans une chaire et dogmatisant en public, certainement elle ne vous paroîtra point là à sa place. Sa gloire est d'une nature délicate, comme sa personne; elle ne peut supporter ni l'éclat d'un soleil éblouissant, ni le tumulte et le fracas d'un grand bruit. Elle n'est aussi intéressante qu'elle peut l'être qu'au milieu des champs, de la verdure, des fleurs, dont elle efface la fraîcheur, la beauté; enfin, que dans sa maison, ou dans une douce retraite, près du berceau de son enfant, et lorsqu'elle soigne un père infirme ou un mari malade; son noble et touchant empire est là, et non dans les assemblées nombreuses et, par conséquent, dans la cohue des *routs* [1].

[1] Mot anglois, dont j'ai déjà donné l'explication.

CHAPITRE XXVII.

Départ de Sens. — Histoires intéressantes.

On partit de Sens le lendemain, et l'on parcourut avec gaieté l'une des plus belles routes de France; car on a beau dire du mal de Paris, on est toujours bien aise de s'en rapprocher et d'y retourner; mais, à huit lieues de Paris, un accident, arrivé à la voiture, força de s'arrêter dans un village; on y chercha vainement un gîte; il fut impossible d'en trouver un. Un des gens de Nelgis, qui avoit de l'esprit et de l'intelligence, dit aux voyageurs que le presbytère étoit très-grand, que le curé, jeune encore, et le meilleur homme du monde, s'empresseroit certainement d'offrir aux voyageurs l'hospitalité; le domestique ajouta qu'étant né dans ce village, il connoissoit personnellement ce bon curé.

En effet, on fut reçu au presbytère avec tout le charme de la bonté évangélique, qui agit toujours avec d'autant plus de naturel, que

non-seulement elle ne prétend point à la reconnoissance, mais qu'elle ne croit même pas qu'on lui en doive, puisqu'elle ne fait qu'obéir à des commandemens sacrés et positifs [1].

On étoit au mois de septembre, il avoit plu, il faisoit froid, et l'on trouva le curé assis auprès du feu, placé entre un vénérable ecclésiastique et une vieille femme octogénaire; le curé montroit un si grand respect pour ces deux personnages, que les voyageurs ne doutèrent point qu'ils ne fussent, l'un son oncle, et l'autre sa mère; ils furent confirmés dans cette idée lorsque le curé, regardant à sa montre, dit à la vieille femme : Ma mère, voilà l'heure de votre bain; en prononçant ces paroles, il la prit dans ses bras et l'emporta hors de la chambre. Lorsqu'on les eut perdus de vue, le vieil ecclésiastique, s'adressant aux étrangers : Ne pensez-vous pas, leur dit-il, que cet excellent prêtre est le fils de cette bonne femme? Eh bien! point du tout; il n'exerce envers elle que les devoirs de la charité chrétienne; cette pauvre femme n'est connue de lui que par l'excès de ses malheurs. Elle ve-

[1] Tout ce qu'on va lire dans ce chapitre est de la plus exacte vérité. On tient tous ces détails d'un jeune homme bien digne de foi, qui a été élevé dans ce même village et qui entretient un commerce épistolaire avec le curé, dont il conserve précieusement toutes les lettres.

noit de perdre le fils unique qui la faisoit vivre et qui la laissoit chargée, sans aucune ressource, de deux petits enfans, âgés seulement de onze et douze ans, et n'ayant par conséquent aucun moyen de pourvoir à leur subsistance commune. Notre digne prêtre, sans que l'infortunée grand'mère le demandât, la fit venir avec ses deux petits enfans, et se chargea entièrement de ces trois malheureux individus, il y a environ deux ans. La grand'mère étoit impotente; le curé lui prodigua tous les services et tous les soins qu'un tel état rend nécessaires; les enfans ne savoient ni lire, ni écrire; il passoit une partie des journées à leur donner des leçons. Ces orphelins, vivement touchés de tant de bontés, en profitèrent parfaitement; car la reconnoissance, dans les âmes faites pour l'éprouver, est mille fois plus profitable que la plus forte émulation; les prodiges de l'amour-propre et de l'orgueil n'égaleront jamais ceux de la sensibilité. Au bout de dix-huit mois, le curé eut le bonheur de placer les deux enfans dans une école gratuite, où ils sont encore, et gagnent tous les prix de leur âge. Précisément à cette époque, je devins incapable, par mon âge et mes infirmités, de remplir les devoirs du saint ministère; mais je trouvai aussi, près du charitable pasteur, les secours et les consolations dont j'avois un si pressant be-

soin!.... Comme il prononçoit ces paroles, le curé rentra seul dans la chambre avec un air joyeux : Elle est dans le bain, dit-il, je l'ai laissée entre les mains de la bonne Marianne, qui, avant une demi-heure d'ici, la mettra dans un bon lit bien bassiné. A ces mots, les voyageurs témoignèrent au curé combien ils admiroient sa généreuse et touchante bonté. Je vois, repartit le curé, en s'adressant au vieil ecclésiastique, je vois, mon père, que vous avez conté l'histoire de cette malheureuse mère de famille ; mais je suis bien sûr que vous avez passé la vôtre sous silence. Oui, messieurs, poursuivit-il, en se retournant vers ses hôtes, il ne vous a pas tout dit, et je me charge de vous instruire de ce que sa modestie chrétienne, si sincère, voudroit pouvoir cacher; toutes les choses que vous admirez en moi sont des actions qu'un païen même, avec un peu de sensibilité naturelle, n'auroit pu se dispenser de faire. C'est ce vénérable ecclésiastique que vous voyez ici qu'il faut admirer; lui seul mérite un semblable hommage; il est mon instituteur, mon bienfaiteur, mon maître; je lui dois tout, principes, éducation, état, enfin existence entière; voici les faits : Je suis un malheureux orphelin; à la mort de mon père, ma famille m'abandonna; ce respectable curé me recueillit : j'avois douze ans; il per-

fectionna mon écriture, mon orthographe, et, voyant que j'étois capable d'application, il entreprit de m'enseigner le latin, et ce fut avec la persévérance qu'il met à toutes les bonnes œuvres. D'ailleurs, il avoit alors une fort bonne santé, et la mienne fut très-délabrée pendant dix-huit mois; il me soigna durant tout ce temps, comme auroit pu le faire un tendre père et un habile médecin; car il a, dans ce genre ainsi qu'en chirurgie, de très-grandes connoissances, qu'il n'a acquises que pour être en état de soigner les pauvres malades [1]. Quand c'est la charité, l'amour du bien public, et non

[1] Nous avons connu un ecclésiastique, natif de Montpellier, fils d'un excellent médecin de cette ville, qui, dès son enfance, fut destiné par son père à cette bienfaisante et, par conséquent, noble profession. Aussitôt qu'il eut l'âge fixé par la loi, il fut reçu docteur en médecine (sept ou huit ans avant la révolution). Il avoit de grands sentimens religieux; alors, réfléchissant à l'extrême utilité dont il pourroit être en embrassant l'état ecclésiastique, il fit part de ses idées à son père qui (bien digne d'avoir un tel fils) les approuva toutes, et, sans délai, le fit entrer au séminaire. Il y fit ses études avec tout le zèle d'une ardente piété; il fut reçu prêtre en sortant du séminaire. Comme un tel exemple édifioit la ville entière, et que tout le monde s'intéressoit vivement à lui, il eut presque aussitôt une cure dans un village aux environs de Montpellier : c'étoit ce qu'il désiroit, sachant qu'il y seroit beaucoup plus utile que dans une ville. A la révolution, il émigra en Angleterre; il devint à Londres le confesseur et le médecin de tous les pauvres émigrés. Lorsqu'on rétablit le culte en France, il revint à Paris, et il fut placé

une vanité frivole, qui inspirent le désir de s'instruire, on fait en peu de temps de rapides et d'étonnans progrès; je fus bientôt en état de seconder parfaitement le curé. Je jouissois bien mieux de ce succès, que si je m'en fusse enorgueilli; j'en bénissois Dieu, et j'en aimois davantage mon curé. J'ai toujours trouvé, en toutes choses, que l'amour-propre et l'orgueil ne font que des dupes, d'autant plus inexcusables, que ces deux vices produisent souvent de cruelles souffrances, et privent toujours des véritables joies. Il m'est impossible de concevoir que cette seule preuve de la vérité de notre sainte religion (la perfection exclusive de sa morale) ne frappe pas les plus incrédules. La littérature des anciens, admirable dans tout ce qui tient à l'observation de la nature, est mauvaise dans tout ce qui a rapport aux principes de la morale, que le christianisme pouvoit seul faire connoître. Le système de fatalité des anciens leur ôtoit toute idée de vertu; ils n'ont connu ni la vertu ni l'admiration. C'est pourquoi jamais leurs pièces de théâtre n'ont pour mobile l'admiration; ils

au nombre des grands vicaires de l'archevêché, où il exerçoit tous les matins la médecine pour les pauvres. L'auteur de cet ouvrage eut l'honneur de connoître ce respectable prêtre et le bonheur de lui faire avoir une cure à peu de lieues de Paris.

n'ont vu dans la vertu qu'une supériorité humaine, plus dangereuse qu'utile; elle n'a été pour eux, dans les autres, qu'un sujet de crainte: la preuve irrécusable en est dans leur ostracisme. Ajoutons à cela, reprit Nelgis, que l'Écriture Sainte est le seul code religieux qui, quant à la morale, par conséquent aux commandemens, ne contienne pas une seule inconséquence, et les livres des philosophes, anciens et modernes, en fourmillent.

M. le curé, dit le marquis, connoît-il le livre intitulé : *les Apologistes involontaires*, par M. l'abbé Mérault, vicaire général du diocèse d'Orléans? — J'ai beaucoup entendu parler de cet ouvrage, mais je ne l'ai point lu.—Eh bien, dès que je serai à Paris, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer. — Recevez-en d'avance tous mes remercîmens. — C'est un excellent ouvrage qui met dans tout son jour une inconséquence véritablement incompréhensible. Par exemple, voici ce que dit Voltaire, auteur de tant d'impiétés et d'un poëme si infâme, que le titre seul (qui n'a pourtant rien d'obcène) suffiroit pour souiller une plume décente :

« Les brillantes fleurs de la poésie sont » prostituées lorsqu'on les fait servir de pa» rures et d'ornemens à l'erreur. » (*Voltaire*, t. 83, p. 360.)

Voici du même ouvrage (*les Apologistes involontaires*) d'autres citations sur Voltaire [1] :

« Les plus violens ennemis du christianisme » étoient forcés d'avouer qu'on trouvoit dans » son sein les âmes les plus pures et les plus » grandes ; il en est de même encore aujourd'hui. » (*Voltaire.*)

« Le stoïcisme ne nous a donné qu'un Épic- » tète, et la philosophie chrétienne forme des » milliers d'Épictète [2] qui ne savent pas qu'ils » le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à » ignorer leur vertu même. » (*Voltaire*, t. 70, p. 223.)

« Il y a dans l'impiété des mécréans un tel » excès de ridicule et de radotage, qu'on ne » sait si ces gens-là doivent nous faire pouffer » de rire ou éclater d'indignation : rire vaut » mieux ; mais ils sont si nuisibles à la société,

[1] Il est inutile d'assurer que ces citations sont de la plus scrupuleuse exactitude ; le nom de l'auteur en est le garant le plus certain. Il y a plusieurs années que l'ouvrage est publié, et nul incrédule n'a osé en contester l'entière et parfaite véracité. Si l'on pouvoit reprocher à cette utile et curieuse collection la moindre erreur, assurément elle eût été relevée avec autant de violence que d'indignation.

[2] *Épictète* fut en effet le plus parfait des philosophes anciens, ce qu'on attribue à l'avantage qu'il eut sur les autres de voir l'établissement du christianisme. Cependant, comme il ne l'embrassa point, il y a dans son livre de funestes erreurs morales qu'on a citées dans un autre ouvrage

» que celà met en colère.» (*Voltaire*, t. 42, p. 178.)

« La religion, dites-vous, a produit bien » des crimes; dites la superstition qui a ré- » gné sur notre triste globe; dites le fana- » tisme, le plus cruel ennemi du culte qu'on » doit à Dieu. Détestons ces monstres qui ont » toujours déchiré le sein de leur mère : ceux » qui les combattent sont les bienfaiteurs du » genre humain; ce sont des serpens qui en- » tourent la religion de leurs replis [1]; il faut » leur écraser la tête sans blesser celle qu'ils » infestent et qu'ils dévorent. » (*Voltaire*, t. 50, p. 234.)

Cela est si édifiant, interrompit le jeune curé, que je ne puis croire que cet homme, dont, au reste, je n'ai jamais lu les ouvrages, ait eu la grossière imprudence et la bassesse de se démentir, au point d'avoir écrit les infamies qu'on lui attribue. Ne l'a-t-on pas calomnié? — Rassurez-vous, M. le curé; il est bien l'auteur de toutes ces turpitudes, qu'il a successivement désavouées, mais qu'ensuite il a publiquement reconnues, fait insérer dans ses œuvres, et même vendues illicitement à

[1] Cette phrase est amphibologique; il semble que ce soient les défenseurs de la religion *qui sont les serpens*. Voltaire est le plus incorrect de tous les écrivains en vers et en prose qui ont de la réputation.

plusieurs libraires, entre autres au pauvre Jore, qu'il a ruiné. Mais écoutez encore une citation de lui, dont la *charité chrétienne* vous édifiera moins; c'est le portrait de J.-J. Rousseau :

« Il vous soutient et le pour et le contre
» Avec un front de pudeur dépouillé;
» Cet étourdi souvent a barbouillé
» De plats romans, de fades comédies,
» Des opéras, de minces mélodies [1];
» Puis il condamne, en style entortillé,
» Les opéras, les romans, les spectacles;
» Il vous dira qu'il n'est point de miracles,
» Mais qu'à Venise il en a fait jadis.
» Il se connoît finement en amis;
» Il les embrasse, et pour jamais les quitte;
» L'ingratitude est son premier mérite;
» Par grandeur d'âme, il hait ses bienfaiteurs.
» Versez sur lui les plus nobles faveurs,
» Il frémira qu'un homme ait la puissance,
» La volonté, la coupable impudence
» De l'avilir en lui faisant du bien.
» Il tient beaucoup du naturel du chien;
» Il jappe, il fuit, il mord, puis il caresse.
» Ce qui surtout me plaît et m'intéresse,
» C'est que de secte il a changé trois fois
» En peu de temps, pour faire un meilleur choix.
» Une infernale et hideuse sorcière
» Suit en tous lieux le magot ambulant,
» Comme la chouette est jointe au chat-huant.
» . . . . . .

[1] Charmantes mélodies. *Plats romans* n'est pas plus vrai; il falloit dire *dangereux romans*.

» L'homme célèbre a fixé sa demeure
» Dans un vallon fort bien nommé Travers.
» Là se tapit ce sombre énergumène,
» Cet ennemi de la nature humaine;
» Pétri d'orgueil et dévoré de fiel,
» Il fuit le monde, et craint de voir le ciel. »

— Ce portrait satirique n'est pas de Boileau; il n'en a pas la verve, et Boileau n'eut jamais une telle grossièreté. — Ce qui excuse un peu l'âcreté de Voltaire, c'est l'étrange portrait que Rousseau fait de lui-même; le voici:

« Dire et prouver également le pour et le » contre, tout persuader et ne rien croire, a » de tout temps été le jeu favori de mon es- » prit. Je ne regarde aucun de mes livres sans » frémir : au lieu d'instruire, je corrompts; » au lieu de nourrir, j'empoisonne; mais la pas- » sion m'égare, et avec tous mes beaux dis- » cours, je ne suis qu'un scélérat. »

Voilà un effrayant portrait, dit le marquis; j'en conviens. Néanmoins, Rousseau n'a pas tout dit : il ne parle ni du cruel abandon de ses enfans, ni de ses aventures licencieuses avec une courtisane de Venise, ni de son ingratitude pour ses bienfaiteurs, et même pour Mme. Levarens, qu'il affectionnoit particulièrement, et qu'il appelle toujours dans ses Mémoires une *âme angélique*, une *âme céleste*, quoiqu'il nous apprenne qu'elle avoit pris

Claude Anet, son domestique, pour amant, mais par un motif admirable, dit Rousseau, *pour conserver ses mœurs, en l'empêchant de courir dehors et en le rendant sédentaire.* — Il est bien inconcevable que, lorsqu'on n'est pas entièrement fou et enfermé comme tel, on puisse dire sérieusement de semblables choses. — Cela n'est pas plus fort que Diderot, qui, dans son supplément au *Voyage de Bougainville*, dit, avec une prétention tout-à-fait sentimentale, *qu'il faut qu'un père soit dénaturé pour ne pas être l'amant de sa fille*[1] *quand elle est disgraciée de la nature, parce que personne ne voudra lui rendre ce service-là.* — Helvétius n'a-t-il pas dit aussi, avec l'emphase la plus ridicule, que *le saint respect, l'admiration profonde dont on se sent pénétré pour soi-même, ne peut être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préférablement aux autres.* (Livre *de l'Esprit*, p. 68.) — Le *saint respect* est plaisant!... — Ce qui ne l'est pas moins, est cette invitation à la jeunesse qui se trouve dans le *Dictionnaire encyclopédique* (article *de la nature de Dieu*):

« Jeune homme, prends et lis; considère le » monde comme ton école, et le genre humain » comme ton pupille. »

[1] Ce qu'il exprime dans des termes très-cyniques.

— Quel pupille!... — Et quels instituteurs! — Mais ils sont de temps en temps si dévots... D'Alembert lui-même n'a-t-il pas écrit : « Si » les principes du christianisme sont si indé- » cemment attaqués de nos jours, la manière » dont ils le sont est bien capable de rassurer » ceux que ces abus pourroient alarmer ». (*D'Alembert*, *Abus de la critique en fait de religion.*) Quoiqu'il se soit vanté, dans ses *Lettres à Voltaire*, avec une horrible ironie, d'avoir *bien travaillé à la vigne du Seigneur!*... — En effet, il a dit un grand nombre d'impiétés. Laissons-là, interrompit le jeune curé, laissons-là les philosophistes modernes. — Cela est bien difficile; il y a tant de choses à dire sur eux, que cela est inépuisable, et qu'on y revient toujours malgré soi. — Ce qui, surtout, me paroît inouï, c'est qu'avec tant d'inconséquences, de galimathias, d'emphase ridicule [1], de déraison, d'obscénités grossières et de plagiats effrontés [2], de plaisanteries dé-

[1] *Voyez* Rousseau, surtout Diderot.

[2] Rousseau a prodigieusement pillé Sénèque et Montaigne; Voltaire, le pire en ce genre, a pillé tous nos auteurs, Rabelais, Montaigne, Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, Crébillon, Regnard, Destouches, La Chaussée et une foule d'auteurs inconnus, comme l'a victorieusement prouvé M. Clément. (Voyez les *Soupers de la maréchale de Luxembourg.*)

testables [1], de mensonges impudens [2], ils aient pu séduire tant de jeunes gens, corrompre les mœurs et préparer une révolution!...

Après cette petite digression, on pria le curé de continuer son récit, qu'il reprit aussitôt de la manière suivante :

Avant de prendre possession de la cure, que je devois aux sollicitations de mon protecteur, je vins chez lui; c'étoit chercher à me pénétrer mieux de mes devoirs futurs. En effet, il m'exhorta à cultiver, par mes lectures, la botanique usuelle, la médecine, et ce qu'il m'avoit enseigné de chirurgie : saigner, poser les sangsues et panser des plaies; et c'est, ajouta-t-il, ce que les curés, surtout de village, devraient savoir faire, c'est ce que les évêques exigeront d'eux, quand on y réfléchira mûrement.

J'étois encore chez mon bienfaiteur, dit-il, lorsqu'un voyageur de sa connoissance, venant de Normandie, s'arrêta dans cet hospitalier presbytère, et nous conta l'histoire de l'arbre

[1] *Voyez* les comédies, les opéras comiques de Voltaire, etc. Cet homme universel n'a jamais pu faire une bonne comédie, ni un opéra qui eût le sens commun, ni une ode; comme historien, il est infiniment au-dessous de Bossuet, de l'abbé de Vertot et de M. Gaillard.

[2] *Voyez*, sur ce point, tous les philosophistes, entre autres Voltaire, qui a mille fois travesti la Bible, et qui, dans ses lettres, encourageoit ses complices à mentir sans relâche.

fameux, nommé le *chêne-chapelle*, dont nous n'avions jamais entendu parler; le récit du voyageur m'inspira une telle curiosité, que le curé me conseilla d'employer les cinq semaines de liberté qui me restoient encore, à faire cet intéressant et curieux pélerinage, et dès le lendemain, je partis pour Allouville. Mon voyage ne dura pas plus d'un mois; je retournai dans le lieu qui me sera toujours cher, par les souvenirs de piété, d'humanité sublime qu'il me retrace... Ici le marquis d'A*** interrompit le narrateur, pour lui demander quelques détails sur le *chêne-chapelle*. Vous les trouverez tous, répondit le jeune curé, dans un manuscrit, espèce de petit journal que j'ai fait sur ce pélerinage; je vous le prêterai, et vous pourrez le lire en vous couchant. Avant de nous séparer ce soir, je veux achever de vous conter l'histoire du patriarche des curés, qui a mis le comble à ses bienfaits en daignant accepter un asile chez moi; mais voici l'heure à laquelle il doit se retirer, vous me permettrez de vous quitter un instant, pour que j'aille le conduire dans sa chambre.

Il parloit encore lorsque le vieux curé se leva; il saisit d'une main sa béquille, et s'appuyant de l'autre sur le bras de son jeune ami, il fit ses adieux aux voyageurs, et sortit du salon. Alors Nelgis dit en riant : Si de certaines

personnes, à Paris, voyoient ces deux vertueux personnages, ils s'écrieroient *philosophiquement*: *Ce sont des hypocrites*, c'est de l'hypocrisie, ce sont des hypocrites..... Il est vrai que voilà le cri de ralliement des philosophistes; il y a plus de cent ans qu'ils sont convenus, dans toutes leurs différentes sectes, athées, théistes, et enfin ultrà-libéraux, d'appeler *hypocrites* tous les gens religieux. Néanmoins, la plus légère réflexion suffit pour ôter toute espèce de poids à cette étrange accusation, qui commença tout à coup à se répandre sous la régence, où l'on avoit assurément aucun intérêt à être *hypocrite*. On eut moins d'intérêt encore à jouer un tel rôle pendant la faveur de madame de Pompadour et de madame du Barry. Cependant, Voltaire et les encyclopédistes la répétèrent dans leurs innombrables libelles, avec autant de fureur que de persévérance; mais si l'on songe à l'ennui mortel, au supplice que s'impose un impie, qui prend la résolution de persuader à tout le monde qu'il est dévot, on ne croira pas que beaucoup de gens soient capables de prendre un tel parti, et surtout d'y persister; renoncer à tout ce qui plaît, pour faire tout ce qu'on dédaigne et tout ce qui paroît extravagant, est assurément la chose la plus difficile; se priver des bals, des spectacles, pour aller passer des heures entières à

l'église; rompre des liaisons coupables, mais qui charmoient, pour ne voir avec intimité que des gens ennemis du monde et de ses *pompes*, dont on méprise la croyance, et dont les entretiens paroissent excessivement ennuyeux; être forcé, pour se mêler à ces conversations, de lire des ouvrages de piété, graves et sérieux, et par conséquent de renoncer à des lectures frivoles et licencieuses, dont on faisoit ses délices; ne paroître dans les sociétés brillantes que pour y jouer un rôle qu'on abhorre; n'y porter ni le désir, ni l'espérance de plaire, quoiqu'on soit dévoré d'orgueil et d'amour-propre; y garder le silence dans les momens où l'on aimeroit le mieux à parler, quand on médit et quand on disserte sur l'amour et la galanterie; et enfin se condamner à l'abstinence, aux jeûnes, etc., etc., à moins de la certitude d'une prompte et grande fortune; qui pourroit supporter seulement quelques mois de si pénibles privations, de si rigoureux sacrifices? Que les ennemis de la religion, du trône, des bonnes mœurs et de la paix, renoncent donc à cette folle imputation, que le simple bon sens repousse victorieusement quand elle se généralise. Sans doute on a vu, dans tous les temps, des hypocrites, et il en existera toujours; mais ceux-là se gardent bien de jouer la dévotion; ils n'affectent de temps en

temps que *les sentimens religieux*, mais sans rien changer à leur manière de vivre; et la plus grossière, la plus absurde inconséquence les décèle toujours. Tels furent surtout Fontenelle [1], Voltaire, d'Alembert, J.-J. Rousseau, et beaucoup d'autres; voilà les hypocrites que tout écrivain, bon citoyen, doit dévoiler, et pour cette œuvre si utile, les faits ne manquent pas. On les trouvera tous dans les écrits philosophiques, publiés par les amis des auteurs. Voyez les lettres de Voltaire au roi Stanislas, à dom Calmet, au pape Grégoire, et comparez celles de la même date, écrites à ses amis; voyez les discours de d'Alembert, comparez-les à ses lettres adressées à Voltaire; voyez les ouvrages de J.-J. Rousseau, vous trouverez, dans *Emile*, après de pompeux éloges donnés à la religion, la profession de foi du *vicaire savoyard;* et vous lirez, à la suite de cette profession impie, le plus étrange paragraphe, dans lequel le vicaire ajoute : « Qu'il » faut bien se garder de publier ces opinions, » qu'un *mauvais* citoyen pourroit seul divul» guer ». Et l'auteur les fit imprimer, et corrigea lui-même les épreuves!

[1] Précurseur de la philosophie moderne, sur la fin du siècle de Louis XIV, il écrivit un pieux *Discours* sur la patience, dans lequel il parle avec le respect convenable du Verbe incarné ; et, sous la régence, il publia l'*Histoire des Oracles*...

Voilà des faits irrécusables et non contestés!.. A présent, que les théistes réfléchissent, comparent et jugent.

Le jeune curé, rentrant dans le salon, mit fin à cet entretien; on le somma de tenir sa parole, ce qu'il fit aussitôt en ces termes: Ce vénérable prêtre, pour lequel j'éprouve le respect et la vénération qu'on a pour un père, ce doyen et ce modèle des curés eut, avant la révolution, une cure dans la Vendée; lorsque l'esprit de rébellion et d'innovation eut bouleversé la France, l'immuable, l'héroïque Vendée, constamment inébranlable dans sa fidélité pour la religion et pour ses rois, prit les armes pour les défendre, et ce fut avec tout le courage que peuvent donner de si grands sentimens.

Le clergé vendéen trouva l'heureux secret d'exercer, dans les armées, un ministère de paix et de charité; après les combats, il se dispersoit sur les champs de bataille, afin de consoler, d'administrer les mourans, d'enlever les blessés, de les charger sur leurs épaules et de les porter dans les hôpitaux. Il prodiguoit les mêmes soins aux républicains, aux royalistes; le malheur et la souffrance, en abolissant tout esprit de parti, formoient, pour eux, une amnistie sacrée. Le culte n'étoit pas encore rétabli, le généreux curé s'étoit vu forcé de

quitter la Vendée et de se réfugier à Coblentz, où il fut suivi par une douzaine de ses paroissiens; on persécutoit toujours les prêtres, qui étoient encore obligés de se déguiser. Il entendit parler d'un village, à dix lieux de Paris, dont les habitans avoient conservé la foi et désiroient avec ardeur le rétablissement du culte; il s'y rendit, imaginant qu'il seroit là plus utile que dans la Vendée. Son escorte vendéenne voulut le suivre et, sous des habits de paysans, ils se rendirent tous dans ce même village; après avoir examiné les dispositions de tous les habitans, le curé se confia à plusieurs, qui lui demandèrent instamment de leur dire la messe, et l'on convint que ce seroit dans un petit bois voisin. Dès le lendemain, au point du jour, on s'y transporta; on choisit une espèce de petit bocage, très-touffu, où l'on plaça un grand tréteau de bois que l'on avoit apporté, qui servit d'autel et sur lequel on mit un crucifix. Ce fut là que notre excellent pasteur dit mystérieusement la messe pendant plus de cinq semaines; enfin quelques indiscrétions firent connoître ce pieux secret. Il y avoit, près du village, une garnison de soldats républicains; trois d'entre eux, ardens jacobins, voulurent, par dérision et pour s'en moquer, assister au saint sacrifice; c'é-

toient les trois plus mauvais sujets du régiment; l'un d'eux, surtout, étoit parvenu à un tel degré de scélératesse, que très-naturellement il confondoit une atrocité avec une espiéglerie. Quand le prêtre et les assistans furent entrés dans le bosquet, les soldats s'en rapprochèrent et, regardant à travers le feuillage, le soldat le plus dépravé dit tout bas aux autres, en leur montrant le curé : *Je vais lui jouer un bon tour;* en disant ces paroles, il le vise, passe le bout de son fusil à travers les feuilles et, au moment où le prêtre tourne le dos aux assistans, il tire son coup de fusil en étouffant de rire; il lui lance une balle dans les reins; le curé tombe, prêt à devenir victime au lieu de sacrificateur, et les assistans veulent se précipiter hors du bocage, afin de le venger; le curé retrouve des forces pour défendre son assassin: arrêtez, mes frères, leur crie-t-il, arrêtez;.... notre Dieu n'est-il pas mort pour nous, et, en expirant, n'a-t-il pas prié pour ses bourreaux? Associez-vous donc à mon bonheur de pouvoir l'imiter dans ce moment; en prononçant ces mots, il retombe et s'évanouit; ses amis volent à son secours, et, voyant qu'il respire encore, ils ne songent plus qu'à l'emporter de ce lieu funeste! Pendant ce temps, les soldats s'étoient évadés. Des

soins assidus et tous les secours de l'art rendirent à la vie la victime de la fureur révolutionnaire; mais il lui resta, pour toujours, une foiblesse et des douleurs de reins qui le mirent dans l'impossibilité de marcher, désormais, sans béquille et sans l'appui d'un bras. Il éprouva une grande consolation, celle de voir la restauration de la religion et par conséquent du culte. Alors il obtint la cure du village où il étoit aussi révéré qu'il méritoit de l'être. Peu de jours après, il fut demandé, à l'hôpital, par un soldat malade et mourant, qui, de lui-même, vouloit se confesser; il y courut avec empressement; mais quelle fut sa surprise lorsque ce soldat converti lui dit, avec l'expression la plus touchante de douleur et de repentir, qu'il étoit le misérable qui lui avoit tiré le coup de fusil, et que Dieu lui avoit fait la grâce de reconnoître l'énormité de son crime. Le curé admira la Providence; il remercia le Seigneur, qui lui procuroit la satisfaction de pardonner dans l'éternité; et, du fond de l'âme, il lui donna l'absolution. Ce fut un mois après cet événement que je fus recueilli par lui.

Ici finit le récit du jeune curé, dont les voyageurs furent profondément édifiés; on leur remit le petit cahier contenant l'*histoire du*

chêne. Nelgis, fatigué, se coucha sur-le-champ, laissant le manuscrit entre les mains du marquis et de la marquise, qui promirent de le lui renvoyer le lendemain matin.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LE DERNIER

VOYAGE DE NELGIS,

OU

MÉMOIRES D'UN VIEILLARD.

SECONDE PARTIE.

On trouve chez les mêmes libraires *les Soupers de la maréchale de Luxembourg*, 3 vol. in-12, prix 7 fr. 50 c., ainsi que tous les ouvrages du même auteur.

IMPRIMERIE MOREAU,
rue Montmartre, n. 39.

Lith. de Bernard.

Écoutez-moi, dit-elle, réconciliez-vous, embrassez-vous, ou je me plonge, à vos yeux, ce poignard dans le sein.

LE DERNIER

VOYAGE DE NELGIS,

OU

MÉMOIRES D'UN VIEILLARD.

DÉDIÉ

A M. LE MARQUIS D'ALIGRE,

Par Mme la Comtesse de Genlis.

ORNÉ DE QUATRE GRAVURES.

PARIS,

ROUX, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

PÉRISTYLE VALOIS, EN FACE LA GALERIE DES BONS-ENFANS, ci-devant galerie de bois ;

ET CHEZ { LEVAVASSEUR, succ. de Ponthieu, au Palais-Royal ;
DELAUNAY, libraire, au Palais-Royal ;
LECOINTE ET DUREY, quai des Augustins ;
ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille, n°. 23 ;
SCHUBART ET HEIDELOFF, quai Malaquais, n°. 1.

1828.

LE DERNIER

VOYAGE DE NELGIS,

OU

MÉMOIRES D'UN VIEILLARD.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXVIII.

Histoire du chêne-chapelle.

A sept heures du matin, Nelgis, recevant le petit manuscrit, l'ouvrit, et lut ce qui suit:

. . . . . .

Je pris une diligence qui s'acheminoit vers Allouville, et j'y arrivai sur le soir. Le lendemain de grand matin, je me fis conduire au *chêne-chapelle*. Une dame pélerine y étoit déjà, et si occupée de ses prières, qu'elle ne

retourna même pas la tête au bruit que je fis en arrivant. Je m'agenouillai à quelques pas de l'arbre, et je contemplai avec édification cet arbre fameux, auquel il semble que la piété ait donné une âme [1].

[1] « Il existe à Allouville, dans le pays de Caux, département de la Seine-Inférieure, un chêne très-remarquable, que les voyageurs, qui aiment à contempler comme à interroger les débris des siècles passés, s'empresseront de visiter. Parmi les monumens vivans, il en est peu d'aussi dignes d'attirer l'attention que *le chêne-chapelle* qui est près de l'église et dans le cimetière du village d'Allouville; nous en avions plus d'une fois entendu parler, mais d'une manière vague. Nous avons été surpris, après l'avoir attentivement examiné, qu'un arbre, aussi remarquable par sa grosseur que par sa vétusté, soit aussi peu connu.

» La circonférence du chêne est de onze mètres au-dessus des racines (trente-trois pieds); à hauteur d'homme, elle est de huit mètres et demi; son élévation ne répond nullement à sa grosseur; c'est en largeur que s'étend surtout sa cime. D'énormes branches, croissant du tronc à deux mètres et demi de sa base, s'étalent horizontalement de manière à couvrir de leur ombrage un vaste espace.

» Le tronc, depuis les racines jusqu'au sommet, présente une forme conique très-prononcée, dont l'intérieur est creux dans toute sa longueur; plusieurs ouvertures donnent accès dans cette cavité.

» Toutes ses parties centrales étant détruites depuis longtemps, ce n'est que par les couches extérieures de son aubier que subsiste aujourd'hui ce vieil enfant de la terre, encore plein de vigueur, paré d'un épais feuillage et chargé de glands pédonculés.

» Tel est le chêne remarquable d'Allouville, considéré dans son état naturel. La main de l'homme s'est efforcée de lui imprimer un caractère plus intéressant encore, d'ajouter un

Cependant la pélerine me causoit quelques distractions par ses soupirs et ses larmes. Je

sentiment religieux au respect qu'inspire naturellement la vieillesse.

» La partie inférieure de la cavité a été transformée en une chapelle d'environ six pieds de diamètre, soigneusement lambrissée et marbrée; l'image de la Vierge décore l'autel; une porte grillée clôt cet humble sanctuaire.

» Au-dessus de la chapelle, et fermée de même, est une petite chambre, habitation digne de quelque nouveau cénobite; on y est conduit par un petit escalier qui tourne autour du tronc.

» Le sommet de ce chêne, couronné depuis bien des années, et qui offre, au point où il se termine, le diamètre d'un très-gros arbre, revêtu de bardeaux et couvert d'un toit en pointe, forme un clocher surmonté d'une croix de fer, qui s'élève d'une manière pittoresque du milieu du feuillage, comme celui d'un antique ermitage au-dessus du bois qui l'environne.

Les crevasses que présentent diverses parties de l'arbre sont, de même que le clocher, exactement recouvertes de bardeaux qui, en remplaçant l'écorce, contribuent sans doute à sa conservation.

» Au-dessus de l'entrée de la chapelle, on lit cette inscription :

» *Érigée par M. l'abbé du Détroit, curé d'Allouville, en l'année* 1796.

» Au-dessus de la porte supérieure, on lit encore :

» *A Notre-Dame-de-la-Paix.*

» A certaines époques de l'année, la chapelle du vieux chêne sert aux cérémonies du culte.

» L'église d'Allouville, qui est à côté, paroît peu ancienne; le vieux chêne l'a sans doute vue tomber et s'élever plusieurs fois. On ne sauroit donner moins de huit à neuf cents ans à ce merveilleux produit de la nature. Peut-être, dans sa jeunesse, a-t-il prêté son ombre aux compagnons de Guillaume, se rassemblant pour aller conquérir l'Angleterre! Peut-être

compris, aux démonstrations de sa douleur, que le but de son pélerinage étoit d'obtenir, du consolateur suprême, une parfaite résignation à un malheur irréparable sur la terre; ce qui étoit en effet : elle venoit de perdre un fils unique, âgé de six ans. Elle étoit fort jeune encore; elle n'avoit que vingt-quatre ans. L'*arbre-chapelle* me parut le monument religieux le plus vénérable que j'eusse jamais vu, puisque Dieu même en étoit l'architecte. J'étois en face de l'ouverture, et je vis que l'intérieur en étoit fort orné. J'aperçus quelques petits bijoux suspendus en *ex-voto*, et que tous les bons paysans de ce lieu respectoient unanimement; ce qui rappelle un trait historique bien glorieux pour cette même province : tout le monde sait qu'un de ses ducs (Rollon) fit suspendre à un chêne des bracelets d'or, et que personne, durant tout son règne, n'osa y toucher [1].

encore le *Trouvère* normand, de retour de la première croisade, a-t-il chanté plus d'une fois, à ses compatriotes émerveillés, les exploits de *Godefroy* et de *Raymond!*

» Monument à la fois de la nature, de l'art, de la piété, il mérite à tous égards, de la part des curieux, l'espèce de pélerinage que nous y avons fait nouvellement.

» . . . . . »

Cette note est tirée de la feuille périodique intitulée: *l'Economiste, ou le médecin du peuple, journal de santé et d'économie domestique et rurale, par une société de médecins.*

[1] Cette même épreuve fut renouvelée en Angleterre, avec le même succès, sous la domination d'*Alfred-le-Grand.*

J'étois toujours à genoux à ma place, lorsque je vis la pélerine se lever; elle tira de son sein une espèce de petit tableau, fait en cheveux, représentant un arbre desséché, par conséquent dépouillé de ses feuilles; ces mots étoient écrits au pied de l'arbre : *C'est une relique, et mon bien le plus précieux, que je dépose ici!*... On devine que ce don, qui fut pour elle un véritable sacrifice, étoit fait avec les cheveux de son enfant. Avant de s'en séparer, elle le baigna de larmes. O mon enfant! s'écria-t-elle, ô toi, cher ange, désormais inaccessible à la douleur, pour assurer notre réunion, intercède sans cesse pour ta malheureuse mère!... En disant ces paroles d'une voix entrecoupée, elle se retourna, et je vis son visage inondé de pleurs et d'une beauté céleste. Elle s'avança vers moi en me demandant si j'étois prêtre et si j'avois les pouvoirs; je lui répondis que j'en avois apportés, parce que tout prêtre devoit s'en munir lorsqu'il alloit à un pélerinage du pays, afin de s'y rendre aussi utile qu'il peut l'être. Alors, reprit-elle, quand vous aurez fait votre prière dans la chapelle, daignez m'écouter quelques momens; je vais vous attendre à la place que vous allez quitter, et quand vous m'appellerez, j'irai vous rejoindre. J'obéis en silence, et j'entrai dans l'arbre. Au bout d'un moment, je lui fis signe

de venir ; elle accourut aussitôt, elle se remit à genoux, et je la confessai. Dès que sa confession fut terminée, elle se releva, et me quitta pour retourner à son auberge. Une demi-heure après, j'entendis marcher ; je me retournai, et je vis s'approcher un homme, jeune encore, qui me retint pour me demander si j'avois vu une femme qu'il me dépeignit, et que je reconnus pour l'infortunée pélerine. Je lui contai tout ce qui venoit de se passer entre elle et moi. Hélas ! s'écria-t-il, cette jeune personne est ma femme ; et malgré ses vertus, ses charmes et sa pureté, je l'ai rendue très-malheureuse. Elle m'aimoit, et je n'étois pas digne d'un tel bonheur ; elle n'a trouvé en moi que la plus complète ingratitude, un odieux abandon, des infidélités continuelles. Cependant, j'aimois notre enfant, et je fondois sur lui de grandes espérances d'ambition. Jugez de ma surprise et de ma douleur, lorsqu'en revenant d'un petit voyage, j'appris qu'il n'existoit plus depuis trois jours, et que sa mère venoit de partir pour le pélerinage d'Allouville. Ce déplorable événement me rendit tout à coup le sentiment de mes devoirs, et je compris que, pour recouvrer tous mes droits sur un cœur que j'avois si cruellement aliéné contre moi, il falloit commencer par revenir à la religion, seul garant véritable de la fidélité conjugale.....

Mais, continua-t-il en s'interrompant lui-même, venez à cette même place où vous avez reçu les douloureuses confidences d'une âme aussi pure qu'elle doit être ulcérée ; venez entendre les honteux aveux du plus coupable de tous les pécheurs ; je ne puis m'offrir à ses yeux qu'après avoir comparu au tribunal de la pénitence.....

Il cessa de parler, et je rentrai avec lui dans la chapelle du chêne : là, je reçus sa confession, qu'il fit avec les plus grands sentimens de repentir. J'allois ensuite m'éloigner, mais il m'arrêta, en me disant qu'il désiroit que je fusse témoin de sa première entrevue avec sa femme, et je l'accompagnai jusqu'à son auberge, où, sans dire son nom, il se contenta de la demander : on nous conduisit à son appartement ; il entra le premier, et nous la trouvâmes tristement assise dans un fauteuil, lisant *les Consolations de la philosophie* (chrétienne), de Boëce [1]. Il se jeta à ses pieds en

[1] Boëce fut, sous le Bas-Empire, un chrétien catholique, qui parvint par son mérite aux plus hautes dignités, et qui ensuite, pour n'avoir pas voulu embrasser l'arianisme, protégé par un empereur hérétique, fut dépouillé, proscrit, mis en prison, et dut enfin la palme du martyre à sa glorieuse persévérance. Il composa en vers et en prose, dans sa prison, les *Consolations de la philosophie*, que traduisit en langue saxonne Alfred-le-Grand. Nous en avons une traduction du temps de Louis XIII, mais très-mal écrite ; d'ailleurs, la fic-

pleurant; elle tressaillit en l'apercevant, et avec le ton et le regard le plus doux : Ah ! dit-elle, je puis bien vous aimer encore, mais vous ne pouvez plus me consoler ! Ce mot si touchant acheva la conversion du vicomte de Rigny (c'est ainsi qu'il s'appeloit). La réconciliation fut également sincère de part et d'autre, et j'ai eu la satisfaction d'apprendre depuis que ces deux époux ont toujours vécu dans la plus édifiante union, et que le Ciel les a dédommagés de la perte de leur enfant, en leur accordant un autre garçon, qui, n'ayant jamais reçu que de bons exemples, fait aujourd'hui leurs délices. Mais revenons à notre pélerinage. En quittant les deux époux, que je laissai dans leur auberge, je retournai au chêne-chapelle, et je m'y enfermai pour y passer la nuit. J'étois fatigué;

tion de l'ouvrage ne vaut rien, surtout dans un esprit chrétien, où la philosophie personnifiée sera toujours très-ridicule. Il est vrai que ce n'est nullement la philosophie de nos jours, et qu'au lieu d'être impie, inconséquente et séditieuse, elle est constamment religieuse, sage et morale. Mais l'ouvrage est rempli des plus belles pensées, que l'on n'a point pillées, parce qu'en général, étant ennuyeux, il a été fort peu lu, qu'il est tombé dans l'oubli, et qu'on ne le trouve plus dans le commerce : il mériteroit bien que l'on en fît une nouvelle traduction, écrite avec soin, et précédée d'une vie de Boëce, qui pourroit être, sous une plume exercée, aussi attachante qu'elle fut glorieuse.

La femme et la fille de Boëce furent aussi des personnages extrêmement remarquables. On pourroit faire sur ce même sujet une tragédie, un drame et un roman historique.

je m'endormis d'un profond sommeil à trois heures après minuit. Je fus réveillé en sursaut, à sept heures, par des chants funèbres : c'étoit un enterrement!..... Ainsi, cet arbre, dont la durée surpasse toute existence humaine, semble n'être placé dans cet asile de la mort que pour mieux nous faire sentir la fragilité, le néant de la vie! Que de familles, que de générations se sont éteintes autour de lui!.. que de larmes ont coulé dans l'étroite enceinte qu'il occupe!... Hélas! le plus grand malheur de l'extrême vieillesse est celui d'avoir été souvent témoin de ce triste spectacle!... Je restai encore à Allouville plus de trois semaines après le départ du vicomte et de la vicomtesse. Il m'étoit si doux de voir arriver des pélerins de toutes parts, après avoir gémi si long-temps sur l'impiété, source de nos malheurs! je trouvois tant de charme à contempler ce rétablissement de la religion, et à voir nos pélerins se presser dans l'arbre et l'entourer avec une ferveur attendrissante! mais je remarquai, avec peine, que presque tous nos pélerins étoient des villageois. Les citadins pensent, en général, qu'il y a de la *force d'esprit* à ne pas croire aux miracles des pélerinages, comme si nous n'étions pas entourés de miracles que nous ne pouvons révoquer en doute, et que ce que nous appelons le *génie le plus transcen-*

dant, n'explique pas mieux depuis le commencement du monde, que l'esprit le plus borné ne le sauroit faire. Les philosophes nous répètent sans cesse que la *raison* ne nous a été donnée que pour en faire usage, et pour ne croire que ce qu'elle approuve. Depuis que l'on débite des absurdités, on n'en a point dit de plus fortes et d'aussi palpables que celle-ci. Sans doute la raison nous est donnée pour juger, mais uniquement dans les choses morales, et qui ont rapport à nos principes et à notre conduite; aussi tous les commandemens, tous les préceptes évangéliques sont-ils à la portée de tout le monde, et c'est tout ce qui nous est nécessaire. D'ailleurs, Dieu, qui exige de nous la confiance et la foi, qui sont bien dues à la toute puissance bienfaitrice, nous en rend facile l'exercice, en nous entourant de prodiges qu'il nous est impossible de concevoir: l'athée même est forcé de croire au plus grand de tous; car, refusant de reconnoître un Dieu, il est obligé de croire que la matière est éternelle, c'est-à-dire qu'elle n'a jamais eu de commencement et qu'elle n'aura jamais de fin, et rien, assurément, ne peut répugner davantage à son orgueilleuse *raison*, et d'autant mieux, qu'en méconnoissant la divinité qui se montre en toutes choses dans la nature, il faut, de plus, qu'il admette une matière in-

telligente.....Il en coûteroit infiniment moins à la raison de croire en Dieu.

Je partis d'Allouville, bien étonné d'une chose qui mérite d'être remarquée, c'est que cet arbre merveilleux, qu'un prêtre et la piété transformèrent en chapelle, ait pu échapper à la rage impie des révolutionnaires. Son existence actuelle est un véritable miracle [1].

[1] L'auteur du *Christianisme dévoilé* (Damilaville) a écrit qu'*on peut opposer aux miracles de Moïse et de Jésus-Christ les prodiges que Mahomet opéra*, dit-il, *aux yeux de la Mecque assemblée*. Il n'y a qu'une difficulté, c'est que, selon l'Alcoran même, et de l'aveu de Mahomet, ce nouveau législateur ne fit aucun miracle; et, pour s'en excuser, il disoit que Moïse et Jésus-Christ en avoient fait pour lui.

CHAPITRE XXIX.

Départ du presbytère.

Nelgis, après avoir lu le manuscrit, s'habilla et descendit pour le déjeuner, qui fut très-frugal, mais fort au gré des voyageurs, qui n'étoient nullement *gastronomes*.

Après le déjeuner, le marquis conseilla Bléval de leur faire la lecture de la nouvelle historique intitulée : *la comtesse de Valangin, ou la reconnoissance ingénieuse*, ou *nul pas perdu*, ou *la courbature sublime*. L'abondance des titres et leur singularité firent rire Nelgis. Deux titres aujourd'hui, dit le marquis, sont de rigueur; mais l'auteur en a mis quatre, afin de prouver, dès la première page, la *grandeur* et la beauté du sujet. A ces mots, Bléval, pressé de commencer, fit à haute voix la lecture suivante :

. . . . . .

. . . . . .

Rien n'est doux comme l'empire d'une fem-

me [1]; l'adroite insinuation manque presque toujours à la politique des hommes, et leur humanité n'a presque jamais les formes touchantes qui la font chérir; les femmes seules savent tirer de l'habileté les avantages les plus

[1] Ce trait est tiré d'un petit journal hebdomadaire, intitulé: *l'Intrépide*, fait, il y a douze ou quinze ans, par l'auteur de cet ouvrage, qui le donna à un homme que de très-mauvaises affaires forcèrent, au bout de huit mois, d'abandonner subitement la France. Comme il fournissoit les fonds, le journal cessa tout à coup à son départ. Ayant, pour le peu de temps, un grand nombre d'abonnés, deux autres hommes se présentèrent pour le continuer; mais l'auteur, n'ayant à ce journal aucune espèce d'intérêt pécuniaire, n'y voulut plus travailler: il n'en fut plus question. On y trouvoit des lettres d'un jeune homme gai, léger, dissipé, qui eurent surtout du succès. Voici un fragment de celle qu'il écrivoit à son ami, en lui envoyant la petite histoire de la comtesse de Valangin:

« . . . . . .

Voici donc ma nouvelle: tu remarqueras que tout y est pur, moral, touchant et neuf; les incidens, les caractères, tout y porte le *cachet* de l'originalité, et le dénouement en est à la fois surprenant et naturel. Ceci me servira de préface; et, quand je la ferai imprimer, je tâcherai d'y mettre un peu moins de modestie, pour me conformer à l'usage, presque universel, suivi par les auteur modernes. J'ose croire que ma *courbature sublime* t'inspirera plus d'intérêt et d'indulgence que mon fameux roman manuscrit en trois volumes, que tu veux que je réduise en deux; tu ne trouveras point de *divagations* dans ma nouvelle; je sais fort bien suivre mon chemin dans les petits sentiers, parce que j'y suis attentif; je ne m'égare que dans la grande route. La ligne droite n'est bonne que pour la probité; mais, en littérature et en sentiment, elle m'ennuie: je la quitte sans scrupule et souvent même s'en m'en apercevoir. . . . . .

Tu m'as souvent reproché les extravagances que les femmes

utiles ; si elles trompent, c'est avec plus d'art ; si elles sont équitables et généreuses, c'est avec plus de charme. Elles aiment mieux devoir la puissance à la séduction qu'à la force, et le désir de plaire et la vanité peuvent être en elles les supplémens de la bonté. Il y a toujours de la douceur dans leur dépendance ;

m'ont fait faire ; cependant ce goût en moi est quelquefois très-vertueux ; il s'étend jusqu'aux vieilles femmes ; quand elles ont de la douceur, de la gaieté, de l'esprit et de la mémoire, je les aime à la folie, surtout quand je sais qu'elles ont été jolies ; elles sont pour moi des ruines vivantes, beaucoup plus intéressantes qu'une tour gothique ou un cirque délabré ; elles m'amusent ; elles me font faire des réflexions les plus philosophiques : je cherche en elles les traces de leurs agrémens et de leur ancienne beauté, et je devine ou je fais le roman de leur jeunesse. J'ai le talent de leur plaire ; elles me prêchent avec grâce ; je les écoute avec un air attentif et persuadé. Quand elles n'ont plus d'adorateurs, elles aiment à faire des conversions ; elles se passionnent pour les disciples et les prosélytes : ce sont encore des conquêtes ; c'est encore un empire !... Elles sont charmantes !... Je suis sûr que tu penses, dans ce moment, que si j'eusse vécu du temps de Ninon, je l'aurois adorée dans sa caducité : eh bien ! tu te trompes ; je suis très-délicat en vieilles femmes. Ninon auroit pu facilement me séduire dans ses beaux jours ; mais cette femme, qui se piquoit de n'avoir que les sentimens d'un homme, cette femme qui ne connut jamais la pudeur et la timidité, et qui, durant toute sa vie, n'eut pour société que des hommes licencieux, cette courtisane, *esprit fort*, n'eût été à mes yeux, à quatre-vingts ans, qu'*un vieillard* de mauvaise compagnie. J'aimerois mieux une vieille prude ; du moins, dans son affectation de modestie et de beaux sentimens, dans ses artifices, il y auroit quelque chose de féminin. . . . . .

elles ne croient régner que lorsqu'elles se font adorer; que peut-on désirer de mieux dans ceux qui gouvernent? Le comté de Valangin, dans le canton de Ruz, fut heureux et florissant pendant une longue suite d'années, sous les lois du comte de Châlons, seigneur de ce beau pays dont il porta le nom: son équité et ses vertus méritoient la vénération publique; cependant il étoit sévère, hautain, peu populaire; ses vassaux l'estimèrent, le craignirent, mais il ne fut point aimé; il mourut dans un âge très-avancé; sa veuve se trouva seule souveraine du comté de Valangin, et bientôt son affabilité, sa douceur, sa bienfaisance lui gagnèrent tous les cœurs. Elle étoit vieille, mais elle aimoit la jeunesse et les enfans. Quand l'année de son veuvage fut passée, son château devint, les jours de fête, les rendez-vous de toute la jeunesse du voisinage; on y dansoit, on s'y exerçoit à la course, on y tiroit de l'arc. La comtesse donnoit des prix, des festins; elle faisoit des présens aux enfans, toujours invités à ces réjouissances, et les troupes villageoises sortoient du château, pénétrées d'amour et de reconnoissance pour celle qui les accueilloit avec tant de grâce et de cordialité. La comtesse, quoiqu'elle eût soixante-dix ans, aimoit beaucoup la promenade à pied; elle étoit fort leste pour son âge, d'une taille élevée et

bien faite encore; l'un de ses plus grands plaisirs étoit celui de faire de longues courses dans les environs. Quand elle traversoit les champs, les paysans accouroient pour la voir passer, les enfans venoient l'entourer, et elle entendoit chacun se récrier sur sa démarche légère et sur son air de jeunesse; elle recueilloit ces éloges avec un plaisir secret, elle sourioit de la naïveté de ces bonnes gens; cependant ces louanges n'étoient pas aussi simples qu'elle le croyoit; on savoit bien qu'elle n'y étoit pas insensible, et on les répétoit pour qu'elle les entendît. Un peu de flatterie se glisse partout, et partout elle est excusable, lorsque, fondée sur quelque vérité, elle n'est qu'une exagération de la gratitude.

La comtesse alloit souvent au village de Chezard, voisin du château, et la famille qu'elle y aimoit le mieux étoit celle d'un paysan nommé *Grand-Pierre*. Il avoit quatre enfans, trois garçons de seize, dix-sept et dix-neuf ans, et une jolie petite fille de huit ans, appelée Guillemette, parce qu'elle étoit filleule de la comtesse, qui avoit une affection particulière pour cette enfant, qu'elle alloit souvent chercher pour la mener dans les bois avec elle. Un jour, dans une de ces promenades, la comtesse, voulant enjamber un petit fossé, tomba et s'écorcha la jambe; Guillemette pleura; la comtesse la

consola, en l'assurant qu'elle ne souffroit point, et que ce mal n'auroit aucune suite fâcheuse. La comtesse le crut en effet, ne se ménagea point, continua ses courses, et son mal s'envenima tellement, qu'il devint une plaie inquiétante; alors, ne pouvant plus marcher, elle fut obligée de se mettre au lit. On fit venir, de la ville prochaine, un médecin et un chirurgien qui la pansèrent, et qui trouvèrent son mal très-sérieux. Au bout de trois semaines, ils annoncèrent que la guérison seroit excessivement longue, et que même il étoit probable que la comtesse ne pourroit désormais marcher sans béquille. Cependant Grand-Pierre s'étoit présenté plusieurs fois au château, pour offrir d'administrer à la malade un remède en topique, composé de plantes des montagnes du pays. Cette recette domestique étoit un secret de famille qu'il tenoit de ses aïeux. Les ancêtres des nobles leur laissoient de vieux parchemins, et souvent ceux des paysans leur lèguent des recettes admirables qui conservent ou qui rendent la santé; il est très-commun de trouver parmi eux cette espèce de pierre philosophale rustique, cette panacée champêtre qui se découvre sans alambic et sans creuset, et dont les effets salutaires sont merveilleusement secondés par la modération des désirs, le travail et la tempérance: le bon Grand-Pierre

la possédoit ; mais il fut repoussé du château, et les gens de l'art qui avoient épuisé vainement toute leur science, n'en furent pas moins dédaigneux pour celle du paysan. La maladie dura trois mois ; le chirurgien la déclara incurable, se fit bien payer, et quitta le château ainsi que le médecin. Grand-Pierre choisit ce moment pour y retourner encore : lorsqu'on a été la dupe des médecins, on consent volontiers à risquer de l'être encore des empiriques et des charlatans ; on y gagne du moins de prolonger l'espérance. Grand-Pierre, pour cette fois, fut écouté ; il apporta son topique, le posa lui-même sur la jambe de la malade, et, pendant quinze jours, il vint régulièrement la panser soir et matin : son triomphe fut complet ; il la guérit radicalement, et bientôt la comtesse fut en état de se lever et de marcher sans aucun secours. Sa joie fut proportionnée au chagrin qu'elle avoit ressenti en pensant qu'elle ne pourroit plus se promener à pied : elle voulut donner au villageois ce qu'on pourroit offrir aujourd'hui, dans ce cas, aux Alibert, aux Dupuytren, aux Richerand, aux Dubois, aux Boyer, etc., et Grand-Pierre la refusa. Non, dit-il, j'aime mieux un bienfait qui ne vous coûtera pas tant d'argent, et qui s'étendra sur toute ma race : le terrain qui fait tout mon bien est ingrat ; diminuez-moi la

dîme, car il n'est pas juste que je paie autant que ceux qui ont une terre plus fertile ; accordez-moi donc, pour moi et mes descendans à perpétuité, de ne payer *la dîme qu'à la vingt-deuxième gerbe* [1]. Volontiers, dit la comtesse en souriant ; payer *le dixième à la vingt-deuxième gerbe !* Il y a un peu de contrariété entre les mots de ta demande ; mais au fond elle est équitable, et je te l'aurois accordée avant le service inestimable que tu m'as rendu. Vous nous donniez tant de choses durant toute l'année, répondit Grand-Pierre, que je n'aurois jamais osé vous faire une telle prière. Eh bien ! reprit la comtesse, l'acte que tu désires sera fait en bonne forme, et je le signerai ; mais j'y veux ajouter de plus un don de reconnoissance. Je te dois la faculté de marcher, et je te consacrerai ma première promenade ; tu y viendras avec moi ; nous partirons de la borne de ton champ, et tout le chemin que je pourrai faire dans cette journée (sans m'excéder de fatigue), tout le terrain que je parcourerai sera réuni au tien, avec la même diminution de dîme [2]. Je n'entreprendrai point de décrire les transports de Grand-Pierre et de toute sa famille. On attendit que la comtesse fût parfaitement rétablie, et qu'elle eût repris toutes

[1] Historique.
[2] Historique.

ses forces : c'étoit l'intérêt de tout le monde ; enfin, le grand jour fut fixé ; on étoit à la fin du printemps ; le ciel sembla favoriser cette bienfaisance, également *active* et ingénieuse ; l'air étoit calme et serein ; le temps, un peu couvert, paroissoit fait exprès pour l'agrément d'une longue promenade.

La comtesse partit du château à sept heures du matin ; arrivée à la chaumière de Grand-Pierre, elle y trouva un brancard orné de feuillages et de fleurs, qui, porté par les deux enfans aînés de Grand-Pierre, devoit la suivre pour la ramener au château à la nuit tombante. Guillemette et Jeannot, le plus jeune de ses frères, l'accompagnèrent à pied, et Grand-Pierre lui donna le bras. Ainsi escortée, elle commença gaiement sa bienfaisante promenade ; jamais on ne l'avoit vue d'aussi bonne humeur, jamais elle n'avoit marché avec tant de plaisir ; chacun de ses pas étoit un don ! il lui sembloit qu'elle retrouvoit ses jambes de quinze ans ; la joie naïve de la petite famille mettoit le comble à la sienne. Grand-Pierre et ses enfans jetoient les yeux avec délices sur les champs qu'ils alloient parcourir ; ils marchoient en pays de conquête, et cette entreprise ne devoit faire couler que les larmes de la reconnoissance ! A neuf heures, on s'arrêta à l'entrée d'un petit bois, et la comtesse, à sa grande surprise,

aperçut une jolie *feuillée*, où Grand-Pierre la fit entrer; elle y trouva des fruits et de la crême; elle déjeuna, se reposa une heure et demie, et ensuite elle se remit en marche. D'heure en heure, on la forçoit de s'asseoir, quoiqu'elle répétât toujours qu'elle n'étoit point fatiguée. Néanmoins, sur les quatre heures, on s'aperçut qu'elle se ralentissoit, qu'elle parloit moins et qu'elle étoit un peu essoufflée; aussitôt Grand-Pierre lui proposa de terminer sa course, en ajoutant qu'il étoit bien assez riche, et qu'il ne désiroit rien de plus. Mais Guillemette, apercevant à cent pas une prairie émaillée de violettes et de primevères, conjura la comtesse de faire un petit effort pour aller jusque-là. La comtesse répondit que son intention étoit de ne s'arrêter qu'au déclin du jour. A ces mots, Guillemette transportée, courut vers la prairie pour en prendre possession quelques minutes plutôt, et Jeannot, son petit frère, la suivit. Arrivée dans la prairie, la comtesse y reçut des bouquets que les enfans lui offrirent avec une joie naïve qui ranima toutes ses forces, du moins pendant une demi-heure. Au bout de ce temps, elle se trouva si lasse, que d'elle-même elle s'assit au pied d'un chêne. Grand-Pierre renouvela avec instance la proposition de retourner au château; la comtesse résistoit faible-

ment ; Grand-Pierre ordonnoit à ses deux fils aînés de s'approcher avec le brancard, lorsque Jeannot, qui voyoit à peu de distance des pommiers en fleurs, prit de nouveau sa course, malgré les cris de son père qui le rappeloit et le grondoit. Jeannot atteint un pommier avec la légèreté d'un oiseau ; il grimpa sur cet arbre, objet de son ambition, et, parvenu au sommet, il se tourne vers la comtesse en lui tendant les bras. Allons, dit la comtesse en se levant avec effort, il faut lui donner ces pommiers ! Le généreux Grand-Pierre s'opposa vainement à cette résolution, en se récriant sur l'ambition insatiable de Jeannot. La bonne dame de Valangin, clopin-clopant et presque hors d'haleine, se traîna jusqu'aux pommiers, et le victorieux Jeannot descend de l'arbre avec impétuosité, vient tomber à ses pieds, tandis que Guillemette se jetoit dans ses bras. Ah ! c'est moi, s'écria Grand-Pierre tout en pleurs, c'est moi qui dois être pour le reste de mes jours aux genoux de notre bonne dame ! Mon Dieu ! poursuivit-il en joignant les mains et en élevant les yeux au ciel, bénissez-là comme elle le mérite, puisque nous ne pourrons jamais la remercier assez !..... Ah ! dit la comtesse, je ne suis plus lasse ; allons, continuons !..... En disant ces paroles, elle voulut avancer, et non-seulement Grand-Pierre, mais

les enfans l'entourèrent. Guillemette et Jeannot, en se donnant la main, formèrent autour d'elle une barrière qu'elle ne put faire fléchir ; d'ailleurs il étoit près de six heures et demie, et le jour commençoit à baisser ; ainsi la conquête des pommiers termina cette heureuse journée. On posa la comtesse sur le brancard, et on la porta en triomphe au château. Cette promenade valut à Grand-Pierre trente arpens d'une excellente terre, et à la comtesse une journée charmante et un souvenir délicieux. Elle se mit au lit en arrivant au château ; elle dormit dix heures d'un profond sommeil ; en se réveillant, elle dit : Ah ! que l'exercice est salutaire ! il me semble que je suis rajeunie de vingt ans !... Cependant, en se levant, elle s'aperçut qu'elle avoit une courbature ; mais, loin d'en souffrir, elle en ressentoit avec plaisir les légères douleurs. Ce mal donnoit plus de prix à l'action de la veille ; comme les guerriers qui sont charmés de recevoir quelques petites blessures, témoignage touchant de leurs exploits, la comtesse s'enorgueillissoit de sa courbature ; elle disoit : c'est la suite de ma promenade de douze heures. Pardonnons-lui cette petite vanité secrète ; quand l'amour-propre n'a pas été le motif d'une belle action, trouvons bon qu'il ait quelque part à sa récompense.

Grand-Pierre, qui venoit très-souvent voir la *bonne dame*, lui conta un jour qu'un riche fermier, son voisin, qui avoit toujours été *très-fier* avec lui, recherchoit maintenant son amitié; ce que je dois, ajoutoit Grand-Pierre, à mon opulence et à mon bonheur; enfin, il vient de me faire entendre qu'il seroit heureux d'unir nos deux familles par le mariage de Françoise, sa fille unique avec l'aîné de mes garçons. J'en suis charmée, s'écria la comtesse; une noce manquoit à nos réjouissances, et j'en donnerai le festin : ces paroles mirent le comble à la joie de Grand-Pierre, qui s'empressa de les aller répéter dans sa famille; mais la comtesse fit bien plus; elle donna à sa filleule Guillemette, une belle croix d'or, et en outre elle lui envoya une caisse remplie de toile, de mousseline en pièces et de toutes les choses nécessaires pour faire un beau trousseau de villageoise : garde tout cela, lui dit la comtesse; tu n'as que huit ans; je n'existerai peut-être plus quand tu te marieras; du moins tu auras ton trousseau et la croix d'or, comme si j'étois là, et, en attendant, tu auras le temps de faire peu à peu tes chemises, tes jupons et de tricoter tes bas, et tu achèveras de bien perfectionner tes talens naturels pour le tricot et la couture.

En effet, on n'avoit jamais vu, dans tout le

comté et même ailleurs, une petite fille de huit ans travailler avec tant de suite et d'application; elle y mit une telle ardeur que sans aucun aide (car elle n'auroit pas voulu souffrir qu'une autre y fît un seul point), le trousseau étoit presqu'entièrement fini avant qu'elle eût atteint sa dixième année.

La comtesse eut le plaisir de voir marier sa chère Guillemette; il est vrai que Grand-Pierre s'empressa de lui chercher un mari, et sa marraine la conduisit à l'autel le jour même où elle eut quinze ans, et ce n'est point un mal; à cet âge, on est trop jeune encore pour que le cœur puisse parler, surtout au village où l'innocence est communément prolongée; alors ce sont les parens qui choisissent, et, en général, leur choix vaut mieux que celui de l'inexpérience et de la fantaisie. La veille de son mariage, Guillemette se plut à étaler son trousseau, l'ouvrage de ses mains industrieuses, qu'elle montra avec orgueil à toutes ses jeunes compagnes, et en louant, avec une touchante effusion de cœur, la générosité de sa marraine; elle fut toujours heureuse, parce que toujours elle mérita de l'être; qu'elle eut un bon mari, pieux, sage, tempérant, laborieux; et qu'elle suivit fidèlement les conseils de son père et ceux de sa marraine.

La comtesse vécut assez pour voir Guille-

mette devenir mère, et pour avoir le plaisir de tenir aussi son enfant sur les fonts baptismaux. Elle mourut octogénaire, chérie, révérée de tout ce qui l'entouroit et de tous ses voisins; elle n'excita jamais l'envie, quoiqu'elle eût toujours fait le bien de la manière la plus ingénieuse; elle ne reçut point de lettres anonymes; la noire jalousie ne s'attacha point à la poursuivre, à la calomnier; on ne fit point de libelles contre elle; elle n'eut point d'ennemis; elle jouit constamment du résulat heureux des grands talens unis à la bonté, qui n'est autre chose que de se rendre utile à tout ce qui nous approche et aux infortunés; elle ne connut jamais les inconvéniens (sans doute méprisables, mais toujours redoutés) qui sont attachés à ces bienfaisans projets et à cette noble conduite. Un seul mot explique son bonheur à cet égard: elle n'alla jamais dans le grand monde; elle vécut et mourut dans une paisible solitude[1]. . . . . :

. . . . . .

[1] J'ai fait quelques changemens au dénouement, en y ajoutant à peu près une page.

Dans le petit journal intitulé *l'Intrépide*, le jeune voyageur qui conte à son ami cette histoire, la termine par les réflexions suivantes : « Que dites-vous, sage Eugène, de cette nouvelle, dans laquelle, pour vous prouver que j'ai tous les genres, je n'ai mis ni passion, ni amour? Une vieille femme, des enfans, des champs, des chaumières, est-ce là

Ah! s'écria Nelgis, c'est ainsi qu'il faudroit toujours vivre et mourir, ce qui pourroit m'arriver, du moins dans mes derniers momens, si je mourois ici... Songez donc, interrompit le marquis, à la douleur des amis que vous laisseriez après vous!... Je songe surtout, reprit Nelgis, à la consolation si puissante qui leur resteroit; celle que donne toujours, dans toutes les situations, le souvenir d'une vie pure et sans tache.

de l'innocence? et ces tableaux ne sont-ils pas dignes de l'âge d'or? J'ai un peu brusqué le dénouement, parce que mon vertueux sujet commençoit à m'ennuyer; je m'en dédommagerai par une autre nouvelle d'un genre tout-à-fait différent; dans celle-ci, j'ai pris le *style tempéré;* dans celle que je vais faire, je prendrai le style de la haute éloquence: il sera plein de feu, d'énergie et de passion. Quand j'aurai fini cet ouvrage et une comédie de caractère en cinq actes, à laquelle je travaille à mes momens perdus, je crois que, sans présomption, je pourrai prétendre à une place à l'Institut; si, de plus, on exige une tragédie, j'en ferai une dans le genre *romantique,* ce qui, naturellement, affranchit de la peine de faire un plan et de s'abaisser à suivre ces vieilles règles dramatiques et routinières, qui n'étoient bonnes que pour le dix-septième siècle, et qui ne peuvent s'accorder avec *l'indépendance du génie.*

CHAPITRE XXX.

Fin du voyage.

Les voyageurs quittèrent la cure avec attendrissement et non sans promettre que lorsqu'ils voyageroient de ce côté, ils se détourneroient pour venir s'édifier dans ce presbytère : on exigea la même promesse de Nelgis, qui la fit en souriant. Lorsqu'ils furent dans la voiture : à mon âge, dit-il, on ne peut prendre sérieusement un engagement pour l'année prochaine; j'ai toujours devant les yeux l'exemple si frappant de la mort subite du vénérable abbé Papillon. — Il est mort en prêchant! — Oui, en Angleterre, dans l'église catholique de Saint-Georges, et en présence de notre ambassadeur, le prince de Polignac, de sa suite et d'un nombreux auditoire; il prêchoit sur l'incertitude et la brièveté de la vie! Tout à coup il s'arrête au milieu de son discours et dans une attitude singulière.... ; tout le monde est frappé de son profond silence et de son immobilité. Au bout de trois ou quatre mi-

nutes, on monte dans la chaire et on le trouve expirant! Les plus prompts secours sont appelés, mais ils arrivent trop tard; le vénérable prêtre avait cessé de vivre!.... Ce digne vieillard, d'un caractère aimable et doux, étoit particulièrement connu du roi de France et de la famille royale. Le sujet de son sermon, dans cette circonstance, étoit bien remarquable. Voici les derniers mots qu'il a prononcés : « Combien notre temps n'est-il pas précieux, » dans cette vie, puisque nous ne sommes ja- » mais sûrs du moment où nous serons appe- » lés devant le trône du Tout-Puissant, pour » y rendre compte de nos actions!.....[1] » — Il est des morts subites à tout âge; ainsi, dans la jeunesse, l'âge mûr et dans la vieillesse, on doit craindre également cette redoutable incertitude de la mort. — Nous ne craignons naturellement (tant nous aimons à nous flatter) que les dangers permanens, c'est-à-dire, ceux que nous avons sans cesse sous les yeux; dès qu'ils sont rares, nous n'y pensons jamais; ils ne nous causent aucun effroi. — La prévoyance n'est point une vertu naturelle à l'homme; l'expérience peut seule la lui donner et une longue expérience, dont les animaux même n'ont pas besoin, comme le montre le proverbe

[1] *La Quotidienne*, 20 août 1824.

qui dit : *Chat échaudé craint jusqu'à l'eau froide.* — C'est que les animaux n'ont point d'amour-propre ; la vanité, l'orgueil rendent si souvent inutiles les leçons de l'expérience !..... — Ce vice doit être en exécration aux yeux de la divinité, car il a produit et produit encore les plus grands désordres et les plus grands maux : la rébellion des anges même, l'injustice et la barbarie des conquérans, toutes les iniquités de la guerre, celles des haines et des vengeances nationales et particulières ; la cupidité, l'ostentation, la médisance, les calomnies, le goût extravagant des nouveautés, quelles qu'elles soient, enfin l'impiété !..... — Et il ne faut pas croire que l'orgueil ne puisse s'allier qu'avec de l'imagination et de grands talens ; au contraire, la supériorité, en quelque genre que ce puisse être, en préserve communément, mais il est toujours le partage de la médiocrité *prétentieuse* et même aussi très-souvent de la sottise et de l'ignorance complètes. — Conçoit-on que l'individu qui ne sait rien, qui n'a ni talens, même médiocres, ni instruction, qui n'a jamais été gâté par les louanges sur son esprit et son savoir, ou sur la culture d'un art quelconque, est-il croyable qu'une créature aussi insignifiante, aussi insipide à tous les yeux, soit orgueilleuse ?..... Elle n'a pas de quoi connoître combien elle

est inférieure à tout ce qu'elle rencontre. — Cependant on voit des sots ignorans et modestes. — La bêtise n'est jamais complète avec la modestie, qui suppose toujours de la douceur et un bon naturel, et alors on peut toujours acquérir quelques lumières, et une âme véritablement belle peut, sans imagination, sans aucune sagacité, en donner de très-étendues; c'est un beau privilége de la bonté du cœur, qui conduit toujours à la piété, à la raison; nous naissons tous avec ce germe heureux fait pour supléer, en tout ce qui est véritablement important, à la plus brillante organisation, mais que nous pouvons perdre par la paresse et par une coupable insouciance qui nous empêche d'en profiter. Car comme le dit si bien saint François de Sales: « Puisqu'on est » obligé d'aimer le prochain, *il faut l'y aider* ».

Quand on y pensera bien, on trouvera que le vice est particulièrement inepte, puisqu'il rend tel, en mille occasions, les êtres les mieux organisés. Quoi de plus inepte que des inconséquences grossières, qui ôtent tout le prix et qui démentent toutes les bonnes choses qu'on a pu dire? — Il est certain que la religion n'admet aucune espèce d'inconséquence dans les principes; et c'est prescrire, à cet égard, une utile et parfaite logique, avec laquelle on ne peut jamais être ou paroître sot

ou borné ; car ce qui constitue, avant tout, un esprit véritablement supérieur, c'est une suite non interrompue de bons raisonnemens, dérivant les uns des autres, et c'est ainsi qu'ils forment un enchaînement irrésistible ; joignez à cela l'imagination et la pénétration, vous aurez *le génie*. Sans une stricte conséquence, les plus belles pensées morales ne produiront que peu ou point d'effet. On veut surtout estimer le moraliste qui se charge de nous instruire, et jamais un écrivain inconséquent n'obtient cet honneur, parce que l'inconséquence, produite par le désir de briller, d'étonner, de dire des choses entièrement neuves et surprenantes, jette nécessairement dans le bizarre, le galimathias et l'absurde ; quand on a de quoi être éminemment brillant, il faut savoir être sage. Voilà tout le secret des grands hommes en tout genre, dont le nom ne périra jamais. — En effet, soutenir le pour et le contre, n'est-ce pas évidemment déraisonner? Et qui peut écouter avec confiance celui qui n'a même pas assez de bon sens pour s'apercevoir qu'il extravague? — Le but de l'éloquence est de persuader; ainsi, les ouvrages remplis d'inconséquences ne sont jamais réellement éloquens, puisqu'ils ne sauroient persuader. — Et à l'exception de Voltaire, qui avoit une heureuse et invincible antipathie pour les galima-

thias, tous les auteurs sans principes en ont parsemé leurs écrits [1]. — Il seroit joli de faire une nouvelle dont tous les principaux personnages ne s'exprimeroient que dans ce langage philosophique, extrait fidèlement de leurs productions. — Cela seroit plaisant; c'est ce qu'on a déjà fait il y a quelques années; mais il est très-possible de recommencer avec le même succès, car le sujet est inépuisable. — Avec le même succès, dites-vous? je n'en répondrois pas; car on est encore infatué du romantique, qui n'est autre chose que des phrases ridicules, semées çà et là. — Le romantique est bien tombé..... — Il n'a encore que trop de partisans : on feroit beaucoup mieux de se réunir contre cette folie que de poursuivre à outrance les jésuites, si protégés jadis par un roi protestant, qui se connoissoit en hommes, et savoit les juger [2]; et le roi de Prusse n'a pas eu à se repentir de les avoir protégés. Comme il l'avoit

[1] J'ai cité, de plusieurs philosophes, et surtout de d'Alembert et de Diderot, des phrases si ridiculement inintelligibles que, certainement, eux-mêmes n'auroient pu les expliquer.

[2] Le grand Frédéric, roi de Prusse, écrivoit à Voltaire, qui le pressoit de chasser de ses États les jésuites : « Non, je » ne chasserai point mes bons ignaciens; j'ai une province » catholique (la Silésie), et je les établirai là; ils m'y ren» dront de grands services; ils ont des talens reconnus pour » l'éducation; j'en profiterai; je les mettrai à la tête de plu» sieurs colléges, et, d'ici à trente ans, tous les hommes dis-

prévu, ils formèrent d'illustres savans; ils ne tramèrent pas une seule intrigue, quoiqu'ils en eussent plus d'un moyen dans une province catholique et loin des yeux du roi. — Mais qu'ont-ils donc fait ici pour s'attirer une haine aussi envenimée? — Leurs persécuteurs ne veulent plus de religion. — Et que mettront-ils à la place? — D'abord le protestantisme, qui très-naturellement conduit au philosophisme. — Conçoit-on que les fondateurs, Calvin et Luther, ne suffisent pas pour dégoûter de cette secte? — Aussi, ne l'embrasse-t-on communément que par des vues d'intérêt. — Et, comme nous l'avons déjà remarqué, c'est une chose bien surprenante que la prétention des protestans, qui prennent le titre de *réformés*. — Jolie réforme, comme on ne peut trop

» tingués dans les sciences et la littérature, qui paroîtront » dans mes États, sortiront de leurs écoles ».

On a vu s'accomplir cette prédiction.

Voltaire qui, dans cette occasion et dans beaucoup d'autres, a sourdement tant persécuté les jésuites, avoit été élevé chez eux, et il a dit dans un de ses ouvrages, avoué par lui, *qu'il faut être un monstre pour ne pas aimer ceux qui nous ont donné de l'éducation.* Il fut lui-même une preuve du talent de ces pères en ce genre, car, à l'âge de neuf ou dix ans, un jésuite, indigné, lui dit : *Misérable, tu porteras un jour l'étendard de l'impiété.* Ces mêmes jésuites faisoient un journal sur les dispositions futures de leurs élèves, et ils inscrivirent dans ce livre ce jugement sur Crébillon, âgé de huit ans : *Grand polisson, mais plein de génie.*

le répéter, qui a consisté à ôter de la religion catholique tout ce qu'elle a de triste et de gênant, le maigre, le jeûne, la confession, le mariage des prêtres : si les premiers chrétiens eussent offert aux païens une nouvelle religion aussi commode et aussi facile à suivre, l'établissement du christianisme n'eût pas été un miracle, toujours subsistant pour les musulmans, pour tous les Indiens, les Japonnois, les Chinois (pays ou les missionnaires ont fait tant de conversions). — Cela est vrai, et c'est un miracle bien frappant; car il est incompréhensible que tant de peuples ayent renoncé à des croyances qui favorisoient et flattoient toutes les passions, pour en adopter une qui les défend toutes. — Nous avons critiqué cette épithète ridicule de *riante*, donnée toujours à la mythologie par les poètes et par tous les amateurs enthousiastes de l'antiquité, comme s'il n'y avoit, dans la fable, que Vénus, Flore, Zéphire, les Muses, Apollon, la ceinture de Vénus, l'Amour et les Grâces..... — Oui, et l'on oublie les Furies, les Gorgones, les Grées, les Lamies, les Cyclopes, les Satyres, une infinité d'autres monstres et d'infâmes divinités; enfin les lacs de sang, les montagnes et les rochers, les fontaines, les rivières, tous les objets de la nature, même les arbres et les fleurs, retraçant à chaque pas, dans les campagnes,

les plus lamentables aventures, sans parler des récits remplis de crimes et d'atrocités, et sans faire mention de ces fêtes abominables, célébrées par les prêtres de Bellone et par les Bacchantes.... Tout cela n'est-il pas bien gai; bien riant?—Non, certainement; et comment peut-on trouver que la nature entière, ainsi déshonorée par ce ramas affreux et bizarre d'horreurs en tout genre, n'offre partout que des images riantes? — Mais les croyances extravagantes de cette fausse religion corrompoient à la fois la raison et le cœur d'une foule d'êtres mal organisés, et nés avec de mauvais penchans; et ceux-là trouvent toujours des charmes dans tout ce qui favorise leurs inclinations dépravées; ils devoient naturellement aimer une religion qui avoit un culte pour le vice, et qui élevoit des autels et des temples à tant de honteuses déités, protectrices de tous les sentimens barbares et de toutes les passions impures!.... [1]. Ce sont les premiers admirateurs de la fable qui ont dû dire d'abord : *La riante Mythologie;* et, depuis, on a répété cette phrase, faute de réflexion.

[1] Bellone, déesse du *carnage;* Vénus, déesse *adultère;* Adéphagie, déesse de la *gourmandise;* Murcie, déesse de la *paresse;* Mercure, dieu des *voleurs*, et Momus, Comus et d'autres dieux pires encore, etc., etc.

CHAPITRE XXXI.

Arrivée à Paris.

On ne se retrouva pas sans quelque émotion aux portes de Paris, surtout Nelgis, qui s'étoit dit, en les passant pour aller à Saint-Aubin, que peut-être il ne les reverroit plus, et qu'il mourroit dans son voyage; il remercia mille fois le marquis et la marquise de toutes les preuves si touchantes d'amitié qu'il avoit reçues de l'un et de l'autre, et il se retrouva dans son appartement avec le plaisir qu'on éprouve en rentrant dans sa patrie; car c'est ainsi que les octogénaires s'attachent aux lieux qu'ils habitent : c'est un logement bien solennel que celui où l'on est à peu près sûr de mourir!..... Nelgis trouva chez lui les seuls journaux qu'il eût, la *Gazette*, la *Quotidienne* et le *Médecin du Peuple*[1]. Il lut dans

[1] Ce journal, fait par une *société de médecins*, est aussi utile que bien rédigé; toutes les mères de famille doivent le lire. Je suis fâchée seulement que l'auteur de cet estimable

la *Gazette* une chose qui lui fit beaucoup de peine, parce qu'elle annonçoit le désir d'établir parmi nous le protestantisme : c'étoit la proposition d'annuler les vœux de célibat des prêtres. On répondoit fort bien dans la *Gazette* à cette tentative d'hérésie, que l'on y combattoit avec l'excellente logique et tout l'esprit que l'on trouve si souvent dans cette feuille; mais on omettoit un argument que personne n'emploie à ce sujet, et qui, néanmoins, me paroît d'une grande force : les protestans, en Angleterre, reconnoissent, eux-mêmes, qu'il est des cas très-importans où le mariage des prêtres ne peut être ni permis, ni toléré; dans les universités, si justement célèbres, d'Oxford et de Cambridge, presque

journal n'aime pas le colonel Amoros, qui, certainement, rend de grands services à la jeunesse par ses exercices gymnastiques, qui, en doublant les forces et l'agilité, mettent à l'abri de tant d'accidens. Je désirerois aussi que *le médecin du peuple* parlât davantage de la religion à ses lecteurs ; la morale est bien persuasive dans la bouche d'un bon médecin qui promet la santé comme le prix certain de la sagesse : et la religion chrétienne en est le seul garant et l'unique base solide et véritable pour tous les hommes, et surtout pour le peuple, chez lequel rien ne peut y suppléer, même momentanément; car il ne connoît ni les entraves de la bienséance et du bon goût, ni la fausse gloire, ni ce que nous appelons le point d'honneur. Ainsi, sans des principes religieux, unis aux menaces de la médecine, on ne guérira jamais radicalement un ouvrier, un artisan, de l'ivrognerie et de la débauche.

tous les professeurs sont des ecclésiastiques; mais le mariage leur est absolument interdit quand ils postulent ces places, et tant qu'ils les occupent. Les Anglois reconnoissent unanimement qu'il faut à la jeunesse des instituteurs austères qui aient fait des études sérieuses, et que, sous tous ces rapports, les ecclésiastiques sont ce qu'il y a de mieux; et qu'en même temps s'ils étoient mariés, ils ne pourroient allier les soins rigides de professeurs avec ceux qu'ils devroient à leurs propres familles. Aussi, en Angleterre, tous les prêtres qui entrent dans les universités, s'y attachent, s'y consacrent, et communément y finissent leurs jours. Voilà donc une importante et grande partie du clergé anglois asservie au célibat par le seul raisonnement; il y a encore une infinité de raisons à donner contre le mariage des prêtres catholiques, car il est impossible avec la confession; mais tout a été dit là-dessus.

Le lendemain et les jours suivans, Nelgis, se reposant des fatigues de son voyage, resta chez lui, et ne reçut que trois ou quatre amis intimes, qu'il avoit prévenus de son retour, et qui s'empressèrent d'accourir pour le revoir: il leur dit qu'il avoit passé à Saint-Aubin les derniers beaux jours de sa vie, parce qu'il y avoit joui des souvenirs des plus vifs, et même des plaisirs des jours charmans de l'enfance,

dont l'expérience, de près d'un siècle, lui avoit fait sentir tout le prix. La vieillesse, disoit-il, est un bienfait de la nature, puisque la mort doit la terminer. Si nous arrivions à ce dernier terme avec toutes nos forces physiques, la figure, la fraîcheur et le son de voix que nous avions à vingt ans; si nous conservions toute l'agilité, toutes les grâces de la jeunesse, nous n'envisagerions communément notre fin qu'avec une sorte de désespoir, car les avantages énormes que nous aurions sur la jeunesse, sur l'âge mûr, nous attacheroient fortement à cette vie prête à nous échapper. Cependant; nous serions beaucoup moins heureux que nous ne le sommes. Au lieu d'être l'objet des soins de tout ce qui nous entoure, nous serions souvent leurs rivaux préférés; semblables aux beaux arbres centenaires, devant lesquels tous les autres ne paroissent être que des pygmées, nous effacerions, par l'instruction et l'expérience, tout ce qui n'auroit pas atteint la vieillesse; nous serions enviés, et, par conséquent, haïs; et les cheveux blancs, les infirmités, qui ordinairement désarment la méchanceté, ne nous servant pas de bouclier, nous serions exposés à tout le déchaînement d'une odieuse calomnie, jusqu'aux portes même du tombeau; et la calomnie est doublement lâche et barbare quand elle atta-

que la vieillesse, qui manque toujours de preuves justificatives sur de prétendus faits si anciens, que tous les témoins en sont morts; ce qui rappelle ce beau mot si célèbre de Caton : *Ah! qu'il est difficile de rendre compte de sa vie à des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu*....

CHAPITRE XXXII.

Portraits et lieux communs.

Nelgis revit avec un plaisir particulier Varneck, un de ses amis, jeune encore (il n'avoit que quarante-trois ans), et il étoit aussi aimable que spirituel; il avoit le talent dangereux de contrefaire avec une perfection rare. Nelgis, en sa grave qualité d'octogénaire, l'en grondoit souvent, mais s'en amusoit beaucoup. Varneck n'en abusoit jamais; il ne l'employoit qu'innocemment et seulement par gaieté; il n'étoit ni méchant, ni même caustique; la vie n'étoit pour lui qu'une espèce de jeu de commerce et de société très-françois, mais devenu très-gothique, et où celui qui montroit le meilleur goût et qui avoit le plus d'enjouement l'emportoit sur tous les autres. Eh bien! mon ami, lui dit Nelgis, en l'apercevant, êtes-vous toujours d'aussi bonne humeur? Je viens de rétrograder jusqu'aux jours de mon enfance; venez-vous me retracer le temps le plus brillant de ma jeunesse? Point

du tout, répondit Varneck; je suis devenu triste et rêveur. — Quelle métamorphose! — La gaieté ne consiste plus, aujourd'hui, qu'en jeux de mots, en injures grossières et en lieux communs : ce ne sera jamais la mienne. — Il y avoit de tout cela un beau commencement à mon départ; et les *aimables* plaisanteries sur les jésuites sont-elles épuisées? — Oui, et néanmoins elles continuent avec des redoublemens. — Vous dites-là deux choses contradictoires. — C'est la mode aujourd'hui; mais je ne la prends point : je vous ai dit la pure vérité; les plaisanteries et les calomnies contre les jésuites sont épuisées; cependant on les continue....; c'est qu'on les recommence. — Ce que je connois de plus ennuyeux au monde, c'est la méchanceté verbiageuse. — On s'attend toujours à quelque chose de nouveau; maintenant, l'espérance et la curiosité seules soutiennent la lecture. Je voudrois que vous entendissiez le grave chevalier de la Rominière, avec ce ton solennel que vous lui connoissez, entamer toutes les conversations par une sentence politique et satirique (qu'on a entendu répéter mille fois), et les terminer par les lieux communs les moins justes et souvent les plus insignifians; par exemple, hier, chez madame d'Herblay, il dit, en s'asseyant : *Nous ne jouirons de la paix intérieure que lorsque*

les jésuites seront expulsés de France..... Varneck dit ces paroles avec une telle vérité d'imitation, que Nelgis ne put s'empêcher d'éclater de rire. Est-ce ainsi, dit-il, que vous êtes devenu sombre et *rêveur?* Est-ce ainsi que vous vous corrigez du défaut de la moquerie? Comment voulez-vous que je m'en corrige, répondit Varneck, quand vous me faites toutes vos réprimandes en riant?..... Aussi ne m'empêcherez-vous pas de continuer. Il y avoit encore, ce jour-là, chez madame d'Herblay, un personnage qui mérite bien une mention honorable: vous ne l'avez jamais vu; écoutez et regardez; vous allez faire connoissance avec lui; c'est le vicomte de Luzarche, qui se croit beau, parce qu'étant page du roi, il y a trente-six ans, on l'appeloit *le beau page*, titre qu'on accorde facilement à tous les pages qui ne sont ni tortus, ni bossus, qui ont de grands ou de gros yeux, et qui se piquent de politesse avec les dames. Ses yeux, qui peut-être étoient beaux, dans sa première jeunesse, sont devenus ronds, sortans et hagards; comme il eut peur dans la révolution et qu'il émigra dès le commencement; il est convaincu qu'il est un admirable royaliste et qu'il devroit avoir les premières places de la cour; il déclame sans cesse contre l'injustice et l'ingratitude des princes et des rois; en même temps, il soutient

que les *libéraux*, sans exception, sont capables de tout; ce qui ne l'empêche pas de prendre toutes les expressions, les locutions et le néologisme que nous devons à la révolution. Il dit des gens qu'il n'aime pas, qu'ils ne sont pas *à la hauteur des idées de l'époque;* enfin, il est persuadé qu'on a une galanterie chevaleresque; lorsqu'en entrant dans un salon, on s'approche de toutes les femmes, pour leur demander comment elles se portent. Si vous alliez dans le monde, vous y retrouveriez les femmes avec les larges rubans balans et flottans de leurs énormes chapeaux, ce qui, à toute minute, leur donne la peine de les jeter de côté et d'autre; vous les reverriez avec ces manches bouffantes et grotesques qui déparent si désagréablement leurs tournures et leurs tailles; vous admireriez la constance des jeunes gens à maintenir *le coup de vent* de leurs coiffures, en y portant continuellement la main, et vous conviendriez que nous n'avons rien perdu *de nos lumières*.

Nelgis demanda des nouvelles du baron d'Orgeval. Il a pris, durant votre absence, répondit Varneck, une singularité qui devient tous les jours plus à la mode, et qui, par conséquent, n'en sera bientôt plus une : il est *anglomane, ennemi des Anglois*. — Cela est bizarre. — Il a des chevaux anglois, des voitures an-

gloises; sa femme et lui sont habillés à l'angloise, et ils ont appris l'écriture angloise; sa cuisine est à l'angloise; on trouve chez lui la collection complète de tous les puddings de Londres, de toutes les *muffins*, et même des sauces blanches parsemées, non de crevettes, mais de queues d'écrevisses; et, d'ailleurs, il a adopté toutes les phrases angloises qu'on a introduites dans notre langue depuis trente ans; il ne dit jamais qu'une chose est à la mode ou qu'elle est commode; il se sert des mots *fashionable* ou *confortable*, et les Anglois nous avoient déjà fait depuis long-temps cet honneur, en introduisant dans leur langage, non-seulement des mots, mais des phrases françoises tout entières [1]. Quant au baron d'Orgeval, ses jardins irréguliers, ses petites rivières qu'on peut enjamber, ses ponts imperceptibles, toutes ces choses, dit-il, sont *à l'angloise*, quoiqu'elles n'imitent nullement la nature, mérite qui n'appartient véritablement qu'aux Anglois, nos devanciers de deux siècles en ce genre, et qui se sont bien gardés de renoncer à la symétrie, pour contrefaire mesquinement et ridiculement la nature. — Les Anglois ont eu le bon goût de conserver la symétrie dans tous les terrains de peu d'étendue, et même de ne suivre

[1] Petits pâtés.

les conseils d'Addisson [1] que loin des demeures somptueuses, parce qu'il n'est pas naturel de placer un beau château au milieu d'une prairie; aussi, en Angleterre, tout ce qui est autour du château est symétrique; on n'arrive que par gradation à ce qu'on appelle la partie déserte, où la main de l'homme ne se montre plus; c'est là que l'on trouve de véritables rivières, de superbes ponts, comme, par exemple, chez lord

[1] Le célèbre Addisson, dans *the Spectator*, invite ses compatriotes et les a décidés à profiter de l'exemple que donnent les Chinois d'imiter la nature dans leurs vastes jardins, mais avec une sagesse et un goût bien dignes d'éloges; en tout, il semble que les Anglois ne manquent point de goût dans les choses essentielles : les grands monumens, leurs jardins, le poëme admirable du *Paradis perdu;* car la mort, engendrée par la monstrueuse alliance, que Milton décrit si énergiquement, est une épouvantable et juste allégorie, et non (malgré les critiques de Voltaire) un manque de goût, d'autant mieux que rien de semblable ne se retrouve dans ce sublime ouvrage, qui n'a rien emprunté des anciens et des modernes, ouvrage aussi original qu'il est attachant et varié. Les Anglois n'ont, en effet, manque de goût que dans des choses frivoles, le ton, les manières qui tiennent surtout à de petites conventions sociales, et même, dans de telles choses, ils nous ont souvent surpassés dans notre meilleur temps; nous n'avons jamais eu de journaux que l'on puisse comparer au *Spectator*, au *World*, etc. Shakespeare est un auteur admirable, et dont le génie est incompréhensible, quand on songe à son siècle, à l'état où il naquit, à son manque d'études et d'éducation; il est inconcevable que lui seul ait su peindre, avec une parfaite vérité, les cours, les courtisans et les flatteurs; il y a dans ses tragédies, surtout dans *Macbeth* et dans *Richard III*, une morale frappante et sublime; ses *Commères*

Scardale, où l'on voit un magnifique pont de marbre sur un beau fleuve; c'est là que la nature est réellement imitée et souvent embellie, comme dans les admirables jardins des descendans du poète Waller, dans lesquels se trouve un précipice de deux cents pieds, au fond duquel est un pont supposé brisé, avec une ravissante statue antique, supposée aussi mutilée dans la chute, et si belle, que le peintre Reynolds offrit, pour l'acquérir, 12,000 fr. et son plus beau tableau, et il fut refusé. Jusqu'ici,

de Windsor prouvent qu'il auroit eu, comme notre Corneille et notre Racine, le talent le plus distingué dans ce genre. Les Anglois ont aussi plusieurs poètes comiques fort remarquables, auxquels on ne peut reprocher que d'être trop licencieux; ils ont de belles poésies champêtres. Quoique M. de Saint-Lambert ait pillé sans pudeur les *Saisons* de Thompson, il est infiniment inférieur au poète anglois. Les romans anglois ont eu de grands succès, même dans nos traductions; les Anglois ont aussi de charmantes poésies fugitives et de très-agréables chansons; ils peuvent citer aussi une belle tragédie régulière, le *Caton* d'Addisson, dont M. de Voltaire a traduit littéralement et admirablement un beau monologue, à l'exception de ce seul vers, qui n'est nullement ridicule en anglois :

D'où viens-je; où vais-je; où suis-je, et d'où suis-je tiré?

Les Anglois nous sont inférieurs en historiens; ils n'en ont point que l'on puisse mettre à côté de Bossuet, de Vertot et de Gaillard; nous les surpassons aussi dans tout ce qui est religieux : les chœurs d'*Athalie*, la pièce toute entière, qui est incomparable, ainsi que *Polyeucte*, les oraisons funèbres, les sermons, etc., etc.

l'*anglomanie* ne nous a point fait imiter une telle magnificence. Mais continuez, je vous prie, le portrait de votre *anglomane, ennemi des Anglois.* — Il est inutile de vous dire qu'il va tous les ans à Londres passer quinze jours ou trois semaines; qu'il ne sort point de la ville, qu'il revient enthousiasmé de l'Angleterre, et qu'il en rapporte tous les brimborions de leurs manufactures, et, outre les mots et les phrases de leur langue, jusqu'à leur accent, pour bien notifier son voyage à tous nos Parisiens. Malgré toute cette ardente admiration, il ne rêve et il ne désire que la complète extermination de ces anciens, brillans et fameux insulaires; il voudroit qu'on fît une descente dans leur île pour y tout saccager. Vous jugez bien qu'il détruiroit avec joie tous les vieux monumens que, malgré les guerres et leur changement de religion, ils ont non-seulement épargnés, mais conservés avec soin; leurs vénérables églises, les superbes châteaux. — Et notre anglomane ne manqueroit pas de proscrire aussi Stone-Henge, la tour d'Alfred et le camp danois? — N'en doutez pas. — Achevez, de grâce, de me mettre au fait de l'état actuel de Paris. J'avoue que j'aime vos descriptions et vos portraits, parce qu'on n'y trouve jamais d'exagération, de méchanceté et de partialité: ils sont pourtant parfois un peu malicieux; mais c'est

de la gaieté sans humeur, sans bassesse : vous ne voulez jamais, par une vue d'intérêt quelconque, flatter ou ménager un parti..... — Non, parce que je veux rendre justice à tous. Malgré l'esprit d'innovation, vous retrouverez Paris tel que vous l'avez laissé au bout de cinq mois; cela est prodigieux! Ne rien changer, réprimer sévèrement tous les novateurs, conserver ses habitudes, ses coutumes, son costume; combien cela est bon! Voyez les Turcs. — Comment? Ils vont être exterminés!.... — Aussi ont-ils quitté leur coiffure..... — Que voulez-vous dire? — Oui, ils ont apostasié le turban, pour prendre nos casquettes; c'est le seul de nos usages qui les ait séduits. Vous représentez-vous un Turc en casquette? — Avec leurs grandes robes et leur tournure indolente, cela doit faire de bonnes figures! — Voilà une innovation; ils n'en resteront pas là, je vous en réponds; aussi seront-ils chassés d'Europe..... — Mais que deviendrons-nous? — L'empereur est généreux et magnanime comme ses frères, et, à l'exemple de notre bon et grand Henri IV, il s'est promis, en formant le projet de conquérir la Turquie, de ne rien garder pour lui, et de maintenir la balance de l'Europe. — Laissons-là l'Europe, et parlons de la société. — Je commencerai par Mme. de Melcy, cette personne sentimentale

qui n'a jamais aimé que son chien, son écureuil, sa perruche et son serin qu'elle vient de perdre, auquel elle a fait élever un charmant tombeau dans sa jolie maison près de Paris..... — Quelle folie pour un serin! — On trouve sur sa tombe cette épitaphe : *Je n'ai vécu que pour aimer!* Ce petit monument est enfermé dans un grillage qui ressemble à une grande cage, dont les deux anges, remplies d'eau, le sont aussi des plus belles fleurs. Madame de Melcy, pour perpétuer ce touchant souvenir, fit graver sur un cachet cette devise :

Un serin volant, une petite broderie se trouve accrochée à ses pattes, et pour âme ces mots :

Il emporte avec lui mes plaisirs.

Elle a fait faire une bague des plumes de son serin, et elle n'en parle jamais sans avoir les larmes aux yeux. — Tout cela est bien touchant; mais comment ce serin emportoit-il une broderie? — C'étoit sans en avoir le projet. On suppose qu'étant sur les genoux de sa maîtresse, la broderie qu'elle venoit de finir s'accroche à ses petites pattes, et qu'en s'envolant il l'emporte sans le vouloir. M. de Ramel, beau-frère de madame de Melcy, est toujours profondément enfoncé dans le dédale

de la politique; mais, du moins, il n'est pas bavard comme tant d'autres; il ne s'exprime guère, sur ce point, que par des gestes, des mines, des soupirs, et des exclamations; sa politique est toujours mystérieuse et concentrée; il ne parle guère que par monosyllabes; si vous le pressez de s'expliquer, il lève les yeux au ciel, vous saisit la main, la secoue *à l'angloise*, après l'avoir fortement serrée, ensuite il vous quitte brusquement, en laissant échapper un gémissement sourd et significatif. — Voilà le portrait fort ressemblant de plus d'un personnage. — Que vous dirai-je d'Herminie, cette coquette surannée, qui croit fermement qu'en se faisant de chaque côté du front de grosses cornes de cheveux, qu'une eau merveilleuse rend encore châtain-clair, et qu'en se parsemant la tête de bouts de rubans et de petites fleurs, elle a l'air aussi jeune et elle est aussi jolie à quarante ans que sa charmante nièce Alinette, dont elle est le mentor, et qui n'en a que dix-huit; elle croit même l'effacer par son usage du monde et par la grâce piquante de sa conversation, quand les hommes se groupent autour d'elle pour mieux voir son intéressante pupille. Elle est persuadée que c'est elle seule qui les attire; elle sourit à l'un, elle fait une plaisanterie à l'autre, qui en rit aux éclats, mais sans l'écouter.

On lui fait quelques complimens bien fades et bien communs; elle prend un air vainqueur et joyeux, qui achève de la rendre complètement ridicule. Hasarde-t-on quelques questions sur sa nièce, elle en fait les honneurs très-naturellement, rabaissant toutes les louanges qu'on lui donne, faisant entendre qu'elle manque d'esprit; car Herminie ne sent plus le charme de la modestie et de la réserve; et depuis long-temps elle confond avec la niaiserie cette douce timidité intéressante à tout âge, et qui a tant de grâce dans la jeunesse. Au reste, j'aimerois mille fois mieux l'altière et présomptueuse assurance, même dans une femme, que la timidité affectée et jouée. — Il est vrai que c'est un genre d'hypocrisie bien désagréable. — Il ne faut pourtant pas confondre une assurance très-permise avec l'effronterie et l'arrogance. — Je vous entends d'autant mieux que, durant ma jeunesse, j'avois cette espèce d'assurance toujours calme et tranquille; celui qui la possède, légèrement insouciant sur les succès, ne prévoit point d'attaques, et, par cette raison, ne craint et ne brave rien. — Nous connoissons un très-jeune homme qui est charmant, Cyrus G*** [1]. Il avoit, dès son

[1] Ce portrait est fait d'après nature; mais ce personnage n'a pas encore douze ans.

enfance, un bon sens naturel, bien plus rare, et promettant bien mieux, à cet âge, que des saillies. Il a des sentimens si délicats, si vrais, qu'il ne peut s'en enorgueillir, car, comunément, loin d'en tirer vanité, il ne s'en aperçoit pas lui-même; il n'a point cette orgueilleuse timidité qui craint toujours de déplaire, parce que toujours elle veut charmer et subjuguer. Cyrus a une tournure et un maintien que j'aime dans un homme; sa contenance est assurée et n'a jamais la moindre nuance d'insolence ou de fatuité.

CHAPITRE XXXIII.

Conversation.

Varneck revenoit presque tous les jours de grand matin causer avec son vieil ami; il étoit député, et par conséquent il ne pouvoit disposer de tous ses momens. Tâchez, mon ami, lui disoit Nelgis, de vous rendre utile; et, pour cela, ne vous jetez point dans les profondeurs de la politique, dont, à votre âge, vous ne pourriez comprendre les principes variables et les subtilités. La politique n'a rien de fixe; elle est naturellement insidieuse; elle se transforme, elle varie suivant les temps, les siècles et les lieux; elle ne se montre jamais tout entière; elle a toujours quelque chose à dissimuler. Machiavel n'a noirci la politique qu'en y mettant une *candeur* que les autres politiques n'ont point; le machiavélisme n'est guère autre chose que des règles de politique, données sans réserve avec une extrême franchise. Néanmoins, comme la raison accorde toujours des exceptions honorables, il faut

convenir qu'il peut exister des politiques qui refusent avec fermeté d'abjurer leurs principes moraux; mais ceux-là sont bien souvent, même avec des talens supérieurs, dupes des autres. — Pour moi, je ne me mêle point de politique; je ne lis même pas les écrits périodiques. En général, ces feuilles sont à la fois pédantesques et frivoles; les auteurs, dans des articles de la même feuille, se montrent, tour à tour, de grands publicistes, des *Grotius*, des écrivains badins, licencieux, et des espions de coulisses. — Que pensez-vous de la loi sur la presse? — Je pense que ceux qui s'opposent à la répression prouvent démonstrativement, par la licence de leurs écrits, qu'elle est indispensablement nécessaire. Il *ne faut point*, dit-on, gêner *la liberté de penser :* nul tyran ne peut gêner celle-là; mais la liberté de publier ses pensées, les plus extravagantes et les plus dangereuses, est toute autre chose. — Remarquez que ce sont nos philosophes qui ont imaginé cette singulière phrase (qui a séduit tant de gens irréfléchis) : *Il est affreux de vouloir gêner la liberté de penser.* S'ils eussent dit franchement : *La liberté de tout dire et de tout écrire*, ils auroient produit beaucoup moins d'effet. Écrire et publier, c'est *agir;* or, je demande s'il est contre la liberté publique d'empêcher les malfaiteurs, par tous les

moyens possibles, de commettre des crimes? — La liberté d'imprimer des obscénités et des impiétés sera toujours horrible et pernicieuse. Il faut seulement empêcher, ce qui est très-facile, que les censeurs ne fassent des suppressions arbitraires. — Bornez-vous à faire des motions bienfaisantes, et il en est un grand nombre que l'on n'a pas encore imaginé de faire; par exemple, des règlemens de police pour prévenir les affreux accidens, causés, dans Paris, par les voitures, et dont chaque jour les piétons sont les victimes. Honneur à la ville de Londres, où l'on n'entend jamais parler de telles catastrophes, parce que toutes ses rues ont des trottoirs; il y a long-temps qu'on auroit dû faire un règlement par lequel il seroit expressément défendu de faire une rue nouvelle sans trottoirs. On nous a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, du *peuple-roi*; mais on n'a rien fait pour lui. Non-seulement à Londres on voit des trottoirs dans toutes les rues, mais, par un règlement particulier très-positif, tout conducteur de voiture, tout homme à cheval est condamné à une amende, si le piéton peut, de son trottoir, en étendant le bras, saisir la bride de son cheval; voilà ce qui s'appelle prendre soin de la vie des hommes! voilà de la véritable philanthropie! — On devroit bien encore défendre l'éclairage

par le gaz des salles de spectacle ; on a vu, il y a peu de mois, cet éclairage s'éteindre entièrement tout à coup, et une profonde obscurité durer près d'une demi-heure; ce qui peut produire, outre les vols, des désordres effroyables. Je demanderai tout cela, dit Varneck, et bien d'autres choses encore.

CHAPITRE XXXIV.

Suite du précédent.

Nelgis avoit encore un ami intime à peu près de l'âge de Varneck; c'étoit un littérateur toujours moral, et qui ne craignoit nullement la censure, quoiqu'il n'eût jamais flatté personne, sans en excepter la cour et les ministres. Que pensez-vous, mon cher Limeuil, lui dit Nelgis, de notre littérature actuelle? Je ne sais pas, répondit Limeuil, si la *patrie est en danger;* mais je sais très-bien que notre littérature est bouleversée, et j'ignore par quels moyens on pourroit la retirer de ce chaos. Soyez tranquille, repartit Nelgis; une littérature si solidement belle ne périra point; songez que celle des anciens Grecs et des Romains subsiste encore : tout ce qui est véritablement beau doit durer; tout ce qui est mauvais est inconstant par sa nature : le bon goût dans les arts et en tout genre est invariable; le mau-

vais goût change continuellement de forme, et il n'est jamais qu'une mode, plus ou moins frivole, ou dangereuse, ou funeste. Le gouvernement pourroit en peu de temps relever notre littérature, d'abord en diminuant le nombre des petits spectacles. — C'est le vœu de tous les vrais littérateurs. Plusieurs auteurs qui auroient du talent renoncent à la gloire, afin de jouir promptement de petits succès éphémères. Ne pouvant être joués promptement au Théâtre-Français ou à l'Odéon, ils se bornent à travailler pour les petits spectacles; ils nous donnent des drames sans vraisemblance et mal écrits, de petits actes burlesques sans gaieté, et des *tableaux* (genre tout nouveau) sans dessin et sans couleur. La réimpression des anciens ou des modernes bons ouvrages est encore un très-bon moyen; c'est ce qu'on fait dans ce moment avec un grand succès et ce que protége le gouvernement. Enfin, il faudroit achever de démasquer à tous les yeux l'horreur des principes et l'absurde inconséquence des philosophistes modernes : on ne sauroit donner trop d'éloges à cet égard à M. l'abbé Mérault, auteur de l'excellent livre intitulé : *les Apologistes involontaires*. Proposer des prix seroit encore une bien bonne chose. Une académie de province a donné sur ce point un exemple digne d'être suivi : la

société d'agriculture, du commerce, des sciences et arts du département de la Marne, fit mettre, dans les journaux, qu'elle décerneroit, dans sa séance publique de 1827, une médaille d'or de 300 fr. au meilleur mémoire sur ce sujet : *De montrer la supériorité morale de l'Évangile sur la philosophie ancienne et moderne.* On pourroit faire un excellent ouvrage en un gros volume in-octavo sur ce sujet. On devroit à présent faire un nouveau livre dans lequel on rassembleroit leurs mensonges, leurs calomnies et leurs bévues historiques. Ce recueil seroit certainement exempt de verbiages, si l'on vouloit ne faire que deux bons gros volumes in-octavo; car si l'on n'étoit pas d'une extrême précision, on feroit une quantité de volumes sur un tel sujet.—Et que seroit-ce si l'on y joignoit toutes leurs fautes de langage et tous leurs plagiats? J'en ai tant cité déjà dans mes ouvrages que, pour ne pas me répéter, je ne continuerai point ici, quoique certainement il en reste encore un très-grand nombre, même à ma connoissance, dont je n'ai point parlé.—Il est incroyable que tous nos philosophes, si vains, si orgueilleux, aient presque tous été, à commencer par Voltaire, d'une si grande ignorance relativement aux langues anciennes et

vivantes [1], à la littérature grecque, à la mythologie et à l'histoire [2]. — Et même à l'histoire naturelle, comme le lui a prouvé M. de Buffon, lorsque M. de Voltaire s'avisa de parler contre le déluge, soutenant, avec une naïveté risible, que les coquilles trouvées sur le sommet des plus hautes montagnes ne sont autre chose que les débris des déjeuners ou des vêtemens de quelques pélerins; il ignoroit que ces montagnes sont toutes formées de prodigieux bancs de coquilles dont on ne trouve point d'analogues dans ces parages, parce qu'elles furent entraînées des pays lointains par la rapidité des eaux. Au reste, tous les bons esprits, qui sentent les dangers qui nous menacent, tâchent de les prévenir en donnant au public d'utiles ouvrages et d'excellens articles de journaux [3]. Vers la fin du dix-huitième

[1] On sait que Mahomet étoit fils d'une juive, et qu'il avoit une connoissance détaillée des saintes Écritures. Tout ce qu'il y a de bon dans l'Alcoran est exactement copié de l'Ancien-Testament. Les extravagances seules de cet ouvrage appartiennent à Mahomet.

[2] M. l'abbé Guénée, dans ses *Lettres de quelques Juifs à Voltaire*, a prouvé à ce dernier qu'il ne savoit pas un mot de grec, et que même il savoit très-mal le latin; il a aussi relevé de cet auteur une grande quantité de bévues historiques.

[3] Entre autres, dans la *Gazette*, la *Quotidienne*, souvent encore le *Journal des Débats* et un nouveau journal très-bien

siècle, M. de Pompignan fut auteur de la belle tragédie de *Didon* et de charmantes poésies d'un genre tout différent. Cet estimable et grand poète lutta toute sa vie, avec un courage inébranlable, contre les calomnies et les libelles de Voltaire et de ses adhérens [1]. Ce seroit un acte de justice et de bon goût de réimprimer

accueilli du public, intitulé le *Conservateur*, et qui, par la manière dont il est écrit et rédigé, nous promet et nous assure une intéressante *résurrection*, que tous les gens bien intentionnés souhaitoient vivement. Il seroit à désirer que les journalistes qui professent les saines doctrines, fussent véritablement unis entre eux; loin de se regarder comme des rivaux, ils doivent se considérer comme étant semblables aux colonnes d'un antique et superbe édifice, dont une seule ne peut être ébranlée sans que la solidité de l'édifice entier n'en souffre.

[1] Tous ces pamphlets injurieux étoient souvent aussi plats que grossiers; mais il étoit malheureusement de mode, parmi les gens du monde, de s'extasier sur la prétendue gaieté de Voltaire, qui n'étoit autre chose que des calomnies atroces ou des plaisanteries impies, obscènes ou insignifiantes et forcées, comme dans *Nanine*, l'*Enfant prodigue*, et tous ses détestables opéras comiques. Que signifie cette plaisanterie, qu'on a tant citée et dont on a tant ri :

> César n'a point d'asile où sa cendre repose,
> Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

Quoi! parce qu'on ignore où se trouve le tombeau de César, il n'est pas permis *de se croire quelque chose?* M. de Voltaire, qui disoit cela, *ne pensoit* apparemment pas *être quelque chose*. Quelle platitude, quelle folie ridicule!....

ses ouvrages, afin de les mettre dans la collection des très-bons livres. Fréron, un journaliste de beaucoup de talent, eut aussi l'éminent mérite de soutenir la bonne cause. Voltaire lui répondit en prétendant qu'il avoit été condamné aux galères : Fréron étoit un homme parfaitement honnête et reconnu pour tel. Une nouvelle édition de son *Année littéraire* donneroit une très-juste idée de la littérature de ce temps. Il faudroit aussi mettre au rang des bons livres deux ouvrages étrangers faits de notre temps : celui de M. Duluc, sur la correspondance des angles des montagnes, comme l'une des preuves du déluge universel ; l'autre, de M. Bonnet, de Genève, et qui est intitulé : *Contemplation de la nature.* — Dites-moi, mon ami, et je vous croirai, car je connois tout votre mépris pour le mensonge ; croyez-vous que, religieusement, il soit permis d'attaquer continuellement les morts qui ne peuvent plus se défendre ? — Oui, quand on les attaque sur des preuves incontestables, et surtout lorsqu'ils ont pour défenseurs un parti puissant et très-nombreux, qui, à la vérité, n'essaie pas de les justifier, parce que cela est impossible, mais dont on s'attire la haine la plus envenimée, et tellement enracinée dans leur *admiration philosophique* et dans leur im-

placable ressentiment contre les disciples de l'Évangile, que l'âge même le plus avancé ne met pas à l'abri de leurs insultes et de leurs vengeances; ce qui rappelle ce beau vers de la tragédie des *Macchabées* (de Lamothe), lorsqu'un de ces disciples, en parlant des martyrs, dit au persécuteur des fidèles:

« Tu crois les immoler, tyran, tu les couronnes! »

D'ailleurs, se feroit-on un scrupule, parce qu'ils sont morts, de dire que Cartouche et Mandrin étoient des scélérats? Et, certainement, des hommes qui, par les plus basses intrigues, par des écrits infâmes et la plus odieuse hypocrisie [1], ont corrompu presque tous les jeunes gens de leur siècle dans toutes les classes, et les trois générations suivantes, qui ont tout bouleversé dans leur patrie, ces hommes-là étoient beaucoup plus coupables que des voleurs de grands chemins. Et puis, voyez comme ils se traitoient eux-mêmes. Voltaire, dans ses *Mélanges*, dit: « On sait à

[1] Leurs innombrables inconséquences n'étoient autre chose que de l'hypocrisie. Les lettres de Voltaire au pape Ganganelli, au roi Stanislas, à dom Calmet, au maréchal de Richelieu, qu'il appeloit *mon héros*, et qu'il ne désignoit, dans les lettres à ses amis, que sous la dénomination de *tyran du tripot*, et les discours académiques de d'Alembert, etc., etc.

» peine le titre des ouvrages de Condorcet; ils » n'ont ni chaleur ni profondeur; sa diction est » terne et sans mouvement ». Le même auteur dit encore, dans le même ouvrage : « Mme. de » Grassigni, tante d'Helvétius, disoit, en » parlant de son ouvrage *de l'Esprit*[1] : Une » grande partie *de l'esprit*, et presque toutes » les notes, ne sont que les balayures de mon » appartement, c'est-à-dire, ce que la bonne » compagnie avait rejeté; il a de plus emprunté » de mes gens, dans mon antichambre, une » douzaine *de bons mots* ». — Je n'aime pas du tout, nos philosophes, qui nous ont fait tant de mal; et pourtant je prendrai contre Voltaire le parti de son confrère Condorcet. Je n'ai lu de ce dernier que son *Éloge de la Condamine*, que j'ai trouvé très-bien fait et très-spirituel; mais je hausse les épaules quand j'entends Voltaire s'écrier que Pompignan est un *sot;* que *la Nouvelle Héloïse* est un *sot* roman. — *Dangereux*, oui, et plein d'invraisemblances; mais *sot*, assurément non. — Je hausse toujours les épaules quand ce même Voltaire, qui n'a jamais pu faire une ode passable, affirme froidement que J.-B. Rousseau, à juste titre surnommé *le Grand*, n'en a fait que de mauvaises, et

[1] *De l'Esprit*, ouvrage autrefois si célèbre et si prôné.

quand il dit que *Gresset n'est qu'un polisson.* — L'auteur du *Méchant*, pièce charmante, écrite avec autant de verve que d'esprit, et avec des peintures si piquantes et si vraies de la cour et de la ville, que l'on croiroit qu'elles viennent d'être faites. Gresset, auteur de *la Chartreuse*, de *Vert-Vert*, chefs-d'œuvre d'originalité, de grâce, de gaieté!... Gresset, auteur de la délicieuse épître intitulée : *A ma sœur, sur ma convalescence*, et de tant d'autres pièces fugitives, qui seront à jamais des modèles en ce genre. Mais Gresset ne fut ni philosophe, ni impie, ni obscène ; il ne s'enrôla dans aucun parti.—Le littérateur qui appelle Gresset un polisson, doit en effet faire hausser les épaules à tous ceux qui ont du goût et le sentiment de la poésie. Que diriez-vous donc d'un petit journal qui prétend que les vers de Gresset sont *flasques, décolorés, rimaillés*[1], et qu'ils sont bien dignes du dix-huitième

[1] *Comme on en faisoit* (dit-il) *dans l'ancien régime.* Qui ne sait pas qu'on n'en fait aujourd'hui que de *parfaits*? Dans ce même article, le journaliste que j'ai déjà cité, appelle Gresset un *perroquet*, apparemment parce qu'il a fait *Vert-Vert*, ce qui sans doute, dans ce siècle de lumières et de perfection en tout genre, est une charmante épigramme, quoique nous n'en sentions pas le sel : il l'appelle aussi un *pâle poète*, et nul ouvrage de Gresset ne justifiera cette épithète.

siècle, qu'il dénigre autant que Gresset. — Ce fut pourtant le beau siècle de Voltaire et de tous ses complices. — Non, le plus beau des siècles, le siècle par excellence, c'est le dix-neuvième, c'est le nôtre ! — Qu'on nous cite donc des tragédies comparables à *Rhadamiste*, *Atrée et Thieste*, *Électre*, à *Mahomet*, à *Sémiramis*; des comédies qui le soient à *la Métromanie*, au *Méchant*, et depuis à *l'Optimiste*, aux *Châteaux en Espagne*; et un prosateur qui ait égalé Buffon; des livres moraux et des discours en prose plus beaux que ceux de Massillon, de Bourdaloue, de Bernardin de Saint-Pierre; des historiens supérieurs à l'abbé de Vertot, à M. Gaillard, etc., etc., etc. [1] —

[1] Ce dernier est auteur de *la Rivalité de la France et de l'Angleterre*. On peut lui reprocher quelques erreurs philosophiques, et non le cynisme de l'impiété; il a toujours eu un grand fond de respect pour la religion, ainsi que M. de Buffon, M. de La Harpe et tous ceux auxquels Dieu a fait la grâce de mourir en chrétiens. M. Gaillard, long-temps avant la révolution, a reconnu formellement qu'il y eut *du miraculeux* dans la vie de Jeanne d'Arc; quand les philosophes le lui reprochoient, il répondoit : Lisez mes vieilles chroniques. Il savoit parfaitement le gaulois; il avoit la réputation très-méritée d'être, de tous les littérateurs françois, celui qui savoit le mieux l'histoire de France. Il étoit déjà de l'Académie françoise, lorsqu'il donna ce bel ouvrage de *la Rivalité*; il convenoit naïvement que s'il l'eût donné plus tôt, les académiciens ne l'eussent jamais reçu. M. Gaillard fut le seul phi-

Soyons toujours équitables, et convenons que ce siècle a déjà été honoré par des écrivains que n'eût point désavoué le beau siècle de Louis XIV : M. l'évêque d'Hermopolis, M. l'abbé de la Mennais, M. l'abbé Guillon, M. l'abbé Mérault; l'auteur d'une *Vie du vertueux père Colonia*, jésuite, et d'une nouvelle édition du savant ouvrage intitulé : *la Religion prouvée par le témoignage même des païens;* enfin MM. de Bonald père et fils, de Châteaubriand, de Ségur père et fils, Charles Nodier, de Barante; et, en poètes, MM. Briffaut, de Lamartine, d'Anglemont, de Vergniaud, mademoiselle Gai, et plusieurs autres encore; je pourrois citer aussi quelques auteurs dramatiques, un grand nombre de savans et de professeurs distingués, parmi les-

losophe auquel j'aie reconnu une bonne foi imperturbable; la révolution acheva de l'arracher à ses erreurs; il se retira à Chantilly, où, après avoir donné pendant plusieurs années l'exemple du repentir et de toutes les vertus chrétiennes, il mourut saintement, sur la fin de l'année 1800, tandis que les morts d'Helvétius, de Diderot, de d'Alembert, de Voltaire et de Condorcet, furent effroyables. Ce dernier, qui avoit empêché Diderot, d'Alambert et Voltaire de se confesser en mourant, termina sa carrière impie par un suicide..... L'abbé de Vertot a écrit plusieurs ouvrages très-estimés, entre autres, les *Révolutions de Suède* et la *Révolution de Portugal.* Ce dernier est véritablement un chef-d'œuvre.

quels nous mettrions avec justice au premier rang M. de Villemain.

Après cette conversation, Nelgis demanda à son ami s'il donneroit bientôt un nouvel ouvrage. Limeuil lui répondit qu'il livreroit à l'impression, sous quatre ou cinq mois, un recueil de *Nouvelles*, et il offrit de lui en lire une le lendemain, faite depuis long-temps; et Nelgis accepta.

CHAPITRE XXXV.

Une nouvelle et une conversation interrompue.

Le lendemain matin, Limeuil arriva à neuf heures et demie chez Nelgis, et après avoir pris d'amples informations sur la manière dont il avoit passé la nuit, formule éternelle et indispensable de politesse [1], il tira de sa poche son petit manuscrit, et il lut la nouvelle suivante.

[1] Et que *la politesse* devroit abolir; car il n'en est point de si mortellement ennuyeuse, puisqu'elle nécessite tous les jours l'interrogatoire le plus monotone et le plus insipide. Un célèbre voyageur de nos jours, et celui dont la conversation est également agréable et spirituelle, parce qu'il n'est jamais pressé de conter ce qu'il a vu, et qu'il répond avec une parfaite vérité, et sans avoir l'air d'en être fatigué, aux questions multipliées dont souvent on l'accable, M. le baron de Humboldt, me disoit, un jour, qu'en Amérique il avoit passé six mois sans être malade, dans un lieu si malsain, que jusqu'alors nul voyageur n'avoit pu y rester plus de quinze jours. Ce lieu, à beaucoup d'égards, est civilisé; il est sous la domination d'un roi; mais outre que la chaleur y est excessive, il est tellement infesté de serpens venimeux, que ces dangereux reptiles s'insinuent dans les maisons, et, pendant la

LES DÉISTES.

Un déiste est toujours un athée honteux.

J'AI dit, je ne sais dans quel ouvrage, qu'*un déiste est toujours un athée honteux*, et je prends cette phrase pour épigraphe, parce qu'il me semble qu'elle exprime une incontestable vérité. Qu'est-ce qu'un Dieu sans Providence? un Dieu qui ne se mêle jamais des affaires d'ici-bas? un Dieu n'exigeant rien de ses créatures, ne leur prescrivant rien, et ne punissant jamais les crimes, même les plus atroces, un Dieu qui ne veut ni amour, ni reconnaissance, ni culte?

Voltaire vivoit encore, et Leucipe, dans de

nuit, font à ceux qu'ils trouvent endormis, des piqûres mortelles: on ne se couche jamais, là, sans être armé d'un sabre nu que l'on place à côté de soi, pour tuer le serpent ennemi, s'il se présente; et le matin, quand on va faire une visite ou quand on se rencontre, voici quelle est *la formule de politesse* universellement adoptée : *Monsieur ou Madame, comment vous êtes-vous trouvé cette nuit des serpens?* Cette formule est loin d'être insipide; elle est toujours nécessairement très-variée, et très-souvent elle donne lieu au récit d'un combat intéressant (car la vie en dépend), et dont on est sorti victorieux, puisqu'on le raconte. Et rien ne donne mieux que cette phrase l'idée d'un pays sauvage et barbare.

petites brochures qui plaisoient au public, combattoit sans cesse ses mensonges continuels, ses pamphlets impies, obscènes, séditieux et satiriques. Malgré le déchaînement, les cabales et les calomnies de Voltaire et des encyclopédistes, les ouvrages de Leucipe étoient lus, et il jouissoit de l'estime universelle; mais ses amis, effrayés des persécutions et de l'injustice dont il étoit l'objet, lui conseillèrent de mettre un terme à ce combat inégal. Songez donc, lui disoit-on, que vous avez affaire à un parti nombreux et puissant, qui se permet tout pour vous nuire, tandis que vous ne vous dispensez jamais avec lui de la plus parfaite loyauté!.... Mais, reprenoit Leucipe en riant, ce parti formidable n'est pas sans générosité pour moi, puisque chaque jour il me donne de nouvelles armes contre lui, et Leucipe écrivoit toujours; du moins ses écrits, ainsi que ceux de quelques autres gens de lettres bien intentionnés, parvinrent à dégoûter de l'athéisme, en prouvant qu'il étoit impossible de soutenir une doctrine si évidemment absurde; mais, à l'imitation du Créateur, qui fit le premier homme à son image, ils se composèrent une divinité à leur ressemblance, qui, loin de combattre et de prohiber les passions humaines, les favorisoit et les autorisoit toutes. Ils se firent *un dieu philosophe;* ils prirent un ton senti-

mental qui en imposa aux niais et aux hommes irréfléchis, toujours en grand nombre dans la société, et qui trouvèrent dans leurs livres des sentimens *très-religieux*, parce que ces athées hypocrites y parloient de l'immortalité de l'âme et de la Divinité. Sans cet artifice, ils eussent été beaucoup moins dangereux; ils ne l'employoient que dans leurs livres sérieux, mais ils s'y trahissoient continuellement; et, dans leurs livres anonymes, ne gardant plus aucune mesure, ils se montroient sans déguisement, tels qu'ils étoient, et alors ils ne cachoient que leurs noms, que tout le monde connoissoit parfaitement à leur âcreté, leurs horribles principes et leurs mensonges; ensuite ils faisoient insérer ces mêmes ouvrages, désavoués d'abord dans toutes les éditions de leurs œuvres. Ce fut ainsi qu'ils souillèrent leurs productions, leur esprit et leur caractère, et que Dieu permit qu'ils se déshonorassent aux yeux de la postérité, qui finit toujours par être équitable. Nous voyons que déjà on ne loue plus la prétendue gaieté de Voltaire, ni le génie de Diderot et d'Helvétius: l'ouvrage de ce dernier (sur l'esprit) est aussi décrié qu'ennuyeux et mauvais; nous voyons que l'insidieux et froid d'Alembert n'a plus de partisans, et que son chef-d'œuvre, le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, n'a plus d'admirateurs, de

prôneurs et de lecteurs ; il est vrai qu'en général, il n'a jamais été lu, du moins entièrement : l'ennui fut sa sauve-garde. Une demi-douzaine de géomètres encyclopédistes ne parloient de ce discours qu'avec admiration : presque tous les gens du monde, voulant se donner l'air savant et spirituel, entreprirent cette lecture ; aucun n'eut le courage d'aller jusqu'au bout ; le galimathias et l'insipidité, se disputant l'éloquence de cette production, faisoient tomber de leurs mains le livre si lourd qui contenoit cette merveille.

Leucipe ne fut jamais la dupe de ces charlatans littéraires ; il conserva des principes et un goût pur, par conséquent le mépris de l'affectation, de l'emphase, de la fausseté et de l'irréligion. Quoiqu'il eût une fortune honnête, de la naissance, un personnel agréable et près de trente-huit ans, il craignoit tellement l'empire des passions, même des plus légitimes, qu'il s'étoit promis, mais sans faire de vœux, de ne point se marier. Il fut obligé de faire un voyage en Alsace ; il y fit connoissance avec une jeune personne dont la modestie et la jolie figure le charmèrent. On la nommoit Isménie. Ses parens étoient considérés et riches. Son père occupoit l'une des premières places de la ville de Strasbourg ; elle avoit un frère plus âgé qu'elle de trois ans ; elle étoit

dans sa vingtième année. Plusieurs partis fort avantageux s'étoient déjà présentés pour elle; ses parens, qui l'aimoient passionnément, la laissoient absolument maîtresse de son choix, et elle étoit décidée à ne faire qu'un mariage d'inclination. Mélanide, sa mère, lui avoit donné la plus brillante éducation, et pour y parvenir, elle avoit eu le courage de se séparer d'elle en la conduisant à Paris, où elle la mit à l'abbaye de Panthemont, sous la direction d'une gouvernante remplie de talens, qui les lui donna tous, avec le secours de quelques maîtres les plus fameux de ce temps. Ce couvent étoit illustré par le séjour que deux grandes princesses, madame la duchesse de Bourbon et mademoiselle de Condé, sa belle-sœur, y avoient fait. On trouvoit que les pensionnaires qui en sortoient avoient un meilleur ton et des manières plus nobles que celles de tous les autres cloîtres. La tradition, encore si récente, de la petite cour intérieure des deux princesses y conservoit un maintien, et des formules de politesse et de respect que les autres maisons d'éducation ne pouvoient donner à leurs élèves; et ces avantages, quoiqu'au fond très-frivoles, ne donnent que trop souvent plus de vogue que les meilleurs principes d'instruction la plus utile. Isménie avoit de l'esprit naturel, de la bonté et des talens

véritablement agréables ; elle peignoit au pastel d'une manière charmante ; elle avoit une jolie voix ; elle chantoit bien, sans faire de mines, sans lever au ciel les coudes et les yeux, sans se coucher sur son piano ; enfin elle prononçoit parfaitement, mérite qui devient tous les jours plus rare, et sans lequel la voix n'est plus qu'un instrument vulgaire, auquel plusieurs autres peuvent être préférés. Isménie ne mettoit aucun prix à la danse, quoiqu'elle eût toujours les plus grands succès au bal ; elle avoit la plus tendre affection pour ses parens, dont elle étoit l'oracle et l'idole ; mais par ses soins assidus, son respect et ses attentions pour eux, elle échappoit à l'espèce de prévention défavorable qu'on a naturellement pour *les enfans gâtés ;* elle montroit constamment une extrême bonté pour ses inférieurs, et la plus compatissante charité pour les pauvres. Objet de tous les hommages, elle n'avoit point de coquetterie ; on la citoit, d'ailleurs, comme le modèle de la piété filiale et de l'amitié fraternelle. Leucipe examinoit attentivement toutes ces choses, et en étoit enthousiasmé. Sa première déclaration à Isménie fut de se lier intimement avec le jeune Eusèbe, son frère. Isménie entendit fort bien ce langage ; elle avoit l'espèce d'expérience prématurée que donne malheureusement à une jeune personne

la lecture des romans : cette expérience, due à la plus futile et à la plus dangereuse érudition, imprime toujours beaucoup d'idées fausses dans l'imagination, mais elle enseigne assez bien les symptômes et la marche des passions.

Eusèbe, moins beau que sa sœur, lui ressembloit et avoit une figure agréable ; sans avoir autant d'esprit qu'elle, il n'étoit nullement borné ; il avoit fait deux voyages à Paris, et Leucipe ne lui connoissoit que le petit tort de trop dénigrer la province ; mais du moins Eusèbe avoit un grand mérite à ses yeux, celui d'admirer exclusivement Isménie. Il est vrai que Leucipe ne connoissoit pas le véritable motif de cette profonde admiration, qui n'étoit fondée que sur l'*honneur* qu'avoit eu Isménie d'être élevée à l'abbaye de Panthemont, et d'y avoir recueilli une infinité de traits de la première jeunesse des deux princesses, qui brilloient avec tant d'éclat à la cour et dans le grand monde.

Leucipe, encouragé par l'accueil qu'il recevoit d'Isménie et par les conseils du zèle, hasarda sa seconde et positive déclaration, qui fut parfaitement bien reçue ; seulement Isménie déclara qu'elle vouloit, avant de demander le consentement de ses parens, avoir en toute liberté avec Leucipe des entretiens particuliers pendant tout le reste de la belle sai-

son (on étoit au mois de juillet), afin de bien connoître ses opinions, ses sentimens et son caractère. Leucipe se soumit volontiers à cette condition, qu'il regarda comme une nouvelle preuve de la prudence et de la raison d'Isménie. Tout étant ainsi convenu, Leucipe se rendoit tous les matins à neuf heures, et tous les soirs à six chez Isménie, et là, dans un petit jardin, à l'abri du soleil et sous les fenêtres de Mélanide, il trouvoit Isménie, et commençoit ces intéressans entretiens, dont on ne rapportera que les principaux.

Le premier fut un des plus attachans pour Leucipe : il n'y parla que de ses sentimens et de ses espérances. Isménie répondit avec douceur et simplicité, mais elle renvoya Leucipe satisfait, et le surlendemain elle mit le comble à ses vœux, en lui déclarant sans détour, mais avec toute la délicatesse d'expressions qu'inspire la modestie, qu'elle agréoit sa recherche. C'est, ajouta-t-elle, ce que je n'ai jamais dit à qui que ce soit au monde; mais avec ma décision intérieure, il ne m'est plus permis de dissimuler avec vous. Comme elle prononçoit ces mots, Leucipe étoit à ses pieds; elle s'empressa de le faire relever. Écoutez, poursuivit-elle, je sens qu'après un tel aveu, puisque mes indulgens parens me laissent maîtresse absolue de mon choix, vous êtes maintenant le seul

arbitre de ma destinée : ainsi donc, si vous le voulez, je vous suivrai demain à l'autel; mais j'ai annoncé que je ne déclarerois publiquement mes sentimens que dans trois mois, et il me semble que me déterminer avec une telle promptitude seroit de ma part un manque de convenance; mais décidez..... A ces paroles, Leucipe repartit avec toute l'effusion de la joie la plus pure et d'une vive et profonde reconnoissance, que ses volontés et même ses désirs seroient toujours pour lui des lois sacrées, et qu'il étoit heureux de pouvoir le lui prouver par le plus grand de tous les sacrifices, celui de différer volontairement de trois mois le bonheur de toute sa vie.

Après cet entretien, ils se séparèrent parfaitement heureux et charmés l'un de l'autre. Les jours suivans, Isménie eut encore une sévérité à laquelle Leucipe fut obligé de se soumettre, et qu'il ne put s'empêcher d'admirer : Isménie défendit toute espèce de conversation d'amour; attendons, dit-elle en souriant, que nous puissions légitimement les renouer; nous n'y perdrons rien; car la contrainte que nous allons nous imposer en doublera le charme. Ah! s'écria Leucipe avec transport, si j'avois de l'amour-propre, si l'on pouvoit en avoir près de vous, que je serois effrayé de l'empire absolu que vous aurez sur moi, avec ces ma-

nières enchanteresses et de semblables discours !.... Leucipe parvint ainsi au plus haut degré de passion où puisse parvenir une créature raisonnable : il étoit loin de prévoir que, tout cet édifice de bonheur, qui paroissoit si solide, alloit s'écrouler pour jamais !

Dans l'intervalle de ces touchans tête-à-tête, il s'amusoit à chercher des sujets de conversation dans lesquels Isménie pût montrer son esprit et développer ses nobles sentimens. Lorsqu'il se retrouva seul avec elle, il mit la conversation sur la religion. On lui doit tout, disoit-il ; la véritable civilisation, le progrès des sciences... — Des sciences ! comment ? — Oui, c'est en étudiant la nature qu'on est parvenu à découvrir une partie des lois de la physique et de la chimie, et les propriétés de toutes les substances, et, par d'heureuses applications, à tirer de ces découvertes et de ces propriétés les plus précieux résultats pour la médecine, l'industrie, les sciences et les arts. — Permettez-moi de vous dire, Leucipe, que je ne trouve point cette idée religieuse ; au contraire, car, si les arts étoient dans la nature, par conséquent si Dieu nous les avoit donnés, ce seroit une grande inconséquence de nous en interdire l'usage. — Mais c'est ce qui ne nous est nullement interdit ; Dieu les établit tous dans son temple à Jérusalem ; seu-

lement il veut qu'ils ne servent qu'à sa gloire, et c'est les honorer, car c'est leur conserver leur noble et céleste origine. — Je vous avoue qu'il me semble que les dévots ont tort de proscrire les spectacles. — Premièrement, ils ne les *proscrivent* point, puisque l'église ne défend point d'y aller. Mais il est vrai qu'elle rejette de son sein les comédiens scandaleux, ainsi que de ses cimetières, lorsqu'ils ont dédaigné, en mourant, de se réconcilier avec la religion, qui leur tend toujours les bras. Voudriez-vous donc, avec la pureté de votre cœur et de votre goût, aller au *théâtre de la Gaieté*, pour voir jouer *la Tête de mort* et d'autres pièces de ce genre?... Il y a trop de petits spectacles. — Beaucoup trop, en effet; pour l'intérêt des mœurs et de la littérature, il seroit bien nécessaire que tous les spectacles, et surtout les petits livrés au peuple, fussent soumis à la plus sévère censure, qui en retrancheroit toutes les choses luxurieuses, et l'odieuse représentation de toutes les cruautés atroces; enfin, les monstrueux tableaux de baquets de sang humain bus par des pourceaux, etc.

La conversation finit là. Leucipe, qui n'en étoit pas très-satisfait, prit congé d'Isménie, et se retira. Rentré chez lui, il fit plusieurs réflexions nouvelles qui l'inquiétèrent. Il étoit un peu scandalisé, malgré lui, d'avoir entendu

dire pour la première fois, à Isménie, des lieux communs philosophiques. Il craignit qu'elle n'eût pas tous les principes religieux qu'il lui avoit supposés. Comme il étoit, à ce sujet, plongé dans une triste rêverie, Eusèbe entra dans sa chambre. Il résolut aussitôt de l'interroger adroitement sur sa sœur. Eusèbe étoit très-dépourvu de réflexion et fort inconsidéré; regardant déjà Leucipe comme son beau-frère, il lui répondit bonnement sans réserve et sans aucune précaution. Ne craignez pas, lui dit-il, que ma sœur devienne jamais une bigote; elle a trop d'esprit pour cela; et puis elle a une prodigieuse mémoire et une grande instruction; elle a lu tous nos bons auteurs; je lui en ai prêté quelques-uns que nos parens ne vouloient pas lui donner. — Et pourquoi? — C'est qu'on les refuse communément aux jeunes filles de son âge; mais ma sœur n'est point une jeune personne ordinaire. — Et quels sont les livres que vous lui avez prêtés? — *L'Esprit*, d'Helvétius, les *Lettres persanes*, l'*Émile*, de Jean-Jacques, et sa *Nouvelle Héloïse*. — Elle a lu tout cela? — Et avec fruit, je vous en réponds; aussi a-t-elle l'esprit formé comme à trente ans: cette lecture l'a guérie d'une infinité de petits préjugés qui nuisent toujours à la grande supériorité? — Quels préjugés? — Oh!.... par exemple, l'abnégation

totale, en certains cas, de sa raison. Maintenant Isménie ne croit rien, n'admet rien, sans l'assentiment complet de sa raison. Voilà un grand pas de fait; elle me le doit, et j'avoue que j'en suis fier!...

Ces réponses pédantesques et communes, faites du ton le plus capable et le plus présomptueux, révoltèrent tellement Leucipe, qu'il ne poussa pas les questions plus loin. Eusèbe ne s'aperçut point de son mécontentement; il fut au contraire convaincu que tout ce qu'il venoit de lui dire lui avoit causé l'étonnement le plus agréable. Cependant, Leucipe fut tout-à-fait désenchanté par cette conversation : il avoit eu toujours une antipathie particulière pour les femmes *esprits forts;* et cette aversion, fortifiée chaque jour par l'expérience, alloit se répandre sur Isménie qu'il avoit tant aimée! Et quarante-huit heures auparavant!... Ce ne fut pas sans un profond chagrin qu'il renonça à un sentiment dont il avoit espéré tant de bonheur, et à des engagemens pris avec une famille respectable, et sans pouvoir même en détailler les raisons; de sorte qu'on n'attribueroit sa conduite qu'au plus coupable caprice. Plus d'une fois l'idée lui vint de remplir ses engagemens, malgré les lumières qu'il venoit d'acquérir, espérant qu'il prendroit assez d'ascendant sur Isménie,

pour la rendre entièrement à la religion ; mais ensuite il se reprochoit ce mouvement du cœur, comme une mauvaise tentation. Non, non, se disoit-il, une jeune fille qui a lu *la Nouvelle Héloïse*, est perdue, et Rousseau le dit lui-même dans sa préface!... Non, je n'épouserai point une fille de dix-neuf ans, qui a lu, à l'insu de son père et de sa mère, *les Lettres persanes*, le livre de *l'Esprit*, *Emile*, *Héloïse*, et sans doute pis encore; car, dans ce cas, ainsi que dans beaucoup d'autres, il n'y a que le premier pas qui coûte... Non, malgré le sentiment que j'avois pour elle, je ne l'épouserai point, mais je la regretterai toujours!...

Cette décision, bien formelle, le fit manquer, pour la première fois, au rendez-vous de chaque matin ; il n'alla point chez Isménie, et sans se faire excuser. Isménie s'en inquiéta; mais elle vit dans la matinée son frère, qui lui conta sans détour la conversation qu'il avoit eue avec Leucipe. Isménie le gronda d'avoir fait cette confidence. Je croyois, dit Eusèbe, que Leucipe avoit assez d'esprit pour n'en être pas scandalisé. — Il doit l'être, repartit Isménie, quand ce ne seroit que pour le défaut de subordination. — Comment? — Oui, les hommes veulent que nous leur soyons entièrement soumises; Leucipe aura trouvé mauvais que j'aie

lu ces livres malgré les ordres de mon père et de ma mère. — J'espère qu'il sait pourtant que, pour qu'un mariage soit heureux, il faut que les époux soient plutôt amans que mari et femme. — Sûrement, et je me flatte que c'est ce que nous serons; mais, vous autres hommes, vous avez toujours une sorte de dignité masculine dont vous ne pouvez vous départir entièrement, parce qu'elle est de fait, et vient de la force physique. — Fi donc, fi donc; il seroit si peu délicat de s'en prévaloir! — Les hommes sont indéfinissables!... Mais avec de certains ménagemens, on en fait ce qu'on veut.

Isménie resta persuadée que Leucipe, qui certainement avoit *de l'esprit* et *de la raison*, pensoit au fond comme elle; car elle se répétoit que, depuis le progrès si rapide des lumières, on ne pouvoit penser autrement. Elle étoit véritablement philosophe; mais elle l'étoit avec discrétion et modestie, si ce dernier mot peut s'appliquer avec quelque justesse à de semblables principes. Ayant toujours caché à ses parens ses lectures clandestines, elle n'avoit jamais osé en faire une seule citation devant eux, quoiqu'elle eût surchargé sa mémoire de toutes les sentences, c'est-à-dire de tous les lieux communs philosophiques qu'elle avoit trouvés dans ces pernicieux ouvrages, et que les sots et les niais débitent avec tant de con-

fiancé, et d'emphase!... Leucipe passa encore quatre jours sans revenir. Isménie envoya savoir de ses nouvelles ; elle fut très-formalisée en apprenant qu'il étoit parti pour la campagne, et qu'il n'en reviendroit que dans quinze jours. Sa famille partagea sa surprise et son mécontentement ; mais ce n'étoit pas sans dessein que Leucipe se conduisoit ainsi ; il vouloit préparer à un changement qu'on étoit bien loin de supposer encore.

Enfin, Leucipe revint, et il commença par faire une visite à la mère d'Isménie. Mélanide le reçut avec une extrême sécheresse ; elle ne concevoit point qu'on n'adorât pas sa fille ; elle fit avec aigreur plusieurs reproches à Leucipe ; il y répondit froidement ; et il la laissa excessivement courroucée contre lui. Ce jour-là, Isménie étoit sortie ; elle ne fut point témoin de cette visite de son prétendu à sa mère ; mais le récit qu'on lui en fit lui causa la plus douloureuse indignation. Elle avoit pour Leucipe une passion véhémente ; elle savoit par ses lectures que rien ne rend une femme intéressante comme l'amour, lorsqu'elle s'y livre sans réserve et avec *abandon*. Son imagination exaltée n'avoit plus de frein, et la modération en toute chose n'étoit jamais, pour elle, qu'un masque imposé par la bienséance et par l'usage du monde.

Le surlendemain, Leucipe se trouva à l'heure convenue au rendez-vous. Isménie, en l'apercevant, fondit en larmes, ce qui toucha vivement Leucipe; mais ensuite Isménie, comme pour se dédommager d'un long silence forcé, éclata en reproches sanglans : l'excès de sa violence dissipa promptement l'attendrissement de Leucipe; tandis qu'elle parloit avec des gestes désordonnés, des yeux étincelans, et toute l'expression de la fureur, Leucipe la regardoit avec saisissement, s'étonnant que la colère pût enlaidir à ce point un charmant visage de femme; il ne répondit que par des soupirs : mais Isménie, ne voyant point en lui la confusion et le désespoir, qu'elle s'étoit flattée de produire, loin de s'apaiser, montra le redoublement de colère le plus effrayant. Sa mère, qui, d'une fenêtre, avoit l'œil sur elle, lui cria, tout à coup, de rentrer sur-le-champ. Isménie voulut obéir; mais l'infortunée, n'ayant plus la force de se soutenir sur ses jambes, fait quelques pas en vascillant. Leucipe s'avance vers elle; Isménie, palpitante, décolorée, en le repoussant, tombe à ses pieds sans connoissance!..... Il s'empresse de la relever : dans ce moment, Mélanide, suivie d'une de ses femmes, arrive inopinément; elle arrache sa fille des bras de Leucipe, qui aussitôt s'éloigne avec précipitation. Cette dernière en-

trevue avoit totalement guéri Leucipe de son attachement pour Isménie; néanmoins, voulant mettre jusqu'au bout l'honnêteté dans ses procédés, il écrivit la lettre la plus convenable au père d'Isménie, dans laquelle il lui mandoit qu'ayant reconnu, à n'en pouvoir douter, que son caractère et celui d'Isménie ne pouvoient sympathiser ensemble, il étoit forcé, quoique avec beaucoup de regret, de renoncer à l'honneur de son alliance: le reste de la lettre étoit conçu dans les termes les plus respectueux.

Isménie montra un désespoir qui excita, dans sa famille, une grande irritation contre Leucipe; et, quelques jours après, il reçut une lettre d'Eusèbe, dans laquelle ce jeune homme lui demandoit raison de l'*affront* fait à sa sœur, et lui déclaroit formellement que, voulant se battre avec lui, il exigeoit qu'il lui donnât un rendez-vous pour le lendemain matin, au point du jour, sur les remparts de la ville. Leucipe lui répondit, sur-le-champ, qu'il méprisoit le duel, que réprouvent également la religion et l'humanité; qu'ainsi, il n'acceptoit point de rendez-vous pour se battre, mais qu'il sauroit se défendre, si on l'attaquoit, et qu'il passoit tous les jours, de grand matin, dans une promenade solitaire qu'il indiqua. Il ajoutoit qu'il n'avoit point offensé mademoiselle

de l'Épine (c'étoit le nom de famille d'Isménie); qu'il n'avoit attaqué ni ses mœurs, ni sa réputation; qu'il reconnoissoit seulement qu'il y avoit entre eux incompatibilité d'humeur. Le lendemain matin, un peu avant sept heures, Leucipe se rendit à la promenade dont il avoit parlé dans sa lettre; il n'y vit personne, et s'assit sur un banc, décidé à s'en aller après un léger repos; au bout d'un petit quart d'heure, il aperçut tout à coup Eusèbe l'épée à la main, qui lui cria : défendez-vous ! Comme Leucipe se levoit en tirant son épée, une femme pâle, échevelée, vint brusquement se jeter entre eux deux. C'étoit Isménie, si étonnamment changée, que Leucipe, d'abord, ne la reconnut pas; elle tenoit un poignard étincelant et tout neuf; s'appuyant sur un arbre, à quelque distance, et s'adressant à tous les deux : Écoutez-moi, dit-elle, réconciliez-vous, embrassez-vous, ou je me plonge, à vos yeux, ce poignard dans le sein. A ces mots, Leucipe frémit d'horreur, mais il n'hésita point; il tendit les bras à son adversaire, qui s'y jeta en pleurant; leurs pleurs se confondirent; Isménie y mêla les siens. Promettez-moi, reprit-elle, que, quelque chose qui arrive, vous n'attenterez point sur vos jours : ils le jurèrent; alors Isménie s'avançant, ingrat, dit-elle, à Leucipe, tant que j'ai pu te cacher *la force*

de mon caractère, tu m'as aimée : tu voulois dans une épouse une esclave et non une compagne ; je conviens avec toi que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre ; tu trouveras assez d'âmes vulgaires pour me remplacer ; mais dans un cœur tel que le mien, *l'amour doit faire le destin de la vie ;* je renonce à son charme, à ses illusions, et quand je serai lasse de ses rigueurs, je saurai m'en affranchir ; du moins je dois jouir *de mon indépendance et de toute la dignité de mon être :* adieu, reçois ce poignard avec lequel j'étois prête à m'immoler pour toi ; c'est le seul gage d'amour que je puisse te donner ; conserve-le toujours, et qu'il te rappelle quelquefois la malheureuse Isménie. Non, s'écria Eusèbe, en arrachant le poignard de la main d'Isménie, il n'est pas digne d'un tel présent ; il sent à peine ton *héroïsme ;* il devroit être à tes pieds, et il n'éprouve que de l'étonnement et de la terreur ! Donne-moi ce poignard, que je conserverai comme le trophée le plus touchant de la gloire d'une âme aussi forte qu'elle est céleste ; je le déposerai sur un autel élevé à l'amour et à la mélancolie ; et ce monument, mis un jour dans les archives de notre famille, y perpétuera le souvenir de ton action et de ton admirable caractère.....

Leucipe ne voulut pas en entendre davan-

tage; il tourna brusquement le dos à ces héros de la philosophie moderne, et il s'éloigna d'eux à toute jambe. Il alla s'enfermer dans son cabinet, pour réfléchir, sans distraction, aux événemens surprenans de cette matinée. Grand Dieu! se disoit-il, à quel excès d'extravagance peut conduire le manque absolu de religion! Une fille, qui a positivement désobéi à ses parens, en leur laissant croire qu'elle a toujours été le modèle de la plus parfaite soumission; une fille qui a renoncé à toute innocence et à la religion, en lisant les ouvrages les plus condamnables; une fille qui se livre, sans réserve, à une passion devenue criminelle, puisque le mariage n'en est plus le but, et qui, en même temps, se croit une héroïne digne de l'admiration de tous les siècles, pourquoi? parce qu'elle a voulu se souiller par le seul crime irrémissible, puisqu'on meurt en le commettant, le suicide!..... Et, après ces réflexions, Leucipe remercioit le ciel de l'avoir préservé du malheur affreux et du désagrément d'avoir une femme et un beau-frère *philosophes*.

Sur la fin du jour, il reçut d'Isménie une lettre conçue en ces termes :

« Comme je vois que, loin d'être éclairé par » les lumières de ce siècle, vous avez conservé » tous les préjugés de nos aïeux, je veux gé-

» néreusement achever de vous ôter quelques
» foibles regrets, en supposant que vous en
» ayiez. Grâce à mon frère, qui pense comme
» moi, j'ai profité du perfectionnement de
» notre époque; je suis déiste : j'admets un
» Être suprême et l'immortalité de l'âme; mais
» le Dieu que j'adore n'est ni implacable, ni
» rigoureux, et je dis avec Voltaire : *que le vrai*
» *Dieu est un Dieu qui pardonne* [1]. Le Dieu
» que j'adore est trop au-dessus de nous pour
» se mêler en rien de tout ce qui se passe sur
» ce petit point que nous appelons la terre.
» C'est le rapetisser étrangement que suppo-
» ser qu'il préside à tout ici-bas; et même,
» comme le dit un de nos auteurs célèbres, *à*
» *la manière dont un scarabée plie son aile:*
» nous autres déistes, nous nous formons une
» idée plus noble de la Divinité, et nous ne
» la rabaissons point ainsi. Enfin, comme je
» vous l'ai déjà dit, nous avons la *bonhomie*
» de croire que la raison ne nous est donnée
» que pour être la règle souveraine *de notre*
» *foi*, et nous ne croyons que ce qu'elle ap-
» prouve. Voilà les *erreurs* et les *folies* pour
» lesquelles vous m'avez répudiée! Puissiez-
» vous ne vous en point repentir! Ce souhait
» est sincère : vous conviendrez que la cha-

[1] Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

» rité chrétienne ne pourroit aller plus loin. »

Leucipe, parvenu au plus haut degré d'indignation, prit aussitôt une plume et, de premier mouvement, il répondit ce qu'on va lire.

« Non, mademoiselle, *la tolérance philosophique* n'a jamais surpassé ni même égalé *la charité chrétienne*; mais d'ailleurs le souhait que vous exprimez avec beaucoup de grâce, manque de vérité; vous ne désirez pas sincèrement que je sois inaccessible au repentir et aux regrets, puisque, pour me faire repentir du sacrifice si méritoire que j'ai fait aux bonnes doctrines, vous me citez tous les lieux communs et tous les raisonnemens philosophiques qui vous paroissent les plus frappans.

» Non, mademoiselle, la raison ne vous est pas donnée pour être *la règle de votre foi* et pour ne croire que ce qu'elle approuve, car vous êtes forcée de croire, chaque jour, ce qu'elle n'approuve en aucune façon; le vent, les propriétés de la boussole et de l'aimant, les pierres qui tombent du ciel [1], plusieurs effets de tonnerre et de l'électricité, tout ce qu'il y a de vrai dans le magnétisme, et des millions d'autres choses miraculeuses dont

[1] Quoique nos philosophes aient nié ce fait pendant plus de soixante-dix ans.

» nous connoissons les résultats et dont nous
» ne pouvons concevoir les causes; la raison
» nous est donnée pour comprendre, par con-
» séquent pour approuver pleinement tout ce
» qui a rapport à la morale et à nos devoirs.
» J'avois déjà eu l'honneur de vous dire de
» vive voix toutes ces choses; mais en vrai phi-
» losophe, vous comptez pour rien les réfuta-
» tions les plus victorieuses; vous n'y répondez
» point, et vous recommencez avec une con-
» fiance imperturbable à répéter les préten-
» dus raisonnemens dont on vous a le mieux
» démontré la fausseté : ce n'est pas là sans
» doute une bonne logique, mais c'est un moyen
» sûr pour n'être pas confondu. Nous sommes
» entourés de prodiges qui nous ôtent le droit
» de dire, que nous ne voulons croire que ce
» que nous comprenons; si nous pouvions ex-
» pliquer tout, nous serions les égaux des in-
» telligences célestes, ce qui est impossible
» tant que notre âme habitera ce corps mortel.
» Enfin, nous sommes forcés de croire à ce qui
» répugne le plus à notre orgueilleuse et fai-
» ble raison; c'est qu'il existe un être ou une
» chose qui n'a jamais eu de commencement;
» car si l'on ne croit pas à l'existence de Dieu,
» il faut croire que la matière est éternelle,
» puisqu'elle est incréée!....

» Non, mademoiselle, vous n'êtes point

» déiste; vous êtes athée : pensez-vous quel-
» quefois à votre Dieu? l'invoquez-vous? Non,
» sans doute, puisque vous croyez qu'il dédai-
» gne toujours de penser à vous; qu'il est trop
» grand pour s'occuper de ce monde, et trop
» bon pour punir : à quoi donc vous sert la
» croyance d'un Dieu? quelle influence a-t-elle
» sur votre conduite, vos sentimens, vos prin-
» cipes? . . .

» Je vous en ai dit assez pour vous faire
» sentir le vide affreux de vos désolantes doc-
» trines; car quelle consolation pouvez-vous en
» attendre dans les revers, dans la vieillesse
» et à la mort? .

» Hélas! après la mort, malheureux mécréant,
» Quel destin devez-vous attendre?
» Au ciel vous ne pouvez prétendre;
» Que vous reste-t-il donc? l'enfer ou le néant!

» Mais la religion verse un baume consola-
» teur sur les plaies du cœur les plus déchi-
» rantes; elle nous récompense dès cette vie,
» par la paix de l'âme, le premier des biens :
» ne nous en étonnons point; il est un avant-
» goût des biens célestes dont il forme la base.

» Le déisme et l'athéisme sont les ennemis
» naturels du raisonnement, de l'instruction,
» de l'esprit observateur et de la force d'âme;
» ils autorisent à se livrer lâchement à toutes
» ses passions; en nous parlant continuelle-

» ment *de la nature* et souvent dans un sens
» abject digne d'eux, ils ne veulent pas per-
» mettre à leurs disciples de lire avec fruit
» dans le livre immense qu'elle tient toujours
» ouvert, et dont tous les détails s'accordent
» si bien avec les pages divines du livre par
» excellence (comme l'exprime son nom), *la*
» *Bible* [1]; il faut se contenter avec les philo-
» sophes modernes de phrases quelquefois so-
» nores, presque toujours insignifiantes, et
» souvent absurdes et contradictoires.

» Ayez donc le courage, mademoiselle, de
» lire *la Bible*, et soyez persuadée que tout
» ce qui est véritablement beau en morale, en
» éloquence, en description, etc., vient de
» là; songez que même vos confrères les phi-
» losophes en ont fait l'éloge. Voltaire, dans
» une lettre à madame du Deffant, a dit : Heu-
» reux qui a assez faim pour dévorer l'Ancien
» Testament. Ne vous moquez point : ce livre
» fait cent fois mieux connoître qu'Homère les
» mœurs de l'ancienne Asie : *c'est de tous les*
» *monumens antiques le plus précieux.*

» Diderot lui a rendu un éclatant hommage
» dans son éloge de Richardson. Votre ami
» Rousseau appeloit la Bible *le plus sublime de*

[1] Son nom vient de *biblos*, qui signifie *livre*, c'est-à-dire en effet, *le livre par excellence*.

» *tous les livres;* il ajoutoit qu'il étoit *pénétré* » *d'amour et de respect pour elle* [1]; il est vrai » qu'il a cruellement démenti ce *respect* et cet » *amour.*

» Adieu, mademoiselle: permettez-moi de » vous offrir, dans cette lettre, un petit ma- » nuscrit de moi, que j'ai fait, il y a près de » quinze ans, sur des faits dont j'ai été témoin, » et qui m'intéressoient d'autant plus que l'hé- » roïne de cette courte histoire est ma cousine » germaine. »

[1] Rousseau a fait en outre un éloge éloquent et magnifique de l'Évangile, dans Émile; et c'est dans ce même ouvrage qu'il a placé *la Profession de foi du vicaire savoyard*.....

LES SOUVENIRS.

Il n'est de souvenirs touchans, délicieux,
Que les souvenirs vertueux [1].

CLOTILDE est la fille aînée du baron de Saint-Victor, frère de mon père; elle avoit une sœur moins âgée qu'elle de trois ans, et qui s'appeloit Thérèse; nos deux familles, originaires de Franche-Comté, étoient fort unies et nous fûmes presqu'élevés ensemble. Thérèse avoit une beauté frappante; Clotilde étoit jolie, et surtout par la fraîcheur, la douceur de sa physionomie et l'élégance de sa taille. J'étois plus jeune qu'elle de huit ans, et cette supériorité d'âge lui donna, sur mes opinions et sur mon caractère, une sorte d'empire qu'elle a toujours conservé, que sa sœur auroit pu prendre facilement, puisqu'elle étoit plus âgée que moi de cinq ans, mais qu'elle a dédaigné. Elle ne voyoit en moi qu'un enfant, et même, quand j'ai cessé de l'être, ses dédains me blessoient; je n'ai jamais eu la moindre confiance en elle, et j'en avois une entière en

[1] Ces deux vers sont tirés d'une épître inédite de l'auteur de cet ouvrage.

sa sœur. La bonne Clotilde me donnoit d'excellens conseils, dont j'ai toujours tâché de profiter; parfaitement instruite de la religion, Clotilde avoit puisé, dans cette source divine, une piété d'ange et des principes invariables. Elle se livroit à l'étude avec une ardeur qui m'étonnoit toujours; à dix-sept ans, elle avoit lu tous nos bons auteurs et avec tout le fruit que peut en retirer l'esprit le plus juste et le plus éclairé. Loin de mépriser les arts, elle les aimoit et les cultivoit: Elle avoit une belle voix; elle chantoit, non de fades et d'insipides romances d'amour, mais les plus belles odes de J.-B. Rousseau, qu'un de ses maîtres avoit mises en musique pour elle.

Dès sa plus tendre jeunesse, elle montra le désir de se faire religieuse; ses parens, sans s'y opposer, lui déclarèrent seulement qu'ils n'approuveroient ce dessein que lorsqu'elle auroit atteint sa vingtième année. L'éclatante beauté de Thérèse lui procura ce qu'on appelle, dans le monde, un excellent mariage; elle épousa un homme qui avoit une grande fortune; mais cet homme étoit d'une humeur bizarre et jalouse; il rendit Thérèse très-malheureuse; cependant, comme elle avoit reçu de très-bons principes et qu'elle avoit de la religion, sa conduite fut toujours irréprochable; mais elle mettoit un grand prix à sa beauté;

elle étoit flattée des hommages de tout genre qu'elle lui attiroit; car le monde est si vain et si frivole, qu'indépendamment de tout intérêt d'amour ou de tout ce qui peut y ressembler, il attacha une sorte de considération à la beauté, comme il en attache à l'élégance de la parure.

Cependant, Thérèse, malgré sa jeunesse (elle n'avoit que vingt ans), voyoit, chaque jour, décroître sa beauté, tandis que Clotilde, sa sœur aînée, conservoit tout l'éclat de sa fraîcheur; mais l'une, livrée aux caprices d'un mari injuste et déraisonnable, éprouvoit les peines les plus sensibles du cœur, et ne cherchoit de distraction que dans les vains plaisirs d'un monde trompeur, qui peut égarer et séduire, et qui n'a jamais su consoler!... Clotilde, au contraire, consacrée à la retraite, à l'étude, y fortifioit son caractère, son instruction et ses talens. Un jour que j'étois allé, avec mon gouverneur (j'avois quinze ans), faire une visite à mon oncle, je demandai, en sortant de chez lui, si je pourrois voir ma cousine; on me dit qu'elle venoit de rentrer à l'instant, et l'on me conduisit dans son cabinet. Nous la trouvâmes lisant avec tant d'application, qu'elle ne nous aperçut, mon gouverneur et moi, que lorsque nous fûmes tout-à-fait près d'elle: elle lisoit le beau discours

de Bossuet sur l'*Histoire universelle*, et nous nous gardâmes bien de lui demander pardon de l'avoir interrompue, d'autant mieux que jamais rien, en elle, ne donne l'idée qu'on vient mal à propos et qu'on l'importune; d'ailleurs, elle nous avoit déjà fait sentir combien des excuses, dans ce cas, sont déplacées: en effet, que signifie cette phrase si universellement répétée : *pardon, je vous dérange?*... Il faut bien qu'une personne seule soit occupée; voudroit-on la trouver toujours dormant ou désœuvrée?..... Clotilde nous dit qu'elle revenoit de chez sa sœur, dont le changement de figure l'effrayoit; et, cependant, ajouta Clotilde, elle s'habilloit pour sortir, afin d'aller à une grande assemblée, et pendant le temps qu'a duré sa toilette, je regardois avec chagrin cette magnificence pernicieuse qui l'entoure. —Pourquoi pernicieuse? —Toutes ces dorures éclatantes, toutes ces bougies éblouissantes, font mal aux yeux, éteignent insensiblement la vue avant la vieillesse, et forcent de prendre, dès la jeunesse, des lunettes, auxquelles on donne le nom plus doux de *conserves*. Ah! que j'aime bien mieux mon petit cabinet avec son papier bleu tout uni!..... Et ma petite chandelle voilée! — Ma cousine, pourquoi donc n'avez-vous pas de bougies? vos parens ne brûlent jamais que cela, et depuis long-

temps vous vous en privez. — Oui, depuis que mes parens me donnent une pension pour ma dépense particulière; j'y ai réfléchi et j'ai trouvé que le plaisir de donner quelque chose de plus aux pauvres, vaut mieux que celui de brûler de la bougie. — Je le crois comme vous. — Il en est de tout ainsi; de la dorure, des superbes étoffes magnifiquement brodées, des bois précieux apportés des autres parties du monde; j'aime bien mieux, pour mon usage, une petite table légère de bois de noyer, et j'ai banni, pour jamais, de mon appartement, les chenets à vases, les pincettes et les pelles que je ne puis soulever, et tous ces meubles si lourds et si horriblement incommodes, qui constituent un magnifique ameublement. — Ainsi, décidément, vous ne voulez plus de magnificence? — Non, je n'en veux plus, car, comme le dit si bien la femme célèbre qui a le plus d'esprit et de raison [1], *la magnificence est la passion des dupes*. — Mais, cependant, que deviendroient les manufactures? — Je ne veux point du tout les supprimer, ni les arts qui les font travailler. Les manufactures serviront à décorer beaucoup plus somptueusement les églises, les palais des rois, des ministres, des ambassadeurs et de tous ceux qui, par

[1] Madame de Maintenon.

leurs places, sont obligés d'avoir une grande représentation. Mais les simples particuliers, quelle que soit leur fortune, doivent s'abstenir de ces dépenses, qui, lorsqu'elles ne sont pas indispensables, sont à la fois blâmables et ridicules. Je ne désapprouve point, en ceci, ma sœur; elle ne fait que se soumettre aux volontés de son mari. — Ce seroit une belle chose que de diminuer le luxe, sans faire tort aux manufactures. — Rien n'est plus facile avec de la charité. — Ne croyez-vous pas que beaucoup de gens riches ne renonceroient au luxe que pour remplir leurs coffres? — Il y en a maintenant qui se conduisent ainsi; il y en aura toujours; mais ceux qui étalent un grand luxe, n'agissent que par ostentation; car nous avons reconnu que rien n'est plus nuisible à la santé et plus incommode que le luxe; alors, les orgueilleux, s'ils n'avoient plus ce misérable moyen de briller, placeroient leur amour-propre dans la bienfaisance, et le bien seroit toujours fait. Qu'il faut être insensé pour ignorer que nous sommes plus heureux par nos souvenirs que par nos espérances terrestres, qu'un rien peut anéantir; mais nos œuvres méritoires sont les vrais trésors que nous puissions accumuler en cette vie, et conserver jusqu'au tombeau, par le bienfait des souvenirs, et sans craindre que les voleurs nous les

dérobent et que les tyrans nous en privent[1]. — Ah! ma chère cousine, que de *trésors* vous amassez!—Et que de peines je m'épargne! Le temps, sans événemens extraordinaires, en apporte nécessairement à ceux qui ne sont pas pénétrés de la religion; quand on est belle ou jolie, le seul changement de notre figure, changement inévitable et si prompt avec une vie mondaine, est un chagrin qui se renouvelle et s'augmente sans cesse pendant une longue suite d'années, chagrin qui ne peut exister pour celles qui n'ont jamais pensé à leur figure. Et si la fortune inconstante nous abandonne, que de ressources on se trouve dans le bon emploi qu'on a toujours fait du temps, dans l'instruction solide, dans les talens, dans les réflexions religieuses, toujours si morales, et dans le charme de ses souvenirs!.....

C'est ainsi que me parloit toujours Clotilde; c'étoit pour m'instruire qu'elle m'entretenoit sans cesse de son bonheur et de ses vertueuses

[1] Ces dernières pensées sont belles, parce que le fond en est tiré de l'Évangile.

« Ne vous amassez point de trésors sur la terre, où la » rouille et les vers les consument, et où les voleurs les dé» terrent et les dérobent; mais amassez-vous des trésors dans » le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui les consument, ni » voleurs qui les déterrent et qui les dérobent. (*St.-Mathieu, ch.* 6.)

réflexions. J'ose dire que j'ai su en profiter, car ses conversations ont été la règle de ma vie. Un soir que nous nous promenions dans le beau jardin de la maison, Clotilde me fit promettre (j'étois au moment d'entrer dans le monde) trois choses : de ne jamais lire de mauvais livres, à moins, ajouta-t-elle, que par la suite vous ne deveniez auteur, et que vous ne lisiez ces ouvrages qu'avec l'intention de les réfuter; mais alors même votre première jeunesse n'aura point été souillée et corrompue par ces lectures, qui sont d'autant plus dangereuses, qu'à cet âge on a trop d'étourderie pour être frappé des inconséquences, et qu'on n'est point assez profondément instruit pour comprendre l'extravagance des sophismes qu'on ne peut combattre avec un avantage décisif, faute d'être suffisamment armé contre eux.

Ma seconde promesse fut de ne jamais laisser prendre aux passions un grand ascendant sur moi, alors même qu'elles pourroient me paroître innocentes ou légitimes.

Enfin je promis de ne jamais jouer aux jeux de hasard, et de ne point me livrer au goût passionné pour la chasse, et j'ai tenu parole sur tous ces points.

Plus je voyois Clotilde, et plus l'attachement que j'avois pour elle devenoit vif et tendre; il

sembloit qu'elle ne cultivât ma raison que pour mieux m'attacher à elle. Un jour que je lui exprimois les sentimens que j'avois pour elle, je parlai avec une chaleur qui parut la surprendre. Ne soyez point étonnée, lui dis-je, l'âge et le temps ne peuvent que fortifier une amitié telle que la mienne, puisque j'apprends chaque jour à vous apprécier. Leucipe, reprit-elle en souriant, souvenez-vous de vos promesses ; il faut donc, repris-je en me levant, que je vous quitte, et je sortis brusquement. Le soir même, je reçus un billet de Clotilde, qui m'annonçoit qu'elle alloit entrer dans un couvent pour y passer au moins dix-huit mois de suite ; elle me conseilloit de voyager et d'aller en Italie : j'obéis sans différer ; j'avois alors dix-huit ans ; j'emportai un souvenir qui, loin de m'agiter et de me rendre malheureux, a toujours été pour moi une puissante sauve-garde. Je reçus plusieurs lettres d'elle en Italie : ces lettres étoient tristes ; peu de mois après mon départ, Clotilde sortit de son cloître pour soigner son père, qui se mouroit d'une maladie de langueur. A cette même époque, l'infortunée Thérèse, sa sœur, ayant la poitrine attaquée, étoit dans un état qui laissoit peu d'espérance pour sa vie. La mère de Clotilde, devenue veuve, voulut se retirer avec sa fille, pour tout le temps de son deuil, dans le monastère que Clotilde

affectionnoit le plus; Thérèse voulut aller les rejoindre; elle en obtint facilement la permission de son mari, qui depuis long-temps lui montroit la plus cruelle indifférence; il ne pouvoit alléguer contre elle le plus léger sujet de plainte; mais elle avoit perdu toute sa beauté, et il avoit perdu pour elle tout son amour, c'est-à-dire le seul sentiment qu'il fût suceptible d'éprouver; d'ailleurs, Thérèse avoit pour lui de la passion; son estime et son amitié n'auroient pu la satisfaire, ou du moins la dédommager; avec quel amertume et quel désespoir elle avoit vu sa beauté décroître et s'évanouir! cette perte l'avoit successivement privée d'une multitude d'hommages qui, sans la toucher, la flattoient en secret; elle voyoit triompher ses rivales, et ce n'étoit pas son moindre supplice; au lieu de dépit, elle voyoit la joie dans leurs yeux, et l'expression affectée d'une feinte compassion; enfin elle voyoit le refroidissement graduel de celui qu'elle adoroit, et ce refroidissement parvenu au dernier degré, acheva de mettre le comble à sa douleur et à ses maux physiques; ce fut dans cette situation que cette malheureuse personne entra au couvent avec sa mère et sa sœur. Ce fut là que je les retrouvai toutes les trois en revenant d'Italie, au bout de *dix-huit mois*. Notre première entrevue fut bien déchirante! Ces trois

personnes en grand deuil avec le changement qu'avoient dû laisser sur les figures, même sur celles qui n'étoient point malades, tant de peines du cœur et tant de nuits passées; ces trois personnes qui m'étoient si chères, s'avançant lentement avec un morne maintien et vues à travers les doubles grilles d'un sombre parloir, produisirent sur moi la plus douloureuse impression!.... Notre conversation fut courte et entrecoupée de soupirs et de pleurs! Je m'empressai de la terminer, en leur distribuant de petits présens que je leur avois apportés d'Italie: des reliques, des mosaïques, etc. Je revis quelques jours après Clotilde, et j'appris avec une sorte de saisissement que, de l'aveu de sa mère, elle prendroit le voile sous un mois. Le sentiment que j'avois pour elle n'étoit pas de l'amour, mais il avoit bien plus de force et de puissance; pendant les années de mon enfance, elle me tenoit lieu de directeur, et dans ma première jeunesse, je fis d'elle mon ange tutélaire visible; il me sembloit que tant qu'elle habiteroit le monde où je vivois, je n'avois rien à craindre de ses dangers, et qu'elle m'en préserveroit toujours; je lui reprochai donc de *m'abandonner*. Non, mon cher Leucipe, répondit-elle, tous les jours je prirai Dieu pour vous, et mes prières auront plus d'efficacité que lorsque j'habitois un monde où

j'étois nécessairement distraite par tant de petits intérêts de société. Ces paroles m'attendrirent et me fortifièrent.

Comme elle l'avoit annoncé, Clotilde prit le voile; j'allai à cette touchante et solennelle cérémonie, à laquelle assistèrent toutes les personnes de notre famille et un grand nombre d'autres : la novice avoit vingt-neuf ans, et à sa fraîcheur, à son air de jeunesse, il étoit impossible de lui en donner plus de vingt-deux ou vingt-trois, et elle étoit ce jour-là plus jolie que je ne l'ai jamais vue. Nous étions tous rassemblés dans le chœur de l'église extérieure, devant la grille du couvent, dont le rideau étoit ouvert; toutes les jeunes dames de la cour et de la ville pleuroient à chaudes larmes; c'est un maintien qu'elles ont toujours à toutes les prises d'habits, tandis que la novice jouissoit de la plus parfaite sérénité, en se débarrassant de tous les ennuis des folles ambitions et de presque toutes les peines de la vie.

Clotilde étant en retraite, ne pouvoit venir au parloir; mais j'allois souvent voir sa sœur. Enfin je revis celle qui depuis a toujours été mon guide; elle revint au parloir accompagnée de sa mère et de sa sœur, et elle en obtint la permission des religieuses, en disant, ce qui étoit vrai, que m'ayant pour ainsi dire élevé, ce qui paroissoit extraordinaire avec son air

de jeunesse, elle me regardoit absolument comme son frère : je me consolois de sa retraite du monde, en la comparant à sa sœur cadette, si maigrie, si flétrie, et qui paroissoit avoir au moins dix ans de plus qu'elle. Je demandai un jour à Clotilde, si elle condamnoit le mariage. Non, dit-elle, puisque l'Évangile même l'approuve ; mais je crois qu'il n'est digne d'une telle approbation que lorsqu'il est fondé, non sur la passion qui s'égare toujours par ses motifs et dans ses choix, mais sur l'estime et la conformité d'humeurs : c'est ainsi seulement qu'il peut être heureux. Le bonheur d'avoir des enfans en est un grand sans doute ; je ne parle point des peines que donne leur éducation ; ce sont des devoirs chéris par toutes les bonnes mères ; mais les accidens, les maladies de ces objets bien-aimés de nos plus douces espérances, les inquiétudes mortelles qu'ils nous donnent dans les jours orageux de leur première enfance, voilà des maux inévitables ! Et que devient-on sans la foi la plus vive, si la mort nous les enlève?..... O comment l'incrédule, qui ne peut voir son enfant s'élever dans le ciel, en supportera-t-il la perte ! Cet être fragile pour lequel on avoit formé tant de projets, et dont on avoit fait son idole, que deviendra-t-il ? Une vile poussière ! Et ce malheureux mortel, ce père dé-

sespéré, toujours accoutumé à tirer une vengeance sanglante de la moindre injure, à qui s'en prendra-t-il?..... Et s'il prend le parti de se soumettre à son sort, à qui offrira-t-il sa résignation, qui l'en récompensera?..... Ah! ma sœur, interrompit Thérèse, quelle peinture et qu'elle est vraie! Tous ces tourmens sont inconnus dans les cloîtres, même les plus rigoureux. Nous n'en devons pas moins, reprit Clotilde, suivre notre vocation; elles sont toutes diverses, et la plus rare sera toujours la vocation religieuse, parce qu'on n'en voit que les austérités, et que les gens du monde et les plus pieux ne concevront jamais ses joies mystérieuses de tous les momens et ses douceurs ineffables.

Nous fîmes quelques questions à Clotilde, qui refusa de s'expliquer. Je devinai qu'elle ne vouloit pas nous en dire davantage, à cause de la présence de sa sœur : je n'insistai point; mais je me promis bien intérieurement de saisir le premier moment favorable où je pourrois renouveler mes questions. Comme il ne m'étoit permis d'aller au couvent que tous les quinze jours tout au plus, je ne trouvai l'occasion que je cherchois qu'au bout de huit ou neuf mois; alors je renouvelai mes questions. Nous avons, me répondit Clotilde, des millions de petites jouissances qui se renouvellent

sans cesse jusqu'à la fin de notre vie : il est impossible qu'avec un peu de temps et qu'après la première jeunesse, la figure délicate d'une femme ne change pas sans dessein coupable, sans aucune coquetterie : on aime à se voir, dans une glace, une figure agréable, et lorsqu'elle change par les années, on éprouve toujours, en s'habillant, une sensation pénible : ici, nous n'avons point de miroir ; mais lorsque, dans celui de la classe, j'entrevois mon visage très-changé depuis quatre ou cinq mois, je souris, et je me dis intérieurement : *que m'importe?*.... Ceci pendant long-temps continuera. Une de nos vieilles religieuses m'a conté qu'en devenant peu à peu véritablement difforme, elle s'est écriée mille fois : quel bonheur que je ne sois pas dans le monde ! Ainsi, indépendamment de toute idée religieuse, nous nous félicitons, et souvent pendant plus de quarante ou cinquante ans, d'avoir quitté ce monde, que l'on suppose qui nous cause de si cuisans regrets : il en est ainsi de tout ; nous dédaignons vos plaisirs, que vous êtes vous-mêmes forcés d'abandonner un peu plus tôt, un peu plus tard. Nous avons encore bien d'autres plaisirs terrestres ; mais qui pourroit dépeindre nos joies religieuses, causées par nos pompes solennelles, nos grandes fêtes, celle de Noël, la messe de minuit, le jour de Pâques,

et même les solennités lugubres qui le précèdent, durant lesquelles nos cœurs sont si touchés et si reconnoissans ! La Fête-Dieu, nulle fête mondaine n'excitera d'aussi doux transports : on n'imagine pas le plaisir que nous éprouvons à cueillir des fleurs, à les effeuiller pour celui qui les fait croître, à former des guirlandes pour en décorer les reposoirs, à chanter, à psalmodier les louanges de l'Éternel..... On se blase sur tous les plaisirs du monde qui ne laissent que le dégoût, la fatigue et l'ennui ; mais ceux que je viens de décrire sont immortels comme leur auteur, et l'âge, loin de les affoiblir, ne peut qu'en augmenter le charme. A mesure qu'on approche du terme de la vie, on croit s'élever vers les cieux et qu'on a franchi une partie de l'espace qui nous en sépare : dans la grande vieillesse, ce sentiment devient sublime ; j'en admire continuellement les marques et les effets. Dans ce lieu, il semble aux octogénaires que chaque instant peut les conduire au but ; la fuite impétueuse du temps n'est jamais dans cette enceinte une menace effrayante ; elle est toujours une promesse divine.

J'aurois écouté Clotilde pendant des journées entières : outre ses excellens principes et sa philosophie chrétienne, la seule véritable et dont la moderne n'est, en préceptes, qu'une

ridicule parodie[1], Clotilde avoit une imagination qui plaisoit à la mienne. J'ai reconnu, depuis, que toutes les personnes d'une piété exaltées en ont toujours; c'est pourquoi on en trouve tant dans les ouvrages de saint Augustin, de sainte Thérèse, dans ceux de Marie d'Agréda. En effet, il faut avoir une grande imagination pour mépriser tout ce qu'on voit de plus séduisant, et pour se passionner pour ce qu'on ne voit jamais.

Les entretiens de Clotilde m'inspirèrent, pour le mariage, un éloignement que j'ai gardé long-temps, que je viens de reprendre, et que, maintenant, je conserverai toujours.

[1] La religion combat constamment les passions; la philosophie moderne les favorise toutes. La religion nous enseigne à nous défier de la nature que la philosophie divinise; la religion condamne et réprouve la haine et la vengeance; les philosophes de nos jours, qui ont mis au rang des préjugés les choses les plus sacrées, ne se sont jamais élevés contre le duel. Voltaire et ses principaux complices n'en ont point parlé; ils ont tous regardé la haine comme l'une des preuves de la force de l'âme; ils ont mis à la mode cette sentence, aussi fausse que dangereuse : *qui sait bien haïr, sait bien aimer;* et M. de Marmontel, avant sa conversion, a fait des vers en l'honneur de la vengeance; enfin, en tout lieu, la divinité exige un culte public, et les philosophes n'en veulent point. Ainsi, l'on peut dire avec une parfaite vérité, que la philosophie moderne n'est qu'une parodie très-risible de la phisolophie religieuse, et même païenne; car les philosophes païens, avec beaucoup d'erreurs et d'inconséquences, ont tous craint et combattu l'empire funeste des passions.

J'eus le chagrin de voir languir Thérèse pendant tout le cours de cette année; elle mourut au commencement de la suivante, dans les bras de sa mère et de sa sœur, et pour le coupable époux, dont la mauvaise conduite causoit sa mort prématurée. Quelques années après, Clotilde perdit sa mère; mais elle ne resta point isolée; avec les sentimens qu'elle conservera jusqu'au dernier soupir, elle ne le seroit point dans un désert; elle y verroit Dieu partout. . . . . .

. . . . . .

Leucipe termina ici sa longue lettre. Il se retira ensuite dans une jolie maison de campagne qu'il avoit à six lieues de Paris; il n'en sortit jamais, pendant plus de seize ans, que pour venir, tous les deux ou trois mois, faire une visite à sa chère Clotilde. Ensuite il voyagea pendant deux ou trois ans; à son retour, en France, il exerça une place dans le ministère; il y montra des lumières étendues, et autant de sagesse que de probité. Fatigué des affaires et surtout des hommes, il quitta le ministère, y laissant de justes regrets, mais aussi quelques ennemis, car il avoit toujours été inaccessible à l'intrigue. Il se retira, de nouveau, dans sa jolie maison, et, peu d'années après, il alla en Alsace: il y vit Isménie, comme nous l'avons dit; il en devint amoureux : on connoît

le reste de leur histoire. Quand le mariage fut rompu et que Leucipe eut écrit sa longue lettre, il quitta l'Alsace et revint à Paris. La culture paisible des lettres et des sciences, les visites d'un très-petit nombre d'amis, les entretiens qu'il avoit toujours avec Clotilde, toutes ces choses remplissoient agréablement tous les momens de sa vie, d'autant mieux qu'à cette époque on n'avoit point de journaux politiques, point de chambre des députés, ni des pairs, ce qui laissoit, à chacun, à peu près quatre ou cinq heures de plus par jour, temps énorme pour les gens studieux qui savent en profiter. En même temps, Leucipe ne pouvoit s'empêcher d'écrire quelquefois en Alsace, pour avoir des nouvelles de la philosophe Isménie; il apprit, qu'après avoir intéressé toute la ville, par sa douleur et sa mélancolie, elle s'étoit tout à coup consolée, et qu'elle venoit d'épouser un allemand, protestant, qui possédoit une très-grande fortune, et qui, six mois après, acheta une superbe terre en Normandie, avec le dessein d'y passer toute la belle saison; il fit aussi l'acquisition d'un magnifique hôtel à Paris, dans le faubourg Saint-Germain; et il vint s'y installer, au mois de novembre, pour tout l'hiver.

Isménie ne se trouva pas sans émotion dans la ville qu'habitoit son ancien amant, que deux

ans et demi, écoulés depuis leur rupture, n'avoient encore pu entièrement effacer de son souvenir; néanmoins, comme la vanité se mêloit toujours à ses sentimens, elle éprouva surtout le désir de se montrer à Leucipe dans toute la splendeur et tout l'éclat de sa grande et nouvelle fortune; mais comment faire? Leucipe n'alloit jamais dans le grand monde; il étoit impossible de le rencontrer aux bals, aux spectacles, aux grands dîners et dans les assemblées nombreuses. Elle se flatta qu'il pourroit être à la messe, à l'église Saint-Roch. Il aimoit la musique; Balbâtre jouoit de l'orgue!.... c'étoit un espoir: elle y alla; son attente fut trompée; Leucipe n'y étoit point. Isménie pensa qu'elle le rencontreroit sûrement dans le couvent de Clotilde. Mais il falloit un prétexte pour y aller; le hasard lui en fournit un très-plausible, et peu de jours après. Mademoiselle de ***, jeune et belle, ayant une grande naissance, une fortune considérable, refusa obstinément, pendant plusieurs années, tous les partis qui s'offrirent pour elle, parmi lesquels il s'en trouvoient de très-brillans. Enfin, elle déclara qu'elle vouloit se faire religieuse, résolution qui surprit beaucoup dans une belle et riche héritière[1]; mais elle y persista et le jour fut

[1] Nous avons vu à Belle-Chasse cette singularité, et même

décidé. Son rang, sa beauté, sa jeunesse, attirèrent un monde infini, et Leucipe, lui-même, s'y trouva. Isménie ne l'aperçut qu'avec un trouble inexprimable, et ce trouble augmenta, lorsque Leucipe, voyant presque tous les yeux fixés sur elle, la regarda, la reconnut et la salua avec une tranquillité qui parut, à Isménie, une impertinence. Cette idée, jointe à beaucoup de dépit, donna, à l'inconséquente Isménie, une distraction invincible. Isménie étoit avec une vieille dame allemande, très-sourde et presque aveugle, qui lui servoit de mentor; elle l'avoit choisie de préférence à

plus méritoire encore. Mademoiselle de Soyecourt vint d'abord à Belle-Chasse avec l'intention de s'y faire religieuse; elle préféra ensuite la maison beaucoup plus austère des Carmélites, voisine de Belle-Chasse.

Voyez ce détail, qui est très-curieux, dans les *Mémoires de madame de Genlis*. Cette vertueuse personne, mademoiselle de Soyecourt, avoit fait ses vœux de carmélite, lorsque la révolution vint *philosophiquement* dégager de tous les sermens (ceux des sujets à leur roi), briser tous les nœuds, ceux du mariage, des prêtres et des religieuses. Mademoiselle de Soyecourt eut la prudence de se hâter d'émigrer; lorsqu'elle revint en France, elle se trouva l'héritière de toute sa famille, qui avoit été guillotinée; elle employa généreusement sa grande fortune à rassembler toutes les Carmélites errantes et fugitives qui n'avoient point péri dans la tempête. Elle est à la tête d'une de ces maisons religieuses, et, par sa piété, ses vertus, ses exemples, et la singularité de ses aventures, elle mériteroit bien que l'on entreprît, si elle le permettoit, de donner au public ses intéressans mémoires.

beaucoup d'autres, car il étoit impossible d'en trouver un plus commode.

Lorsque la cérémonie fut terminée, Leucipe s'approcha d'Isménie et, sans aucune affectation, il lui demanda, de l'air du monde le plus tranquille, de ses nouvelles. Isménie, avec l'intention de le piquer, répondit, en le regardant fixément, que le bonheur donne toujours la santé; cependant, reprit Leucipe, je vous trouvois un peu maigrie. Vous seul me voyez ainsi, reprit-elle sèchement. Leucipe, sans l'écouter, lui offrit son bras pour la conduire jusqu'à sa voiture. Isménie l'accepta, mais sans le regarder; ensuite, elle lui demanda, d'un air dégagé, où il demeuroit. Leucipe l'ayant dit, elle lui proposa de le mener chez lui. Leucipe, après l'avoir remerciée, refusa, quoiqu'Isménie ne fût pas seule; son invitation, à l'homme qu'elle avoit dû épouser, étoit peu convenable, et d'autant plus que la rupture ne venoit pas d'elle, et que même elle en avoit témoigné le plus violent chagrin : après de tels éclats, vouloir renouer avec celui qui les avoit causés, c'étoit manquer de délicatesse. Isménie, comme toutes les femmes qui n'ont pas des principes invariables, avoit le cœur ouvert aux passions; elle aimoit les émotions fortes et même elle les cherchoit. Cette rencontre lui persuada qu'elle n'étoit point en-

core guérie de *son sentiment* (comme on disoit alors) pour Leucipe; elle soupira, pleura et se dit en secret, plus d'une fois, qu'elle étoit la victime d'une grande passion malheureuse. Elle avoit la tête extrêmement romanesque, disposition qu'elle augmentoit, chaque année, par ses lectures. Elle désira tout à coup, avec passion, avoir un seul entretien avec lui, mais sans contrainte et tête à tête; ce projet devint le sujet favori de ses rêveries; elle songeoit, sans cesse, à ce qu'elle lui diroit; elle en faisoit de continuelles répétitions dès qu'elle étoit seule, et toujours avec des corrections et des augmentations, qu'elle trouvoit sublimes; elle vouloit absolument, en dépit de ce qu'elle appeloit ses *préjugés*, s'élever, dans son opinion, au-dessus de toutes les autres femmes; et, quand elle y réfléchissoit, il lui paroissoit impossible qu'il pût résister à ses raisonnemens et à son éloquence; dans ces dispositions, elle crut devoir relire la dernière lettre de Leucipe, qui contenoit l'histoire de Clotilde; elle ne l'avoit lue qu'au moment où elle la reçut; elle étoit en colère et elle s'en moqua; elle reprit cette lettre, qui n'avoit pu que la choquer; elle la relut avec la plus grande attention; elle craignoit d'y trouver des choses difficiles à combattre; cela seul devoit l'intimider et lui ôter une grande partie de sa présomption, et

c'est ce qui arriva : il lui sembla qu'elle n'avoit jamais lu cette lettre, ou que du moins elle en avoit passé la moitié, car elle y trouva une logique embarrassante, qui lui causa beaucoup de surprise; non-seulement les philosophistes lui avoient laissé ignorer que les disciples de l'Évangile raisonnassent aussi bien, mais les chefs, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Helvétius, le baron d'Olbach, etc., prétendoient que les chrétiens catholiques, lorsqu'ils parloient principes et religion, n'avoient pas le sens commun[1], et commença à connoître la

[1] Par exemple; Bossuet, dans ses *Variations*, Pascal, dans ses *Pensées*; et Bourdaloue, Massillon, et tous les autres grands prédicateurs jusqu'à nos jours, qui en ont fourni un nombre prodigieux. Quant aux poésies sacrées de J.-B. Rousseau (qui l'ont fait surnommer *le grand*), qui ne sait, d'après le jugement de Voltaire, qu'elles ne valent rien, et que toutes ses odes sont comprises dans cet arrêt? Qui ne sait encore que Pompignan, qui nous a donné de savantes dissertations, un petit voyage en vers, que nous avions la simplicité de trouver charmant, que d'ailleurs Pompignan, auteur de la tragédie de *Didon* (pièce d'un si bel effet, qu'on la réserve toujours pour les grands débuts), de poésies sacrées que nous trouvions d'une beauté supérieure, d'épîtres en vers, qui nous paraissoient aussi touchantes que bien écrites, et pourtant, que Pompignan n'est *qu'un sot*, Gresset *un polisson*, et tous les autres littérateurs professant les mêmes sentimens; *des bélitres*, *des cuistres*, *des imbéciles*, *des canailles*, etc., etc. Voilà les connoissances que nous devons au dix-huitième siècle, proclamé *le siècle des lumières*, par les encyclopédistes, et que nous n'aurions jamais eues sans eux!... ...

fausseté de ce jugement porté par les passions, qui s'élèvent naturellement contre tout ce qui les contrarie; elle soupçonna, enfin, que la raison seule doit avoir une puissance à laquelle on peut résister, mais qu'il est impossible de méconnoître, avec un peu de réflexion et de bonne foi.

Isménie s'étoit mariée par la raison même qui auroit dû l'en empêcher, parce qu'elle n'avoit pu parvenir à bannir entièrement de sa mémoire l'antiphilosophe Leucipe. Eusèbe, frère d'Isménie, lui parloit souvent de Leucipe avec toute la supériorité dédaigneuse que tout déiste s'arroge sur un disciple de l'Évangile; mais, malgré tous ses efforts, Isménie ne pouvoit mépriser Leucipe : Eusèbe ne parvint qu'à lui inspirer un violent dépit contre lui; le mariage ne fut pour elle qu'une vengeance; elle vouloit inspirer des regrets, sans songer que cette action même les rendoit inutiles, et c'est ainsi que la passion calcule, et particulièrement l'amour, car l'ambition et les autres passions ont peut-être plus de finesse et de prévoyance.

Malgré la connoissance qu'Isménie devoit avoir de la solidité du caractère de Leucipe, elle se flattoit toujours que sa fortune et le faste qu'elle étaloit, dont au moins il entendroit parler, la réhausseroit à ses yeux; elle

étoit née avec une âme sensible ; mais pervertie par de faux systèmes, elle ne pouvoit plus séparer le sentiment de l'orgueil et de la vanité.

Klosmir (nom de l'Allemand qu'Isménie avoit épousé) étoit très-fastueux ; mais, sans être positivement avare, il avoit des *manies d'avarice* qui venoient surtout de la supériorité qu'en toutes choses il attribuoit à son sexe sur les femmes ; il avoit la passion de briller et d'étonner par sa magnificence ; en même temps, il vouloit que toutes les dépenses non réglées fussent faites par lui. Il étoit convenu de donner à sa femme 4,000 fr. seulement pour son entretien ; mais lorsque, sur la fin de l'hiver, on lui apporta en surplus des mémoires de 12,000 fr., il fut horriblement mécontent. Isménie reçut ses plaintes avec une indifférence pleine de hauteur. Klosmir se fâcha tout-à-fait ; on en vint aux reproches. Isménie dit qu'ayant apporté en dot 12,000 livres de rente à un homme qui en avoit 200,000, elle n'avoit pas dû s'attendre *à cet excès de lésinerie*. Enfin, monsieur, ajouta-t-elle du ton le plus méprisant, si vous entreteniez une danseuse de l'Opéra, elle vous coûteroit certainement beaucoup plus cher. Elle feroit son métier, répondit brusquement Klosmir, et vous, madame, faites le vôtre en montrant

la réserve et l'économie d'une femme honnête.

Le bon sens de cette réponse coupa la parole à l'arrogante Isménie, et, au moment où elle alloit répliquer, il lui tourna le dos et sortit précipitamment. Le lendemain matin, il envoya chercher tous les fournisseurs d'Isménie, le marchand d'étoffes, la marchande de modes, la couturière, etc., leur signifiant que dorénavant il ne paieroit plus les mémoires de madame Klosmir; et lorsqu'Isménie apprit cette nouvelle, elle dit en haussant les épaules : Eh bien! je ferai des dettes.

Cependant, Isménie comprit enfin qu'elle auroit beaucoup mieux fait, pour son bonheur, de cacher à Leucipe ses opinions philosophiques, car alors il l'auroit épousée; elle n'auroit eu qu'une fortune médiocre; mais honnête, et elle eût été heureuse. Peut-être, se disoit-elle, seroit-il parvenu à me donner ses croyances. Que ne feroit-on pas pour plaire à ce qu'on aime! Il a désespéré de moi; voilà son plus grand tort.

D'un autre côté, Isménie étoit de plus en plus irritée contre son mari; sa passion pour Leucipe reprenoit chaque jour de nouvelles forces; elle n'avoit pu parvenir à le rencontrer; ses illusions sur la représentation et le faste se dissipoient; elle étoit véritablement à

plaindre, et comme il y avoit un fonds de raison dans ces réflexions nouvelles, cet état de malaise, de mécontentement, de repentir vague et d'ennui, ne pouvoit que s'aggraver; elle forma tout à coup un nouveau plan dont le principal but étoit de contrarier son mari : il étoit charmé qu'elle fût *philosophe ;* il prétendoit que protestant ou philosophe est à peu près la même chose. Klosmir, pour la clôture de l'hiver, donna une très-grande fête : Isménie y parut avec un costume qui frappa tout le monde par son extrême simplicité ; on l'avoit toujours vue couverte de dorures et de pierreries, et cette fois-ci, elle avoit entièrement banni de sa toilette l'or, l'argent, les diamans, les perles, les broderies, les dentelles, les plumes, les fleurs, et même les petits grains d'acier si à la mode alors ; elle avoit une robe de satin blanc sans aucun ornement, et cette modeste simplicité lui alloit si bien, que tout le monde, sans exception, la trouva plus jolie qu'on ne l'avoit jamais vue. Klosmir recueillit avec plaisir ces éloges ; mais lorsqu'il se trouva seul avec Isménie, il le lui reprocha doucement. Vous m'avez recommandé l'économie, répondit Isménie ; je croyois avoir trouvé un nouveau moyen de vous plaire. Cet entretien dégénéra bientôt en dispute assez aigre. Klosmir crut tout raccommoder en envoyant

à sa femme douze aunes de drap d'or, et lorsqu'elle le revit, elle le remercia de fort bonne grâce de ce don magnifique. Klosmir prit alors un air triomphant qu'il quitta presque aussitôt lorsque Isménie lui apprit qu'elle venoit d'envoyer ce beau présent à sa paroisse, afin de le revoir orner l'église dans les jours solennels de Pâques. Je ne vous croyois pas si dévote, reprit brutalement le protestant Klosmir. Isménie assura gravement qu'elle étoit très-bonne catholique et qu'elle le seroit toujours. Klosmir la quitta en murmurant, et il lui fit réitérer l'ordre de ne rien prendre à crédit; mais il ajouta que, si elle manquoit d'argent, et qu'elle voulût faire un achat, elle s'adressât à lui, et lui fît demander la somme dont elle auroit besoin. Klosmir chargea de ce message un Hambourgeois, son secrétaire, qui possédoit toute sa confiance. Cet homme, qui savoit mal le françois, s'acquitta de sa commission dans des termes qu'Isménie trouva peu délicats; elle repartit avec un sourire amer : Dites à monsieur de Klosmir que je ne l'importunerai pas.

Cependant, voulant absolument revoir Leucipe avant de s'absenter de Paris pour quelques mois, elle prit le parti d'aller à l'église de sa paroisse entendre le service divin; là, elle le revit en effet, mais si occupé de ses prières, qu'il ne tourna pas une seule fois la

tête de son côté ; Isménie s'y prit de manière qu'ils se rencontrèrent en sortant. Leucipe fut surpris de la voir à la grand'messe. Mes sentimens sont bien changés, lui dit-elle rapidement ; j'ai grand besoin de conseils ; les plus utiles seroient les vôtres ; me les refuserez-vous?..... Leucipe n'eut pas le temps de répondre à cette question ; ils furent dans ce moment séparés par la foule. Leucipe sortit de l'église avant qu'Isménie en eut franchi les portes. Elle ne manqua pas de revenir à vêpres dans la même église ; à la fin de l'office, elle s'approcha de lui, lui remit un papier et, s'éloignant aussitôt, elle disparut.

Leucipe ne reçut pas ce papier sans une vive émotion ; il courut s'enfermer chez lui, et seul dans son cabinet, il ouvrit d'une main tremblante ce paquet mystérieux, et il y trouva ce qui suit :

« Je suis bien tentée d'abjurer la philoso-
» phie..... Mais comment m'y prendrai-je? Qui
» sera mon guide, qui m'ouvrira cette nouvelle
» carrière, où je ne veux pas entrer froide-
» ment? O Leucipe! ingrat Leucipe!..... vous
» que j'ai tant aimé! vous qui m'avez vue prête
» à vous sacrifier la vie!..... et je n'ai pu par-
» venir qu'à exciter votre indignation! Oui, je
» hais la philosophie, puisqu'elle nous a sépa-
» rés, et dans l'excès, dans l'exaltation de mon

» dépit, j'ai pu épouser un protestant! c'étoit
» doublement m'arracher à vous : soyons du
» moins réunis par le cœur et par les croyan-
» ces. Vous m'enseignerez comment on peut
» vaincre une passion véritable ; je vous ap-
» prendrai comment on peut réparer les éga-
» remens de l'imagination. Soyez mon ange
» tutélaire, toujours invisible et toujours pré-
» sent à ma pensée ; éclairez-moi, conduisez-
» moi, soyez mon protecteur, mon soutien et
» mon maître; mais écrivez-moi quelques lignes
» qui seront pour moi des ordres sacrés du
» ciel. Vous avez dédaigné de faire mon bon-
» heur durant ce rapide exil qu'on appelle la
» vie; assurez-le pour l'éternité tout entière ;
» parlez, j'écouterai, j'obéirai. » *

Leucipe, après avoir lu cette lettre, éprouva une si vive émotion qu'il en fut effrayé. O ciel! s'écria-t-il, seroit-ce un stratagème de la vengeance et de la vanité blessées? O mon Dieu! si c'est un piége, daignez m'en garantir. En disant ces paroles, il se leva et jeta la dangereuse lettre sur une table. Je dois, dit-il, pour mille raisons, conserver ce fatal écrit ; mais je ne veux plus le regarder; il y a un charme magique dans cette écriture et dans ces paroles pleines de désordre.

En parlant ainsi, Leucipe se promenoit à grands pas dans son cabinet ; il étoit assailli

de mille pensées qui se combattoient mutuellement ; il ne pouvoit s'empêcher de se représenter Isménie plus charmante que jamais, abjurant la philosophie, et par conséquent parfaite à ses yeux. Mais ce commencement de conversion étoit-il bien sincère ? L'amour le plus profane et devenu le plus criminel perçoit à chaque mot dans cette lettre ; cependant on y montroit la décision de ne jamais le revoir. Leucipe aimoit surtout cette phrase : *toujours invisible et toujours présent à ma pensée.* C'étoit là sans doute un amour aussi pur qu'un tel sentiment peut l'être ; mais c'étoit de l'amour ; il falloit s'en défier. Néanmoins, une telle lettre ne devoit pas rester sans réponse ; il en falloit une bien *combinée* : un seul mot irréfléchi pouvoit faire naître ou fortifier de coupables espérances ; d'un autre côté, il ne falloit pas décourager cette intéressante néophite. Leucipe, après avoir mûrement réfléchi à toutes ces choses, écrivit au bout de cinq jours la réponse qu'on va lire :

« Je ne puis qu'applaudir et du fond de » l'âme aux excellentes dispositions de ma» dame de Klosmir : elle daigne me demander » des conseils ; je l'engage à lire avec attention » les livres saints dont les prophéties vérifiées » et la beauté sublime dans tous les genres lui » causeront un profond étonnement.

» Madame de Klosmir possédant une grande

» fortune, son cœur lui dira mieux que moi
» l'usage sacré qu'elle en peut faire, ce qui ne
» lui demandera que des sacrifices si frivoles
» et si puériles, qu'une personne raisonnable
» ne sauroit avoir du mérite à les projeter et
» à les accomplir. Enfin, dès qu'elle a épousé un
» protestant, qu'elle fasse tous ses efforts pour
» l'amener à penser comme elle; mais que ce
» soit par la douceur, la persuasion et par
» l'empire souverain des bons procédés, de la
» conduite irréprochable et d'une tendre affec-
» tion. Loin de vouloir usurper l'autorité, une
» femme doit se trouver heureuse d'être dis-
» pensée par son devoir, c'est-à-dire par le
» ciel, d'employer jamais des moyens violens,
» qu'une juste indignation et la nécessité peu-
» vent seules autoriser dans les hommes qui
» ont d'ailleurs reçu la force en partage. Les
» femmes sont bien dédommagées de la priva-
» tion de ce don par celui du charme et de la
» grâce qui subjuguent la force même. Si ma-
» dame de Klosmir, après cette lettre, désire
» encore d'autres conseils, elle en recevra de
» bien supérieurs aux miens de M. l'abbé ***
» dont j'ai l'honneur de lui envoyer l'adresse.

» Je supplie madame de Klosmir d'agréer
» avec bonté l'expression de mon respectueux
» attachement.

» LEUCIPE. »

Ce qui frappa le plus Isménie dans cette lettre, ce fut la décision où paroissoit être Leucipe de ne plus lui écrire : la fierté l'empêcha de faire à cet égard de nouvelles tentatives ; mais elle fut forcée de convenir avec elle-même que tous ses conseils étoient excellens : elle résolut de les suivre. Il saura, dit-elle, qu'ils ne me sont point inutiles, et il s'applaudira de me les avoir donnés. Cette pensée eut sur elle un pouvoir suprême. Le soir, avant de se coucher, elle écrivit à Leucipe un petit billet qui ne contenoit que ces mots : « Je suis réconciliée avec Dieu ; je dois » l'être avec vous..... »

Leucipe ne répondit point ; Isménie s'y attendoit ; elle s'affligea sans être blessée ; son amour-propre diminuoit ; c'étoit un commencement de conversion [1], car il est très-vrai

[1] L'Écriture sainte, toujours sublime, l'est particulièrement en parlant contre l'orgueil ; elle dit : « Le commence» ment de l'orgueil de l'homme est de commettre une apos» tasie à l'égard de Dieu, parce que son cœur se retire de » celui qui l'a créé, car le principe de tous péchés est l'or» gueil ; l'orgueil n'a point été créé avec l'homme..... (*Eccl.*, » *ch.* 18.) Où sera l'orgueil, là aussi sera la confusion ; mais » où est l'humanité, là est pareillement la sagesse.

» Le Seigneur détruira la maison des superbes. (*Prov.*, » *ch.* 11 *et* 15.) Ne souffrez jamais que l'orgueil domine ou dans » vos pensées ou dans vos discours ; car c'est par l'orgueil que » tous les maux ont commencé. (*Tobie.*)»

Tous les maux ont commencé par l'orgueil, c'est-à-dire, par la rébellion de Satan, la chute du premier homme.

que l'orgueil est le principe et la cause de toute espèce de vice et de l'insensibilité sur nos fautes, parce qu'il nous en cache l'énormité. Isménie avoit beaucoup d'esprit naturel, et son cœur étoit bon; trop jeune encore pour être entièrement corrompue par la philosophie; elle avoit conservé tous les germes des vertus qu'elle tenoit de la nature et d'une éducation qui n'avoit manqué, pour être excellente, que d'une exacte surveillance. Ses parens ne soupçonnèrent jamais que leur fils Eusèbe fût capable de prêter en secret à sa sœur des livres pernicieux, qui eurent une si funeste influence sur son imagination. La dissimulation tenoit lieu d'esprit à Eusèbe; il avoit de la décence extérieure, et ce qu'on appeloit dans ce temps un bon ton; mais séduit par des phrases, et perverti par des lectures pires encore que celles qu'il avoit fait faire à sa sœur, emporté par ses passions, il s'étoit débarrassé de tous les principes qui gênoient ses goûts, et devenu déiste, incapable de remords, parce qu'il l'étoit de raisonner, il s'enfonçoit chaque jour avec indolence dans le matérialisme, faute de force et de capacité suffisantes pour en sortir. Il n'en étoit pas ainsi de sa sœur; du moins ses mœurs étoient pures encore, et l'innocence de fait préserve long-temps de la corruption. D'ailleurs, l'étendue de l'esprit donne toujours

de la force au caractère, et laisse des ressources infinies contre les écarts de l'esprit et de l'imagination.

Isménie, en lisant les saintes Écritures, fut surtout frappée de tout ce qu'elle y vit contre l'orgueil; elle en sentit la parfaite justesse; elle résolut de se corriger de ce vice, et elle en vint à bout: après cette grande victoire, elle se trouva quitte des petitesses de la coquetterie qui ne viennent que du désir de briller, de conquérir tous les suffrages et de porter au comble l'étonnement, l'admiration et l'enthousiasme; le sentiment qu'elle avoit pour Leucipe étant débarrassé des susceptibilités et de toutes les prétentions de l'amour-propre, devint mille fois plus tendre et plus solide; ce n'étoit même plus de l'amour, car il n'avoit plus de jalousie, et si on lui eût ôté l'estime la plus parfaite, on l'auroit anéanti.

Voulant suivre en tout les conseils de Leucipe, elle se conduisit mieux avec Klosmir, et elle regagna entièrement sa tendresse et même sa confiance; comme elle n'alloit plus à la paroisse de Leucipe, elle n'en entendoit plus parler, ou du moins bien rarement; mais elle avoit un moyen de se rappeler à son souvenir, et elle ne négligea pas de l'employer: elle vendit la plus grande partie de ses diamans, ce qui produisit la somme de soixante mille

francs; son confesseur consulté sur l'usage bienfaisant qu'elle en pourroit faire, lui conseilla de l'unir à une somme toute pareille que venoit de donner un homme charitable de son quartier, pour la fondation d'un petit hospice en faveur des vieillards et des petits enfans au maillot. Isménie demanda avec une émotion de pressentiment, comment s'appeloit cet homme bienfaisant, et les larmes lui vinrent aux yeux en entendant nommer Leucipe; et il n'est pas riche, s'écria-t-elle!.. Elle fut bien tentée de vendre le reste de ses diamans pour ajouter à cette bonne œuvre; mais craignant que l'amour-propre n'entrât pour quelque chose dans cette idée, elle n'en fit rien; d'ailleurs, en y réfléchissant, elle n'auroit pas voulu, dans une telle occasion, surpasser Leucipe en libéralité; l'égaler étoit assez pour elle, et elle se disoit avec plaisir qu'elle n'auroit pas pensé ainsi, quelques mois auparavant.

Cependant Leucipe continuoit toujours ses travaux avec autant de suite et un zèle que redoubloient encore les effrayans progrès de l'impiété; ils ne présageoient que trop la punition divine qui devoit en apparence les couronner, c'est-à-dire produire la *révolution*[1]. Voltaire vi-

[1] Les chefs même de ce bouleversement conviennent, comme on le verra tout à l'heure, que les encyclopédistes

voit toujours, et toujours il publioit d'infâmes pamphlets, aussi impies qu'obscènes, qui excitoient avec des redoublemens la gaieté niaise de la jeunesse irréfléchie et libertine de Paris et des provinces dans toutes les classes. Leucipe répondoit à ces méprisables écrits, et comme il en offroit le contre-poison, il étoit devenu le principal objet de la haine d'un parti qui n'étoit alors que trop puissant; car il est à remarquer que le parti qui soutient la mauvaise cause a toujours une plus grande puissance sur l'opinion peu de temps avant son triomphe que dans son triomphe même, parce que, dans ce dernier cas, il est jugé sur les faits et non par l'imagination.

Les amis de Leucipe s'effrayèrent pour lui en voyant chaque jour s'accroître le nombre de ses détracteurs. L'un d'eux, nommé Armand, le conjura de mettre enfin un terme à ses attaques multipliées : quoiqu'Armand fût un peu philosophe et déiste, Leucipe l'aimoit; il lui reconnoissoit un grand fond de droiture, de l'esprit et un excellent cœur. Armand, à force de prières et d'importunités, en obtint la promesse qu'il suspendroit, au moins pendant sept ou huit mois, cette guerre ouverte

leur ont désigné, ouvert et aplani les routes tortueuses et sanglantes de la rébellion.

contre Voltaire, guerre bien courageuse pour ceux qui soutenoient la bonne cause, puisqu'on se permettoit contre eux de fausses citations, des calomnies et des libelles atroces, enfin des indignités que leurs nobles adversaires n'employoient jamais.

L'amnistie obtenue par Armand étoit au moment d'expirer, lorsqu'un jour Armand, entrant chez lui, le trouva à son bureau, et comme il lui témoignoit des regrets de l'interrompre : J'avois fini, lui dit Leucipe, et j'étois prêt à quitter mon bureau. Voulez-vous voir ce que j'ai écrit ce matin ? — Volontiers ; mais je suis sûr d'avance que c'est contre Voltaire. — Je serai charmé de vous avoir pour premier juge ; tenez, lisez, cela n'est pas long. A ces mots, Leucipe lui présente son manuscrit, et Armand lit tout haut ce qui suit :

« Vous vous vantez d'écrire toujours avec » vérité ; et toutes vos productions sont rem- » plies d'erreurs et de mensonges.

» Vous prétendez connoître à fond la religion » chrétienne, et vous n'en connoissez ni l'é- » corce, ni l'esprit. Vous croyez la trouver dans » vos lumières, et vous ne voyez pas qu'elles » vous égarent, et que, pour trouver la vé- » rité, il vous faut un secours surnaturel. Vous » attaquez sans cesse le christianisme, mais » c'est avec haine et préjugé, ou plutôt sans

» aucune bonne foi. Vous croyez renverser l'É-
» criture en vous attachant à quelques mots, à
» quelques faits isolés dont vous écartez le vrai
» sens, et que vous présentez sous un faux jour
» pour les rendre ridicules ; vous lui imputez
» ce qu'elle ne dit pas pour la combattre avec
» avantage, vous élevant contre des fantômes
» que vous-même avez créés. Vous vous répé-
» tez sans cesse, en multipliant les tournures
» et les images, pour persuader que vous mul-
» tipliez les objections. Vous prenez souvent
» un style de hauteur, d'aigreur, de raillerie
» amère, indigne et de la philosophie et de
» la religion. Vous ne connoissez pas le vrai
» Dieu ; vous lui ôtez ses perfections essen-
» tielles, sa *sainteté*, sa *providence*.

» Vous outragez sa *justice*, en supposant
» qu'il n'a pas plus d'indignation contre les
» pécheurs que contre les *rats* et les *singes*.
» En prétendant connoître Dieu, vous ne le
» glorifiez pas comme tel, puisque vous niez
» ses lois, et que vous jugez indifférent d'invo-
» quer *Jupiter* ou Sabaoth.

» Enfin, vous ne rapportez point la nature
» physique à son auteur, et, en croyant à ses
» lois une chaîne immuable, vous en faites une
» déité. Vous ignorez également la nature de
» l'homme: En voulant la fixer sur votre rai-
» son seule, vous ne sentez pas que Dieu,

» sans contredire sa raison, peut s'élever à » une nature plus noble : vous dégradez même » votre nature raisonnable en l'assimilant au » genre des animaux. »

Voilà, dit Armand, après avoir lu ce petit morceau, voilà un portrait parfaitement ressemblant de Voltaire ; mais, mon ami, poursuivit-il, ne vous lasserez-vous point de parler de cet homme ! . . . . . Que voulez-vous dire, repartit Leucipe? Dans tout ce que vous venez de lire, il n'est nullement question de Voltaire. — Comment? — Tous ces reproches si fondés ont été faits, écrits et publiés quinze siècles avant la naissance de Voltaire. — Est-il possible? — Ce petit manuscrit n'est qu'une citation. — Et de qui ?— Du célèbre Origène, s'adressant à Celse. — Cela est curieux. — Assurément très-curieux, et d'autant plus que l'on trouve dans Celse toutes les opinions erronées, les calomnies, les blasphèmes qui se trouvent dans les ouvrages de Voltaire et de ses complices : Celse appelle les docteurs chrétiens des *charlatans*, des *hypocrites* ; il composa contre eux des diatribes remplies d'injures ; il jugea, comme Voltaire, que la morale chrétienne est trop *sévère*, qu'elle est *outrée*, *impossible*. Il ne pouvoit nier les miracles, parce que, de son temps, ils étoient trop notoires ; mais ils les attribua à la magie : c'étoit

alors tout ce qu'il pouvoit faire; et lisez Origène et Celse, vous y trouverez, comme je vous l'ai dit, tous les *systèmes philosphiques*[1] réfutés et foudroyés, qui paroissent, de nos jours, de si merveilleuses nouveautés. Ajoutez à tout cela les écrits d'Hobbes et de Spinosa; et il ne vous manquera pas une seule ligne tracée contre la religion, par nos encyclopédistes.— Je suis forcé de l'avouer; je ne vois rien à répondre à ces raisonnemens; mais je dois aussi vous dire, à ma louange, que, même en lisant un de nos *livres philosophiques*, l'histoire des Deux-Indes, par l'abbé Raynal; j'ai senti toute l'extravagance des déclamations qui attribuent à la religion chrétienne les cruautés exercées contre les Indiens, lors de la conquête de l'Amérique. Raynal lui-même se contredit grossièrement sur ce point; voici les faits historiques : quand les Espagnols conquirent l'Amérique, plusieurs de leurs généraux y commirent d'horribles excès; des missionnaires vinrent ensuite annoncer l'Évangile aux Américains; ils firent l'impossible pour adoucir leur sort, et tous, sans exception, montrèrent dans ce pays une charité véritablement héroïque. Le vertueux évêque de Chiappa, Las Casas, écri-

[1] Renouvelés successivement depuis par tous les hérétiques. Voyez le *Dictionnaire des Hérésies*, *de Pluquet*.

vit à Charles-Quint de la manière la plus touchante sur les Indiens; toutes ces réclamations en leur faveur furent parfaitement accueillies: les philosophes eux-mêmes en conviennent, parce qu'il étoit impossible de nier les actions éclatantes d'un personnage aussi en vue que l'évêque de Chiappa; mais ils n'en concluent pas moins que l'Église a égorgé en Amérique vingt millions d'Indiens[1]; ils n'ont pas été plus équitables sur l'Église du Japon. Voilà de ces choses contre la philosophie moderne qu'on est forcé de voir, lorsqu'on n'est pas entièrement dépourvu de réflexion et de bonne foi. — Eh bien! mon ami, qu'attendez-vous pour revenir à la croyance dans laquelle chaque jour vous affermira, parce que vous n'y trouverez jamais d'inconséquence et de contradiction, et que les études les plus approfondies des faits historiques, de l'histoire naturelle, de la morale, et même des sciences et des arts, unies à celle des livres saints, serviront surtout à vous en faire sentir et à vous en démontrer évidemment l'immuable vérité? — Buffon avoit bien étudié la nature, et néanmoins les dévots

[1] Raynal (dans son *Histoire philosophique*), ainsi que tous les philosophes, loue au dernier excès *l'extrême douceur* des Indiens, et dans ce même ouvrage, oubliant ces éloges, il cite d'eux des lois et des traits de la plus abominable cruauté.

Voyez aussi l'ouvrage intitulé: *Voltaire parmi les Ombres*.

lui reprochent plusieurs erreurs..... — Il les reconnut et les rétracta ; il eut toujours un grand fonds de respect pour la religion ; il admit (ce qu'il appuya par des raisons scientifiques), comme une incontestable vérité, un de nos plus importans miracles, celui du déluge universel [1] ; enfin il ne fut point philosophe ; il méprisa toujours leurs systèmes qu'il combattit plus d'une fois [2]. Remarquons, en passant, que tous les bons écrivains n'ont jamais été décidément impies [3].

Nos grands écrivains ont eu tous une éminente piété : le sublime Bossuet, Pascal, Vauvenargues, Massillon, Bourdaloue, Fénelon, La Bruyère, l'abbé Guénée [4] ; parmi les histo-

[1] Que, depuis, M. du Luc acheva de prouver scientifiquement par ses recherches sur la correspondance des angles des grandes chaînes de montagnes, dans toutes les parties du monde.

[2] Entre autres, un écrit tout-à-fait ridicule, contre le déluge universel, par M. de Voltaire

[3] Voltaire même, qui eut, comme écrivain, infiniment plus de talent que d'Alembert, Helvétius, Diderot, etc., n'étoit point un grand écrivain en prose, comme on pourroit le prouver ses meilleurs ouvrages à la main, qui fourmillent de fautes grossières de langage, *l'Histoire de Charles XII* et *le Siècle de Louis XIV*, dans lesquels on trouve des fautes qui feroient mettre en pénitence des écoliers de douze ans. Par exemple, en parlant du système de Law, M. de Voltaire dit : *On paya tous ceux qui voulurent l'être.* Voyez la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV, avec des Notes critiques par madame de Genlis.*

[4] Auteur de l'excellent et charmant ouvrage intitulé : *Lettres de quelques juifs à M. de Voltaire.*

riens, l'abbé de Vertot [1], M. Gaillard [2], philosophe timoré, qui jamais n'outragea sans pudeur la religion, qui, à la révolution, se convertit, qui passa saintement plusieurs années à Chantilly, et qui, en 1800, y mourut dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. L'auteur du bel ouvrage qui a pour titre : *les Études de la Nature*, Bernardin de Saint-Pierre, qui a dit : *Que les productions des impies étoient généralement froides, sèches, sans intérêt, sans agrément.* Voltaire lui-même a dit que le *Système de la Nature* (de son ami le baron d'Holbach) *est diffus, déclamateur, et se contredit sans cesse.*

Les autres grands écrivains du dix-huitième siècle furent les auteurs des beaux ouvrages intitulés : *le Génie du Christianisme, la Législation primitive*, et plusieurs sermons d'une beauté supérieure. Quels sont les chefs-d'œuvre que nous devons à la philosophie moderne ? Seroit-ce par hasard ce monument élevé à sa gloire, l'*Encyclopédie ?* 1°. L'idée très-utile n'en appartient point à nos philosophes ; l'*Encyclopédie* de Chambers existoit en

[1] Auteur de *la Révolution de Portugal*, et *des Révolutions de Suède.*

[2] Auteur *de François Ier et de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, ouvrage dans lequel il reconnut qu'il y avoit du miraculeux dans la vie de Jeanne d'Arc.

Angleterre, et la nôtre est la honte et l'opprobre de la philosophie du dix-huitième siècle; d'ailleurs, elle a été jugée, et par conséquent décriée par ceux mêmes qui en furent les auteurs. Voltaire avoue naïvement qu'elle *fut un gouffre où des chiffonniers jetoient pêle-mêle toutes sortes d'immondices*[1]. Mais vous con-

[1] Les chefs de l'entreprise n'avoient pas d'autre but que celui de faire une secte; ils en vinrent à bout; mais les moyens qu'ils employèrent devoient empêcher qu'elle ne fût durable, car ils ne s'occupèrent nullement de l'utilité; ils s'associèrent une énorme quantité de jeunes gens de toutes les classes, qui répandirent dans leurs familles les préventions les plus favorables pour cette *admirable* et grande entreprise; en même temps, ces jeunes gens n'étant payés *qu'à la feuille*, ne songeoient qu'à grossir leur cahier; en conséquence, ils multiplioient les verbiages, et certainement aucun autre ouvrage n'en contient un aussi grand nombre. Les gens du monde attendoient avec impatience cet ouvrage, vanté, prôné, annoncé comme une merveille: l'idée qu'on y trouveroit des pensées *hardies* en tout genre, donnoit un attrait piquant à la curiosité: on aime ce qui étonne; c'est pourquoi le scandale plaît toujours à la multitude, jusqu'à ce qu'elle en craigne les résultats inévitables et malfaisans, lorsqu'il se prolonge.

On a eu l'idée, il y a plus de douze ans, de refaire ce monstrueux ouvrage, en profitant de quelques recherches des anciens encyclopédistes, en retranchant néanmoins tout le verbiage et tout le venin de leurs articles, et en ajoutant tous ceux que les nouvelles découvertes rendoient nécessaires. On ne se permettoit pas un seul mot de critique contre les premiers encyclopédistes, et cette modération étoit une justice, puisqu'on profitoit d'une partie de leur travail. On ne faisoit qu'une édition in-octavo, la seule qui se soit vendue, volume entre six ou sept cents pages, sur deux colonnes. L'ancienne

viendrez que le discours préliminaire de d'Alembert est une belle chose. — L'avez-vous lu? — Je vous avoue naturellement que non; je l'ai trouvé trop sérieux et d'un style trop relevé pour moi. — Il n'y a point de style *trop*

avoit soixante-quinze volumes; en retranchant un nombre prodigieux de pages superflues et d'articles scandaleux en tous genres, même en médecine (tous ceux de Marthes), et tous ceux que les nouvelles découvertes et de nouvelles applications de la mécanique rendent inutiles ou faux, l'ouvrage ancien se trouvoit réduit à vingt-cinq volumes, et, avec les compositions nouvelles, il n'auroit eu en tout que quarante-cinq ou quarante-six volumes, tout au plus. La société étoit formée et parfaitement composée; les prospectus tout faits et très-sages; on y disoit: qu'un dictionnaire étoit fait pour contenir des définitions, et non des opinions; qu'en conséquence, en parlant des gouvernemens, on se contenteroit toujours de donner de simples définitions de leurs différentes formes, sans émettre aucune espèce d'opinion ou de raisonnement politique. On vouloit joindre à cette entreprise celle d'une *Encyclopédie villageoise*, en un seul volume. M. Maigne, excellent médecin de Mantes, et homme de beaucoup d'esprit, s'étoit, il y a plusieurs années, chargé de celle-là, pour laquelle on lui avoit seulement promis vingt-trois articles (faits par la même personne), très-amusans par eux-mêmes, et fort importans pour les villageois. Ce sont ces projets dont on a beaucoup parlé dans le monde, qui ont donné l'idée des *Manuels encyclopédiques*, aussi utiles que bien exécutés, mais qui cependant ne sauroient suppléer entièrement ni à *l'Encyclopédie générale*, ni même à *l'Encyclopédie villageoise* en un seul volume, ne contenant que les métiers et les occupations de village, et les instructions religieuses nécessaires dans toutes les classes. De bons livres en ce genre seroient de véritables bienfaits pour toutes les nations, surtout après les ouvrages infâmes que nous avons vu successivement publier depuis plus d'un demi-siècle.

relevé pour une âme aussi élevée que la vôtre ; tout simplement, cette ennuyeuse lecture a produit sur vous son effet ordinaire ; vous n'en pouviez convenir qu'avec un ami, et, pour donner au vulgaire une haute opinion de votre savoir, de vos lumières et de votre esprit, vous avez répété, comme les gens du monde, d'un ton capable et pédant, que ce discours est admirable. — Je me dois la justice d'en avoir loué surtout le plan qui est de Bacon, et qu'il est vrai que je ne connois pas mieux que le reste. — Il est certain que ce plan a toujours été admiré des savans, et pour faire avec vous assaut de sincérité, je vous confesse que je trouve, en général, une fausseté palpable dans sa généalogie des sciences ; mais puisque les savans l'ont tant louée, je suis persuadé qu'elle contient de grandes beautés, et que que peut-être d'Alembert l'a gâtée en la traduisant.—Revenons au discours ; vous ne l'aimez pas ? — Au contraire, je le hait et avec connoissance de cause ; car j'ai eu la patience et le courage de le lire deux fois, sans en passer un seul mot : je défie qu'on en puisse citer un beau paragraphe, et il est rempli de phrases insipides, de lieux communs et de galimathias aussi ridicules qu'inexplicables..... — Cette grande réputation est bien inconcevable. — Point du tout : plus de deux

mille personnes de tous les états travailloient peu ou beaucoup à l'*Encyclopédie*, ce qui, avec leurs parens et amis, formoit une véritable multitude; que de prôneurs !.... Ajoutez à cela tous les libertins, tous les impies dont ils augmentoient journellement le nombre, tous les désœuvrés et les paresseux sans places, mécontens du gouvernement, et accueillant naturellement toutes les déclamations séditieuses, et vous ne serez pas étonné qu'avec tant de voix réunies, et d'ailleurs avec une infinité d'intrigues, de cabales, de flatteries, de faussetés, de mensonges calomnieux, de bassesses, de petits libelles obscènes, impies, répandus avec profusion et gratis dans les cabarets des grandes villes et dans les foires de villages, qu'avec tous ces moyens, dis-je, on ne doit pas s'étonner qu'on parvienne promptement à se faire une réputation éphémère, à renverser le trône, les autels, à proscrire tous les gens de bien, à ensanglanter et bouleverser sa patrie!.... — Quel tableau! il me fait horreur. — Eh bien! mon ami, revenez donc à la bonne cause; avec votre droiture naturelle, cela doit vous coûter si peu..... — J'y penserai..... — Vous êtes homme de lettres, et si vous revenez, votre talent doublera (c'est ce qui est arrivé à M. de La Harpe), non comme nous l'avons déjà dit; jamais un impie ne produira un ouvrage de

génie, des tragédies comparables à *Polyeucte, Athalie, Cinna, les Horaces, Phèdre, Andromaque, Rhadamiste, le Cid, Britannicus,* etc.; et même parmi les étrangers, tous les grands auteurs anglois ont été religieux : Addisson, Milton, le grand Newton, si charitable et qui jamais n'entendoit prononcer le nom sacré de Jésus-Christ, sans ôter son chapeau; Pope, devenu catholique en secret par conviction; Young, qui vivoit vers ce même temps, auteur *des Nuits,* si belles et si pieuses qui portent son nom (*les Nuits d'Young*), et qui ont été si supérieurement traduites en françois par M. Letourneur; Richardson. J'ignore quels étoient les sentimens de Shakespeare; mais il a tant d'élévation d'âme dans ses tragédies, que je suis bien sûr qu'il n'a jamais eu d'impiété; et parmi les Allemands, le fameux Leibnitz, qui étudia si profondément la religion, que l'on croit généralement qu'il se fit catholique; Klopstock, le célèbre auteur de *la Messiade* et de *la Mort d'Adam.* En Italie, Métastase, qui vécut en bon chrétien; dans le même pays, Alfiéri mourut converti de toutes manières, etc., etc., etc.

Armand, comme il l'avoit promis à Leucipe, pensa sérieusement à cette conversation, et il en profita à la grande satisfaction de Leucipe; il se dit, que *celui qui est incrédule n'a point*

l'âme droite[1]; et Leucipe, de son côté, se rapela que le Rédempteur du genre humain a promis à tous ceux qui lui ramèneroient *une seule brebis égarée*, qu'ils seroient eux-mêmes pardonnés, et *que tous leurs péchés se fondroient comme la neige au soleil dans un jour serein.*

A cette époque, Klosmir et sa femme partirent pour leur terre en Normandie, vers le milieu du mois de mai. Quelques jours après leur arrivée, Klosmir reçut des lettres d'Allemagne, qui l'obligeoient nécessairement à y faire un voyage de deux ou trois mois; il emmena Eusèbe, qui désiroit passionnément voyager, et il laissa Isménie dans sa terre, en lui demandant seulement de n'en point sortir. Le surlendemain de leur départ, Isménie apprit avec une grande surprise que Leucipe, un an auparavant, avoit fait l'achat d'une jolie petite terre à un quart de lieue de la sienne, et qu'il y avoit déjà fait beaucoup de bien: elle voulut l'imiter à cet égard, et elle fit exactement chez elle tout ce qu'il avoit fait chez lui. Leucipe le sut et en fut vivement touché; il entendoit souvent parler d'elle, et toujours avec éloge; elle ne lui avoit écrit qu'un seul petit billet d'une ligne, pour l'instruire de son entière conversion; elle lui de-

[1] *Habacuc, chapitre* 2.

voit cette démarche qu'elle n'avoit jamais essayé de renouveler depuis ; il jouissoit de son apparent oubli même ; en se conduisant ainsi, elle suivoit ses conseils et elle se conformoit à ses intentions.

Cependant trois mois s'étoient écoulés ; Isménie avoit exactement reçu, pendant les deux premiers mois, des nouvelles de son mari et de son frère ; mais, depuis plus de trois semaines, elle n'avoit plus de lettres ; alors elle attendoit chaque jour les deux voyageurs ; enfin, au mois de septembre, son inquiétude n'eut plus de bornes ; ils devoient être à Lubeck ; elle prit le parti d'écrire à un négociant de cette ville, chez lequel Klosmir avoit dû loger : la réponse ne se fit pas attendre ; mais elle fut accablante ; voici ce qu'elle contenoit : vers le milieu du mois d'août, Klosmir tomba dangereusement malade ; bientôt une fièvre maligne se déclara avec des symptômes très-effrayans. Eusèbe ne le quitta plus ; il avoit des vues intéressées que pénétrèrent promptement deux amis intimes de Klosmir : l'un d'eux ayoit un neveu, auquel malheureusement il fit part de ces remarques à ce sujet ; celui-ci ne put cacher son indignation à Eusèbe, ce qui les brouilla : ils étoient auparavant intimement liés. Eusèbe vouloit engager Klosmir à faire un testament en sa faveur ; Klosmir s'y refusa d'abord ; ensuite,

n'ayant plus que très-faiblement sa tête, il y consentit. Un notaire fut appelé sur-le-champ; il vint avec les deux témoins que l'on doit avoir dans cette circonstance; Eusèbe en outre étoit au chevet du lit du malade, afin de lui rappeler tout bas ce qu'il avoit promis de dicter, ou pour mieux dire, afin de dicter lui-même le testament par lequel il vouloit se faire donner la belle terre en Normandie, nouvellement acquise, et où l'on avoit laissé Isménie; mais au moment où l'on alloit commencer à écrire, Frédéric, le neveu de l'ami de Klosmir, entra tout à coup, ce qui donna beaucoup d'humeur à Eusèbe, qui le montra sans ménagement; Frédéric, de son côté, répondit par de si insultantes moqueries, que le notaire et ses adjoints se levèrent et sortirent; le malade moribond voulut vainement interposer son autorité; les deux jeunes gens furieux ne l'écoutèrent point, et sortirent précipitamment pour s'aller battre. Le malheureux Eusèbe fut tué dans ce combat; il tomba mort sur la place: cet incident, qui causa beaucoup de chagrin et d'effroi à Klosmir, avança sa fin; il mourut le surlendemain, dans la nuit du jour où partit la lettre qui contenoit ces tristes détails. Isménie versa beaucoup de pleurs en les lisant, et comme le château où elle étoit appartenoit aux héritiers, elle le quitta sans délai, pour retourner à Paris,

où elle se mit dans le couvent de Clotilde, pour le temps de son deuil. Il n'est point de bienséances extérieures mondaines dont la délicatesse puisse égaler celle de la pensée d'une personne pure et véritablement pieuse ; non-seulement Isménie, dans ces premiers momens, ne s'occupa nullement de Leucipe, mais si son souvenir se fût offert à son imagination, elle l'auroit repoussé avec une sorte d'indignation contre elle-même. Leucipe, de son côté, se crut obligé de rester à la campagne tout le temps qu'il y auroit passé sans ces tragiques événemens ; mais il se fit écrire chez Isménie, qui lui avoit envoyé des billets de part. Leucipe, en retournant à Paris, après les fêtes de Noël, alla lui-même s'informer des nouvelles d'Isménie, mais sans demander à la voir, décidé à ne lui faire une visite que lorsque l'année de son deuil seroit écoulée ; elle ne le fut qu'au mois d'octobre, et Leucipe n'alla point cette année s'établir à la campagne, sacrifice qui ne fut pas perdu auprès d'Isménie. Leucipe, de son côté, étoit profondément reconnoissant qu'elle eût choisi, de préférence à tout autre, le couvent de Clotilde ; il pouvoit ainsi, sans l'entremise d'aucun domestique, savoir souvent de ses nouvelles : Clotilde lui parloit toujours d'elle et de la satisfaction que lui causoit sa piété si naturelle et si vraie. Elle

est réellement affligée, disoit Clotilde, que ces deux personnes soient mortes, l'une dans l'hérésie positive, et l'autre dans l'*hérésie* sociale du déisme; elle se flattoit qu'avec le temps elle auroit pu les ramener à la vérité, puisque l'Écriture dit : *que la femme fidèle* (à la religion), rendra comme elle l'*homme fidèle*.

Leucipe, qui n'avoit rien de caché pour Clotilde, lui parla de ses sentimens pour Isménie; ce n'est plus de la passion, ajouta-t-il, des passions humaines sont si fragiles et si peu fondées que, lorsqu'une fois on a pu les vaincre, elles ne renoissent plus.

Clotilde avoit la gaieté naturelle que donne toujours la paix habituelle de la conscience; elle sourit en écoutant Leucipe : on voit, dit-elle, que les passions vous ont tourmenté; vous leur en voulez, et cette maxime que vous venez d'inventer contre elles me plaît beaucoup : ainsi, je crois qu'Isménie et vous, êtes solidement guéris de l'amour; tant mieux dans toutes les suppositions; et raison de plus pour vous unir l'un à l'autre par un lien indissoluble; vous en serez sûrement plus heureux.

Leucipe fut bien de cet avis, qui en effet fixa sa destinée aussitôt que l'année du veuvage fut passée; on se revit, on parla de l'avenir, et le mariage rompu jadis par la dissidence des opinions, des sentimens et des croyances, fut

renoué par la sympathie parfaite de toutes ces mêmes choses.

Isménie, jeune veuve, riche, aimable et jolie, ne pouvoit manquer d'un grand nombre de prétendans à sa main; elle les refusa tous pour épouser Leucipe, l'objet qui obtint son premier choix. Le mariage par une permission particulière, fut célébré dans l'église extérieure du couvent de Clotilde : cette parente chérie de Leucipe, et qu'il regardoit comme une sainte, y assista à travers sa grille; elle pria du fond de l'âme pour les deux nouveaux époux, et ses prières furent exaucées. Ils furent l'un et l'autre aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre; ils renoncèrent sans peine à Paris et à *ses pompes;* ils allèrent s'établir pour toujours dans la terre que Leucipe possédoit en Normandie; là, ils firent sans ostentation et sans vanité, tout le bien qu'on peut faire à la campagne, avec de la fortune, de la religion et des âmes sensibles; ils ne furent ni enviés, ni calomniés; ils eurent le bonheur d'échapper aux fausses imputations du monde, aux libelles, aux louanges emphatiques et à ce bien trompeur et dangereux, qu'on appelle *renommée;* ils jouirent sans trouble de leur approbation mutuelle et de la reconnoissance toujours sincère des paysans et des pauvres. Ils donnèrent le jour à plusieurs enfans que

leur éducation et les bons exemples rendirent dignes de leurs parens; ils parvinrent tous les deux à une extrême vieillesse, et la mort la plus douce et la plus sainte, couronna cette vie heureuse, si paisible et si méritoire!.....

M. *** termina ici sa lecture dont Nelgis parut satisfait : c'est avec raison, lui dit-il, que vous avez insisté contre l'orgueil.—Pour peu qu'on ait vécu, combien on trouve frappante et vraie cette sentence, que *l'orgueil est le principe de tous les vices*, et celle-ci, en parlant du *superbe*, c'est-à-dire de l'orgueilleux : « Ses désirs sont vastes comme l'enfer; il » est insatiable comme la mort ».—Que cela est profondément beau! et c'est aussi le portrait du conquérant.—Sans doute, parce que l'esprit de conquête est le dernier degré d'exhaltation de l'orgueil.—Et comme les comparaisons si noires et si terribles, *l'enfer et la mort*, sont bien choisies!.... — Toutes les beautés trascendantes, toutes les maximes véritablement sublimes sont pour l'éternité dans la Bible : nous n'en ferons jamais que des paraphrases, ou de nouvelles applications; mais il n'existe pas un seul point de morale qui n'y soit traité avec clarté, détail et profondeur.— Avez-vous entendu parler d'un livre nouveau intitulé : *Transaction entre la religion et la philosophie?*—Oui, j'en ai lu l'annonce et je

ne comprends pas encore le but de l'auteur; car on n'attaque jamais que la *philosophie moderne*, et non quand elle se borne à copier l'ancienne, dont le nom signifioit *amour de la sagesse* : personne au monde ne s'est déclaré l'ennemi de Platon, de Socrate, de Marc-Aurèle, de Sénèque, d'Épictète; on peut reprocher à leurs ouvrages quelques erreurs, quelques inconséquences que rend très-excusables l'ignorance où ils étoient de la vraie religion et des livres saints; mais ceux qu'on appelle les *philosophes modernes* (les encyclopédistes), n'ont rien de commun avec ceux de l'antiquité [1]; ils ne sont que les usurpateurs de ce beau nom

[1] Dans le rapport fait à la Convention nationale, au nom du *comité de salut public*, par Maximilien Robespierre, imprimé par ordre de la Convention, en l'*an 2 de la république*, il est dit :

« La coalition des encyclopédistes renfermoit quelques » hommes estimables, mais un plus grand nombre de char- » latans ambitieux. Quiconque ignoreroit son influence et sa » politique, n'auroit pas une idée complète de *la préface de* » *notre révolution.* » Voici, dans le même discours, ce que Robespierre dit de Condorcet : « *L'académicien Condorcet*, » *jadis grand géomètre, au jugement des littérateurs, et* » *grand littérateur au dire des géomètres, et, depuis, cons-* » *pirateur faible et timide, méprisé de tous les partis.* »

Au reste, un autre philosophiste a dit :

« On sait à peine le titre des ouvrages de Condorcet : ils » n'ont ni chaleur, ni profondeur; sa diction est terne et sans » mouvement. — Voyez l'excellent ouvrage intitulé : *les Apo-* » *logistes involontaires.* »

qui signifie : ami de la sagesse ; aussi ne trouve-t-on dans les écrits des anciens philosophes, ni obscénités, ni calomnies contre leurs ennemis, ni aucun des excès qui déshonorent ceux de nos philosophistes. Épicure, par une morale seulement un peu relâchée, excita de son temps, un scandale universel : il a dit que le plaisir est le mobile naturel de toutes nos actions ; mais il a dit aussi, qu'on ne peut le trouver que dans la vertu. Et combien on doit admirer les principes et la morale des anciens philosophes, quand on songe à l'extravagance de leur religion, qui avoit également divinisé les vertus et les vices ! Faut-il donc laisser croire à la jeunesse, qu'en se permettant tous les excès les plus vils, les plus monstrueux, et avec une religion dont la morale est toujours pure, conséquente et sublime, on a mérité le surnom glorieux d'*ami de la sagesse?*.... Faut-il lui laisser lire avec la persuasion que ce sont-là des ouvrages *philosophiques*, *le système de la nature* du baron d'Holbach ; les OEuvres impies du matérialiste La Mettrie [1] ; une grande quantité des articles de l'Encyclopédie, entre autres, tous ceux de Damilaville, et

[1] Qui déclara, au lit de la mort, qu'il avoit écrit ces impiétés contre sa conviction, uniquement pour plaire aux philosophes modernes.

tous les indignes pamphlets satiriques de Voltaire : ôter le titre de *philosophes* à de tels auteurs, ce n'est point attaquer la philosophie, même païenne, c'est au contraire la justifier ; ce n'est point l'attaquer non plus que de soutenir que la parfaite, la véritable philosophie ne peut appartenir qu'à un chrétien ; c'est une incontestable vérité dont les preuves irrécusables se trouvent dans la Bible, dans les vies des Saints, dans les ouvrages immortels des pères de l'Église, dans les écrits de Bossuet, de Bourdaloue, de Nicolle, de Fénélon, de Massillon, de Fléchier, de Pascal (ses Pensées). Après cette conversation, M.***, qui étoit invité à un grand dîner, et qui avoit encore sa toilette à faire, se hâta de quitter Nelgis ; mais il promit de revenir le lendemain matin, parce qu'il avoit encore plusieurs questions à lui faire.

CHAPITRE XXXVI.

Ce qu'on appeloit, avant la révolution, *de bonnes manières et un bon ton.*

M.*** arriva ponctuellement à l'heure désignée, et sur-le-champ entrant en matière, de grâce, dit-il, instruisez-moi d'une chose, dont il est fort désirable qu'un écrivain, qui veut peindre le monde, ait une idée distincte. Qu'est-ce que c'étoit dans votre jeunesse qu'un bon ton?— Une espèce de mérite absolument nécessaire pour être bien reçu à la cour et dans le grand monde.—Comme je n'ai été ni à la cour, ni dans le grand monde, j'ai cherché d'abord dans ma jeunesse cette définition, dans Crébillon le fils et Marmontel, auteurs très à la mode alors; mais il est très-facile de connoître, par l'extrême licence des écrits de Crébillon, qu'il n'a jamais vécu que dans la plus mauvaise compagnie; quant à Marmontel, infiniment plus réservé dans ses *Contes moraux*, comme il dit dans sa préface, que si *ces contes n'ont pas le mérite de peindre parfaitement le*

monde, ils n'en ont aucun, je lui donnai toute ma confiance à cet égard ; mais tout à coup on m'apprit qu'un auteur qui avoit passé toute sa vie dans la société, y avoit donné avec beaucoup de politesse, mais formellement, un éclatant démenti sur ce point ; que M. de Marmontel en avoit tacitement reconnu la justice, puisqu'après plusieurs années, ayant donné une nouvelle édition de ses contes, il avoit retranché de la préface la phrase que je viens de citer : alors, voulant devenir auteur, quoique je fusse très-jeune, je renonçai aux romans qui peignent le monde ; mais il m'en est resté le désir de savoir ce que c'est que ce bon ton si vanté et si peu connu, et voilà certainement ce que vous pouvez m'apprendre. — Du moins je ne vous tromperai pas. — J'en suis bien certain, car je connois votre horreur et votre dégoût pour le mensonge... — Et rien n'est plus facile à donner que la définition que vous me demandez... — Eh bien, par exemple, je ne m'en serois pas douté... — Le bon ton n'est autre chose qu'un mélange heureux de politesse, de décence, de naturel, de réserve et de clarté. Il faut premièrement que la conversation, ainsi que le recommande saint François de Sales, soit comme l'eau qui n'est bonne que lorsqu'elle est toujours limpide et claire... — Je ne m'attendois pas qu'un saint dût donner des leçons

de bon ton.—Vous seriez donc bien plus surpris d'en trouver dans la Bible?—Se peut-il?.. —Ne sommes-nous pas convenus que tout ce qui est bon et digne d'éloges se trouve dans ce livre divin?—Mais l'usage du monde...—Ouvrez l'Ecclésiastique, et vous y verrez des conseils à la jeunesse, qui formoient autrefois une grande partie de la politesse, et qui seroient très-bons aujourd'hui : on y dit, par exemple : *Jeune homme, ne parlez qu'avec peine dans ce qui vous regarde, et votre retenue vous acquerra beaucoup de grâce....* Quand vous aurez été interrogé deux fois, répondez en peu de mots. « Conduisez-vous en beaucoup de » choses comme si vous les ignoriez, et écou- » tez en silence ou en faisant des demandes.

» Lorsque vous êtes avec les grands, ne » prenez point trop de liberté, et ne parlez » pas beaucoup où il y a des vieillards. On voit » l'éclair avant que d'entendre le tonnerre; et » il y a sur le visage de l'homme modeste une » grâce qui le fait estimer avant qu'il parle.

» Ne faites rien sans conseils, et vous ne » vous repentirez point de ce que vous aurez » fait. (*Ecclésiastique, chapitre* 32.)

» Apprenez avant que de parler. (*Chap.* 18.)

» Ne vous glorifiez point de vos vêtemens, » et ne vous élevez point au jour où vous serez » en honneur. . . . . .

» N'interrompez personne au milieu de son » discours ; ne disputez point des choses qui ne » vous regardent point. . . . . .

» Ne vous engagez point dans une multipli- » cité d'actions, car si vous entreprenez beau- » coup d'affaires, vous ne serez pas exempt » de fautes ; ne vous arrêtez point à ce que font » les pécheurs ; mettez votre confiance en Dieu » et demeurez ferme à votre place. (*Chapitre* 2.)

» Perdez votre argent pour votre frère et » pour votre ami. (*Chapitre* 29.)

» Si vous êtes aussi à une grande table, » usez comme un homme tempérant de ce qui » vous est servi. (*Du même.*)

» Ce qui rend la vieillesse vénérable n'est » pas la longueur de la vie, ni le nombre des an- » nées ; mais la prudence de l'homme lui tient » lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est » une heureuse vieillesse. (*La Sagesse, ch.* 4.)»

On y trouve encore une grande quantité de conseils de ce genre ; on y entre même dans les plus petits détails, jusqu'à recommander de ne pas mettre les coudes sur la table ; le respect pour les vieillards, l'attention à les écouter en silence, y sont prescrits plusieurs fois ; pour revenir au précepte sur la conversation de saint François de Sales, qui veut qu'elle soit *claire* comme la plus belle eau, il a bien raison ; c'est sa principale qua-

lité, car on n'a le temps ni de méditer, ni de réfléchir en causant; c'est pourquoi on ne veut point de sous-entendu, d'élipse dans la conversation; c'est pourquoi il est de mauvais ton de dire, je vas *aux Français, aux Italiens;* il faut dire, je vas à la comédie française, je vas à la comédie italienne. On ne veut pas non plus de verbiage, c'est-à-dire de mots inutiles; il faut, autant qu'il est possible, que chacun parle à son tour, et l'on ne se rassemble point seulement pour perdre du temps, du moins on n'en convient pas. Les mots évidemment superflus sont donc naturellement bannis de ces sortes de discours; aussi est-il de mauvais ton de dire un louis *d'or;* on a banni de même de la société tout ce qui ressemble à la *vanterie* et à l'emphase; on ne dit point mon *équipage*, qui est plus fastueux que ma voiture, ni par la même raison, mon *hôtel;* il faut dire ma maison, et on ne dit point *mon époux, mon épouse; mon hymen;* mots réservés pour le style noble des poëmes et des tragédies, etc. On ne dit point un *cadeau* pour un don, un présent, parce que du temps de Molière, comme on le voit dans ses comédies, ce mot étoit uniquement consacré aux présens que l'on faisoient aux courtisanes, etc., etc.; ainsi l'arrogance, l'ostentation, le bavardage, l'emphase, l'obscurité, l'indécence dans les discours

et dans le maintien, la suffisance, le manque de respect pour la vieillesse, le tutoiement avec son père, sa mère, la familiarité avec les princes du sang, les ministres, les gens en place et les femmes; les plaisanteries licencieuses, l'éloge de ses propres actions, ce qu'on appelle justement des *fanfaronades*, des façons de parler grossières, comme par exemple celle-ci: *M. *** à Mme. ****, et même on ne se permettoit pas de dire qu'un homme étoit amoureux d'une femme; pour exprimer la même chose, on disoit qu'il étoit *occupé* de telle personne. Les médisances qui attaquent l'honneur, l'occupation actuelle de sa figure et de sa parure[1], toutes ces choses étoient jadis du plus mauvais ton.—Tout cela me paroît fort raisonnable.—Et l'est en effet.—Il me semble qu'aujourd'hui les gens, qui, par leur jeunesse ou leur état, n'ont pu connoître la cour et le grand monde, sont en général très-injustes à cet égard.—C'est dans les uns un air, et dans les autres

[1] Ce que les deux sexes pouvoient également montrer en se contemplant dans les glaces, et les femmes, d'ailleurs, en relevant leurs nœuds de ruban, et leurs colliers, que l'on portoient serrés dans le haut du col, près du menton, et en faisant voir leurs pieds croisés l'un sur l'autre, en avant, s'ils étoient jolis. Si les hommes eussent, à cette époque, été coiffés en *coup de vent*, il n'est pas douteux qu'il eût été d'un très-mauvais ton de porter sans cesse sa main à sa coiffure, pour la maintenir dans *l'état désirable*.....

une vengeance *prolongée* des *ci-devant nobles*. —Cependant la révolution avoit dépouillé, incarcéré, déporté, guillotiné un si grand nombre de ces pauvres *ci-devant !* — Oui, mais en même temps un nombre plus considérable encore de roturiers.—Apparemment pour montrer de l'impartialité; quoi qu'il en soit, on a une très-fausse idée de l'ancien temps.—Dans ce temps, on avoit beaucoup plus de principes, de délicatesse, d'humanité, de bon goût en tout genre, qu'on n'en a communément dans celui-ci, et certainement la société étoit incomparablement plus aimable; néanmoins il y avoit dès lors des torts, des ridicules et des travers; le plus grand des torts et le plus inconcevable, fut sans doute la déclaration *solennelle* des maîtresses de Louis XIV et de Louis XV; mais du moins, ces égaremens sous le règne de Louis-le-Grand ne placèrent à la cour que des femmes faites pour y être, par leur naissance et par leur rang; au lieu que sous Louis XV, on vit la femme d'un fermier-général (Mme. de Pompadour), dame du palais de la reine, avec tous les honneurs des femmes titrées; tandis que son mari, M. Le Normand d'Étioles, alloit régulièrement aux fermes, sous son nom! [1]

[1] Le roi fit faire à M. Le Normand des offres immenses en argent et en belles places, dans une autre grande ville du royaume, mais ne forçant point à résidence absolue, afin de

On a vu depuis, sous ce même règne (après la mort de la reine et de Mme. de Pompadour), une courtisane, nommée Mme. Dubarry, prendre le plus grand ascendant sur Louis XV, et ce prince, après quelques hésitations, la déclarant publiquement sa maîtresse, et en cette *qualité*, lui faisant recevoir en audience les ministres et les ambassadeurs : il est vrai que l'on fut généralement indigné, et qu'on le témoigna hautement; ceci se passa à l'époque du mariage de M. le comte d'Artois [1]. Le roi déclara que nulle femme n'obtiendroit une place chez la princesse, à moins d'aller chez Mme. Dubarry; et, presque toutes ces femmes préférèrent l'honneur du refus aux avantages de plus d'un genre offerts par ces brillantes places. On pouvoit encore justement blâmer, dans l'ancien régime, les lettres de cachet ; c'étoit une opression d'autant plus cruelle qu'elles ne tombaient en général que sur des gens obscurs et dénués de protecteurs. Tout le monde sait qu'à la révolution, lorsqu'on ouvrit

l'engager à quitter son nom et les fermes. M Le Normand, quoiqu'il fût, dit-on, très-avare, refusa toutes les offres avec dédain, ne voulant point avoir l'air de donner sa sanction à son déshonneur; il continua, jusqu'à sa mort, d'aller régulièrement aux fermes, et de vivre à Paris ou à sa maison d'Étioles; ce qui dura un assez grand nombre d'années, et il ne fut ni exilé, ni persécuté d'aucune espèce de manière!

[1] Aujourd'hui Charles X.

les prisons de Vincennes, on les trouva presque toutes remplies par les créanciers d'une femme qui, par son crédit sur un ministre, obtenoit, tant qu'elle le vouloit, des lettres de cachet contre ses créanciers incommodes. En admettant qu'il y ait beaucoup d'exagération dans cette histoire universellement reçue, et que cette femme n'eût fait mettre dans la forteresse de Vincennes que deux ou trois créanciers, ou même un seul, ce seroit encore un fait déplorable et l'abus le plus scandaleux et le plus criant. — Ces choses-là n'indignoient point, parce qu'on ne les voyoit jamais et qu'on n'en parloit pas dans la société. — Au contraire, pendant que ces horreurs se commettoient dans l'ombre, il n'étoit question dans les grands et petits cercles que de traits délicats, touchants et généreux; d'ailleurs, on avoit un si grand respect pour la royauté, que tout ce qui émanoit d'elle sortoit des règles ordinaires, ne faisoit *planche* pour personne, n'étoit jamais une autorité pour les particuliers, et par conséquent ne pouvoit corrompre les mœurs publiques. Si le père d'une famille raisonnable et vertueuse donne quelquefois de mauvais exemples, on le plaint, et surtout parce qu'on le révère; on se garde bien de chercher à pénétrer tous ses désordres; on voudroit même n'y point penser; on s'interdit tout entretien

sur ce point : il en est de même des sujets fidèles ; les bonnes qualités de leurs rois ont sur eux une heureuse influence ; leurs foiblesses n'en ont aucune.—A l'égard des rois dépravés et barbares, il n'en peut exister de tels avec le christianisme. J'ai toujours été surpris que les Romains, avec leurs épouvantables divinités, n'ayent eu qu'un Héliogabale, un Caracalla, un Caligula, un Néron.—Depuis tant de siècles que dure notre monarchie, nous avons eu quelques mauvais rois, mais pas un seul que l'on puisse comparer en méchanceté aux monstres que vous venez de citer ; et nous en avons eu tant d'excellens ! — L'éducation perfectionnée (surtout celle des princes) nous en promet encore un plus grand nombre. Il est impossible qu'un roi soit véritablement grand, c'est-à-dire, bon, équitable, clément, magnanime, s'il n'est pas éminemment religieux. Qu'est-ce qu'un roi parfait ? Un prince qui, comme notre Henri-le-Grand, quelque vaillant qu'il puisse être naturellement, pense : *qu'il est contre le christianisme et contre l'humanité d'aimer la guerre pour la guerre ;* un prince qui sait soutenir ses droits et son autorité, et qui veut que tous ses sujets soient heureux sous son règne ; un prince qui pardonne à tous ses ennemis anciens et nouveaux, et qui comme Louis XII, *père du peuple*, ne

veut jamais se venger; un prince, enfin, qui fut semblable au grand Alfred, roi d'Angleterre, pieux comme lui, studieux, appliqué, cultivant avec gloire les arts, les sciences, la littérature, encourageant, récompensant tous les talens, formant des institutions qui font encore la gloire de son pays [1], s'occupant à la fois de la religion, des lois, de la guerre, de la marine [2], et il fut, sans exagération, le plus grand

[1] Alfred-le-Grand, roi d'Angleterre, qui vivoit un peu après notre Charlemagne.

[2] C'est le témoignage éclatant, unanime, que rendent à Alfred-le-Grand tous les historiens anglois protestans, et, malgré la sainteté de ce prince incomparable, sans le mélange d'une seule critique. Ce héros, que l'on n'oseroit pas inventer dans un roman, fut parfait en tout; l'humoriste Hume en convient; il s'afflige même qu'il n'y ait pas quelques légères taches dans cette belle vie, parce que, dit-il, la postérité ne pourra pas croire à tant de perfection; ce prince fut à la fois, avec un égal succès, législateur, guerrier sur terre et sur mer, poète, historien, grand roi, formidable dans la guerre, doux, clément et généreux dans la paix, excellent fils, époux fidèle, frère héroïque, bon père, enfin, pour que rien ne lui manquât, il fut le plus bel homme de sa nation, le plus grand musicien et le premier joueur de harpe de son temps! Pendant près de deux ans que l'auteur de cet ouvrage a passé, de suite en Angleterre, dans les commencemens de la révolution, elle fut très-liée avec le chevalier Hoare, qui possédoit, dans son beau jardin, un monument bien intéressant, qui étoit jadis dans une plaine, qu'il a acheté très-cher et qu'il a fait transporter, à grands frais, dans son parc: c'est la tour sur le sommet de laquelle Alfred-le-Grand proclama la délivrance de l'Angleterre, qu'il venoit d'affranchir du joug des Danois

des rois et des hommes : exemple sublime qu'un monarque chrétien catholique pouvoit seul nous donner.—Il est vrai que, dans une république, nul homme ne pouvoit être aussi grand, parce que, n'étant point absolu, ses actions seroient infiniment moins méritoires.—Et voilà pourquoi les rois sont appelés, dans l'Écriture sainte, *l'image de Dieu sur la terre :* ôtez-leur la suprême autorité, ils ne sont plus que des hommes; et, comme nous l'avons dit, avec une éducation vraiment religieuse, et l'étude approfondie, on n'a plus à craindre de *Nérons*. —Il me semble qu'on n'a rien à répondre à de tels raisonnemens.—Aussi n'y répond-on pas;

qui l'avoient envahie. On voit encore sur cette tour le drapeau d'Alfred, qu'il tenoit à sa main, tandis que son armée triomphante, environnant la tour, et un peuple immense, répandu dans la plaine, contemploient avec délices le héros libérateur. L'auteur de cet ouvrage a fait, sur cette belle vie, un roman historique, intitulé *Alfred-le-Grand*, en un volume in-octavo; elle a pu, pendant plus de six semaines, aller chercher des inspirations sur la tour d'Alfred-le-Grand; elle n'a, dans cet ouvrage, rien inventé sur le héros dont elle a littéralement écrit la vie; elle ne s'est permis quelques fictions que sur les autres personnages, et dans des épisodes. Mais tous les détails relatifs aux belles actions de la vie d'Alfred, et la description des lieux, sont historiques. Cet ouvrage, dont on n'avoit fait, en Angleterre, que les recherches historiques, le plan et un très-petit nombre de morceaux, n'a été entièrement fini qu'il y a trois ans. L'exécution de l'ouvrage est sans doute au-dessous du sujet, mais du moins l'emploi en est digne : on l'a consacré à la reconnoissance!....

on garde le plus profond silence, ou l'on fait de fausses citations...—Vous avez dit qu'il y avoit jadis des ridicules: quels étoient-ils donc? —D'abord presque toutes les modes, surtout pour les femmes, les souliers à talons, les paniers.— Du moins ils étoient décens. — Les robes à plis par derrière sur la taille, les coiffures d'une hauteur démesurée. — Ce qui ne pouvoit pas être plus ridicule que les deux cornes de cheveux que portent aujourd'hui les femmes, jeunes ou vieilles, et qui vont si mal à tous les visages; et en fait de modes, il n'y en aura jamais de plus grotesques, de plus hideuses que les manches à gigots..... Je vous assure, interrompit Nelgis, que ce qui étoit infiniment plus intolérable, ce fut au commencement de la république, la manie qui saisit toutes nos républicaines, de se draper, de se transformer en statues grecques, d'abolir toutes les tailles et toutes les hanches; car une ceinture placée au-dessous du sein, en marquoit à la fois le commencement et la borne. Ensuite au bout de deux ans, pour nous dédommager des ceintures ambitieuses qui nous privoient aussi des dos qu'elles coupoient sans pitié, on fit aux robes, par devant et par derrière, deux grandes ouvertures en forme de rigoles, et qui s'étendoient jusqu'au bas des reins : si vous joignez à cela les manières de s'asseoir

avec la constante intention de montrer toutes les formes délicates ou matérielles, grecques ou non, vous verrez que si notre climat l'eût permis, les républicaines françoises auroient, comme les lacédémoniennes, été toutes nues; enfin, nous avons encore, depuis la révolution, surpassé un ridicule françois; on se moquoit beaucoup jadis des anglomanes, et les nôtres, qui ont de plus tout pris des Anglois, sont en outre ennemis mortels des Anglois. — Je dois convenir qu'en critiquant vivement le temps présent, vous n'avez pas épargné le temps passé.—Mon ami, il y a long-temps que j'ai reconnu que nulle critique ne porte coup, quand elle manque de justice, et par conséquent de vérité.

CHAPITRE XXXVII.

Nouvelle conversation entre Nelgis et M. ***, sur les journalistes.

M. ***, au bout de huit jours, revint un matin chez Nelgis, qu'il trouva lisant les deux journaux qu'il lui connoissoit, *la Gazette* et *la Quotidienne*. Pardon, dit-il, si je vous interrompts, car vous voilà avec *vos deux amies*. Je les ai déjà lus, répondit Nelgis ; je ne me console pas que ces deux journaux, qui ont de si bonnes doctrines, soient ennemis l'un de l'autre : quand on pense de même sur les points principaux, comment peut-on se haïr, et en tout comment peut-on haïr ?..... — Cependant, vous haïssez Voltaire ? — Moi ! point du tout ; je hais ses turpitudes, et non sa personne : je lui ai toujours rendu une parfaite justice. — Vos ennemis même sont forcés d'en convenir. — J'ai dit enfin que Voltaire avoit infiniment d'esprit, mais qu'il n'avoit point de génie, et cela est vrai, puisqu'il n'a rien inventé et qu'il a pillé partout, et Racine, et Cor-

neille, et avec une inconcevable audace; il a fait son *Orphelin de la Chine* avec la plus belle pièce de Corneille, avec *Polyeucte*[1] : nul auteur n'a pillé autant que lui. — Et n'a-t-il pas fait continuellement autant de fautes grossières de langage, et dans tous ses écrits en vers et en prose; aussi, comme il n'a rien d'original, ne l'a-t-on point pillé, malgré le nombre prodigieux de ses écrits : on ne pille que bien peu les plagiaires, parce que ce seroit piller tout le monde. Je puis juger mal, mais du moins c'est toujours de bonne foi et ce n'est jamais sur parole; et j'ai toujours été bien surpris des louanges données à la *piquante gaieté* de Voltaire. Il dit dans ses lettres au maréchal de Richelieu, qu'il n'est point du tout gai, et je suis de son avis sur ce point : on appeloit la prétendue gaieté de ses pamphlets anonymes *le cachet de Voltaire;* en effet, dès qu'il paroissoit un petit libelle anonyme, bien calomnieux, rempli d'injures brutales et de mots grossiers de *cuistre, bélitre, canaille,* on pouvoit dire à coup sûr que cette production étoit de Voltaire. — Voilà, il faut en convenir, un triste et honteux *cachet.* — La postérité ne louera de Voltaire que ses tragédies, qui, malgré le défaut d'originalité,

[1] Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il a pillé Crébillon avec beaucoup moins de bonheur

sont belles et surtout théâtrales ; car on en sent beaucoup plus les défauts à la lecture, qu'en les voyant jouer : il a eu l'avantage immense de donner toutes ses pièces dans le meilleur temps des plus grands acteurs français : la sensible et belle Gaussin, sans laquelle jamais la mauvaise pièce de *Nanine* ne seroit restée au théâtre ; mesdemoiselles Dumesnil, Clairon ; l'inimitable Lekain et Brizard.—Quoique Voltaire ait éprouvé, dans sa vie, beaucoup de revers déshonorans [1], il avoit un tel manque de principe et si peu d'élévation d'âme, qu'il a dû se croire heureux

[1] Le bannissement de France pour des passages séditieux de *la Henriade*, dont il a retranché depuis une grande partie; ses discussions avec le malheureux Jore, libraire, qu'il ruina par la mauvaise foi la plus odieuse que puisse avoir un auteur, celle de vendre illégitimement, dans le même temps, un même ouvrage à deux différens libraires. En Prusse, son ignominieux procès avec un juif auquel il escroqua un diamant, affaire que le roi de Prusse assoupit en donnant trente mille francs; son ingratitude pour le même roi de Prusse (le grand Frédéric), auquel il prodiguait en face les flatteries les plus outrées, et dont il se moquoit de la manière la plus injurieuse dans ses lettres à ses amis; son renvoi de Prusse, lorsqu'il fut démasqué aux yeux du roi, etc., etc. Sans parler de mille anecdotes fâcheuses en Lorraine, à la cour du roi Stanislas, et que constatent ses lettres et celles de M. Alliot, intendant de la maison du roi. Les lettres de ce dernier, aussi nobles que spirituelles, sont bien supérieures à celles du bel esprit qui réclamoit très-injustement un grand nombre de *livres de bougies*, parce qu'il en vouloit faire un amas à son profit particulier !.....

à la fin de sa longue et coupable carrière!..... Il a vu toutes ses cabales réussir; il a bien trompé, bien corrompu son siècle; il a été, dans les dernières années de sa vie, enivré d'encens, de flatteries et d'hommages, que n'ont jamais reçu Corneille et Racine..... Le grand Corneille qui mourut obscurément, ce créateur du théâtre et de tous les genres de pièces dramatiques, cet immortel auteur de *Cinna*, de *Polyeucte*, du *Cid*, de *Rodogune*, des *Horaces*, de *Nicomède*, d'*Héraclius*, de *Sertorius*, de la première bonne comédie (et de caractère), *le Menteur*, et le premier *mélodrame*, beaucoup plus beau que ceux qu'on donne aujourd'hui, qu'il appeloit tragédies à machines, *la Toison d'Or*, et Racine est mort sans se douter du mérite incomparable d'*Athalie*, et il disoit : Je la croyois ma meilleure pièce; je me suis trompé. Et il avoit vu préférer la *Phèdre* de Pradon à la sienne !..... et ces deux grands hommes étoient de la probité la plus délicate et la plus parfaite.

Néanmoins, le flatteur le plus outré de M. deVoltaire, en parlant de lui, n'a pas rougi de dire :

« Vainqueur des deux rivaux qui règnent sur la scène... »

Ajoutez à cela la basse envie et l'injustice révoltante de M. de Voltaire, pour ces deux

poètes qui seront à jamais la gloire de la littérature françoise. Songez à l'édition qu'il a donnée des œuvres du grand Corneille; songez à ses odieux commentaires, qu'il auroit pu faire si beaux, s'il eût été de bonne foi. — Aussi d'Alembert lui mandoit-il qu'on l'accusoit d'*avoir voulu immoler le grand Corneille sur l'autel qu'il lui avoit élevé*. — Oui, telle étoit son intention; mais il ne l'a nullement immolé. — Il seroit bien à désirer qu'un de nos bons auteurs tragiques eût l'utile idée de refaire une édition des œuvres du grand Corneille avec de nouveaux commentaires : cette entreprise illustreroit à jamais son auteur : il y a du mérite à sentir toutes les beautés de génie; car il y a toujours, dans les beautés de ce genre, des traits délicats que tous les esprits, même distingués, ne sont pas en état de saisir. Vous n'avez pas compté au nombre des malheurs de Voltaire d'avoir été justement critiqué durant toute sa vie? — Oui, mais sans succès; ses vengeances et ses calomnies passoient toujours pour des bons mots pleins de gaieté, qui mettoient tous les rieurs de son côté. — On sait pourtant que des articles de l'*Année littéraire*, les lettres de l'abbé Guénée et celles de M. Clément, lui ont causé plus d'un accès de fièvre; d'ailleurs, il se consoloit en répondant victorieusement à Fréron, qu'il étoit un *échappé*

des galères; à M. Clément, qu'il avoit jadis été *balayeur de sacristie.* — Voilà des réponses péremptoires : trouvez-vous que de votre temps on fît de meilleurs journaux que dans le nôtre ? — Oui, parce qu'il y en avoit très-peu et qu'on n'y parloit que de littérature ; il n'étoit point alors question de politique [1] : d'ailleurs personne au monde ne payoit pour se faire louer dans les journaux, ou pour y faire insérer des articles pour ou contre les ministres et les gens en place. On se plaint de la décadence des

[1] Il y avoit ces jours-ci, fin de juillet 1828, dans *la Gazette*, un article charmant, plein de raison, d'esprit et de grâce, sur ces jeunes *législateurs* qui nous arrivent en foule des provinces sous le titre de députés, et qui, sans études préliminaires, improvisent d'éloquens discours sur les matières politiques qui demandent les lectures les plus suivies et les réflexions les plus approfondies de l'âge mûr. L'Écriture sainte, comme nous l'avons déjà dit, recommande à la jeunesse qui entre dans le monde, d'écouter long-temps en silence et d'avoir souvent l'air d'ignorer ce qu'on sait le mieux, parce que, sans expérience, on peut toujours facilement se tromper; et il n'est question que de maintien, de bon goût, et de donner une opinion avantageuse de son caractère. Mais, dans la *chambre des députés*, c'est tout autre chose; l'air seul qu'on y respire, *à droite ou à gauche*, donne tout à coup, en y entrant, mille fois mieux que la science de Puffendorf et celle de tous les anciens publicistes ; il faut, sans y perdre un moment, avoir tout de suite, dans cette chambre, un ton brusque et tranchant, des manières assurées, un maintien décidé, hardi, et surtout parler très-longuement : c'est ainsi qu'on s'y fait promptement une réputation brillante. Enfin, voyez *la Gazette ;* elle n'entre point dans ces petits détails ; mais elle dit des choses aussi vraies et beaucoup plus piquantes.

théâtres ; elle est très-réelle ; on doit l'attribuer surtout à la multiplicité des théâtres, aux cabales, aux intrigues, qui tiennent lieu de talens : les auteurs et les acteurs comptent trop sur ces moyens, sur la *bienveillance* intéressée de certains journaux et sur l'enthousiasme bruyant de ce qu'on appelle *les claqueurs*. Avec tout cela, les actrices peuvent impunément vieillir, et quelques auteurs donner de mauvaises pièces ; on se tire de tout à force de billets donnés : il est vrai que ce manége diminue considérablement les recettes ; mais, en réduisant Paris à des doubles et en faisant des voyages dans les départemens et dans les pays étrangers, on s'en dédommage. Quant aux pièces dramatiques, les auteurs les plus novices, depuis long-temps, n'ont plus la foiblesse de se laisser effrayer par la chute des premières représentations : ne sont-ils pas rassurés par le jugement *des meilleurs connoissseurs* de France, les comédiens? et avec de la constance et une heureuse profusion de billets, il n'y a point de pièce qui ne puisse fournir l'honorable carrière de sept ou huit représentations, avec les applaudissemens redoublés d'un parterre reconnoissant, auquel l'auteur a donné le noble sobriquet de public. — Croyez-vous donc qu'il n'y ait jamais eu de cabales autrefois? — Pardonnez-moi; le triom-

phe de Pradon en est une assez forte preuve. Depuis qu'on donne des *brevets d'invention*, l'émulation est générale, et l'on a porté l'art des cabales à son plus haut degré de perfection : mais il ne paroît pas que les acteurs, même du temps de Voltaire, aient fait des cabales pour leur propre compte. Cependant remarquons que le juste enthousiasme qu'inspiroit le grand Corneille nuisit prodigieusement à Racine ; les meilleurs esprits [1], entre autres Madame de Sévigné, vouloient l'admirer exclusivement, et se révoltèrent contre Racine. Avant tout, soyons justes : on le peut toujours avec de la raison et de la réflexion, et alors on juge bien. — Dans le siècle de Louis XIV, c'étoient des sentimens passionnés qui nuisoient aux jugemens ; maintenant, c'est la haine : cette différence n'est pas à notre avantage, et comme je suis sûr, qu'ainsi que vous le dites, vous ne haïssez personne, je vous consulterai toujours avec une entière confiance. — Vous n'aurez du moins à craindre que les erreurs de mon esprit ; mais il est bien vrai que la haine et l'animosité n'entreront pour rien dans mes opinions. La haine est

[1] Excepté madame de Maintenon, qui eut la gloire de soutenir constamment qu'*Esther* était une bonne pièce, et qu'*Athalie* étoit le chef-d'œuvre du théâtre et de tous les théâtres.

d'autant plus vile, particulièrement dans les gens de lettres, que ce qui surtout la lui inspire, c'est le plus bas et le plus méprisable de tous les sentimens, c'est l'envie. Oui, je n'ai jamais connu ni conçu la haine, et j'ai toujours été persuadé, qu'une personne haineuse et vindicative a naturellement un mauvais cœur; que si d'ailleurs elle prétend avoir des sentimens religieux, elle n'est qu'une hypocrite. — Cependant tous les sauvages sont vindicatifs..... — Aussi sont-ils tous inhumains; et c'est ce que nous serions, si la civilisation n'adoucissoit pas nos mœurs, et si, unie au christianisme, elle ne nous enseignoit pas mieux que le pardon des injures, puisqu'elle nous commande de rendre le bien pour le mal.

CHAPITRE XXXVIII.

De la déplaisance et de l'insipidité.

NELGIS, LA VICONTESSE DE ***, LE CHEVALIER, frère de la vicomtesse.

NELGIS.

Enfin, j'ai le bonheur de revoir madame la vicomtesse, et avec monsieur son frère; rien n'y manque.

LA VICOMTESSE.

Nous arrivons de la campagne, et nous y retournerons pour les vendanges.

LE CHEVALIER.

Ce temps si variable, si singulier, pour la saison, nous donnoit de l'inquiétude pour votre santé.

NELGIS.

Elle a toujours été bonne; elle est comme les marins intrépides, qui bravent constamment la pluie, les vents et les orages. Mais combien ces pluies continuelles, ce froid pré-

maturé, ces ouragans doivent attrister les campagnes!

LE CHEVALIER.

Cela est affreux.

LA VICOMTESSE.

On va là pour se divertir, pour se promener, et l'on est forcé de rester presque toutes les journées dans un triste salon; on n'entend que des plaintes, on ne voit que des visages mécontens.

NELGIS.

Nous autres citadins, nous ne sommes pas plus heureux; moi, j'ai fait un grand *et mon dernier voyage*; mais, en revenant, j'ai trouvé tout le monde désorienté.

LA VICOMTESSE, en riant.

Désorienté est le mot.....

NELGIS.

Et l'on a retranché la moitié des conversations ordinaires; on ne peut plus parler que de *la pluie*, et non du *beau temps*.

LA VICOMTESSE.

Vous ne perdez rien à ce retranchement, puisque vous ne parliez ni de l'un ni de l'autre.

NELGIS.

Mon voyage a été charmant. M. et Mme. d'A*** auroient suffi pour le rendre tel; mais, d'ailleurs, j'ai trouvé ma chère Bourgogne au-dessus même de l'idée qui m'en étoit restée.

LA VICOMTESSE.

C'est beaucoup dire, car vous nous en parliez toujours avec enthousiasme.

NELGIS.

Eh bien, j'étois froid; ah! quelle belle province! quels bons paysans! quelles jolies bergères! comme elles filent, comme elles chantent en gardant leurs troupeaux; comme dans leur vieille église, elles prient Dieu de bon cœur! comme ces paysans sont spirituels, sensibles, reconnoissans, laborieux!..... Et pour les gourmands, quel incomparable pays de bonne chère! Notre majestueuse Loire est de toutes les rivières celle qui donne le meilleur poisson.....

LE CHEVALIER.

Et même du poisson de mer; les plies et les saumons de la Loire sont célèbres.....

NELGIS.

Et nos menstrueux brochets, nos superbes

carpes, nos aloses, en telle abondance, que les servantes mettent dans leur marché, qu'on ne leur en donnera que trois fois la semaine; le gibier n'est pas moins parfait : le chevreuil, les perdrix rouges, etc., etc.; et le laitage bon comme en Suisse; des fruits succulens, des pêches comme à Montreuil, du raisin au-dessus de tout, du vin fameux dans toute l'Europe; du pain de seigle mille fois préférable à celui des Quinze-Vingts, autrefois si vanté, et le pain de froment de Bourbon-Lancy, le plus sain et le meilleur des deux mondes, ce qu'on attribue aux eaux chaudes et minérales de Bourbon, avec lesquelles on le pétrit.

LA VICOMTESSE.

Enfin, pour compléter l'éloge de la Bourgogne, il faut dire que l'on ne trouve que dans sa capitale la délicieuse confiture d'épine-vinette et celle de moyeux.....

NELGIS, en souriant.

C'est une chose, sans doute, bien remarquable, et qui ne pouvoit échapper à *un goût* aussi *délicat* que celui de madame la vicomtesse. Mais il faudroit aussi parler de nos excellentes eaux de Bourbon-Lancy, si injustement négligées pendant long-temps, et qui,

grâce à l'un de nos premiers médecins [1], commencent à reprendre. Elles ont fait encore nouvellement des cures merveilleuses; car elles ont l'avantage de posséder des médecins, qui, de père en fils, sont également habiles et justement célèbres dans toute cette grande province; enfin, il faudroit parler aussi des beaux sites, des grottes de Blaneau. Et mais, parlons surtout de la manière dont madame la vicomtesse et vous, monsieur le chevalier, avez passé cet orageux été?

LE CHEVALIER.

Nous l'avons presque entièrement passé, ma sœur et moi, à Baville et à Bligny.

NELGIS.

C'est avec une courte phrase me répondre avec détail, car je suis sûr que vous n'avez pu vous ennuyer un moment.

LA VICOMTESSE.

Comment la bonté constante, l'esprit, les talens, le naturel, pourroient-ils ennuyer? Mais dites-moi, croyez-vous que l'on puisse avoir, sans aucun esprit, une véritable bonté?

[1] Le docteur baron Alibert.

NELGIS.

Oui, madame; j'ai connu des sots qui étoient bien bons; mais la bonté sans discernement perd la plus grande partie de son utilité dans le cours de la vie, et tout son agrément dans la société.

LA VICOMTESSE.

Par exemple, quand un sot bien bon veut être attentif, comme il est importun!

LE CHEVALIER.

Et quand il se pique de galanterie, comme il est gauche et ridicule!

NELGIS.

On ne l'est jamais lorsqu'avec ou sans esprit on est toujours simple et sans prétention.

LA VICOMTESSE.

Il n'y a qu'une sorte de sots que j'aime à rencontrer, surtout à la campagne, pour plusieurs jours; ce sont les sots insipides et paresseux: ceux-là n'ont point de prétention; ils n'importunent jamais; ils végètent paisiblement.

LE CHEVALIER.

Les femmes bien sottes sont pires que les

hommes, parce qu'il n'en est point, sans exception, qui n'ait le désir et la prétention de se faire remarquer par sa coiffure, son schall ou sa robe, ce qui leur donne un petit air vainqueur et triomphant, qui les rend odieuses, et ce qui les fait confondre avec un grand nombre de femmes spirituelles qui ont aujourd'hui le même travers.

NELGIS.

Cependant, ce travers est bien bête.

LA VICOMTESSE.

Il n'en est pas moins presque universel.

NELGIS.

Tout cela doit bien déconcerter l'observateur?

LA VICOMTESSE.

Mais pas autant qu'on pourroit le croire. La prétention des sots a toujours quelque chose d'incertain, d'indécis et de niais que n'ont jamais les autres. (*A Nelgis.*) Vous n'avez jamais haï; on sait cela.

NELGIS.

Non, grâce au ciel, la haine n'est point dans mon caractère, quelque mal qu'on m'ait fait. Si mon plus grand ennemi venoit me demander

un service, en exigeant le secret, je n'hésiterois pas à le lui rendre ; je ne trouverois même pas de bassesse dans son procédé ; je n'y verrois qu'une confiance honorable, une marque d'estime dont je serois reconnoissant et sensiblement touché. Outre que la haine est la plus coupable transgression des commandemens divins, il m'a toujours paru qu'elle étoit une vraie duperie, par l'occupation et les tourmens qu'elle nous cause : si l'on a quelques principes, on ne cherche point à faire du mal à ses ennemis ; mais quel supplice plus grand que celui que doit faire éprouver cette *haine platonique*, qui se nourrit en secret sans vouloir jamais se satisfaire ! Comme cette haine concentrée déchire le cœur, humilie l'esprit, quand l'ennemi est heureux, et que tout lui prospère!

LE CHEVALIER.

Mais croyez-vous possible qu'une haine bien vive se refuse toujours toute espèce de satisfaction ?

NELGIS.

Non, et c'est pourquoi la religion nous défend toutes les passions, parce que, lorsqu'elles sont violentes, elles nous entraînent toujours de temps en temps, et les remords que ces écarts nous causent en sont les plus terribles punitions.

LE CHEVALIER.

Ainsi donc, l'homme sans principes est le seul qui puisse, sans souffrir, se livrer à la haine; cela est triste à penser.

NELGIS.

N'en croyez rien; car, à moins d'être un scélérat déterminé, comme les voleurs de profession, on ne se venge point impunément: quand la vengeance est consommée, la pitié souvent empêche d'en jouir; et jamais elle ne procure l'affreux plaisir qu'elle promettoit.

LA VICOMTESSE.

Pour moi, je suis aussi tout-à-fait incapable de haine; je ne dirai point, comme Zamore, que *la vengeance* est une *des vertus de mon cœur*.....

NELGIS.

C'est une espèce de sauvage, que Voltaire a fait parler ainsi, et ce langage lui convient très-bien [1], car l'*homme de la nature* est un très-

[1] Et qui rend le dénouement d'Alzire parfaitement beau. Guzman mourant, assassiné par Zamore, lui dit :

« Des dieux que nous servons connois la différence ;
» Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
» Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
» M'ordonne de te plaindre et de te pardonner ».

Voltaire a pris à l'histoire (ce qui est très-permis) cette ad-

vilain homme, malgré tous les éloges que lui a prodigués J.-J. Rousseau.

LE CHEVALIER.

L'*homme de la nature* est toujours le plus vindicatif de tous les êtres, puisqu'il mange ses ennemis vaincus.

LA VICOMTESSE.

Quelle horreur!..... Je ne crois pas qu'on ait jamais voulu me tuer, du moins par le feu, le fer ou le poison; mais on m'a souvent grièvement calomniée, dans des quantités de libelles anonymes, et je n'ai jamais ressenti le plus léger désir de tirer vengeance d'un seul de ces écrits.

LE CHEVALIER.

Attaquer une femme, chercher à flétrir sa réputation et sans oser se nommer!.....

LA VICOMTESSE.

Je n'ai lu que très-peu de ces pamphlets;

mirable situation; mais il falloit le dire. Le duc de Guise, catholique, assassiné par Poltrot, protestant, le fit venir un moment avant d'expirer, et lui dit :

« Des deux religions que nous professons, reconnoissez la-» quelle est la plus douce et la meilleure : la vôtre, quoique » je ne vous aie jamais fait de mal, vous a prescrit de me tuer, » et la mienne, quand je meurs par vos coups, m'ordonne » de vous pardonner. »

mais, dans les plus injurieux même et les plus imposteurs, quand je trouvois de l'esprit, je m'égalois, en *grandeur d'âme*, à Gusman ; je plaignois sincèrement les auteurs de ces misérables productions, de rabaïsser ainsi leurs talens.

NELGIS.

Cela est généreux et me paroît très-naturel. Quel métier que celui de dire du mal (pour plaire à un parti) d'une personne qu'on n'a point vue, et qu'on aimeroit, peut-être, si on la connoissoit.

LE CHEVALIER.

Si ma sœur pouvoit rassembler, dans une chambre, ses détracteurs et tous ses ennemis, je suis assuré que sa douceur, sa bonhomie et sa franchise les désarmeroient.

LA VICOMTESSE.

J'ai pourtant un grand défaut dont je veux faire ici l'aveu : comme je l'ai dit, je ne conçois pas la haine, mais je prends très-facilement de la déplaisance.

NELGIS.

De la *déplaisance?*....

LA VICOMTESSE.

Oui, la déplaisance est un sentiment con-

damnable, qui n'a rien de commun avec l'aversion; il n'est point produit par de mauvais procédés, par conséquent il ne peut inspirer des désirs de vengeance; mais il est plus irréconciliable que la haine : on peut se réconcilier sincèrement avec un ennemi qui sait réparer le mal qu'il a fait, ou qui en montre le désir; mais il n'y a point de réconciliation possible avec l'individu *déplaisant*, auquel personnellement on n'a rien à reprocher.

NELGIS.

Je connois aussi la *déplaisance :* c'est plutôt une impression qu'un sentiment.

LE CHEVALIER.

C'est une antipathie frivole.

LA VICOMTESSE.

Hélas! oui, car on peut avoir de la déplaisance pour des gens qui ne sont point méprisables et que même on estime.

LE CHEVALIER.

Cela est pourtant bien injuste et, en quelque sorte, contradictoire.

NELGIS.

Ce qui prouve qu'il y a souvent plus de dan-

ger dans nos sensations que dans nos sentimens, parce que la raison ne peut combattre une impression.

LA VICOMTESSE.

En effet, comment se raisonner dans ce cas? On peut bien se prouver à soi-même qu'on a tort de s'attacher à quelqu'un qui ne mérite pas d'être aimé; mais comment se convaincre que l'on devroit trouver agréable une personne dont la figure, le maintien, le son de voix, les manières et la conversation déplaisent?

LE CHEVALIER.

Il faut convenir qu'il y a un bien grand nombre de personnes *déplaisantes*, et, je crois, plus qu'autrefois.

NELGIS.

Assurément; nous avons, de plus, tous les *gobe-mouches* politiques, dont tout le rôle se réduit à répéter gravement: *Il n'y a pas de doute, il n'y a pas de doute.....*

LA VICOMTESSE.

C'est une de mes déplaisances; toute répétition est ennuyeuse à la longue, et surtout quand elle n'est ni ingénieuse ni spirituelle: ce n'est plus alors qu'un tic, et tous les tics sont bien *déplaisans*, par conséquent tous les lieux

communs le sont aussi, et ils n'ont jamais été plus *communs* et plus répétés qu'aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Ce qu'on en recueille dans une soirée!...

LA COMTESSE.

Et dans une matinée, un après-midi, enfin, une journée entière; ce langage caractérise non-seulement les sots, mais aussi les paresseux, qui aiment mieux adopter des phrases toutes faites, n'exprimant que des fausseté, où fort insignifiantes, que de prendre la peine de parler d'après eux, ce qui leur paroîtroit des espèces *d'improvisations*. Une de celles qui me choquent le plus, c'est que, lorsqu'on veut louer un enfant précoce, on ne manque guère d'ajouter que, *ce qu'il y a de plus charmant*, c'est que cet enfant, extraordinaire dans une science ou un talent, est, sur tout autre point, *aussi enfant qu'on peut l'être, et même au-dessous de son âge*.....

NELGIS.

Il me semble qu'il seroit beaucoup plus *charmant* qu'il fût comme Pascal en toute chose, supérieur à tous les enfans de son âge, mais qu'en même temps il se prêtât à jouer avec eux, sans aucune pédanterie.

LA VICOMTESSE.

C'est ce que j'ai toujours pensé.

LE CHEVALIER.

Et cela doit toujours être ainsi, car il me paroît qu'un enfant qui excelle véritablement en une seule chose, est tout-à-fait sorti de l'enfance; il a nécessairement une intelligence, une application, une persévérance, une patience, un amour de la gloire qu'on n'a point à son âge; et lorsqu'avec ses petits compagnons il se livre aux jeux de l'enfance, on doit lui en savoir d'autant plus de gré, que c'est par condescendance, et non par goût.

LA VICOMTESSE.

J'ai bien réfléchi à la *déplaisance*; elle est particulièrement produite par l'insipidité, qui elle-même se compose du manque de naturel, et d'un certain radotage qui fait répéter les mêmes phrases qu'on a retenues sans discernement, sans réflexion, et qu'on débite de même.

NELGIS.

Il y a un caractère entièrement opposé à celui que vous venez de dépeindre, et qui me paroît tout aussi déplaisant, et même davantage,

parce qu'il est beaucoup plus importun, et qu'il y a un faux calcul qui le rend odieux...

LA VICOMTESSE.

Je le devine : ce sont les personnes dont nous avons déjà parlé, qui, pour étonner, affectent la singularité, et qui pensent que les caprices ont toujours de la grâce. Il n'y a d'aimable, dans le commerce habituel de la vie, que l'égalité, non d'humeur, qui est impossible, mais de sentiment et d'obligeance. Une personne qui, comme nous l'avons dit, se passionne un jour pour l'objet ou pour la chose qu'elle déteste ou qu'elle dénigre le lendemain, est certainement insupportable, et ne sauroit être naturelle, car cette versatilité est impossible.

NELGIS.

L'insipidité est tellement décriée, que, pour l'éviter, on se jette dans une extrémité tout opposée : on veut être *piquante*, et, pour y parvenir, on joue l'extravagance.

LE CHEVALIER.

Mais il y a des personnes vraiment piquantes.

NELGIS.

Assurément; ce sont celles qui font, sans

prétention, des reparties vives et brillantes, avec autant de calme que de naturel, sans insister sur ce qu'elles ont dit, sans même s'apercevoir du bon mot, de la saillie qui vient de lui échapper; tel est, par exemple, M. de Sab***.

LA VICOMTESSE.

Rien n'est plus piquant que lui.

LE CHEVALIER.

Parce qu'avec infiniment d'esprit, il est simple, modeste et naturel.

NELGIS.

Et un peu distrait, ce qui lui sied très-bien.

CHPITRE XXXIX.

Sur la critique.

NELGIS, EUGÈNE, JEUNE LITTÉRATEUR.

EUGÈNE.

Je viens vous demander des conseils.

NELGIS.

C'est un hommage que vous rendez à l'âge et à l'expérience, et c'est à vous surtout qu'il fait honneur.

EUGÈNE.

J'en tirerai donc honneur et profit.

NELGIS.

On m'a dit que vous alliez travailler à un journal.

EUGÈNE.

C'est la vérité, et je suis décidé à n'y faire que des articles de littérature.

NELGIS.

Je connois votre esprit et votre caractère ; je suis sûr d'avance que vos articles seront spirituels et bien écrits : c'est bien assez pour être honorablement remarqué ; mais cela n'est point encore suffisant pour se faire un nom dans cette carrière, et le moment me paroît très-favorable pour s'y distinguer avec éclat. Il y a dans tous les partis des journalistes de beaucoup d'esprit ; mais, selon moi, l'immuable, la parfaite impartialité manque à tous.

EUGÈNE.

Je le trouve aussi, du moins en général ; mais jugez si l'on pourra me reprocher ce défaut, puisque je crois qu'en critique la probité consiste uniquement dans l'exactitude la plus scrupuleuse. Vous pensez bien que, pour obtenir la bienveillance de quelques personnes que je n'estime guère, je ne m'exposerai point à passer justement pour un homme sans principes, sans bonne foi, et par conséquent pour un malhonnête homme.

NELGIS.

Pour être un bon critique, il faut avoir une grande justesse d'esprit, une prodigieuse lecture, une heureuse mémoire et une parfaite loyauté.

EUGÈNE.

Je n'aurai à me défendre que de la partialité que donne naturellement une tendre amitié : il est difficile d'en triompher, parce que le cœur ne se la reproche point.

NELGIS.

Il faut n'avoir que des amis estimables ; ceux-là s'intéresseront à votre gloire, et un jugement même sévère ne les blessera point ; enfin, je vous exhorte à motiver vos critiques et vos éloges : le vague dans ce genre est toujours mauvais ; il n'instruit point, parce qu'il ne prouve rien : un bon journal littéraire doit former à la longue, dans son ensemble, une bonne poétique.

EUGÈNE.

Approuvez-vous l'ironie dans la critique ?

NELGIS.

Elle est déplacée, si l'ouvrage est sérieux, parfaitement moral, et si d'ailleurs il est estimable par le style. Une chose assez singulière pour nous, c'est que les anciens n'ont employé l'ironie que dans les sujets nobles, ce que Corneille et Racine ont imité avec un égal succès ; le premier dans *Nicomède:* le héros de cette

tragédie est un véritable *persiffleur*; et Racine, dans *Andromaque*, a donné le même caractère au personnage si fortement tracé d'Hermione [1]. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, on chargea, dans l'antiquité, plusieurs sages de la Grèce de faire son éloge : on nous a conservé

[1] On accorde *libéralement* à M. de Voltaire tous les genres de supériorité, quoiqu'il n'ait excellé que dans un seul, et qu'il ait été au-dessous du médiocre dans tous les autres, et l'on n'accorde à Racine que de l'élégance et de la sensibilité, quoiqu'il y ait dans ses admirables pièces autant de force et d'énergie que de douceur; de pureté, d'harmonie dans ses vers; on l'a niaisement comparé à une *colombe qui gémit dans des bosquets de roses*. Il n'a pourtant rien d'une *colombe* dans les rôles de Burrhus, dans les imprécations d'Agrippine, dans Roxane, dans Hermione, dans les fureurs d'Oreste; et quelle force, quelle élévation, quelle grandeur dans le rôle de Joad, et d'un bout à l'autre dans Athalie!.... Et comment ne pas accorder la gaieté la plus franche et la plus piquante à l'auteur de la comédie des *Plaideurs*? Cette comédie a de plus le mérite d'offrir une saine critique de la fausse éloquence, dans la scène si plaisante de Petit-Jean et de l'Intimé. Marmontel dit avec raison qu'une excellente parodie seroit celle qui porterait avec elle une bonne critique. Ce que présente le vers que nous citons :

Avocat, passons au déluge,

est un trait qui ne manquera jamais son effet. Comment ne pas admirer le talent supérieur de Racine, pour le genre lyrique, lorsqu'on a entendu les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*? et comment ne pas louer sa manière d'écrire en prose, quand on a lu ses Lettres sur Port-Royal? Et lorsqu'à force d'injustices on le dégoûta de travailler pour le théâtre, peut-on ne pas s'affliger qu'il n'ait pas fait alors un poëme épique, *Saint-Louis*, par exemple? nous n'aurions rien à envier à l'Italie et à l'Angleterre!...

ces éloges, qui sont tous d'une ironie sanglante, mais toujours noble.

EUGÈNE.

Il étoit impossible qu'un conquérant fût véritablement loué par des sages.

NELGIS.

Loué sans restriction, j'en conviens; cependant les Grecs ont été fort injustes pour Alexandre : ceux qui le suivirent dans ses conquêtes l'ont même calomnié ; mais il obtint l'éloge le plus flatteur et le plus précieux, celui des peuples vaincus : les Orientaux, comme on le voit par leurs livres, l'appeloient constamment leur père.

EUGÈNE.

Je savois qu'il leur montra beaucoup de douceur et d'humanité, et qu'il ne se fit point adorer en Perse [1].

[1] C'est ce que j'ai expliqué avec détail, il y a plusieurs années. Un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, qui a passé une partie de sa vie en Orient, dans les pays conquis par Alexandre, me contoit que les Orientaux, par tradition et par leurs livres, ont conservé la plus grande vénération pour la mémoire d'Alexandre : ils ne parlent de lui qu'avec amour et un profond respect. D'ailleurs, dans l'antiquité, les Orientaux donnoient au verbe *adorer* une acception

NELGIS.

Oui, la coutume des rois de Perse étoit de se faire servir à genoux, et c'étoit celle de plusieurs rois chrétiens, et même en Angleterre, depuis la prétendue réformation ; ce fut aussi, jusqu'à la révolution, celle des rois *très-catholiques* d'Espagne : j'ignore s'ils l'ont conservée. Alexandre, en s'emparant d'un pays, eut la bonne habitude, pour un conquérant, de prendre toujours leurs mœurs, les coutumes et les usages des peuples vaincus, et c'est un moyen sûr de s'en faire aimer ; car les peuples alors ne croient point obéir à un prince étranger, et quand ils ne changent point de domination par leur choix et par l'amour de la nouveauté, ils tiennent prodigieusement à leurs vieilles lois et à leurs anciennes coutumes.

EUGÈNE.

Je sens qu'il est très-nécessaire qu'un journaliste ait de l'instruction, qu'il sache bien l'histoire ancienne et moderne, la géographie, la mythologie, un peu de botanique, qui tient

toute différente de la nôtre : ce mot ne vouloit dire que *faire sa cour*, comme on le voit dans l'Écriture sainte ; en parlant des prophètes qui se rendoient au palais des mauvais rois, pour leur faire les prédictions les plus sinistres et les plus hardies, le texte sacré dit : *qu'ils alloient adorer le roi*, c'est-à-dire, qu'ils alloient faire leur cour.

essentiellement à la fable par plusieurs faits, et notamment par les métamorphoses et les consécrations [1]; il faut enfin qu'outre la littérature de son pays, il connoisse bien tout ce que les littérateurs étrangers peuvent offrir d'intéressant et de beau. Sans toutes ces connoissances, il fera sans cesse des méprises et des bévues impardonnables.

NELGIS.

Oui, comme j'en ai vu faire depuis vingt ans à des littérateurs, qui d'ailleurs avoient beaucoup d'esprit et de talent. L'un d'eux, qui n'existe plus (M. de Villeterque), en rendant compte d'un ouvrage nouveau, intitulé *Bélisaire*, dit que le début de cet ouvrage seroit

[1] Par exemple, lorsqu'on sait que le myrte ne souffre autour de lui, ni arbres qui lui soient étrangers, ni arbustes, ni une pointe d'herbe, et qu'il est absolument *exclusif*, on devine facilement pourquoi les anciens, si bons observateurs et si ingénieux, l'ont consacré à l'amour, le seul sentiment qui soit exclusif. Je n'ai fait cette découverte qu'il y a quinze ou seize ans, en questionnant le fameux botaniste portugois M. Coréa, sur les bois de myrte si communs dans son pays. Comme ce rapprochement n'avoit point encore été fait, j'en rendis compte dans un de mes ouvrages. J'avois entendu dire mille fois que cette consécration du myrte étoit ridicule, et convenoit beaucoup mieux à la rose, déjà consacrée à la beauté, dont elle est en tout l'image, par son éclat, sa fraîcheur et sa fragilité. On pourroit de même, avec la botanique et un peu d'histoire naturelle, justifier les anciens sur beaucoup d'autres points.

le plus beau morceau qu'on eût écrit en français, le plus dramatique, le plus rempli d'imagination, et il en fait le détail, si toutes ces choses, ajoute-t-il, *ne tomboient pas à faux, parce que Bélisaire n'étoit pas chrétien.* Il croyoit que Justinien et Bélisaire étoient païens!.....

EUGÈNE.

Cela est un peu fort; il n'avoit donc même pas lu le *Bélisaire* de Marmontel?

NELGIS.

Apparemment, ou il l'avoit oublié. Quoi qu'il en soit, ce beau jugement se trouve dans le *Journal des Débats*, et comme beaucoup de personnes ont des collections de ce journal, c'est un fait facile à vérifier.

EUGÈNE.

Croyez-vous qu'autrefois les journaux valussent mieux que les nôtres?

NELGIS.

Malgré tout le dénigrement de Voltaire, Fréron avoit beaucoup d'esprit, de la raison, de l'instruction, et souvent une gaieté naturelle et très-agréable. Aussi, l'*Année littéraire* est-elle aujourd'hui dans toutes les grandes

bibliothèques. Un excellent ouvrage périodique du même temps, c'étoit le *Journal des Savans*, rédigé par un homme du plus grand mérite, M. Gaillard.

EUGÈNE.

On a beaucoup et peut-être trop loué son *Histoire de François Ier*; mais il me semble que, de son vivant, on n'a pas rendu à *la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, une entière justice, et c'est pourtant, à très-peu d'erreurs près, un ouvrage du premier ordre.

NELGIS.

Ce qui vous étonne est cependant très-simple : l'*Histoire de François Ier*. ne dut pas déplaire aux philosophes, et *la Rivalité de la France et de l'Angleterre* excita parmi eux un grand scandale, parce que M. Gaillard y reconnoît nettement qu'il y eut du *miraculeux* dans l'histoire de Jeanne d'Arc, et ce qui choqua le plus, c'est qu'il le prouve.

EUGÈNE.

C'étoit un véritable délit.

NELGIS.

D'un autre côté, les philosophes protégèrent hautement et avec des éloges unanimes, sans

aucun mélange de critique, le plus froid ouvrage qu'on eût encore vu, fait par un homme de beaucoup d'esprit, enfin le *Bélisaire* de Marmontel.

EUGÈNE.

Ouvrage rempli d'invraisemblances choquantes; car il est inconcevable que Bélisaire, qui a passé vingt ans à la cour de Justinien, ne lui ait pas débité, durant ce temps, tous les raisonnemens philosophiques; et que Bélisaire, quoique aveugle, ne reconnoisse pas cet empereur au son de sa voix, qu'il a si souvent entendue pendant un si grand nombre d'années.

NELGIS.

Et quel ton dans tout l'ouvrage! L'empereur Justinien, le roi Gélimer et le grand Bélisaire y parlent absolument comme des bourgeois de la rue Saint-Denis; néanmoins, cet ouvrage a joui d'une très-grande réputation, et il est tout-à-fait tombé. Tels sont les fruits et les résultats des intrigues les plus heureuses.

EUGÈNE.

Et ce résultat fait naître une bien triste réflexion pour les gens de lettres et pour les artistes; c'est que le temps seul peut montrer si leur gloire est véritable, ou si elle est produite par la mode, le caprice ou la cabale.

Ainsi, lorsqu'ils meurent jeunes, ils quittent la vie sans se connoître eux-mêmes.

NELGIS.

Soyez tranquille, s'ils ont de la réputation, ils croient toujours qu'elle est fondée; s'ils n'en ont point, ils pensent que la postérité sera plus équitable.

Il n'y a guère que les inventeurs tels que le grand Corneille, La Fontaine, Molière, Quinault, qui aient été bien jugés dès leurs premiers essais : l'étonnement produisit pour eux la justice; ils seroient tous bien contens de nous, ainsi que Racine, en voyant notre constante admiration pour *Athalie*, son chef-d'œuvre, et pour tout son théâtre; mais si Ronsard revenoit au monde, quelle seroit sa surprise de se voir si complètement oublié, ainsi que tant d'autres qui ont été, sur la terre, enivrés de louanges! Notre peintre Boucher, si justement décrié aujourd'hui, du moins à certains égards, et qui eut, dans le dernier siècle, tant d'éclatans succès, que diroit-il, en apprenant que son genre, universellement méprisé, est banni de toutes les écoles de peinture? Il est vrai que plusieurs grands hommes anciens sont méconnus de nos jours; mais l'époque actuelle ne forme point, pour les générations précédentes, une véritable *postérité*,

un espace de temps (durât-il un siècle) consacré aux révolutions, à la politique la plus turbulente, aux spéculations d'argent, à la cupidité, aux désordres causés par les intrigues des factions, leurs inimitiés, leurs vengeances; le temps qui présente toutes ces choses n'est jamais qu'une *lacune* de postérité. Personne aujourd'hui ne s'entend ni ne veut s'entendre: comment pourroit-on bien juger? On rétracte sans pudeur ce que l'on a dit la veille; on veut de la férocité dans les amusemens, des baquets de sang dans les mélodrames, de l'extravagance dans la littérature; on regarde l'obscurité, le galimathias, c'est-à-dire le *romantique*, comme du génie; on confond avec la niaiserie et souvent l'indécence, le naturel et la grâce, le grotesque avec le comique; l'invraisemblable et le bizarre avec l'invention et l'imagination; enfin les contrastes avec les disparates.

EUGÈNE.

Tout cela est bien effrayant pour un jeune littérateur qui veut entrer dans une bonne route et ne la point quitter.

NELGIS.

Au contraire, et si j'étois à votre âge et à votre place, je me féliciterois d'avoir vu de telles singularités. Tout cela ne durera pas :

c'est la prédiction d'un de nos bons littérateurs, car nous en avons encore. Nous touchons au moment où le public, fatigué de folies, reviendra avec joie au bon sens; alors, avec un esprit juste, on pourra se distinguer par la seule raison.

EUGÈNE.

Je le conçois; elle sera devenue si nouvelle et si frappante!.....

NELGIS.

Telle seroit une petite lumière, mais bien pure, qui apparoîtroit dans de profondes ténèbres; jamais les lustres éclatans d'un beau salon n'auroient produit autant d'effet! . . . .

. . . . . .

CHAPITRE XI.

Du sublime en littérature.

EUGÈNE, NELGIS.

EUGÈNE.

Je suis, de toute manière, charmé de vous rencontrer, car je viens, avant tout, vous demander des consolations.

NELGIS.

Que vous est-il donc arrivé?

EUGÈNE.

Vous savez que j'ai un jeune frère?

NELGIS.

Eh bien?

EUGÈNE.

Il étoit dans un collége dirigé par les jésuites.

NELGIS.

Je comprends votre douleur.

EUGÈNE.

Celle de mon frère est inexprimable; il regrette amèrement des instituteurs inappréciables, et qui lui faisoient faire les plus grands progrès.

NELGIS.

Quel âge a-t-il?

EUGÈNE.

Quatorze ans, et tous ses camarades, sans exception, partagent ses regrets et son mortel chagrin.

NELGIS.

Cela est universel, et le plus grand éloge des jésuites est dans la bouche de leurs élèves.

EUGÈNE.

Me voici journaliste : je me suis engagé à ne parler que de littérature; mais je suis bien tenté de faire connoître tout l'intérêt que m'inspirent ces malheureux ecclésiastiques. J'exprimerai donc ce que je sens.

NELGIS.

Oui, mais ne mêlez point à ce juste hommage des raisonnemens et des réflexions politiques; n'oubliez pas, néanmoins, de citer l'exemple du grand Frédéric, qui, quoique roi

despote, et de plus hérétique, grand partisan alors des philosophes, résista à toutes leurs instigations, pour renvoyer les jésuites, et les établit loin de ses yeux, dans une de ses provinces catholiques (la Silésie), avec permission expresse d'instituer des colléges. Il a résulté de cette condescendance, que la prédiction du grand Frédéric a été strictement accomplie. Ce prince, si clairvoyant et si spirituel, écrivoit dans ce temps[1] : « Malgré ce que vous me dites, » je ne chasserai pas mes bons ignatiens; nous » avons besoin de bonnes écoles d'éducation, » et d'ici à trente-cinq ans, tous les savans et » les littérateurs distingués qui paraîtront dans » mes États, et même en Allemagne, sorti- » ront de leurs écoles ».

EUGÈNE.

Il n'en est rien arrivé de fâcheux pour la royauté?

NELGIS.

Les jésuites avoient pourtant beau jeu pour intriguer là loin des yeux du roi et dans une province catholique; ils se sont tenus constamment tranquilles, n'étant occupés que de leurs travaux instructifs, et quand on veut, comme

[1] Voyez les lettres du grand Frédéric à M. de Voltaire.

eux, en remplir tous les devoirs, et ce n'est qu'ainsi qu'on réussit à se faire un nom dans ce genre, on n'a certainement pas le temps de former des cabales.

EUGÈNE.

Mais concevez-vous cette haine implacable de certains journalistes contre les jésuites, en voyant leur expulsion? J'ai pensé que la générosité françoise ne permettroit pas de déclamer à présent contre ces infortunés; et que du moins nous serions quittes de ces violentes diatribes, qui ne sont plus que d'insipides et calomnieux radotages.

Je venois vous consulter sur mes lectures, et je ne vous en ai pas encore dit un mot.

NELGIS.

N'importe; je n'attends personne ce matin; ainsi nous ne serons point interrompus.

EUGÈNE.

Je viens de commencer la lecture des *Mélanges* historiques et littéraires d'un des meilleurs littérateurs du dernier siècle, Marmontel, mais en me défiant de ses principes moraux, qui alors n'étoient pas parfaits.....

NELGIS.

Et le goût se ressent toujours du manque

de cette perfection, aussi nécessaire à notre gloire humaine qu'à notre salut; aussi n'a-t-on jamais vu d'impie, d'athée déclaré, auxquels la postérité ait donné, dans la littérature, le titre de *grand* et de *génie sublime;* comme elle le donne à Pierre Corneille, Racine, Jean-Baptiste Rousseau, Pascal, Bossuet, etc.; il n'a manqué à Marmontel que des sentimens religieux, et l'étude approfondie des livres saints pour avoir un talent supérieur.

EUGÈNE.

J'ai déjà entièrement lu tout ce qu'il dit sur le *sublime;* il y a de très-bonnes choses, mais il y en a plus encore de très-médiocres, et même de mauvaises. Il range parmi les choses sublimes, un vrai verbiage de Cicéron; du moins selon moi; c'est sa définition de l'histoire, qu'il appelle *le témoin des temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, l'école de la vie, la messagère de l'antiquité.* Il n'y a pas une de ces maximes qu'on ne pût justement critiquer. Dans Sophocle, dit Marmontel, OEdipe, à qui l'on amène les enfans qu'il a eus de sa mère, leur tend les bras et leur dit: *Approchez, embrassez votre.....* Il n'achève pas, et comme le remarque Marmontel, le sublime est dans la réticence. Une chose plus sublime encore, est l'expression de Bossuet,

pour peindre le règne de l'idolâtrie : *Tout étoit Dieu, excepté Dieu même* [1].

NELGIS.

Mais je me rappelle que, dans ce même ouvrage de Marmontel, l'auteur qui, comme tous les beaux esprits de ce temps, n'avoit qu'une idée superficielle et confuse des usages de l'antiquité, s'extasie sur la sublimité du tableau du sacrifice d'Iphigénie, dans lequel le peintre Timante, désespérant de pouvoir rendre l'expression de la figure du malheureux Agamemnon, représente ce prince se voilant le visage. Marmontel, Voltaire, d'Alembert, et toute leur société, ignoroient que dans l'antiquité, tous les héros et tous les rois pensoient qu'il étoit contre leur dignité, qu'on les vît pleurer, ou qu'on pût remarquer la moindre altération dans leurs traits; c'est pourquoi lorsque OEdipe meurt, il se voile le visage avec un pan de sa robe, et que dans l'Odyssée, Ulysse, inconnu chez Alcinoüs, fait la même chose, pour cacher l'attendrissement que lui cause le récit du chantre Phémius [2].

[1] J'ai cité ailleurs le mot sublime d'un général espagnol au grand Condé, après la bataille de Rocroi : c'est Marmontel qui a eu le mérite de faire connoître ce beau mot, que j'ai trouvé dans ses Mélanges, dans ce même article de Marmontel.

[2] Nous faisons jouer des instrumens pendant nos grands

EUGÈNE.

D'ailleurs, quand l'usage dont vous parlez n'eût pas existé, l'idée de Timante n'étoit nullement *sublime*, et n'auroit montré, dans ce cas, que de l'adresse et de l'habileté qu'on a toujours en éludant une difficulté; et les artistes grecs n'ont jamais craint les plus grandes; ils ont su les vaincre dans le Laocoon, Niobé, etc.; et voilà le génie qui produit le *sublime* en tout genre.

NELGIS.

Remarquons que le *sexe sensible*, que les femmes n'étoient point assujéties à la loi de cacher leurs pleurs; chez tous les peuples policés, leur sensibilité morale bien dirigée a toujours fait une partie de leur gloire.

EUGÈNE.

J'ai lu dans Voltaire un grand éloge du ta-

repas, et les anciens, dans les mêmes occasions, avoient des chantres poètes qui chantoient des paroles de leur composition, faites pour amuser ou pour intéresser les hôtes qu'on recevoit. Ulysse, incognito, n'étoit point sous son nom, mais il voyageoit, et Phémus imagina qu'il entendrait avec plaisir le récit des héroïques aventures d'un célèbre voyageur moderne, et il chanta l'éloge d'Ulysse. On n'a point assez loué toutes ces inventions, que Marmontel ne remarque même pas.

bleau qu'on voyoit à Chantilly sur le grand Condé.....

NELGIS.

Et Marmontel n'a pas manqué de répéter cet éloge, dont tous les philosophes ont été les échos pendant plus d'un demi-siècle : ce tableau représentoit la muse de l'histoire déchirant de la vie du grand Condé les pages qui contenoient le détail de sa rébellion.

EUGÈNE.

Cette idée, loin d'être sublime, est fort défectueuse, puisque c'est l'histoire elle-même qui nous a transmis ce détail.

NELGIS.

Ajoutez à cela que le tableau, comme peinture, est excessivement mauvais : j'ignore ce que les révolutionnaires en ont fait.

EUGÈNE.

Nous parlions tout à l'heure des parodies ; que pensez-vous de ce genre d'ouvrage?

NELGIS.

Ce qu'en a dit Marmontel, qu'une parodie n'est bonne que lorsqu'elle forme une saine critique : « Alors on ne demanderoit pas si la » parodie est utile ou nuisible au goût d'une

» nation. Mais celle qui ne fait que travestir » les beautés sérieuses d'un ouvrage dispose » et accoutume les esprits à plaisanter de tout, » ce qui est pis que de les rendre faux[1]; elle » altère aussi le plaisir du spectacle sérieux » et noble : car, au moment de la situation » parodiée, on ne manque pas de se rappeler » la parodie, et ce souvenir altère l'illusion » et l'impression du pathétique. »

Marmontel, ainsi que tous les encyclopédistes, n'écrivoit pas avec une grande pureté; mais, à l'exception de quelques fautes de style, ce morceau contient de fort bonnes idées; il en est ainsi, en général, de ses *Mélanges*, que tout littérateur doit lire et méditer : on y trouve, en outre, des choses amusantes et curieuses sur notre vieille littérature, qu'il connoissoit assez bien, et par conséquent beaucoup mieux que M. de La Harpe, et même de Voltaire; après avoir comparé à l'avantage des temps modernes plusieurs poètes anciens et nouveaux, il ajoute : « C'est encore » pis, si l'on compare l'Hermione de Racine à » la Didiame qui la précéda; celle-ci, en ap» prenant la mort de Pyrrhus, s'écrie :

» Ah ! je sens que c'est fait ; je suis morte, autant vaut ;
» Hélas ! je n'en puis plus ; le pauvre cœur me faut !... »

[1] Il n'y a rien *de pis* que de rendre les esprits faux.

L'auteur fait encore beaucoup d'autres citations ridicules ; il cite aussi, non en critique, une strophe d'une ode de Malherbe, qu'il auroit pu citer plusieurs années après, en faisant un rapprochement très-curieux ; voici la strophe :

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours ?

Malherbe parloit de la Saint-Barthélemi, qui offrit, en effet, *d'abominables jours*, ce qui procura aux philosophes le plaisir de déclamer, pendant cent ans, contre le fanatisme religieux, et même contre la religion, comme si la religion étoit responsable des excès et des crimes qu'elle défend et qu'elle réprouve avec tant de force. Aussi Voltaire, dans un de ses momens lucides, a-t-il dit qu'il est de la plus grande injustice d'attribuer à la religion les excès de la superstition et du fanatisme, puisque la religion les condamne tous et qu'elle nous prescrit la charité, même envers nos ennemis et les infidèles.

EUGÈNE.

Le *fanatisme philosophique* [1] est bien autre chose.....

[1] C'est le titre d'un chapitre du livre publié, il y a plus

NELGIS.

Oui, car c'est assurément le *fanatisme philosophique* qui a produit notre révolution, et les *jours abominables* ont été infiniment plus longs et plus sanglans, et les conséquences de tous ces crimes plus terribles; outre les échafauds dressés partout, à toute heure, tous les jours, pendant deux ans, que l'on compte, s'il est possible, ce qu'il a dû périr de victimes dans les *noyades*, les déportations, les cachots, et enfin combien le chagrin et la terreur ont fait mourir de personnes et causé des maux et des infirmités pires que la mort. En songeant à toutes ces choses, on conviendra que le fanatisme des impies, qui ont abjuré toute religion, est infiniment plus sanguinaire et plus redoutable que le fanatisme de la superstition.

EUGÈNE.

Eh bien! si les philosophes écoutoient notre conversation, ils diroient que nous faisons l'apologie de la Saint-Barthélemi.....

NELGIS.

Quoique notre haine pour ce massacre soit

de quarante-cinq ans, par l'auteur de cet ouvrage, et qui est intitulé: *la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie.*

aussi profonde qu'elle est sincère. Mais revenons à Marmontel : voici encore une jolie épigramme citée dans ce même article, et d'un poète peu connu, nommé Callières :

De nos rentes pour nos péchés,
Si les quartiers sont retranchés,
Pourquoi s'en émouvoir la bile ?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu ;
Nous allions à l'hôtel-de-ville,
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

.....Mais, comme le temps passe ! regardez à la pendule.

EUGÈNE.

O ciel ! j'ai déjà manqué un rendez-vous d'affaires.

NELGIS.

C'est ce qui arrive souvent à votre âge, et je vous en gronderai, car il faut avoir de l'exactitude : cette qualité n'est pas brillante, mais elle est estimable et très-utile, ce qui vaut beaucoup mieux.

EUGÈNE.

Je vous promets de n'avoir jamais la prétention dans la société d'éviter le surnom de *méthodique*, et, pour vous le prouver, je vous quitte, afin d'aller sans délai réparer mon tort, s'il est possible.

CHAPITRE XLI.

Suite du précédent.

EUGÈNE.

J'ai été récompensé d'avoir sacrifié une conversation instructive, attachante, à l'obligation de terminer l'affaire la plus ennuyeuse..... Malgré mon petit retard, j'ai encore été le premier au rendez-vous : mon avocat est un homme du *bel air*, et qui par conséquent est bien loin de prétendre au *froid mérite* de l'exactitude ; il est enfin arrivé en jetant les hauts cris sur la multiplicité de ses affaires ; de mon côté, je me suis vanté de m'être arraché à un rendez-vous de plaisir pour me rendre à celui qu'il m'avoit donné.

NELGIS.

Permettez-moi de vous louer encore, d'appeler *un rendez-vous de plaisir* celui d'un octogénaire.

EUGÈNE.

Je n'ai dit que la simple vérité.

NELGIS.

Je le vois et je le sens; si c'étoit une flatterie, je vous en reprendrois: mais où en étions-nous restés hier?

EUGÈNE.

Toujours à Marmontel, et j'ai lu rapidement, ce matin, pendant qu'on me coiffoit, tout ce qu'il dit sur la comédie.

NELGIS.

Qu'en pensez-vous?

EUGÈNE.

Mais j'ai été content de cet article, ainsi que de tout ce qu'il dit sur les poètes grecs et sur la Mythologie.

NELGIS.

Quoi! vous êtes satisfait de son jugement sur *le Tartufe*.

EUGÈNE.

Il rend une entière justice à cette belle pièce.

NELGIS.

Si j'ai bonne mémoire, voici littéralement ce qu'il en dit: *J'avoue que, dans aucun genre, il n'est aucun plan qui m'étonne autant que celui du Tartufe;* précisément il loue ce qu'il

faut condamner : cette pièce admirable par les détails, par les caractères et par une verve surprenante de traits spirituels et frappans toujours inattendus, n'offre qu'un plan détestable. Conçoit-on qu'Orgon, ayant une femme charmante, jeune, belle, irréprochable, des enfans d'un premier lit tout élevés, s'étant toujours parfaitement bien conduits ; conçoit-on que cet homme, si heureux, préfère à tout cela un misérable donneur d'eau bénite, et surtout parce qu'il lui a conté qu'il s'étoit confessé d'avoir un jour tué une puce avec colère, et qu'enfin la pauvre dupe d'artifices si grossiers, si ridicules, finisse par se brouiller avec sa femme, avec son frère, par déshériter tous ses enfans, pour faire à cet hypocrite une donation entière de tout ce qu'il possède, sans en excepter sa maison, dont à la fin Tartufe le chasse, ce qui produit, et tout le monde en convient, le plus mauvais dénouement qui soit au théâtre.

EUGÈNE.

Je n'ai rien à opposer à une critique si raisonnable. J'ai toujours trouvé aussi qu'Orgon se désabuse par un petit moyen bien indigne du talent de Molière.

NELGIS.

Et bien invraisemblable ; car il n'est pas

croyable que Tartufe ose s'adresser avec tant d'effronterie à une femme vertueuse, qui lui a donné tant de preuves de mépris et de haine.

EUGÈNE.

Tout le monde est d'accord sur le dénouement, qui est bien mauvais.

NELGIS.

Il faut convenir qu'il falloit tout le talent de Molière pour faire excuser de si choquans défauts. Un admirable plan est celui du *Misanthrope*, le chef-d'œuvre des comédies, comme l'est *Athalie* de la scène tragique; rendre le Misanthrope amoureux d'une coquette qui n'aime que le monde et la dissipation, est une idée pleine de génie.....

EUGÈNE.

On ne peut y comparer que celle du Tasse, qui fait de son Armide coquette, artificieuse, une femme passionnée.

NELGIS.

Et quelle énorme difficulté Molière s'est imposée dans cette pièce! Il s'est bien gardé de copier le brutal et grossier timon des anciens; il a représenté, au contraire, son misanthrope

contraint et gêné par toutes les entraves de la politesse et de l'usage du monde.

EUGÈNE.

Voilà véritablement des conceptions de génie.

NELGIS.

Et quel plan aussi que celui de *l'Avare!*... Commencer une pièce par montrer un tel personnage au moment même où il est absolument forcé de faire une dépense extraordinaire, et de développer ainsi son caractère dès le commencement de la comédie, quelle exposition ingénieuse et naturelle ! Et la scène où son propre fils, sans le connoître, vient lui emprunter sur gages !... Voilà de vrais coups de maître...

EUGÈNE.

Vous rappelez-vous ce que dit Marmontel de la Mythologie ?

NELGIS.

La *riante* Mythologie ? Oui, à peu près.

EUGÈNE.

J'ai le volume dans ma poche : je vais vous lire ce morceau, qui est agréable. Il commence par faire l'énumération de tous les avantages que les poètes grecs avoient sur les nôtres, et il termine ainsi : (*Eugène lit tout haut.*)

« Enfin, une religion qui parloit aux yeux et

» qui animoit tout dans la nature, dont les mys-
» tères étoient eux-mêmes des peintures déli-
» cieuses, dont les cérémonies étoient des fêtes
» riantes ou des spectacles majestueux; un
» dogme où ce qu'il y a de plus terrible, la mort
» et l'avenir, étoit embelli par les plus bril-
» lantes peintures; *en un mot*, une religion
» poétique, puisque les poètes en étoient les
» oracles et peut-être les inventeurs : voilà ce
» qui environnoit la poésie épique dans son
» berceau » !

NELGIS.

Avec votre excellent esprit, mon cher Eugène, comment pouvez-vous supporter la fausseté de cette expression : *la riante Mythologie?*

EUGÈNE.

Tout le monde l'adopte.

NELGIS.

Faute de réflexion : il n'y a rien de riant dans la Mythologie que Vénus, la ceinture des Grâces, et quelquefois l'Amour. Je dis *quelquefois*, parce que, lorsqu'il fait commettre des crimes atroces, il n'est pas du tout *riant*.

EUGÈNE.

Mais Apollon et les Muses offroient d'agréables tableaux.

NELGIS.

Pas toujours ; car lorsqu'Appollon et Diane tuoient à coups de flèches les enfans de la malheureuse Niobé, ce n'étoit pas là un *riant* tableau. On trouve encore dans l'histoire d'Apollon, et dans celle des Muses, beaucoup d'autres traits qui ne sont pas plus gais. D'ailleurs, aucune fausse religion n'a gâté d'une manière aussi terrible les campagnes, les champs, les bois, les forêts, les fleuves, les lacs, et toute la nature entière. Que pouvoit-on se rappeler en se promenant dans les bois? Les licencieux, cyniques et difformes satyres.

EUGÈNE.

Et sur le bord de la mer, les monstres qui en sortoient sans cesse.

NELGIS.

Et les grottes retraçoient naturellement à l'imagination ces trois sœurs barbares, *les Lamies*, qui n'habitoient jamais que des grottes tapissées de lierre, et qui n'en sortoient que pour dévorer tous les petits enfans qu'elles rencontroient ou qu'elles poursuivoient. Et ces autres sœurs hideuses et cruelles, *les Grées*, qui n'avoient à elles trois qu'un seul œil et une seule dent?

EUGÈNE.

Ce qui, sans aucune sympathie, devoit naturellement les rendre inséparables.

NELGIS.

Je pourrois vous nommer bien d'autres monstres, dont l'existence est devenue fort obscure pour nous, mais qui ne l'étoit pas pour les Grecs. Et comme leurs métamorphoses attristoient les champs et la campagne ! Les fleuves et les lacs étoient formés du sang des victimes, des passions et du courroux céleste, ainsi que les rochers, les montagnes, les arbres et les fleurs...[1]

EUGÈNE.

Et les gouffres ? Ceux de Carybde et de Sylla.

NELGIS.

Et les Cyclopes, et les Centaures, et les Gorgones, l'Hydre de Lerne, les oiseaux horribles du lac Stymphale ; Échidna, mère de tous les monstres ; Cerbère, Égis, Orthrus, le Sphinx, la Chimère, Argus avec ses cent yeux ; les

[1] Les dieux, si vicieux et non moins extravagans, du paganisme, employoient indifféremment les métamorphoses, c'est-à-dire le même moyen pour récompenser la vertu ou pour punir le vice : c'est une étonnante absurdité.

Harpies, les Titans, les monstres appelés *Actorides* ou *Molionides,* qui naissoient avec deux têtes, quatre bras et huit jambes ; les féroces l'Estrigons, tant de divinités si infâmes qu'il est impossible de les dépeindre, et dont cependant les statues *ornoient* les campagnes ; tant d'autres d'une forme ridicule ou d'un aspect épouvantable ; tel que (outre Bellone) la Discorde, Némésis, déesse de la Vengeance ; les Furies, Méduse, la triple Hécate, ayant trois têtes ; l'une de femme, les autres de chien et de cheval ; Formida ou la Terreur, représentée sous la figure d'une femme, avec une tête de lion ; le dieu Anubis, avec sa tête de chien ; le difforme Vulcain ; Pan, avec ses cornes, ses pieds de bouc et son estomac parsemé d'étoiles ; les Sirènes, les Tritons, moitié hommes et moitié poissons ; les Pygmées, la Renommée, monstre ailé, d'une taille gigantesque, ayant autant d'yeux, de bouches, de langues et d'oreilles, que de plumes sur tout son corps, etc., etc. Toutes ces choses, et tant d'autres de ce genre que je passe, ne fournissoient pas, je crois, des *peintures délicieuses*...

EUGÈNE.

Mais les fêtes de Flore devoient être bien brillantes ?

NELGIS.

Nous savons pourtant que le sage Caton refusa d'y assister, parce qu'il s'y commettoit d'affreuses indécences, intolérables même pour un païen; mais Marmontel ne parle pas des fêtes de Bacchus, des orgies, des bacchanales, des fêtes de Bellone, dont les prêtres, dignes ministres de la *déesse du carnage*, parcouroient les rues, armés de grands fouets, avec lesquels ils frapoient indistinctement tout ce qu'ils rencontroient, et même les femmes grosses, dont plusieurs avortoient ou étoient grièvement blessées [1]. Quelle indignation n'éprouve-t-on pas quand on songe que ces horribles excès se renouveloient tous les ans!

EUGÈNE.

Il faut avouer que la Mythologie n'est rien moins que *riante*.

NELGIS.

Particulièrement en ajoutant à tout cela, l'historique entier de la Mythologie et de ses fausses divinités, en y comprenant celles dont

[1] J'ai déjà parlé, sous une autre forme, contre *la riante Mythologie*; mais lorsqu'il s'agit de détruire un préjugé bien enraciné, bien vieux, et devenu l'un des lieux communs de la littérature et même de la conversation, il faut y revenir à plus d'une reprise.

une plume honnête ne peut même pas tracer le nom, on n'y verroit que des incestes, des meurtres, des empoisonnemens, des forfaits monstrueux en tout genre. Les plus aimables divinités avoient toujours, dans leur histoire, quelques traits d'une atroce cruauté ; la chaste Diane, le brillant Apollon son frère, n'en sont pas exempts, non plus que l'élégant messager de l'Olympe, Mercure, qui protégeoit tous les voleurs, dont il étoit le dieu ; Vesta qui faisoit enterrer, toute vive, la vestale qui laissoit éteindre le feu sacré, et dont souvent un quart d'heure de sommeil involontaire causoit la mort.

EUGÈNE.

Et une mort effroyable.

NELGIS.

Minerve même, déesse de la sagesse, dans un mouvement d'orgueil et de colère, contre la fameuse brodeuse Arachné, eut le brutal emportement de lui jeter sa navette au visage, et de la changer en araignée.

EUGÈNE.

Cela est un peu violent, surtout de la part d'une institutrice ; car il me semble que Minerve elle-même avoit donné des leçons à cette malheureuse fille.

NELGIS.

Vous ne vous trompez pas. Arachné, en effet, étoit disciple de Minerve, dont elle reçut ce bel exemple de douceur et de bonté.

EUGÈNE.

Je vous promets de ne plus me servir de cette expression : la *riante Mythologie ;* je dirai la sombre ou la lugubre Mythologie.

NELGIS.

On se moquera de vous, mais vous aurez raison. . . . . .

CHAPITRE XLII.

De l'inégalité d'humeur.

NELGIS, MIRTALIN.

NELGIS.

Bonjour, mon cher Mirtalin; il y a long-temps que je ne vous ai vu, ce qui commençoit à m'inquiéter.

MIRTALIN.

C'est qu'il m'a été impossible, depuis plus de trois semaines, de pouvoir disposer d'un seul moment.....

NELGIS.

Je le conçois; un instituteur peut si difficilement quitter son élève!

MIRTALIN.

J'ai moins de temps que jamais, parce que, dans l'excellente place que je dois à vos pressantes sollicitations, on vient de me donner la double fonction de secrétaire de monsieur et de madame.

NELGIS.

Prenez-vous-en à votre charmante écriture et à votre parfaite orthographe : vous écrivez comme Tardieu ; quoique jeune, vous dédaignez l'écriture angloise.

MIRTALIN.

Oui, je la méprise ; elle n'a ni le mérite de la difficulté vaincue, ni celui d'embellir l'écriture qu'elle rend illisible, en dénaturant toutes les lettres : on abandonnera bientôt, j'en suis sûr, cette mode ridicule.

NELGIS.

En attendant, les hommes de cinquante ans et les vieilles femmes se sont empressés de la prendre pour se donner un air de jeunesse.

MIRTALIN.

Je crois qu'on ne doit adopter une mode que lorsqu'elle est commode ou jolie ; sans l'une ou l'autre de ces conditions, on doit la rejeter.

NELGIS.

De nos jours, on en rejeteroit un grand nombre. Je suis charmé de voir que vous garantirez avec soin votre élève de l'esprit novateur, qui

produit tant d'erreurs. Vous êtes toujours content de votre place?

MIRTALIN.

Enchanté : mon élève est charmant ; il a tout ce qui peut assurer le succès d'une bonne éducation : de la sensibilité, de l'esprit, des inclinations généreuses, de la docilité, un grand désir de s'instruire.

NELGIS.

Voilà un enfant parfait.

MILTALIN.

Il a encore une chose qui ne trompe point dans les enfans ; c'est un penchant naturel, une vive admiration et un profond respect pour les gens célèbres et distingués par une réputation universelle de talens supérieurs.

NELGIS.

C'est une bonne disposition ; mais il est très-important de la bien diriger, et qu'un jeune homme soit convaincu qu'il y a des réputations usurpées ; et qu'un auteur, dont les ouvrages offrent d'odieuses inconséquences, des passages licencieux, des principes corrupteurs, des obscénités, des impiétés, qu'un tel auteur,

malgré les beaux passages qu'on peu trouver, d'ailleurs, dans ses œuvres, ne mérité ni *respect*, ni *admiration*.

MIRTALIN.

Vous pensez bien que mon intention n'est pas de passionner mon disciple pour des auteurs sans morale, sans principes, et pour des ouvrages qui, dépourvus de plan, d'harmonie, manquent essentiellement d'utilité, de goût, de raison, de vraisemblance (dans mille détails), d'invention et de génie.

NELGIS.

Cependant ces ouvrages sont fameux; il voudra les lire un jour.....

MIRTALIN.

Il les lira avec moi, à la fin de son éducation. J'en passerai les turpitudes, et quant au reste, j'insisterai sur les défauts énormes et grossiers, sur l'incohérence, l'insigne mauvaise foi, les mensonges multipliés, les atroces calomnies, les plagiats, l'absurdité des inconséquences.

NELGIS.

Vous lui donnerez ainsi une bonne cuirasse et un excellent bouclier qui le préserveront

des plus cruelles blessures que l'on puisse recevoir, celles qui se font à l'esprit et à l'âme. Mais revenons à vous, mon cher Mirtalin; vous êtes donc toujours satisfait du baron et de la baronne?

MIRTALIN.

Je leur suis attaché du fond de l'âme; ils sont, l'un et l'autre, d'une extrême bonté, et du commerce le plus agréable; il est bien dommage que madame la baronne n'ait pas une humeur plus égale; néanmoins elle n'est jamais désobligeante; mais tantôt elle est communicative et gaie, tantôt elle est grave et silencieuse.

NELGIS.

C'est qu'elle est naturelle et ne se contraint point dans son intérieur; l'inégalité d'humeur est fort différente des caprices et de ce qu'on appelle avoir de l'humeur. Si l'on se montroit toujours tel qu'on est, on n'auroit jamais deux ou trois jours de suite le même extérieur. Quand on se porte parfaitement bien, communément on est gai; quand on a mal à la tête, on n'a pas envie de rire, et moins encore lorsqu'on a quelques peines secrètes de cœur.

Les femmes, souvent esclaves dans leur intérieur, sont beaucoup moins gênées que nous dans la société; elles n'ont pas toute la

gêne de politesse et de respect que la bienséance et l'usage du monde nous imposent. Le rôle d'une femme, dans le monde, est purement passif, du moins si elle est douée de la retenue et de la modestie qui doivent la caractériser.

MIRTALIN.

Mais cela est vrai. On parle toujours des contraintes insupportables de la position des femmes, et je vois qu'au contraire elles sont, dans la société, beaucoup moins assujéties que nous; objets, dans un cercle, des hommages, des soins et des égards de tous les hommes, elles sont là pour recevoir toutes les avances et pour n'en faire aucune; il faut que toutes les attentions soient dirigées vers elles, que tous les témoignages de respect leur soient prodigués, et l'on n'exige d'elles que la simple expression de la politesse, dont toute bonne éducation fait aisément prendre l'habitude.

NELGIS.

Ainsi leur rôle, comme vous le voyez, n'a rien de difficile et n'est point embarrassant; et jamais le nôtre n'est aisé; souvent même il est fort ennuyeux: nous devons les mêmes prévenances aux femmes les plus laides, les plus vieilles ou les plus maussades, ainsi qu'à celles

qui sont spirituelles et jolies; enfin, dans toutes ces choses, il faut éviter tout ce qui ressemble à la fatuité, et que jamais notre galanterie chevaleresque et françoise ne puisse être confondue avec l'amour.

MIRTALIN.

Que pensez-vous des femmes capricieuses?

NELGIS.

J'excuse tout-à-fait l'inégalité d'humeur qui est toujours sans bouderie, sans impertinence, sans désobligeance; mais je hais les caprices. La *Céliante* de Destouches m'a toujours paru insoutenable. Je ne conçois pas comment on peut trouver aimable une personne boudant sans sujet, se plaignant sans raison, paraissant vous haïr quand la veille elle avoit l'air de vous adorer. Enfin, un enfant grossièrement gâté et se livrant à toutes ses fantaisies les plus ridicules, je crois même que ce caractère n'est jamais naturel; il se forme, par la flatterie, de mauvaises habitudes, de faux calculs.

MIRTALIN.

Toutes ces personnes capricieuses, quand elles sont jolies et qu'elles ont un peu d'esprit, c'est-à-dire de la vivacité et quelques saillies heureuses, entendent continuellement répéter

qu'elles sont extrêmement *piquantes*, elles s'encouragent ainsi et prennent, peu à peu, cet odieux caractère, qui devient surtout intolérable quand on n'est plus jeune.

NELGIS.

J'ai vu jadis, dans le grand monde, la marquise de F....., très-célèbre par sa figure, ses caprices et ses petites folies. Un soir qu'elle se distinguoit particulièrement dans ce genre, et que tout le monde rioit aux éclats, un Anglois, admis dans cette société, M. Walpole, observoit, sans même sourire, toutes ces singulières gentillesses; quelqu'un lui demanda ce qu'il en pensoit. Cela me paroît, dit-il, très-neuf et assez plaisant; c'est une drôle de femme à rencontrer : mais que fait-on de cela à la maison?

. . . . . .

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

NOTES

RENVOYÉES A LA FIN DE L'OUVRAGE.

(1) « On désigne sous le nom général de Mont-
» d'Or, une masse de montagnes dont la circonfé-
» rence est estimée vingt lieues. Elles doivent ce
» nom à la plus haute d'entre elles, célèbre par ses
» eaux thermales et ses bains.

» Au-dessus du village des bains est une belle et
» magnifique vallée formée principalement par qua-
» tre montagnes : à droite, le Rigolet et Lucleigue; à
» gauche, une langue, celle-là même d'où sortent les
» eaux thermales des bains; puis Servielle, que le
» peuple avoit nommée l'Écorchade, à cause des ra-
» vins dont elle est sillonnée. Le Rigolet est une
» montagne à cime ronde, à 230 toises au-dessus du
» village, et couverte de verdure et de bois, ou
» plutôt ce n'est qu'une immense roche volcanisée,
» sur la calotte de laquelle s'élèvent d'énormes
» prismes de basalte. Les gens du pays l'appellent
» *le Capucin*, parce que, parmi ces prismes, il en

» est un isolé de la montagne, et dont, en effet, la » forme pyramidale représente assez bien un capu- » cin, manteau sur l'épaule et capuce en tête. La » vallée s'ouvre du sud au nord, et a près d'une » lieue et demie de long; elle est couronnée à son » extrémité supérieure par le Mont-d'Or, la plus » haute montagne d'Auvergne, et qui donne à la » fois son nom et au lieu des bains et à la chaîne des » hauteurs voisines. On diroit que ce mont célèbre » est placé là par magie; il ferme la vallée de sa large » base, s'arrondit autour d'elle un demi-cercle, et, » s'élevant par une pente peu rapide, forme un » vaste amphithéâtre qu'occupe une forêt de sapins. » On voit s'épanouir, des uns au-dessus des autres » des arbres à tiges élancées, à feuilles de dard; et » leurs cimes caduques, ainsi que leur physionomie » sauvage, produisent un effet inconcevable; mais » ce qui rend par-dessus tout le tableau majestueux, » c'est la masse effrayante de la montagne, dont le » sommet, effilé en cône, domine la vallée et se ter- » mine à 512 toises d'élévation au-dessus du sol des » bains. De quelque considération qu'elle soit, et par » sa hauteur et par son étendue, néanmoins c'est » à un foible ruisseau qu'elle doit son nom. Ce ruis- » seau s'appelle *Dor*; il y prend sa naissance non » loin d'un autre nommé Dogne, et s'en précipite » sous la forme de cascade. Les deux sources vont » se confondre dans la vallée, et leurs eaux, en se » mêlant, donnent à la rivière qu'elles forment » ensemble le nom de Dordogne.

» Le lieu d'où s'élance la Dor est un large ravin

» vertical, qui, se rapprochant vers le lac par ses
» deux côtés, et se terminant en pointe, offre au
» loin la figure d'un triangle. Le fond rouge du ra-
» vin rend plus éclatant encore l'argenté brillant de
» ses eaux. Partout ailleurs, cette riche et sauvage
» décoration seroit admirée, même isolée de tout
» ce qui l'entoure. Ici, elle ravit, parce qu'elle est le
» dernier trait d'un tableau magnifique. Elle attire
» et fixe irrésistiblement les regards, parce qu'enfin,
» à la hauteur proportionnée où elle se trouve, on
» la croiroit une perspective posée là comme à des-
» sein, par le choix de l'art le plus habile, ou plu-
» tôt par la baguette d'une fée puissante. Cependant
» cette même cascade, dont le site et les détails,
» adoucis au loin par l'illusion de la perspective, se
» montrent sous des formes ravissantes, si l'on ne
» craint pas d'essuyer quelques peines, même de
» courir quelques risques pour la considérer de près,
» on la trouvera horrible. La cascade a une hauteur
» considérable; mais outre qu'en avant sont des ro-
» ches qui en cachent une partie vers le bas, elle
» rencontre dans sa chute plusieurs proéminences
» ou étages de laves, sur lesquels elle est obligée de
» couler, et ces obstacles, en la coupant pour ainsi
» dire en tronçon, nuisent au genre de beauté que
» lui imprimeroit son déploiement tout entier. Elle
» tombe dans une sorte de puits qu'elle s'est creusé;
» puis, s'échappant par un ravin profond, devenu
» son lit, elle va, en suivant la pente de la monta-
» gne, parcourir la vallée et s'unir à la Dogne. Si
» l'on ne veut connoître que le Mont-d'Or, un che-

» min particulier y conduit. Il est même possible » d'arriver à cheval jusqu'à la base du cône qui le » termine et qu'on nomme le Pic-de-Lacroix. Mais, » à moins d'être accoutumé aux périls des monta- » gnes, il ne faut point affronter celui du Pic. Beau- » coup de personnes ne se verroient point sans ef- » froi sur la pointe de cette quille, et de tous côtés » entourées de précipices. Il règne sur le Mont-d'Or » et dans ses environs un froid extrêmement vif; » souvent au mois d'août on y voit de la neige. . .

» . . . . . .

» Il faut descendre dans la vallée : de nouveaux ob- » jets y attirent les regards de l'observateur, car » cette belle vallée n'offre qu'une vaste collection de » curiosités où la nature nous abandonne le choix.

» *Le ruisseau de la Cascade.* — La Dordogne » reçoit un ruisseau qui porte le nom de Cascade, et » qui forme effectivement la plus célèbre de toutes » les cascades de l'Auvergne. Cette cascade, qu'il ne » faut point confondre avec celle de la Dor, est à » peu de distance du village.

» Le ruisseau tombe d'une montagne volcanisée, » que les eaux, en la creusant depuis tant de siècles, » ont entr'ouverte à une très-grande profondeur; » les couches qu'elles ont mises ainsi à découvert, » nous prouvent qu'elle fut formée par les diverses » éruptions du volcan.

» On peut monter à la cascade par le ravin de » son ruisseau : il est vrai que la fatigue est extrême; » mais aussi quand on est sensible aux beautés de la » nature, par quel plaisir on est dédommagé !

» Ce ne sont pas seulement la roideur et l'escar-
» pement de la montagne qui rendent plus pénible
» cette route singulière, c'est surtout l'immense
» quantité de laves qu'on y rencontre en blocs de
» toute grosseur; il en est d'énormes que la pente du
» terrain a fait rouler jusqu'au ruisseau. L'eau ar-
» rêtée par leur masse, blanchit, écume et ne peut
» couler qu'en les tournant, ou, s'ils n'ont qu'une
» hauteur médiocre, elle les franchit, retombe en
» nappe de l'autre côté; et, dans son cours, sautant
» ainsi de roc en roc, elle forme cent cascades, dont
» la moins belle seroit une merveille dans nos parcs.

» Au milieu de tout cet amas de laves, monument
» d'un grand incendie et de décombres d'une im-
» mense ruine, la nature a fait naître de la verdure
» et des arbres. Les masses volcaniques, dont la base
» est baignée par l'eau, sont toutes couvertes de pe-
» louse à leur partie supérieure; des sapins et des
» frênes bordent le ruisseau. Quelques-uns ont pris
» racine dans les fentes d'un bloc; d'autres, abattus
» par les tempêtes, sont tombés à travers le courant.

» L'on arrive enfin au haut de la montagne, et
» alors se déploie devant vous tout entière, sa vaste
» et superbe décoration; c'est une immense coulée
» de basalte qui, haute de 60 pieds et terminée par
» une surface plane, est venue sur la montagne
» s'arrondir en demi-cercle. Cette enceinte ovale,
» malgré sa largeur et sa profondeur, est presque
» aussi régulière (si l'on en excepte un endroit qui
» s'est affaissé par des éboulemens), que pourroit
» l'être l'amphithéâtre d'une de nos salles de specta-

» cle. Dans certaines parties, elle repose sur des » cendres volcaniques; dans d'autres, elle a formé » des colonnes prismatiques; il en est où la lave pa- » roît avoir été mal fondue; mais partout elle se » décompose, et comme les éclats se détachent per- » pendiculairement par écailles et par lames, la » masse, dans sa hauteur, paroît taillée à pic. Vers » le fond de l'enceinte, les parties inférieures de la » base ont beaucoup plus souffert de la dégradation. » Par un effet local, elles se sont creusé, sous la » coulée de basalte, une sorte d'arceau ou de portique » fort long, sous lequel on peut se promener à cou- » vert. Quelque frappant que soit le spectacle de » cette galerie si extraordinaire, de cette enceinte si » haute et si régulièrement arrondie, cependant à » peine a-t-on le temps de les admirer, tant la cas- » cade attire puissamment les regards.

» C'est au centre de l'enceinte que celle-ci est » placée, comme dans le point de vue le plus favo- » rable; c'est de ce demi-cercle, haut de 60 pieds, » qu'elle se précipite; mais sa chute est telle, les » laves sur lesquelles elle tombe la font rejaillir avec » tant de force et en parties si fines, qu'elle forme » une brume, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, » une poudre d'eau qui mouille lors même qu'on est » à une certaine distance.

» Après une pluie, ou la fonte des neiges, l'eau, » devenue rivière rapide, s'élance impétueusement, » par une courbe très-allongée, dans son bassin, et » va s'épandre avec fracas bien au-delà du lieu or- » dinaire de sa chute. En été, ce n'est qu'un sim-

» ple ruisseau, tombant perpendiculairement, ou » n'ayant qu'un jet foible et égal dans sa largeur : on » diroit un drap d'argent qu'une main invisible dé- » ploie à la cime du massif de basalte, et qu'elle » laisse flotter vers sa base. Si le vent est assez fort » pour l'agiter, et si le soleil peut en même temps le » frapper de ses rayons, il se présente sous mille » formes changeantes. A chaque instant, selon que » le vent a plus ou moins de prise sur cette nappe » d'eau, on la voit s'étendre, se diviser, se rétrécir, » s'arrondir en colonne, ou s'épanouir en éventail; » quelquefois, jetée contre la roche et déchirée par » les aspérités qu'elle y rencontre, elle forme, dans » certains endroits, une pluie à larges gouttes, tandis » que, dans d'autres, elle tombe sous la forme d'une » vapeur blanche ou d'une écume à gros flocons.

» Au milieu de toutes ces ondulations si mobiles, » la réfraction des rayons du soleil produit des ef- » fets de lumière ravissans, et quelquefois même » toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Le vent n'im- » prime-t-il à la cascade qu'un doux balancement, » les couleurs semblent suivre son mouvement et se » balancer comme elle. Dans des momens de calme, » c'est une blancheur si éblouissante, que l'on croi- » roit l'eau changée en un torrent de lumière. Enfin, » le courant se divise-t-il en filets ou se disperse-t-il » en gouttes, alors tout étincelle; ces gouttes pa- » roissent du feu; mais ce feu, semblable à celui de » certains artifices, a toutes les couleurs possibles. » Un poète représenteroit ce spectacle comme une » pluie de diamans, de rubis, d'émeraudes, et de

» toutes les pierreries; et malgré l'exagération que » semble annoncer cette peinture, le poète auroit » raison. »

Le plus curieux de tous les volcans éteints est celui qu'on appelle *Bouches de Chalucet.* « On appelle » Chalucet un hameau situé à une grande lieue au » nord de Pont-Gibaud, et composé de six ou sept » masures couvertes en paille. Il faut quitter ses » chevaux dans ce lieu, descendre à pied la monta- » gne, et s'avancer vers un vallon que traverse la » Sioule.

» Après quelques pas, l'oreille est frappée d'un » bruit sourd et lointain dont on ne peut d'abord » deviner la cause, mais que bientôt on distingue » pour celui d'une eau courante, peu considérable » en lui-même, mais grossi et renvoyé au loin par » les échos du vallon; il ressemble, à une certaine » distance, au mugissement des vagues de la mer: ce » n'est pourtant que le murmure de la Sioule, qui, » descendue du voisinage du Mont-d'Or, coule en » cet endroit sur des laves, et gronde entre les mon- » tagnes dont elle est obligée de suivre les sinuosi- » tés. Dans la saison des pluies et à la fonte des nei- » ges, ce torrent s'élève très-haut; dans les séche- » resses, au contraire, à peine son lit a-t-il quelques » pouces d'eau; mais alors l'espace qu'il abandonne » se couvre d'une pelouse verte, et c'est sur ce ga- » zon frais qu'il faut descendre pour considérer le » volcan dans la perspective la plus favorable.

» Il consiste en un massif de laves, qui, quoique » adossé contre la montagne et placé vers sa base,

» est cependant assez considérable pour paroître, du
» lieu où l'on est, la surmonter et en former la
» cime. La face antérieure présente plusieurs bou-
» ches horizontales, dont quatre entr'autres offrent
» l'aspect d'antres et de cavernes qui ont servi au-
» trefois de couloirs aux matières fluides et enflam-
» mées : ces matières formèrent sept coulées qui,
» maintenant séparées par des lits de fougères, s'é-
» lèvent perpendiculairement sur le penchant de la
» montagne. Les plus considérables des sept sont les
» deux extérieures : elles partent chacune d'une des
» extrémités du massif volcanique et s'en éloignent
» en décrivant une courbe qui le dérobe de beau-
» coup. Formant ainsi aux autres coulées une sorte
» d'enceinte, et au massif lui-même deux espèces
» d'ailes en avant-corps, elles vont, par une pente
» très-rapide, se jeter dans le lit de la Sioule, où
» jadis elles furent arrêtées par une montagne de
» granit qui est de l'autre côté de la rivière. Au
» grand effet de ce spectacle, s'en joint encore un
» autre, celui des bouches elles-mêmes, dont les
» unes, comme si elles venoient de s'éteindre, ont
» le noir foncé de charbon; tandis que les autres,
» rouges et ardentes comme le feu, paroissent en-
» core embrasées. Nul volcan n'inspire au voyageur
» le même degré d'intérêt, aucun ne retrace mieux
» à ses regards ce phénomène terrible. En effet,
» tout autre volcan que l'on considère n'offre de dé-
» bris calcinés, et l'imagination est obligée de faire
» un effort sur elle-même pour retracer le tableau
» de ce qui a dû être. Mais ici, le volcan semble en-

» core ce qu'il fut autrefois. La situation horizontale » de ses bouches l'a conservé intact : on diroit qu'il » ne lui manque plus que des flâmmes, et l'on re- » grette presque de n'être point arrivé plutôt pour le » voir brûler. . . . . » . . . . . » Après avoir considéré le volcan au bord de la » Sioule et à son point de perspective, il faut gravir » la montagne pour le voir de près et jouir de tous » ses détails. On peut même, à l'aide des proémi- » nences qu'offre sa lave, grimper dans les caver- » nes. L'entreprise néanmoins exige quelque adresse » et n'est pas sans danger; car si le pied venoit à » glisser, ou que la tête tournât, à coup sûr on rou- » leroit au pied de la montagne, et l'on y seroit in- » failliblemet brisé.

» Il faut savoir qu'une des propriétés des laves est » de s'échauffer promptement au soleil. Soit que » cette vertu d'absorber ses rayons, tienne à leur » nature ou à leur couleur, il est certain qu'en peu » de temps elles y deviennent brûlantes, et peut- » être est-ce en partie à cette cause qu'il faut attri- » buer ces chaleurs suffoquantes qui, tous les ans, » font périr plusieurs personnes dans les pays des » montagnes. La lave de Chalucet, échauffée dès le » matin par un soleil étincelant, brûle si fort, qu'à » peine peut-on y porter la main. Pour croire que » cette chaleur n'est pas celle du volcan même, il » faut presque un effort de raison ; l'illusion aug- » mente encore quand on entre dans les cavernes, » et que, touchant ces gueules béantes par où avoit

» ruisselé la montagne en flammes, l'une s'offre
» avec ce noir luisant d'une matière qui vient de s'é-
» teindre, et l'autre avec ce rouge ardent d'une ma-
» tière qui brûle encore. Cette grotte a environ
» deux toises de profondeur.

» *Le lac Pavin.* Placé dans le cratère d'un ancien
» volcan du Mont-d'Or, à peu de distance de Besse,
» ce lac est un des plus beaux et des plus singuliers
» de l'Auvergne : ce qui l'embellit beaucoup, c'est un
» rideau de verdure, qui, s'élevant sur ses bords à la
» hauteur d'environ 125 pieds, le suit dans son con-
» tour et le couronne agréablement. Quoique cette
» ceinture ait un talus si escarpé qu'on ne peut y
» marcher, elle est presque partout revêtue de pe-
» louse : une grande partie est même couverte de
» bois. Au temps où ce volcan étoit en action, il
» avoit, dans sa couronne, une échancrure par la-
» quelle s'écouloient les substances liquides qu'il vo-
» missoit. Actuellement, c'est par-là que le lac dé-
» borde; l'eau y coule sur un lit de laves, qui forme
» une sorte de réservoir, puis elle tombe en cascade
» dans un canal qu'elle s'est creusé sur le penchant
» de la montagne, et gagnant un vallon, elle va se
» jeter avec la Grouze dans l'Allier, près d'Issoire.
» Elle est dans le lac d'une si grande limpidité, que
» sa vûe seule fait naître la soif : elle conserve sa pu-
» reté jusqu'à la Grouze, où elle commence à se
» troubler. Il faut encore remarquer que le rideau,
» à mesure qu'il approche de la digue de lave, di-
» minue de hauteur, et vient insensiblement se con-
» fondre avec elle. C'est par-là que l'on monte au

» lac et qu'on peut le voir. Le bord inférieur du » bassin forme une banquette horizontale qui s'a- » vance de 12 à 15 pieds sous l'eau. Dans cet es- » pace, elle est couverte de fragmens de lave placés » près les uns des autres comme des pavés. Le fond » du lac a la forme d'un entonnoir; il n'a ni limon » ni plantes aquatiques. On y a vu quelques poissons; » mais on ignore si le lac en renferme beaucoup ; on » ne peut bien l'examiner que l'hiver, quand il est » gelé. On avoit aussi profité de la glace pour son- » der l'abîme, que l'on croyoit jadis sans fond. En » 1770, un ingénieur, nommé *Chevallier*, eut la » hardiesse de faire le tour du lac sur un radeau fait » de claies d'osier et recouvert de fagots. Sur ce fra- » gile navire, il apprit, par le moyen de la sonde, » qu'il planoit sur un abîme de 248 pieds de pro- » fondeur. Sans doute le cratère étoit encore plus » profond, lorsque c'étoit le foyer d'un volcan. » L'explosion d'un coup de fusil dans l'enceinte du » bassin, occasione un bruit singulier, qui dure » plusieurs secondes, circule et roule d'écho en » écho autour du lac, et revient à l'endroit d'où il » est parti. Le lac a environ une demi-lieue de tour.

» *Le Saut de la Saule.* La plus curieuse de toutes » les chutes d'eau, la plus propre à produire une » forte sensation, est celle qu'on nomme *Saut de la* » *Saule.* Ce nom lui vient d'un domaine voisin ap- » pelé ainsi : elle est formée par la rivière de Rue, » et se trouve dans la partie occidentale d'Auvergne, » près du hameau de Saint-Thomas, à une demi- » lieue de Bort. Rien de plus affreux que le site qui

» l'entoure; c'est un amas de monticules d'un gra-
» nit schisteux, qui de toutes parts ne montrent que
» des pointes décharnées et des cimes arides. Le
» temps, auquel rien ne résiste, attaque peu à peu
» leur superficie; il la détache, l'enlève par grandes
» écailles, et sous leurs débris, il ensevelit leur base.
» Plusieurs d'entre eux ont, sur leur croupe, quel-
» ques taillis maigres et quelques arbres rabougris.
» Sans cette apparence de vie et de végétation, la
» nature, en ces lieux, paroîtroit morte, et l'on se
» croiroit dans le désert le plus sauvage. C'est à
» travers tout ce semis de buttes hideuses qu'on par-
» vient au Saut de la Saule, et l'on remarquera que,
» parmi les cascades dont on a déjà parlé, celle-ci
» est la seule qui ne soit point formée par une ro-
» che de lave. Quoique la Rue, à l'endroit du Saut,
» soit resserrée entre des hauteurs, quoique ce soit
» une rivière considérable et surtout dans ses crues,
» cependant, malgré cet étranglement, son lit reste
» fort large encore, et suffiroit à son cours. Mais
» dans le canal s'élève une roche de granit, longue
» de plusieurs centaines de pas, et dont la tête, assez
» grosse pour le remplir et le fermer entièrement,
» est en même temps assez haute pour le dominer
» de beaucoup. L'eau ne pouvant, à cause de son
» encaissement, s'épandre d'aucun côté pour éviter
» et tourner le rocher, elle a été forcée de le fran-
» chir par ses parties les plus basses, et elle s'y est
» creusé un passage vers sa rive gauche. C'est dans
» ce large sillon qu'elle coule; elle s'en précipite
» presque à l'instant par une chute de 20 à 30 pieds,

» et tel est ce qu'on appelle le Saut. La Rue a par
» elle-même une extrême rapidité, et le resserre-
» ment qu'elle éprouve à sa cataracte, l'obligeant à
» passer tout entière par un fossé qui n'est qu'une
» très-petite partie de l'espace nécessaire à son cours,
» ajoute infiniment à sa violence. Elle s'y jette avec
» une telle impétuosité, l'air qu'elle chasse est pous-
» avec une impulsion si forte, que plus de 50 pas
» avant d'arriver au Saut, l'on sent la bruine qu'elle
» élève et le vent qu'elle produit. Cette rosée abon-
» dante est causée par des parties du courant qui,
» atteignant certaines pointes saillantes du rocher,
» en sont repoussées à une grande hauteur, et vont
» retomber dans les environs divisées en molécules
» invisibles. De ces commotions de l'air, de ces chocs
» de l'eau résultent un bruissement et un fracas qui
» retentissent au loin, et dont l'oreille est assourdie;
» la rivière elle-même, froissée et brisée dans toutes
» ses parties, tombe en écume. Le lit qu'elle s'est fait
» au-dessous de sa cataracte est très-profond; mais
» arrêtée par les détours et les saillies de la roche à
» travers laquelle elle coule, elle paroît n'avoir plus
» de mouvement que pour tourbillonner. Sa force,
» quoique différente en apparence, est néanmoins
» toujours la même. Elle exerce contre les flancs du
» rocher l'action gyratoire de ses tourbillons; et ce
» qu'on auroit peine à croire, c'est que, malgré
» toute la dureté de ce rocher, ceux-ci sont minés
» circulairement en profondeur, comme l'eût pu
» faire une meule tournante, et qu'ils s'y sont pra-
» tiqué des enfoncemens en forme de niche, dans

» lesquels ils tournent et creusent toujours. Plus loin,
» le lit s'agrandit; enfin il devient fort large; mais la
» rivière, quoique beaucoup plus libre, n'avance
» néanmoins qu'en continuant de tourbillonner
» très-rapidement encore : à mesure qu'elle s'étend,
» son écume s'étend avec elle; sa surface en est pres-
» qu'entièrement couverte, et cette blancheur étran-
» gère la surnage même et l'accompagne fort loin :
» au reste, ce phénomène n'est point particulier à la
» cataracte d'Auvergne. L'histoire du Saint-Laurent
» nous en offre de pareils, et la Gaule n'est en petit
» que ce qu'est en grand le Saut de Niagara et toutes
» les cataractes du même genre. Dans le temps des
» grandes crues, la bouche du Saut ne suffit pas à
» l'écoulement de toutes les eaux qu'amène la Rue.
» Elle se jette de l'autre côté, vers la rive droite, et
» trouve là une seconde ouverture plus élevée que
» la première, mais plus large, et par où son trop
» plein déborde. Ce bras ne fait point cascade comme
» l'autre; il coule sur la roche, en suivant sa pente,
» et la parcourt dans sa longueur; mais quoiqu'il
» n'y coule que pendant un certain temps de l'an-
» née, néanmoins il l'a rongée d'une manière étrange.
» Dans certains endroits, ce sont des niches latérales,
» formées par les tournoiemens d'eau, et dont quel-
» ques-unes ont jusqu'à 6 pieds de profondeur;
» dans d'autres, des sillons en longueur pareils à
» ceux que le soc pratique dans les champs labourés.
» Ici, c'est un vaste bassin oblong qui, même après
» la fin des débordemens, conserve encore 6 à 7
» pieds d'eau; là, de larges trous circulaires, cavés

» perpendiculairement en forme de puits. On ne » peut croire à ces puits que quand on les a vus, ou » plutôt, pour imaginer ce qu'a opéré le travail » d'une eau en fureur, il faut le voir. »

Extrait du livre intitulé : *Guide ou Itinéraire du voyageur en France*, par M. Richard, employé aux postes, ingénieur-géographe.

(2) « Le siége le plus mémorable qu'elle soutint » est celui du 27 septembre 1567, à la suite duquel » elle fut presque détruite. Elle possède un beau » quai, une salle de spectacle; et au nombre de ses » édifices, on remarque l'Hôtel-de-Ville, l'ancien » palais Mont-Revel, des bains publics. Son com- » merce consiste en vins rouges et blancs très- » estimés. » (*Même ouvrage.*)

(3) « Les vins les plus estimés de la Bourgogne, » sont ceux de Beaune, de Nuits et de la Romané. La » ville de Beaune, située sur la *Bouzeoize*, dans une » plaine fertile, au pied du *Mont-Afrique*, est régu- » lièrement bâtie, et a d'assez jolies promenades, » surtout celle de la fontaine d'Aigue. Sur le rem- » part est établi un Vauxhall, ainsi qu'un jeu de » paume. Ses vins sont très-renommés et forment » une de ses principales branches de commerce. On » y voit quelques filatures de laine et des fabriques » de draps. Dans ses environs se trouvent des car- » rières de granit et de pierre susceptibles du plus » beau poli. Parmi les édifices qui la décorent, on » doit remarquer son magnifique hôpital, fondé en

» 1443 par Rollin, chancelier de Philippe-le-Bon, » duc de Bourgogne, et l'église de Saint-Pierre. Le » château-fort qu'y avoit fait construire Louis XII, » fut démoli en 1602 par les ordres de Henri IV. Sa » population est de 3,500 habitans. » (*Même ouvrage.*)

Cet ouvrage ne parle point de la *Romané*, parce qu'il ne mentionne que les gros bourgs, les villages et les villes. La Romané n'est qu'une immense vigne plantée sur une haute et large montagne. Le vieux prince de Conti, père du dernier, mort en Espagne, avoit, avant la révolution, acheté tout ce terrain, qui passoit universellement pour produire le plus excellent vin de la Bourgogne. Dès que le prince eut fait cette acquisition, ce vin, bu dans ses maisons, fut d'autant meilleur, qu'on ne faisoit la vendange pour lui que sur la crête de la montagne, ou du moins depuis une hauteur très-élevée. Le prince faisoit vendre le reste des vendanges de la montagne. Ce reste, moins parfait, étoit toujours très-bon. On ne servoit le premier, chez le prince à Paris, au Temple et à l'Ile-Adam, qu'au dessert et dans de petits verres.

Nous ignorons ce qu'est devenu, depuis la révolution, le canton de la *Romané* et son précieux vin; mais sûrement on n'en trouveroit pas de comparable à celui dont nous parlons. Plus d'un Anglois *gourmet* fit jadis le voyage de France, uniquement pour venir goûter de ce vin incomparable, chez M. le prince de Conti. Voici ce que le livre cité ci-dessus dit du vin de Nuits:

« *Nuits* (Côte-d'Or) est une petite ville, chef-

» lieu de canton de l'arrondissement de Beaune. Elle » est située sur le Menzin, au pied d'une colline; ses » vins délicieux sont pour elle une source de pros- » périté; la côte sur laquelle on les recueille se pro- » longe vers Dijon, suivant une pente légèrement » inclinée du sud au nord-est. Son revers est cou- » vert de forêts dont les bois servent à l'exploitation » des usines de fer. Elle a quelques fabriques de » gros draps et d'étoffes communes, telles que dro- » guets, serges, etc. On y trouve aussi des papete- » ries et ateliers de teinture. La population est de » 2,600 habitans. »

(4) « *Avallon* (Yonne), sous-préfecture, tribu- » nal de première instance. Il est peu de villes dont » la position soit aussi agréable; elle est assise sur un » plateau granitique, sur la rive droite du Cousin. » Ses rues, en général, sont droites, larges, très- » propres et bordées de maisons bien bâties. Le voya- » geur remarquera sa belle promenade en terrasse. » Sur une montagne du bord du Cousin, appelée » Montmartre, on a découvert, en 1822, les restes » d'un édifice antique dans lequel il y avoit des mé- » dailles romaines. Sous le règne du roi Robert, » cette ville où l'on voyoit une antique forteresse, » soutint un long siége. La magnifique chaussée » qu'Agrippa fit construire l'an 700 de Rome, pour » aller de Lyon à Boulogne, passoit auprès d'Aval- » lon; il n'en reste que quelques petits vestiges. On » y voit une salle de spectacle, de très-beaux cafés. » Son commerce consiste en vins, laines, bestiaux,

» bois merrains et à brûler, futailles, et elle a des » fabriques de draps, droguets et de papiers. Sa » population s'élève à 5,450 habitans. Ses environs » sont très-pittoresques. C'est au village de Saint- » Léger-de-Foucheret, à trois lieues sud-est d'Aval- » lon, qu'est né le célèbre maréchal de Vauban. » C'est à cette ville que commence le pays de Mor- » van, connu par son commerce de bois, et les » mœurs sauvages de ses habitans, qui sont d'ail- » leurs très-hospitaliers. »

(5) « *Vermanton* (Yonne), ville sur la rive droite » de la *Cure*, commerce en vins estimés et en bois » de première qualité. Sur la rive gauche de l'Yonne » est situé Coulanges, surnommé la Vineuse, à cause » de ses bons vins. Fontenelle a raconté comment, » en 1705, on procura de l'eau à cette ville, qui en » avoit éprouvé une telle disette, que, dans un in- » cendie, on avoit éteint le feu à l'aide du vin: ja- » mais la plus heureuse vendange n'avoit répandu » plus de joie. Tous les habitans coururnt à cette » eau pour en boire, et il fut chanté un *Te Deum*. » L'allégresse publique fit cent folies. A deux lieues » de là, au sud, sur les bords de la *Cure*, sont les » grottes d'Arcis : le voyageur curieux doit les » aller visiter; la poste de Vermanton l'y trans- » portera. Un sentier, tapissé de bois, y conduit; » l'entrée en est si basse, qu'on ne peut y passer que » courbé. La voûte de la première salle n'a rien de » remarquable; celle de la seconde offre à son ouver- » ture de belles figures pyramidales, hautes d'envi-

» ron dix-huit pieds; la voûte de la troisième salle
» produit de nombreuses stalactites et stalagmites,
» dont les formes sont encore plus bizarres dans la
» quatrième salle; on passe de là à une grande pièce
» séparée de la précédente par des stalagmites pyra-
» midales; la voûte est garnie d'énormes concré-
» tions, dont les reflets variés font un effet pittores-
» que. L'imagination frappée croit voir, dans ces
» figures, une femme tenant un enfant entre ses
» bras, une forteresse carrée, flanquée de cinq tours;
» des ifs, des buffets d'orgue, des colonnes. La salle
» suivante, tapissée de chauve-souris, se termine
» par des piliers adossés à des roches qui s'élancent
» au-dessus de la voûte, laquelle se rétrécit et laisse
» un passage si étroit, qu'on ne peut s'y glisser qu'à
» plat-ventre: ce détroit s'appelle le Trou-du-Re-
» nard. Il conduit à deux salles, dont la première
» offre une voûte toute unie, dans une longueur de
» cent pas; la seconde, où l'on pénètre à travers des
» rochers, est la plus admirable de toutes. Elle est
» remplie de blocs de pierre, recouverts de nappes
» d'albâtre, de pyramides de différentes dimensions,
» de stalactites aux formes les plus bizarres, d'*orgues*
» congelées, ainsi nommées, parce que, frappées avec
» un bâton, elles rendent différens sons, que les échos
» répètent à une distance considérable. Buffon, qui
» les visita deux fois, à dix-neuf ans d'intervalle,
» trouva, dans la seconde visite, les stalactites des
» salles où l'eau filtre sans cesse, considérablement
» augmentées de volume; il ne pouvoit plus passer
» par des défilés qu'il avoit suivis en 1749; les voû-

» tes s'étoient abaissées, les cônes et les cylindres » s'étoient allongés et grossis, et le célèbre naturaliste jugea que si cet accroissement continuoit dans » la même progression, il ne faudroit peut-être pas » deux siècles pour achever de remplir la plus » grande partie de ces grottes : on pourroit alors en » faire des carrières d'albâtre, et y pratiquer de nouveaux passages. »

(6) « *Montbard* (Côte-d'Or). Le nom de cette ville » rappelle celui du naturaliste célèbre qu'elle se glorifie, à juste titre, d'avoir vu naître. Buffon, ce » peintre si éloquent et si fidèle de la nature, y naquit en 1707 ; décédé à Paris, le 16 avril 1788, » ses dépouilles mortelles y ont été transportées et » déposées dans la chapelle sépulcrale. Il faut visiter » le séjour de ce grand homme; les jardins en sont » distribués de la manière la plus pittoresque, et l'on » a tiré le meilleur parti d'une position si sauvage. » On voit un pavillon carré, placé sur le bord d'une » terrasse, et nommé la *Tour-de-Saint-Louis*; c'est » là qu'étoit le cabinet de Buffon, et où il a composé » presque tous ses ouvrages. L'illustre Daubenton, » aussi né à Montbard, y a fait ses expériences pour » l'amélioration des laines. Cette petite et ancienne » ville, située sur la *Brenne*, commerce en chanvre, fils, lacets, et l'on trouve dans ses environs » des manufactures de papiers, des fabriques de » gants de peau de chien et des carrières de marbre. » Population, 2,200 habitans.

» *Semur* (Côte-d'Or), sous-préfecture, tribunal

» de première instance, ville ancienne, située d'une » manière pittoresque sur un roc granitique, es- » carpé au bord de l'*Armançon*, que l'on traverse » sur un beau pont très-élevé. Cette rivière, ou plu- » tôt ce torrent, entoure la ville de trois côtés et la » divise en trois parties : le *bourg*, le *donjon* et le » *château*. La population de Semur est de 5,000 ha- » bitans, et l'on y commerce en grains, laines fines, » chanvre, vin, blé et bestiaux; l'Armançon four- » nit des écrevisses d'une rare grandeur. Dans ses » environs, le curieux remarquera le *Mont-Auxois*, » de forme conique, et baigné par l'*Ose* et l'*Ose-* » *rain*. Ce fut là que César établit son camp et vint » assiéger Vereingentorix, général des Gaulois, et » le réduisit à une telle extrémité, que plusieurs » d'entre eux furent mis à mort, pour servir d'ali- » mens. L'on y voit encore le château de Bussy, sé- » jour de Bussy-Rabutin, frère de madame de Sévi- » gné; ainsi que ceux de *Bierre* et de Montfort.

» *Chanceaux* est aussi un bourg de la Côte-d'Or, » bourg renommé pour ses excellentes confitures » d'épinettes. Son nom moderne est une corruption » de *campi excelsi*, champs hauts. Effectivement, » son territoire est le plus élevé de toute la France. » Il y a telle partie de la route surhaussée, dont les » eaux pluviales tombent, d'une part, dans le tor- » rent de Suzon, qui les porte à la Méditerranée; de » l'autre, dans la Seine, avec laquelle elles coulent à » l'Océan. Cela explique pourquoi on n'y trouve ni » puits, ni fontaine, ni rivière; il n'y a d'autre eau » que celle des citernes. Entre Chanceaux et Saint-

» Seine, près du village de *Saint-Germain-la-*
» *Feuille*, dans un vallon couvert de bois, est la
» source de la Seine, qui débouche de dessous un
» banc de pierre. En 1763, on trouva, dans un
» champ voisin, et au sud de Chanceaux, une ga-
» lère de bronze de deux pieds de long sur huit pou-
» ces de large. On pense que c'est une espèce d'*ex-*
» *voto* gaulois qui fut placé dans un temple consacré,
» par les nautoniers, au dieu de la Seine, à l'en-
» droit de ses eaux naissantes.

» Le *Val-de-Suzon* est aussi un village (Côte-
» d'Or) qui prend sa dénomination du torrent de ce
» nom, entre des montagnes, au fond d'une vallée
» étroite et profonde, et dans laquelle on trouve des
» carrières de marbre gris, veiné couleur de fer. »

(7) « *Dijon*, ancienne et belle ville, jadis capitale
» de la Bourgogne, et résidence de ses ducs, est au-
» jourd'hui chef-lieu du département de la Côte-d'Or,
» siége de la préfecture et d'une cour royale, à laquelle
» ressortissent les départemens de Haute-Saône, Saône-
» et-Loire et Côte-d'Or. Cette ville, de forme ovale,
» est située au pied du Mont-Afrique, dans une plaine
» riante et fertile, entre les rivières d'*Ouche* et de
» *Suzon*. Cette dernière est intermittente, et laisse
» souvent son lit à sec. Ses rues, en général, sont lar-
» ges, bien pavées, et il y règne une grande propreté.
» Les bâtimens en sont assez bien construits. Elle est
» entourée de beaux murs, garnis de bastions, avec
» un château, en forme de citadelle, aujourd'hui fort
» dégradé. Il fut commencé par Louis XI, continué

» par Charles VIII, et terminé sous Louis XII. Au » nombre de ses édifices publics et monumens (et il » y en a beaucoup), nous citerons les plus remarqua- » bles : l'Hôpital, la rue de Condé, le portail de l'é- » glise de Notre-Dame, chef-d'œuvre d'architecture » gothique, mutilé dans la révolution ; l'ancien palais » du gouverneur ; la grande place, autrefois décorée » de la statue équestre de Louis XIV ; Saint-Bénigne, » devenu cathédrale pendant la révolution. Derrière » le chœur de cette église, on voit un édifice ancien, » bâti en rotonde, et composé de trois voûtes l'une » sur l'autre, soutenues par des colonnes, au nombre » de cent quatre, dont le fût est d'une seule pièce. » Ce bâtiment, quoique d'une architecture assez gros- » sière, dont le tiers, qui est en terre, vide dans le » milieu, ne reçoit de jour que par une ouverture » d'en haut. Quelques-uns croient que c'étoit un » temple des faux dieux, qui nous est resté du temps » du paganisme. La basilique est magnifique ; la flèche, » ouvrage le plus hardi qu'ait tenté l'industrie hu- » maine, s'élève à 375 pieds, hauteur presque double » de celle des tours de Notre-Dame, à Paris : celle de » Cambrai, la seule qu'on eût pu lui opposer, n'existe » plus. Cette basilique, commencée en 1280, et ter- » minée en 1291, fut celle de l'abbaye de Saint-Bé- » nigne, fondée en 506. Dans les premiers temps de » la monarchie, Gontran, roi d'Orléans et de Bour- » gogne, fut son protecteur et la dota richement. » Saint-Jean possède aussi une flèche qui s'élève à » 300 pieds. Un éternel objet de regrets pour les amis » des arts, c'est la destruction des superbes mausolées

» des ducs de Bourgogne, en marbre de Paros, mo-
» numens précieux sous le rapport historique, et qui
» ne l'étoient pas moins sous celui du travail. Déposés
» avec soin dans l'église de Saint-Bénigne, lors de la
» vente de la Chartreuse, où ils étoient d'abord, la
» funeste époque de 1792 les vit réduire en poudre,
» et les restes qu'ils contenoient livrés à la terre!... Il
» faut encore visiter le lycée, l'hôtel de Dampierre,
» le canal de Bourgogne, dont la partie entre Saint-
» Jean-de-Losne et Dijon est terminée depuis 1807.
» Les promenades de Dijon sont charmantes; celle
» du Cours est une des plus belles de France. On re-
» marque encore celles du parc, de l'arquebuse, du
» cours Fleury, et de Tivoli. Cette ville possède un
» évêché, un musée, des écoles de droit, de dessin,
» de peinture et de sculpture; une académie des
» sciences et belles lettres; une bibliothèque nom-
» breuse et des mieux choisies.

» Elle commerce en toiles peintes, velours, co-
» ton, mousselines, couvertures de laine, draps, mol-
» letons, flanelles, cartes à jouer, bas de laine et de
» soie, moutarde renommée, grains, vins, laines,
» pastels, bougies égales à celles du *Mans*. On y trouve
» aussi des filatures de coton, des blanchisseries de cire,
» tanneries, faïenceries, clouteries, une belle pépi-
» nière de mûriers, et une fontaine d'eau minérale,
» nommée *Sainte-Anne*. »

A quatre lieues de Dijon est un lieu nommé *Genlis*, mais qui n'a rien de commun avec la terre dont l'auteur de cet ouvrage porte le nom. Ce dernier *Genlis*, qui a été trois cents ans dans la maison du feu

comte de Genlis, et l'une des plus belles terres de la Picardie, appartient maintenant, depuis plus de quarante-cinq ans, à la maison de Villequier, qui, en la faisant ériger en duché, lui a donné son nom de Villequier. Elle n'étoit auparavant qu'un marquisat, que possédoit le marquis de Genlis, frère aîné du comte. Le nom de cette terre devint, par la suite, celui d'une branche de la maison de Brûlart, et cette branche est entièrement éteinte; le marquis de Genlis en fut le dernier rejeton. Le comte de Genlis, qui devint possesseur, par testament, de la magnifique terre de Sillery, en Champagne, étoit son frère cadet; mais il périt, long-temps avant lui, victime de la révolution, et pour n'avoir pas voulu prononcer la mort du roi. Sa déclaration, à cet égard, fut la seule franche et sans aucun détour. La voici :

« Je ne prononce point sa mort pour trois raisons : » la première, c'est qu'il n'est point coupable; la se- » conde, c'est que nous n'avons pas le droit de le ju- » ger ; la troisième, c'est que sa condamnation serait, » à mes yeux, la plus grande faute politique que nous » puissions faire ».

Après avoir fait cette admirable et solennelle déclaration, il se leva, alla lui-même se mettre en prison à l'Abbaye! Il fut guillotiné le surlendemain. Il avoit pris la précaution de faire partir d'avance, pour Bruxelles, huit mille petits imprimés de *son opinion*, qu'il envoyoit à l'auteur de cet ouvrage, en lui demandant de les faire partir pour Londres. Tous ces détails se retrouvent dans tous les *Moniteurs* du temps, conservés dans toutes les bibliothèques. L'auteur, comme

c'étoit son devoir, les a déjà rapportés dans plusieurs ouvrages : on n'en a pas contesté un seul mot; mais ils méritoient bien une mention honorable; on doit surtout célébrer la fidélité, lorsqu'elle a coûté la vie. Telle fut la fin glorieuse et tragique d'un homme rempli de talens, d'esprit et de courage, couvert d'honorables blessures; qui servit de si bonne heure et avec tant d'éclat dans la marine, qu'il reçut à vingt ans la croix de Saint-Louis, que M. d'Aché[1] détacha de sa boutonnière pour la lui donner, en disant : *La Cour ne m'en désavouera pas.* En effet, elle s'empressa de confirmer cette juste récompense, qui fut accordée après un grand combat naval; le comte de Genlis y monta à l'abordage, enleva un drapeau à l'ennemi, et contribua puissamment à la prise du vaisseau anglois. Il commanda depuis, dans les Indes, un régiment de quinze cents hommes; il y fit des prodiges de valeur; il se trouva au siége de Pondichéry; il y reçut d'affreuses blessures, dont il en garda une très-grande et toute ouverte pendant cinq ans. Au retour des Indes, il quitta la marine, passa au service de terre, et reçut, en échange du grade de capitaine de vaisseau, celui de colonel. Il avoit alors vingt-cinq ans et demi. La cour reconnut ses services par plusieurs grâces importantes, entre autres par le don du gouvernement d'Épernay, et en créant pour lui une très-belle place, celle d'*inspecteur-général des colonies*, ce qui ne l'engageoit qu'à se rendre une fois l'an, pour six semaines ou deux mois tout au plus, à la Rochelle et à l'île de

[1] Commandant de la marine.

Ré. Enfin, il étoit neveu chéri du marquis de Puysieux, qui, dans ses ambassades dans le nord, à Naples, et comme ministre des affaires étrangères et au conseil d'état, servit pendant un si grand nombre d'années et si utilement, la patrie et le roi. Le comte de Genlis étoit aussi allié, et de très-près, au maréchal d'Estrées, qui fut à la fois un grand homme d'état et le guerrier le plus renommé de son temps. Le maréchal d'Estrées avoit épousé la fille unique de M. de Puysieux, laquelle descendoit, par sa mère, du grand Louvois. Toutes ces alliances, jointes aux propres services du comte de Genlis et à sa mort héroïque, sont assurément des titres, et en remplissant le devoir sacré de les rappeler, sa veuve n'a jamais rien demandé, et, devenue octogénaire, elle n'ambitionne encore que la gloire si chère à son cœur, d'honorer une mémoire si digne d'être révérée.

(8) « A quinze lieues de Dijon, s'étend le vallon au » *Vaux-Chignon*, remarquable par sa position et ses » belles pétrifications; il est très-peuplé, cultivé avec » soin, et bordé, à droite et à gauche, de rocs nus, » coupés perpendiculairement, et qui s'élèvent à » une grande hauteur. La Cusanne traverse le val- » lon dans toute sa longueur, pour se rendre à la » ville de Nolet. Ce ruisseau est formé par deux » sources qui coulent à l'extrémité du vallon; l'une, » appelée *la Tournée*, sort du roc par une fente » assez large, à travers laquelle on pénètre à envi- » ron cent toises, jusqu'à sa source; l'autre, qui est » intermittente, sort à gros bouillons, pour couler

» pendant vingt-quatre heures ; elle est dans un en-
» foncement qu'on appelle *le Bout-du-Monde*, ou
» *le Cul-de-Sac-de-Ménévault*. C'est, en effet, un
» cul-de-sac formé par le resserrement des rochers
» à pic, et dont les bancs ou lits, inclinés en sens
» contraires, semblent s'être rapprochés par un
» bouleversement que cette contrée doit avoir
» éprouvé. Au fond du vallon, et dans le lieu le plus
» reculé, tombe perpendiculairement, de quatre-
» vingts pieds de haut, une nappe d'eau formée par
» une fontaine supérieure, qui s'épuise quelquefois.
» Quand les eaux sont abondantes, la nappe a près
» de six pieds de large. La chute de l'eau a creusé un
» bassin circulaire de douze à quinze pieds de dia-
» mètre. Rien de plus curieux, en hiver, que les
» congélations singulières et les glaçons, de figures
» variées et bizarres, qui se forment alors dans cette
» cascade. A la source de la Cusanne, comme en
» plusieurs endroits de la Bourgogne, on trouve de
» belles tufières. Le Vaux-Chignon et Ménévault
» servent de demeure à des oiseaux de proie, qui
» nichent, en grande quantité, dans les cavités de
» ce lieu pittoresque. On trouve, dans les montagnes
» des environs, une pierre noire, parsemée de gry-
» phites cristallisées et devenues spathiques.

» On voit quelques jolies cascades en Bourgogne.
» A Busseau, il est une fontaine charmante, qui en
» forme plusieurs. Il y a deux autres cascades à Mé-
» mont, appelées le grand et le Petit-Pisson. Le
» grand surtout forme une belle nappe d'eau en hi-
» ver et dans les temps de pluie. La Baraque (Côte-

» d'Or) est un hameau près duquel croît le fameux » vin de Chambertin; en sortant de cet endroit, » l'on côtoie le Clos-de-Vougeot, qui contient qua- » tre cents arpens de vigne, et si renommé par la » qualité de ses vins, qui se vendent six francs la » bouteille.

» *Auxerre* (Yonne), ville très-ancienne et très- » commerçante, sur la rive gauche de l'Yonne, » siége de préfecture, cour d'assises et tribunal de » première instance et de commerce, étoit appelée, » dans l'antiquité, *Antissiodorum*, et l'on y voit » encore quelques débris de constructions romaines. » Elle a été long-temps la résidence des comtes de » l'Auxerrois, avant sa réunion au duché de Bour- » gogne. Les Huns, les Sarrasins, les Normands, les » Anglois et les Calvinistes la ravagèrent successive- » ment. Elle est à peu près de forme ronde; l'air y » est pur; sa situation est agréable. L'Yonne, qui y » est navigable, la rend un des plus grands entre- » pôts pour la fourniture et l'approvisionnement de » Paris, en vins et en bois que lui amènent la Cure » et la partie supérieure de l'Yonne. La cathédrale, » dédiée à saint Étienne, est un des plus beaux go- » thiques qui existent. Vers la fin du dernier siècle, » on y voyoit une statue colossale de saint Christo- » phe, qui, du parvis, atteignoit presque la voûte. » Elle renferme le tombeau d'Amyot, traducteur de » Plutarque. Deux autres églises attirent aussi l'at- » tention des voyageurs, Saint-Pierre et Saint-Ger- » main. La première offre une belle tour et un sin- » gulier mélange de gothique et de moderne; la

» seconde, jadis abbaye, fut fondée, en l'an 422, par » l'évêque dont elle porte le nom, qui la fit construire » sur l'emplacement de sa maison paternelle (il y » est inhumé); c'est un gothique des plus anciens, » et qui touche au Bas Empire. Elle est en partie » ruinée. Excepté le quai, Auxerre est en général » mal bâti et offre pour tout aspect de vieilles mai- » sons; la tour de l'Horloge, avec sa flèche, méri- » tent d'être vues. Il possède une jolie salle de spec- » tacle, des bains, une fabrique de cire jaune, et » fait un commerce considérable en vins, connus » sous le nom de vins d'Auxerre ou de Basse-Bour- » gogne: la navigation de l'Yonne en facilite le trans- » port. Cette navigation remonte et s'arrête à *Cra-* » *vant*, petite ville à quatre lieues plus haut. Le » flottage de bois, dont il passe par Auxerre deux » cent mille cordes par an, remonte jusqu'à Cla- » mecy, dans le Morvan. Les habitans sont naturel- » lement obligeans; mais ils sont vifs et tellement » obstinés, qu'il faut avoir un grand ascendant sur » leur esprit, pour les faire changer de sentiment. » C'est la patrie de sainte Palaye, auteur des *Mé-* » *moires sur l'ancienne Chevalerie;* de l'abbé Le- » beuf, prodige d'érudition, et de Sedaine, auteur » d'opéras comiques.

» *Saulieu* (Yonne). Cette ville, située sur une » hauteur, étoit jadis un collége de druides. L'on y » voit encore quelques restes de leur temple, dédié » au soleil. Elle fut prise et brûlée par les Anglois, » en 1359. Tavannes la prit aux ligueurs, en 1589. » Elle commerce en bois, futailles, chanvres, laines

» et bestiaux estimés. Ses étangs fournissent d'excel-
» lens poissons et surtout des truites, dont on fait un
» grand commerce.

» *Joigny* (Yonne). Les apparences sont quelque-
» fois trompeuses. Une belle grille, un quai spa-
» cieux et très-élevé, qui règne tout le long de
» l'Yonne, un beau pont de pierre qui conduit dans
» le faubourg et aboutit à la route d'Auxerre et à
» celle de Saint-Fargeau, une vaste caserne, don-
» nent une idée avantageuse de la ville, mais que
» son intérieur détruit bientôt. Bâti contre le coteau
» rapide qui s'étend le long de la rive droite de
» l'Yonne, Joigny n'offre que des rues escarpées,
» bordées de maisons fort laides et aussi étroites que
» tortueuses. Son château, bel édifice construit par
» le cardinal de Gondi, est d'un accès difficile ; mais
» la vue magnifique qu'on découvre de sa terrasse,
» dédommage amplement de la fatigue du chemin.
» On remarque la voûte élevée de l'église, quoiqu'un
» peu délabrée. Cette ville commerce en écorces de
» chêne, bois, vins, eaux-de-vie, vinaigre, étoffes
» dites *tiretaines*. Population, 5,700 habitans. »

Les Bourguignons aiment tant Joigny, que, lorsqu'ils veulent exprimer qu'une chose est très-agréable, ils disent *cela est joli comme Joigny*.

(9) « *Les grottes de la Balme.* Ces grottes sont
» situées dans le Bugny, à peu de distance de Mexi-
» mieux. Des paysans, armés de flambeaux, vous
» servent de guides pour pénétrer dans leur inté-
» rieur; un vestibule de trente pieds de haut, sur

» soixante de large, leur sert d'entrée; une rampe » sinueuse aboutit aux grottes; l'œil du spectateur » est ébloui par la vue de toutes les variétés acciden- » telles qu'offrent ces grottes les plus renommées. »

(10) « *Sens* (Yonne). Cette ville, bien déchue de » ce qu'elle étoit autrefois, et qui ne contient plus » que 7 à 8,000 âmes, étoit, dans l'antiquité, la ca- » pitale des *Gaulois sinonois*, qui portèrent jusque » dans Rome la terreur de leur nom, et dont César » fait le plus grand éloge dans ses *Commentaires*. » Quelques auteurs veulent qu'elle ait eu pour fon- » dateur *Samotes*, l'un des quatre fils de Japhet. » Sa situation est au confluent de l'Yonne et de la » Vanne, et l'eau de cette dernière, distribuée en » canaux dans ses rues, y entretient en tout temps » la plus grande propreté. La plus belle, ou, pour » mieux dire, sa seule rue est celle que parcourt la » grande route; elle est large, bien alignée et déco- » rée, à ses deux extrémités, de deux belles portes » qui se font face. Cette ville, dont le siége archié- » piscopal a été rétabli en 1817, n'offre de remar- » quable que sa métropole, un des gothiques les plus » considérables de France. Son vaisseau, que le » voyageur ne peut se lasser d'admirer, a trois cent » soixante pieds de longueur, et la largeur de sa » grande nef est de cinquante pieds. Quatre belles » colonnes de marbre blanc supportent un superbe » baldaquin, sous lequel est placé le grand autel, en- » richi de bronzes dorés. On y admire le mausolée » en marbre blanc, exécuté par le célèbre Coustou,

» sous lequel reposent les cendres du dauphin, fils » de Louis XV, et de sa femme, qui voulurent y » être inhumés, préférablement à Saint-Denis. Les » chapelles du tour du chœur sont très-belles, parti- » culièrement celle dont la clôture représente une » sphère avec toutes ses constellations. Les vitres de » cette église sont peintes par Jean Cousin, qui étoit » natif de Sens. Dans le muséum du collége, sont les » bas-reliefs du tombeau du chancelier Duprat. On y » conserve le célèbre diptyque qui contient le manus- » crit original de l'office des fous et *la Prose de l'Ane*, » comme preuve de l'existence de la fête des fous, et » le plus curieux monument des aberrations hu- » maines. Plusieurs conciles provinciaux s'y sont te- » nus, entre autres celui de 1140, auquel le roi » Louis-le-Jeune assista, et où saint Bernard fit » condamner la doctrine du savant et infortuné » Abeilard. Cette ville, sous-préfecture et siége d'un » tribunal de première instance, etc., etc., possède » des bains, une salle de spectacle, une filature de » coton, des tanneries, des fabriques de colle-forte, » blanchisseries, mégisseries, chapelleries, horloges » hydrauliques. De sa promenade, en forme de bou- » levart, on découvre les remparts. C'est la patrie » du jurisconsulte *L'Oiseau.* »

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. Ier. Projet du voyage; préparatifs; départ. Pag. 1
CHAP. II. Voyage à Saint-Aubin. 7
Une Femme seule ou les Héritiers modernes; nouvelle. 10
CHAP. III. Arrivée à Saint-Aubin. 23
CHAP. IV. Suite du précédent. 33
CHAP. V. Méditations sur des ruines 43
CHAP. VI. Promenade dans les blés. 49
CHAP. VII. Réflexions dans un cimetière 54
CHAP. VIII. Nouvelle visite à Nicolas Rochu, et son histoire contée par lui-même; anecdote singulière 57
CHAP. IX. Excursion à Bourbon-Lancy. 67
CHAP. X. Excursion à Autun. 74
CHAP. XI. Retour à Saint-Aubin 84
CHAP. XII. Bibliothèque du château 88
CHAP. XIII. Suite du précédent 105
Tout sentiment; nouvelle 106
CAP. XIV. Petit voyage dans les environs; action héroïque 140
CHAP. XV. Conversation; rencontre touchante 150
CHAP. XVI. Réflexions sur la paresse. 156
CHAP. XVII. Voyage en Auvergne. 164
CHAP. XVIII. Suite du précédent. 177
CHAP. XIX. Curiosités de l'Auvergne; conversations. . 183
CHAP. XX. Retour à Saint-Aubin; conversations. . . . 196
CHAP. XXI. Course à Mâcon; conversations. 201

CHAP. XXII. Retour à Saint-Aubin ; maladie de Nelgis. 212
L'Auteur octogénaire ; nouvelle 214
CHAP. XXIII. Suite de la maladie de Nelgis. 231
CHAP. XXIV. Départ de Saint-Aubin ; petits voyages en Bourgogne. 235
CHAP. XXV. Suite du voyage ; Vermanton et Grottes d'Arcis, Ancy-le-Franc, Montbard. 242
CHAP. XXVI. Dijon. 249
CHAP. XXVII. Départ de Sens, histoires intéressantes. 266

SECONDE PARTIE.

CHAP. XXVIII. Histoire du chêne-chapelle. 289
CHAP. XXIX. Départ du presbytère. 300
CHAP. XXX. Fin du voyage. 316
CHAP. XXXI. Arrivée à Paris. 325
CHAP. XXXII. Portraits et lieux communs. 330
CHAP. XXXIII. Conversation. 343
CHAP. XXIV. Suite du précédent. 347
CHAP. XXXV. Une nouvelle et une conversation interrompue. 359
Les Déistes ; nouvelle. 360
Les Souvenirs ; nouvelle. 387
CHAP. XXXVI. Ce qu'on appeloit, avant la révolution, *de bonnes manières et un bon ton.* . . . 447
CHAP. XXXVII. Nouvelle conversation entre Nelgis et M***, sur les journalistes. 461
CHAP. XXXVIII. De la déplaisance et de l'insipidité. . 470
CHAP. XXXIX. Sur la critique. 487
CHAP. XL. Du sublime en littérature. 500
CHAP. XLI Suite du précédent. 512
CHAP. XLII. De l'inégalité d'humeur 524
NOTES renvoyées à la fin de l'ouvrage. 533

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

00100491

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 10 February, 2016